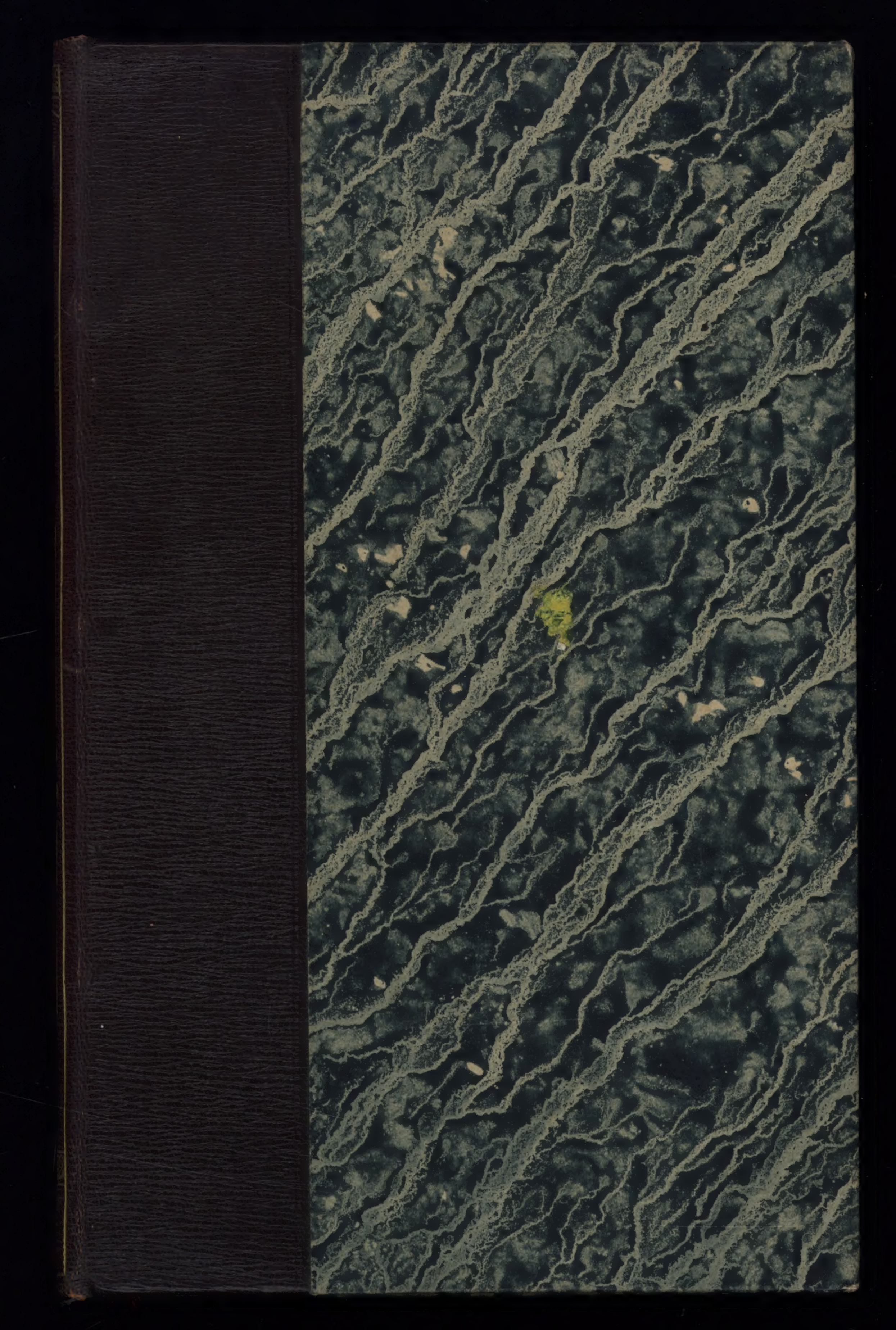
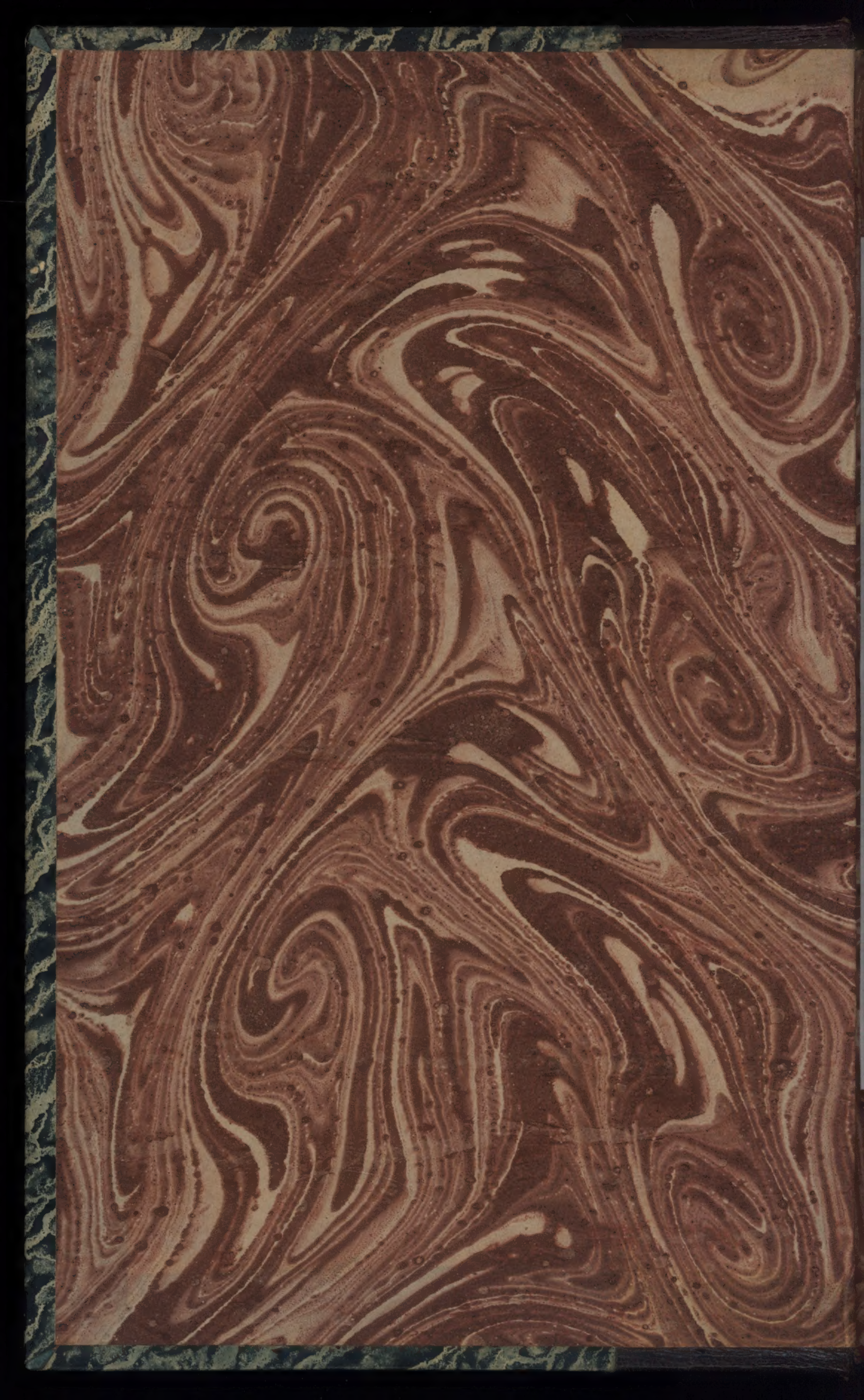
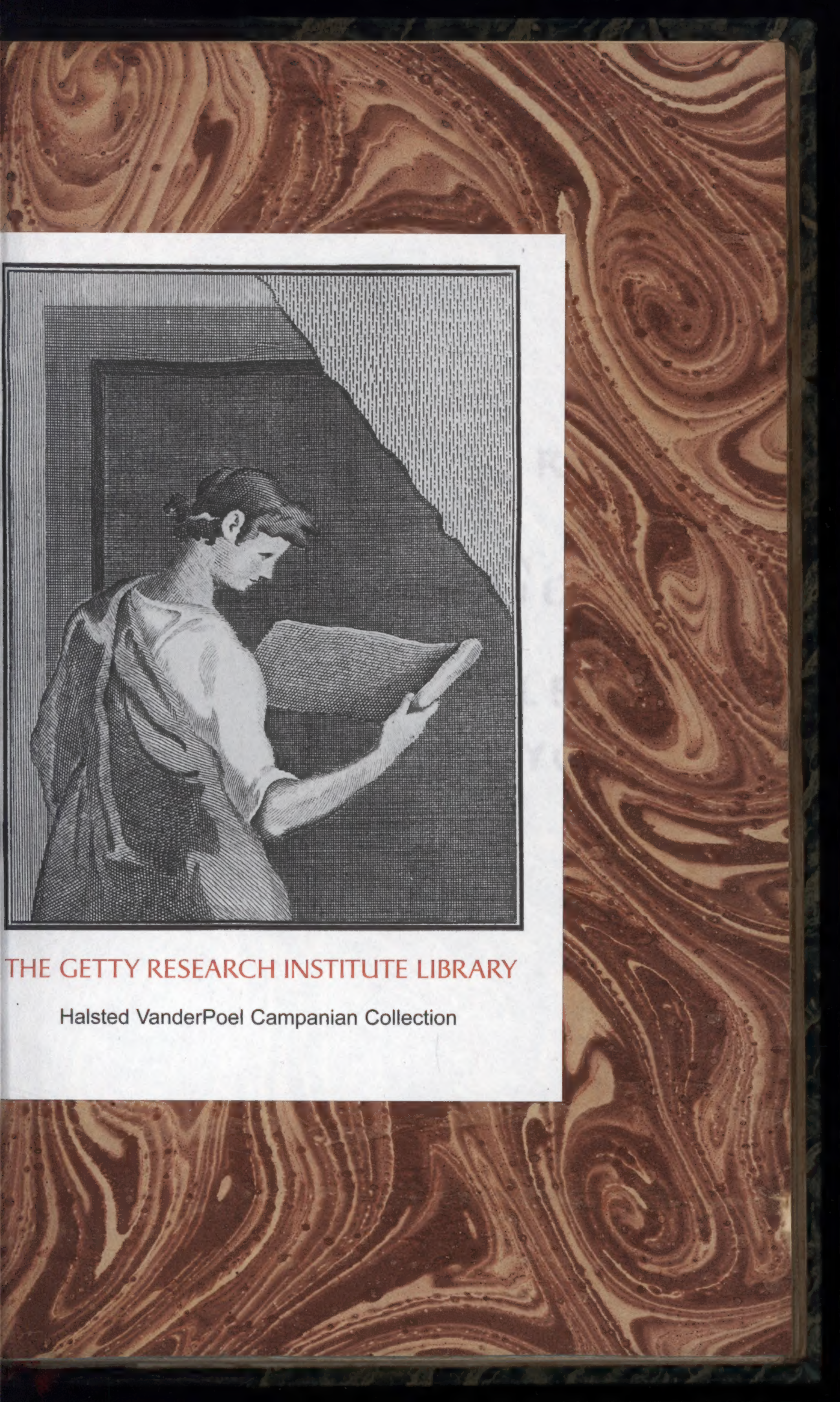


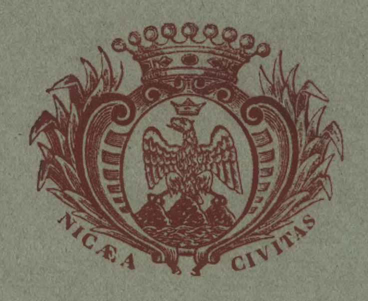



THE GETTY RESEARCH INSTITUTE LIBRARY
Halsted VanderPoel Campanian Collection

LÉON SARTY

NICE D'ANTAN

- NOTES -
et
SOUVENIRS



NICE -:- JOS. ISNARD, Éditeur
Librairie Visconti -:- 58, Rue Gioffredo

NICE D'ANTAN

Du même Auteur

Frédérika (Le Crime du Pont Magnan).

Le Suicide.

La Famille.

Pages d'Histoire — Louis XVII.

Les Petits Tombeaux de M. le Duc. (Comédie)

Une Mission Périlleuse. (Comédie)

Les Stations de la Méditerranée. (Guides Sarty)

A PARAITRE

Nice d'Aujourd'hui.

Les Nopces d'Onille (Drame)

Moraïma.

Léon SARTY

NICE D'ANTAN

- NOTES -
et
SOUVENIRS



NICE -:- JOS. ISNARD, Éditeur
Librairie Visconti -:- *58, Rue Gioffredo*

NOTE DE L'EDITEUR

Ce livre venait d'être imprimé, lorsque la malheureuse nouvelle de la mort du regretté Monsieur Dominique Durandy nous est parvenue ; comme cet ouvrage lui est dédié, je publie ici son acceptation.

A M. LÉON SARTY

« Cher Confrère

« J'ai reçu votre aimable lettre et je vous « remercie de la proposition flatteuse que vous « y avez mise. Si vous croyez que mon parrai- « nage peut porter chance à votre ouvrage. je « vous le donne de grand cœur.

« Cordialement vôtre »

D. DURANDY

Nice, le 31 Mai 1921.

Pour copie conforme,
Jos ISNARD.

A M. Dominique DURANDY

Auteur de "MON PAYS"

Il a été tiré de cet ouvrage, sur papier de chine, 10 exemplaires hors commerce marqués de A à J ; 100 exemplaires numérotés de 1 à 100 portant le nom du souscripteur.



NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE

Coup d'œil rétrospectif d'ensemble. — Croquis littéraire de Nice par Victorien Sardou. — Vieille Corniche. — Voyage de S. A. R. Madame la Duchesse de Chartres et de Madame de Genlis.

« *On vit dans le Printemps, et à ses pieds s'étend une mer chaude, brillante, colorée, qui apporte d'Afrique, avec les mirages de l'Orient, les effluves chauds de l'Eté.* »

GABRIEL CHARMES.

Je crois que pas une ville en Europe, n'a inspiré plus d'enthousiasme que Nice, la perle de la Méditerranée. Ses origines et son antique histoire, ont passionné des érudits, et fourni de précieux et nombreux documents aux écrivains autorisés ; aussi n'est-ce pas à ces époques si lointaines que je vais remonter pour m'y arrêter ; car maints contemporains niçois ou autres publièrent jadis des pages précises et très instructives sur Nice et ses environs, et beaucoup trop pour m'y appesantir. Non, ma *Nice d'Antan* à part un coup d'œil rétrospectif d'ensemble, n'embrassera pas plus d'un siècle, et sans grandes prétentions.

Mais en remontant à mon point de départ, j'ai dû choisir, ça et là, quelques notes sur Nice telle qu'elle n'est plus aujourd'hui, bien qu'elle ait toujours sa mer et son ciel éternellement bleus, ses brises embaumées, son soleil fécond et radieux formant son bienfaisant climat.

Champfort n'a-t-il pas dit : Il y a des livres que l'homme, même qui a le plus d'esprit ne saurait faire sans un carrosse de remise — c'est-à-dire sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliothèques, les manuscrits — aussi avec les enthousiastes mes précurseurs, je célèbre toutes les végétations qui s'épanouissent sur son sol si chaud, si riche, si fertile ; depuis le sombre cyprès, le pin au large parasol, le mélancolique et terne olivier, jusqu'à l'agave décorative et le cactus rigide, depuis les azalées blanches ou rouges, jusqu'à l'odorant mimosa et le palmier empanaché, depuis le poivrier aux grappes de corail jusqu'aux pommes d'or du Jardin des Hespérides.

Point d'hiver ! c'est la ville où l'on vient se griser de soleil, de parfums et de poésie !

Mais, il faut le reconnaître, Nice d'Antan n'était pas, primitivement, la ville des élégances aristocratiques, des fêtes et des plaisirs mondains, des palais somptueux et des parcs artistement tracés. Loin de là. A peine quelques parcs et villas.

Aussi, afin de donner un aperçu très net de ce qu'était la *ville* en ce vieux temps, je ne puis mieux faire que de publier premièrement quelques fragments d'un long article que m'envoya, pour mon journal (*L'Union*), il y a de longues années, Victorien Sardou, article qu'il désignait comme petit croquis.

« Or, disait-il, on arrivait à Nice en voiture, et au milieu de tourbillons de poussière.

« Le Var était franchi à Saint-Laurent sur un pont de bois emporté de temps à autre ; depuis vingt ans, il n'existe plus que sur les cartes de l'état-major qui n'admet pas sa destruction. Après avoir traversé le bois du Var, la route gagnait le littoral par les Grenouillères, dépassait Sainte-Hélène, qu'une vingtaine de bicoques reliait au Magnan et suivait le tracé qui depuis est devenu la rue de France. A gauche on ne voyait que des cultures. A droite, et surtout aux abords de la Croix-de-Marbre, la colonie étrangère avait élu domicile depuis le dernier siècle.

« Ce faubourg, dit Beaumont en 1787, est nouveau ;

les Anglais s'y logent ordinairement étant à portée de la ville. Les maisons y sont neuves et commodes, ayant vue, d'un côté, sur la grande route qui conduit en France ; de l'autre, sur un beau jardin et sur la mer. Ce faubourg se nomme présentement *Newborough*. La colonie anglaise avait, à ses frais, établi sur le galet, entre le jardin et la mer, un sentier battu qui ne ressemblait guère à la promenade actuelle des Anglais, mais qui lui a transmis son nom.

« Par la rue Masséna, qui n'était alors bâtie que sur la droite, on gagnait la place, dont un seul côté, à l'ouest, était construit. Celui qui lui fait face était inachevé. Au nord, rien de plus qu'un mauvais chemin qui allait rejoindre le vallon Saint-Michel ; un de ces ruisseaux qui ont été pendant longtemps, qui sont encore, sur certains points, les seules voies de communication du pays ; tour à tour, sentiers à mulets par les temps secs, et torrents par les temps de pluie, et, sous les deux espèces, toujours puants et encombrés d'immondices. — Telle était l'avenue de la Gare en ce temps-là. Il va sans dire qu'il n'était pas question du jardin public, ni des squares des Phocéens et Masséna, ni même des quais. Le Paillon s'étalait largement à son embouchure, divisé en une foule de petits courants que les Anglais, avant l'établissement du Pont-Neuf, franchissaient sur des planches pour éviter le détour par le Pont-Vieux. Les voitures mêmes y passaient à gué au dernier siècle ; mais depuis la construction du Pont-Neuf, en 1825, ces procédés sauvages étaient abandonnés.

« A la place des quais Masséna et Saint-Jean-Baptiste, quelques maisonnettes étalaient leurs jardinets sur la berge ; entre autres, celle où était (dit-on) né Masséna ; et tout cela, jardins, routes et maisons, n'était pas à l'abri des incursions du Paillon. Un mauvais mur écroulé, qui longeait la rive, attestait, avec la louable préoccupation de résister aux grandes crues, la parfaite insuffisance des moyens employés.

« Au-delà du Pont-Vieux, il n'y avait plus d'autre communication entre les deux rives, qu'une mince passe-

relle de bois, toute branlante, à la place où est aujourd'hui le Pont Garibaldi.

« Bref, de la Nice actuelle, de la vraie, de celle qui se développe entre le Magnan, Cimiez, le Paillon et Saint-Barthélemy, aucune trace. Tout ce qui est à gauche des rues de France, Masséna et Gioffredo n'était que prairies, petits cours d'eau, roseaux, habitations rustiques, jardins plantés d'orangers et, jusqu'à l'annexion, Nice n'était encore que la vieille ville, celle des ducs de Savoie, comprise entre le Paillon, le vieux château et la mer. Mais déjà, cette ville même, avait subi une première transformation. Primitivement elle s'arrêtait vers l'ouest à la place Saint-Dominique, où passait le rempart, et tout l'espace compris entre ce rampart et l'embouchure du Paillon n'était qu'une sorte de terrain vague appelé le *Pré aux oies*. Sur le *Pré aux oies* et sur des jardins du couvent, les rois de Sardaigne avaient édifié une ville nouvelle ; la rue Saint-François-de-Paule, le Cours, le Théâtre, le Palais du Gouvernement, le Quai du Midi, etc... Cette Nice toute neuve, était pour les *saisonniers* de mon enfance, ce qu'est aujourd'hui pour nous celle de la rive Droite. C'était là que se concentrait toute la vie de la colonie étrangère.

« Quant à la vieille ville proprement dite, on l'a pavée, et c'est heureux. On y a aussi démoli la porte Saint-Antoine qui faisait face au Vieux-Pont. C'était, avec un dernier fragment du rempart, rue des Ponchettes, tout ce qui survivait de l'enceinte primitive ; de celle qui avait subi l'assaut des Français et des Turcs associés par la fantaisie de François Ier, et si mal résisté aux corsaires de Barberousse. De cette bonne vieille porte, coupée dans sa plus grande hauteur par l'exhaussement du quai, il n'y avait plus d'apparent que le sommet de l'ogive, d'où l'on descendait à la rue, par un escalier assez élevé. Comme pittoresque, et vu du bas, c'était charmant. L'arcade s'ouvrait sur le ciel, où les allants et venants découpaient leurs silhouettes entre deux rangs de fruits et de légumes. — Une jolie aquarelle. La vieille ville, malgré sa forte odeur de fromage et de merluches, m'amuse infiniment. Je m'y promène volontiers. Je n'aimerais pas l'habiter.

« Certes, il y a là des coins charmants, de brusques passages de l'ombre à la clarté vive, de vieux pans de murs d'une coloration délicieuse ; des clochers, ces clochers aimables de la Rivière de Gênes, qui, au débouché d'une ruelle montueuse et sombre, se détachent sur ce bleu cru du ciel avec des blancheurs de minarets — des petits marchés en plein soleil, où les choux frisés, les oranges et les tomates se livrent à une débauche de couleurs qui provoquent l'appétit et la gaîté. Il y a une église, Sainte-Réparate, bien italienne, trop peut-être ; un vieil hôtel, celui des Lascaris dont la façade est décorée, sculptée pour qu'on l'admire, et qui, dans l'étroitesse de la rue, n'a jamais été vue par personne. — Un logis des ducs de Savoie, avec salon, chambre, alcôve, dorés à outrance, et occupés par un savetier. — Il y a des madones peintes, des murs d'anciens couvents à grilles ventrues, couronnés de cyprès séculaires ; des montées rapides et des costarelles, où à de jolies treilles, pendent de vilains haillons ; où sur les marches de briques, les mères accroupies, se livrent à des épluchages de marmailles qui font penser à Naples. Il y a enfin, cent et cent autres détails curieux, que le passé excuse, que l'imagination déguise, que le soleil colore et fait accepter !...

« Mais il y a aussi des ruelles infectes, où l'on ne peut pas lire en plein midi — le pari a été tenu et gagné — et où les rats jouent à cache-cache.

« En creusant, au-delà de ce château, le port de Lympia qui remplaçait celui des Ponchettes, les rois de Sardaigne projetaient une ville nouvelle entre Saint-Roch et ce nouveau port, et on les eût bien surpris en leur prédisant le développement de Nice sur la rive droite du Paillon. Mais ce projet leur était plus facile à concevoir qu'à réaliser. Il y eut commencement d'exécution. La place Victor, aujourd'hui Garibaldi, la rue Cassini, la route de Turin, avec sa porte triomphale, que depuis il a fallu démolir comme barrant le passage, ce qui est le propre de tous les arcs de triomphe...

« En 1840, c'était toujours la campagne, c'est-à-dire

qu'après moins de cent ans la nouvelle ville des rois de Sardaigne en était toujours au même point.

« Quant à la route de Gênes, qui a vu tant de fois passer les soldats de Bonaparte et de Masséna, après ceux de Catinat et de Berwick, n'était autre que la vieille route de Villefranche jusqu'au col, et, au-delà du col, le chemin actuellement impraticable qui rampe aux flancs du Vinaigrier, jusqu'aux quatre chemins, pour aller plus loin se confondre avec la Nouvelle Corniche. Mme de Genlis en parle avec effroi. D'ailleurs il n'était guère fréquenté, les voyageurs préférant de beaucoup la voie de mer, au risque d'y être enlevés par les corsaires barbaresques, comme le fut Regnard en vue même de Nice. Et le fait n'est pas surprenant puisque en 1822 ils débarquaient encore à Sainte-Hélène, ravageant la campagne et enlevant les habitants. Il a fallu l'annexion pour créer la Route Neuve qui contourne le Montboron et dessert Villefranche, Beaulieu, Eze et Monaco. En 1840 on n'allait à Beaulieu qu'en bateau, on n'allait jamais à Eze ; Monaco n'était qu'un rocher désert. Le Montboron, sec et pelé, n'avait pas un arbre. Parti du Lazaret, un sentier abrupt desservait les batteries des Sabatiers et des Sans-Culottes, établies par Bonaparte — et les lézards seuls cuisaient au soleil, là où l'on a fait depuis la belle Route Forestière. Enfin, Nice qui possède aujourd'hui les plus belles promenades du littoral, en était à peu près dépourvue, hors la Corniche, rien n'était praticable aux voitures, ni le tour de Saint-Antoine, ni celui de Falicon par Saint-André. Cimiez même n'était desservi que par un chemin trop étroit. — On ne lui fera plus le même reproche. En moins de vingt ans tout s'est transformé, ville, faubourgs, environs. »

Voilà ce qu'écrivait Victorien Sardou qui n'était pas un journaliste, mais un auteur dramatique érudit et un metteur en scène unique. Cependant, des touristes, non moins autorisés, il y a près d'un siècle, n'ont pas cessé d'être enthousiasmés, malgré ces vilains côtés de la vieille cité.

Aussi, vingt-cinq ans après cette époque, Nice avait déjà un aspect mondain plus accentué. Les étrangers y

affluaient, les routes étaient couvertes de *voiturins, de chaises de poste, de diligences.*

Alors, on remarque que la ville vieille commence à se noyer comme un quartier *perdu* dans la ville moderne. Ses visiteurs périodiques l'enrichissent, de belles maisons s'élèvent, des hôtels se bâtissent, des quais, des avenues, des places, des jardins, des squares, s'étalent de tous côtés, et des villas s'étagent sur les collines et au bord de la mer. Là, dans les futaies d'oliviers, ici, dans les bosquets de lauriers, de cassis, de lilas et de mimosas.

On voit, en promenade, caracoler des cavaliers et des amazones, au milieu des calèches armoriées et d'élégants piétons. Puis, l'on se risque à des excursions plus ou moins accidentées.

A ce propos, Sardou a fait allusion au voyage que fit Mme de Genlis lorsqu'elle accompagnait S. A. R. Madame la duchesse de Chartres allant en Italie et que, l'une et l'autre, prenaient la route de cette fameuse corniche d'autrefois, alors absolument sauvage, et suspendue entre la mer et le ciel. En ces lieux où la nature semble avoir voulu faire de cette partie du monde un résumé de toutes les grandeurs ! Comme se sont complus à le déclarer d'intrépides touristes d'antan. En ces lieux, où l'on voit soudain des escarpements brusques, des roches écroulées, d'impétueux torrents, de hautes pyramides de granit sortant des eaux. Puis, des montagnes, des cavernes, des souterrains, pour retrouver ensuite, par un détour inattendu, le ciel d'azur qui resplendit ! Où la vision de villes vient apporter, de loin en loin, une variété magique dans ce prestigieux panorama.

Mais si la Corniche n'est pas dangereuse aujourd'hui, elle l'était incontestablement autrefois. Le récit de Mme de Genlis le prouve :

« Apprenant à Nice, dit Mme de Genlis, que l'on pouvait aller à Gênes par terre en chaise à porteurs, nous prîmes tout à coup la résolution de faire ce périlleux voyage, dont le nom seul est effrayant, puisque ce chemin s'appelle très justement La Corniche. J'envoyai chercher l'homme qui nous louait des mulets, je voulais le questionner sur

les dangers de la route. Cet homme après m'avoir attentivement écoutée, me répondit : « Je ne suis pas inquiet pour vous, mesdames, mais, à dire la vérité, je crains un peu pour mes mulets ; parce que l'an dernier j'en perdis deux qui furent écrasés par de gros morceaux de roches qui tombèrent sur eux, car il s'en détache souvent de la montagne. » Cette manière de nous tranquilliser ne nous rassura pas trop ; cependant il nous fit rire et nous partîmes. A peu de distance de Nice, ajoute-t-elle en son curieux récit, dans un lieu appelé La Turbie, nous trouvâmes une charmante feuillée toute couverte de guirlandes de fleurs et dans laquelle était un excellent déjeuner ; c'était une galanterie du commandant de Nice pour Madame la Duchesse de Chartres (voyageant sous le nom de Comtesse de Joinville). En partant de Nice, on trouve le vieux château de Montalban, pris par les Français en 1744 ; deux lieues plus loin, nous nous arrêtâmes à la vue de la tour d'Eze, donnant sur la mer, et dont la situation est admirable. » Et Mme de Genlis s'extasie sur les beautés de cette *vraie* Corniche, décrivant les rochers formant murailles et paraissant s'élever jusqu'aux cieux ; les précipices de 500 pieds, les passages dangereux que ces dames passaient en se tenant le bras. Depuis Monaco jusqu'à Menton l'on respire, s'écrie-t-elle, le chemin est très beau. Après Menton, le chemin redevient effroyable ; cependant nous commencions à nous y accoutumer, et la vue d'une prodigieuse quantité de cascades naturelles nous charmait tellement, qu'elle nous faisait oublier presque les précipices. A l'Hospitella (Ospedaletti) le plus affreux gîte où l'on ait jamais donné l'hospitalité, nous couchâmes toutes les trois dans la même chambre (la Comtesse de Rully, Mme de Genlis et deux femmes de chambre qui accompagnaient la Duchesse de Chartres) ; la suite se composait encore de l'écuyer, M. de Genlis et de trois valets de pied. Nous arrangeâmes pour Madame la Duchesse de Chartres une espèce de lit fait avec des couvertures de mulets et de la feuillée ; dans la même chambre se trouvaient deux grands tas de blé, et le maître de la maison nous assura, ma compagne et moi, que nous dor-

mirions fort bien en nous établissant sur ces monceaux de grains ; nos cavaliers nous donnèrent leurs manteaux pour les couvrir. Il fallait se coucher presque debout. Nous passâmes la nuit dans une agitation continuelle causée par les glissades et les éboulements des grains de blé. Le lendemain nous avons trouvé de très mauvais chemins. J'ai fait presque toute la route à pied, marchant sur de gros cailloux pointus. Nos porteurs étaient les plus vilaines gens du monde, n'entendant ni le français ni l'italien, parlant un jargon inintelligible, et s'enivrant, jurant et se querellant sans cesse. Il est difficile de ne pas s'intéresser à leurs disputes, quand, porté par eux, on les voit sur les bords d'un précipice, tout à coup trembler de colère, s'agiter, chanceler et ne porter la litière que d'une main, afin d'avoir la liberté de se faire des gestes menaçants de l'autre. Ils suspendent les chaises à leurs épaules au moyen de longues courroies, mais il est toujours nécessaire de tenir les bâtons qui les portent. Ces litières ne ressemblent nullement à des chaises à porteurs ordinaires. Ce sont des espèces de chaises longues où on a les jambes étendues, sans avoir la liberté de les plier, et mes pieds passaient la chaise. »

Bref, Mme de Genlis raconte gaîment ce voyage qui dura six jours, pour faire quarantes lieues. L'horreur des précipices, déclare-t-elle, lui fit faire les trois quarts du chemin à pied, sur les cailloux et les roches, si bien qu'elle arriva à Gênes avec les pieds enflés et pleins de cloches.

Cette relation est-elle assez pittoresque, vibrante, colorée, dans sa sincérité — dans sa réalité !

Aujourd'hui, Mme de Genlis ferait la route en quelques heures et en automobile. Ses pieds y gagneraient, mais les émotions du danger, de l'effroi, lui manqueraient.

Il faut ajouter ici que la nouvelle route de la Corniche fut commencée en 1806, sous l'administration du préfet, le Comte du Bouchage, et que des travaux successifs en ont fait une des splendeurs de notre littoral.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE II

Bonaparte à Nice

Autant que possible, je tiens à procéder dans mes notes et souvenirs, par ordre chronologique. Nous voyons donc Bonaparte, après le siège de Toulon, venir prendre à Nice le commandement de l'artillerie de l'armée placée sous les ordres supérieurs du général Dumerbion. Ce fut là qu'il conçut le plan d'invasion qui devait livrer l'Italie à la République, et qui consistait à réunir les deux armées des Alpes et d'Italie dans la vallée de la Stura, pour faire irruption dans le Piémont.

A Nice, Bonaparte était logé chez le père de mon cousin et tuteur, — le comte Vitale Laurenti — dans la petite maison que l'on voit telle qu'elle était à l'époque, rue Bonaparte, et alors rue de Villefranche, et entourée d'un fort beau jardin.

A ce sujet, il y a de longues années, Victorien Sardou m'écrivait ceci : « Cher Sarty, je lis dans le *Monde Elégant*, et dans un article relatif à Bonaparte, que j'ai indiqué *faussement* le numéro 1 de la rue de Villefranche comme habitation de Bonaparte chez le Comte Laurenti. Vous savez mieux que personne si je connais cette maison,

puisque c'est vous-même qui me l'aviez indiquée, après m'avoir conduit chez votre cousin, le Comte Charles Laurenti. Ayez donc la complaisance de répondre à ce Monsieur, qui m'accuse *si vertement d'erreur,* pour me *copier* à quelques lignes de là. » (Aujourd'hui, la maison porte le numéro 6.)

Je reprends : Mais, écrivait Frédéric Lacroix, qui garantissait l'authenticité de faits ignorés, et en autorisait la publication, sous sa responsabilité — Il y a soixante-dix ans et plus — je dois en profiter. — Or, je continue.

Mais, lorsque, le 9 Thermidor, le signal de la réaction fut donné, et en raison de ses relations avec Robèspierre jeune, qui avait approuvé son plan de campagne, Bonaparte devint suspect, et les représentants du peuple à l'armée d'Italie transmirent au général Dumerbion l'ordre de faire arrêter le jeune général et de le faire immédiatement transporter à Paris. Cet ordre, dans les circonstances, équivalait à une condamnation à mort. Mais le Comte Laurenti s'occupa de son salut ; il se rendit auprès des représentants du peuple et supplia tant et si bien que Bonaparte fut simplement condamné à garder les arrêts chez le comte même. J'ajoute que le Comte Laurenti se porta caution.

Son appartement se composait d'un salon au premier étage, d'une chambre et d'un cabinet de travail au deuxième étage. Dans l'antichambre qui précédait le salon étaient suspendus deux tableaux : l'un représentant un guitarrero dans un costume original ; l'autre, un paysage au milieu duquel on voyait un cheval. Sa chambre à coucher était petite ; le lit, placé dans une alcôve, d'une rusticité toute militaire, ainsi que le reste du mobilier. Le cabinet communiquait avec la chambre ; on y voyait un bureau, quelques chaises de paille et un vieux fauteuil en osier que le général affectionnait particulièrement. Tout cela d'une simplicité grande.

Bonaparte paraissait profondément absorbé, renfermé, taciturne même.

Le Comte Laurenti possédait une riche bibliothèque; le général se faisait apporter tous les matins plusieurs volumes qu'il parcourait rapidement, et les jetait ensuite pêle-mêle sur le carreau de son cabinet.

Il prenait ses repas avec la famille Laurenti, dans la pièce contiguë au cabinet de travail. Il mangeait extrêmement peu. Quelquefois même, il ne se donnait pas la peine de se mettre à table et mangeait debout en se promenant. Le plus souvent il gardait le silence.

Il lui était interdit de sortir de la maison et un factionnaire, placé à la porte, était chargé de croiser la baïonnette s'il essayait de franchir le seuil. Mais il pouvait se promener dans le jardin. Il aimait à y être seul et s'y promenait, les mains derrière le dos, méditatif et les yeux fixés au sol. De temps en temps, il cueillait des oranges, les faisait rouler sur le sable et les reliait en lignes droites ou brisées. Il faisait de la stratégie. Le jardin devenait pour lui un champ de bataille.

Néanmoins l'amour le guettait et lui fit remarquer, un beau jour, qu'une des filles de son hôte était jeune, jolie, enfin digne d'être aimée. Il la demanda en mariage. Mais on lui fit une réponse évasive; il insista vivement; alors, avec des précautions, des hésitations, des circonlocutions, on lui fit comprendre qu'il était trop jeune, officier de fortune, sans le sou, avec un avenir très compromis, un arrêt de proscription suspendu sur sa tête. « Vous avez certainement un beau commandement, ajoutait le comte, et vous êtes un militaire de quelque mérite; mais qui répond que vous reviendrez sain et sauf de cette campagne d'Italie ? Soyez assez raisonnable pour renoncer à ce projet de mariage. Si vous persistez, nous en reparlerons à votre retour. D'ici là, vous verrez votre position se dessiner. Quant à présent, impossible de vous donner notre fille. »

Bonaparte, paraît-il, ne manifesta aucun dépit, mais fut très affecté de ce refus.

Un peu plus tard, obligé de se rendre à Paris, Bonaparte voulut laisser un souvenir à son bienfaiteur et ami; étant sans argent, il lui offrit, alors, un fusil espagnol, à

deux coups, fort simple, et dont la crosse portait une petite plaque d'or à son chiffre. La famille Laurenti, je crois le possédait encore, il y a quelques années, ainsi que l'encrier qui servit à l'illustre prisonnier.

Avant de terminer, je veux citer un épisode qui fait faire de tristes réflexions, et qui fut, selon M. Lacroix, une source de regrets pour l'Empereur à Sainte-Hélène.

Lorsque Bonaparte était au quartier général à Nice, il contracta une liaison avec une jeune femme dont le mari occupait une haute situation. Un jour, se trouvant avec elle aux environs du col de Tende, où l'armée française avait pris position, il eut l'idée de donner, comme divertissement à sa maîtresse, le spectacle d'une petite guerre. Il y eut, hélas ! de part et d'autre, des morts et des blessés. Or, à Sainte-Hélène, en racontant cet épisode de sa vie, l'Empereur, rappelant ces existences inutilement (je dirai même criminellement) sacrifiées, déplorait amèrement les abus que l'autorité laissait la liberté de commettre.

Hélas ! les temps changent, les événements changent, les gouvernements changent, les abus de l'autorité changent-ils ? Hélas ! non !

Mais, passons à deux anecdotes : l'une me fut contée par ma mère, l'autre par Victorien Sardou.

A propos d'abus. Le grand-père de ma mère, le colonel Gavard, était frère d'armes du Prince Eugène de Beauharnais. Or, la nuit, au camp, lui et Beauharnais s'amusaient à mettre des charbons ardents dans les bottes d'officiers endormis ; puis, ensuite, leur donnaient l'alerte. De sorte que, mettant leurs bottes précipitamment, les dits officiers se brûlaient les pieds pour la plus grande joie des mauvais farceurs. A la guerre comme à la guerre ! Mais si la plaisanterie était grossière, du moins n'était-elle pas mortelle.

L'autre anecdote eut pour théâtre la place Victor (place Garibaldi), le 29 mars 1796. C'est là que Bonaparte passa en revue pour la première fois, les troupes indisciplinées qui allaient être la glorieuse armée d'Italie. Mon grand-

père, me disait Sardou, était là, ainsi qu'au siège de Toulon, comme officier de santé. Il fallait l'entendre parler de ces soldats en guenilles et de l'accueil fait au « *gringalet* de général que le Directoire avait le *toupet* de leur envoyer ». Quand ce *gringalet* les mit en marche, sur la route de Gênes, il fit tout défiler sous ses yeux et partit le dernier, persuadé que s'il passait devant, au premier détour du chemin il n'aurait plus personne derrière lui.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE III

Paganini à Nice et ses aventures

Que de poètes, peintres, sculpteurs, musiciens, acteurs, actrices célèbres vinrent se reposer et s'inspirer à Nice, et même y mourir ! Paganini après avoir demandé à son climat de prolonger sa vie, y agonisa et y mourut, et ce lamentable drame fut jadis, plus ou moins relaté avec exactitude.

Cet extraordinaire musicien qui fut unique en son genre, eut des aventures fantastiques même après sa mort. Son visage anguleux et tourmenté, son regard flamboyant, ses excentricités inimaginables, son caractère indéfinissable, les accents diaboliques qui s'échappaient soudain de son violon, après des chants, des harmonies d'une pureté inouie, avaient fait croire que Paganini entretenait d'étroites relations avec les puissances infernales.

Mais pour ne nous occuper que de son séjour à Nice, nous dirons que c'est en 1836 que le comte de Cessole, violoniste amateur de premier ordre, étant allé voir à Turin l'illustre musicien, le trouva fort souffrant, et l'invita à passer quelques semaines à Nice. Paganini céda à ses instances ; mais, pendant longtemps, le comte de Cessole ne put obtenir de l'entendre une seule fois.

Enfin, un jour, Paganini lui dit : « Asseyez-vous là, et écoutez-moi ». Le comte de Cessole dit alors, qu'il semblait impossible qu'une main humaine pût rendre de

tels accents ! Son improvisation était ineffable sous son archet magique !...

Il consentit ensuite à donner quelques conseils au comte de Cessole, qui en profita avec enthousiasme, puis il voulut bien faire de temps en temps de la musique d'ensemble.

Il donna, peu après, trois concerts à Nice qui eurent un succès et un éclat prodigieux — point n'est besoin de l'affirmer — Ils produisirent cette somme énorme pour l'époque 10.800 francs, mais sa méfiance et son avarice étaient telles, dit-on, qu'il fît faire une boîte neuve pour recevoir les billets à la porte du théâtre, craignant qu'avec la boîte ordinaire on pût lui enlever quelques billets. A Nice, comme à Paris et à Marseille, il refusa son concours pour les pauvres. A Nice, on se contenta de juger cet acte d'avarice et de dureté de cœur ; mais à Marseille les dames de la poissonnerie le traitèrent de *cousin du diable* et le poursivirent pour le houspiller.

Certes, il avait bien la caractéristique d'un cousin du diable, même en laissant de côté son physique quelque peu satanique. Souvent la nuit, au lieu d'harmonies célestes, ses voisins de la rue de la Préfecture, car il demeurait dans la maison au coin de cette rue et de la rue Sainte-Réparate, étaient réveillés en sursaut par des accents aigus, stridents, qui devenaient des grognements de chien et des miaulements de chat en fureur. Une nuit même, des voisins accoururent pour séparer les combattants, et Paganini de rire sournoisement de leur alerte. Il paraît qu'il cherchait ainsi le *fa dièze*. Il voulait obtenir du *sol* à vide un son plus bas que celui produit par la corde quand elle est attaquée naturellement — c'est l'opinion de M. Frédéric Lacroix qui le mieux renseigné, à mon avis, me fournit les notes les plus curieuses. Il consacrait en 1853 une étude sur le célèbre violoniste.

Mais si le climat de Nice, disait-il, adoucissait son mal, l'œuvre de destruction ne s'arrêtait point. Le larynx était détruit, les sons de sa voix ne s'échappaient plus que du nez. Pour parler il se pinçait les narines, afin de forcer la voix à passer par la bouche. Et encore était-ce des mots très faibles et mal articulés. On se demande comment dans

de pareilles conditions, il pouvait vivre et penser à l'avarice. Il s'affaiblissait si rapidement que pour tenir son violon il s'appuyait du coude gauche sur un meuble.

Et cependant, il mourut, on peut le dire, avec son violon tout vibrant sous son archet, entre sa main débile.

Le 27 mai 1840, il expirait à 5 heures du soir, à l'âge de 56 ans. Il en paraissait bien davantage. A ce sujet voici ce qu'écriait un jeune sous-lieutenant M. Paul de Kirck alors en garnison à Nice (1840). Il passait rue du Gouvernement (rue de la Préfecture) et vit un groupe de curieux très animés et gesticulant devant une maison. On se pressait, on s'interrogeait, dit-il, et il relève le dialogue suivant :

— *Ques a co ? ques a co ?*

— *Non, es ren,* dit l'un.

— *Es lo fuech !* s'écrie un autre.

— *Couma co ?* demande un survenant.

Enfin, un boutiquier en haussant les épaules dit, dédaigneux : *Non es ren : Paganini es muort.* Et les curieux désappointés, rient en faisant l'oraison funèbre du défunt. Et quelle oraison ! *Non es ren : Paganini es muort ?*

Mais le pire, c'est que, sans tenir aucun compte du génie de l'artiste qu'ils ne comprenaient d'ailleurs pas, et ne pouvaient juger, ils disaient de grandes vérités sur l'homme. Quel avare disait l'un ! Il refusait de jouer pour les pauvres. Et, je cite textuellement : *Il* avait appris à jouer du violon aux galères. Un autre ajoutait : C'était un magnifique talent, mais les cordes de son instrument étaient faites avec *les boyaux de sa femme.*

Sur ce, le sous-lieutenant de Kirck entre dans la maison et pénètre dans la chambre de Paganini, couché avec une serviette devant lui sur laquelle s'étalaient les débris d'un pigeon. La servante qui se trouvait là, voyant l'étonnement du jeune homme expliqua : Hier soir, monsieur, en me donnant l'argent me disait : j'ai bien envie de manger un pigeon ! — Eh bien, monsieur, ajoutez encore douze sous. — Douze sous ! reprit-il en faisant la grimace. Douze sous !! Oh ! c'est trop cher, j'en ai bien envie cependant, essaie pour huit sols, car, mon enfant, il y a

2

beaucoup d'os dans un vilain pigeon, ce n'est pas comme du bœuf. — Eh bien, monsieur, il était bien riche !

Le jeune officier consterné regarda une dernière fois Paganini, prit son Stradivarius suspendu à la muraille, le posa avec l'archet près du corp inerte, alluma deux flambeaux et s'en alla le cœur serré par ce lugubre et lamentable spectacle.

Ne croyant pas à sa mort prochaine, il avait, non pas refusé les sacrements, mais il les avait ajournés.

Le clergé impressionné par ce fait et sa réputation, refusa alors la cérémonie religieuse et l'inhumation en terre sainte. Ici les aventures macabres prennent tout de suite une tournure fantastique. Le comte de Cessole et le comte de Maistre, gouverneur de Nice vont plaider la cause du défunt auprès de l'évêque. Le roi Charles-Albert lui-même écrivit confidentiellement à l'évêque l'engageant à éviter un scandale. L'évêque résista. On fit alors embaumer le corps — qu'on plaça sur une estrade — grotesquement habillé d'un bonnet de coton orné d'un ruban bleu très large, d'une énorme cravate blanche s'échappant d'un immense faux-col. Et le public fut invité à venir contempler la dépouille mortelle de l'illustre musicien. Il fallut cependant le mettre en bière ; mais pour ne point priver les visiteurs de la vue de son visage, une ouverture fut pratiquée dans le cercueil et on y ajusta une vitre. Mais le clergé de Nice, indigné, obtint du gouvernement l'ordre d'expulser le cadavre qui bravait ainsi son arrêt.

Il fut donc par une belle nuit étoilée embarqué et déposé silencieusement au Lazaret de Villefranche. Et les pêcheurs lugubrement impressionnés, prétendaient que lorsque la nuit ils passaient devant la porte, ils voyaient un fantôme jouer du violon, et à ses accents plaintifs, ils s'empressaient de s'éloigner en se signant.

Aucune originalité macabre ne manqua aux aventures posthumes. Un brocanteur ne vint-il pas proposer au comte de Cessole de donner 30.000 francs (à cette époque c'était une somme énorme) si on lui livrait le grand homme momifié, pour l'exiber en Angleterre, en Amérique, etc. Inutile d'ajouter que cette offre fut repoussée

avec horreur. Pendant ce temps, le procès suivait son cours. L'évêque de Nice rendit son jugement inexorable le 28 juillet 1840. Le fils naturel, mais reconnu de Paganini, en appela à l'archi-épiscopat de Gênes. Les conclusions furent favorables à la mémoire du défunt, néanmoins l'archevêque de Gênes confirma le jugement de l'évêque de Nice. Frédéric Lacroix prétend que l'on n'échappe point à l'influence de son nom. *Pagano,* païen, *Paganini* petit païen — que le clergé avait dû être complètement influencé par ce nom ; et en demeurait d'autant plus inflexible. Enfin au bout de trois ans, le Pape leva l'interdit. Et pendant une nuit du mois d'août 1843, 1844 dit Lea, un homme muni d'un permis, deux portefaix et deux bateliers, prirent livraison du cercueil qui tel qu'un colis fut dirigé sur Gênes. A toutes les douanes, vérification des douaniers sans aucun respect ni égard — un simple colis ! pour voir si aucune fraude ne s'y trouve. — Quand on questionnait les bateliers, ils répondaient tranquillement, *aquéou qué sounaba ten ben* — celui qui *sonnait* (jouait) si bien.

A Gênes, à qui il avait légué son violon Guarnérius, il passa inaperçu. Enfin ce lamentable et lugubre voyage prit fin. Le cercueil atteignit Parme où il fut mis dans un caveau en la magnifique villa Guaglione, propriété du défunt et achetée par lui 500.000 francs.

Paganini laissait à son fils Cyrus Paganini près de deux millions — héritage considérable surtout pour l'époque.

Ce fils était adultérin. Il était né en 1823. Son amour pour cet enfant était si vif, qu'il supplia le roi Charles-Albert de l'autoriser à le légitimer. Ce qui lui fut accordé, mais avec cette clause expresse que Paganini donnerait à Turin, trois concerts au bénéfice des pauvres, ainsi fut fait.

Quant à Nicola Paganini il était né à Gênes en 1784. Son père, pauvre homme d'affaires, ne peut que lui donner une éducation médiocre.

Paganini était né avec un caractère soupçonneux, ayant la hantise de la persécution, être bizarre qui se décida seulement à l'âge de 43 ans à voyager. Très superstitieux

il avait la conviction qu'il serait empoisonné s'il sortait de son pays.

J'ai parlé de l'avarice excessive de Paganini. Alors, on doit lui savoir doublement gré du généreux mouvement qu'il eut, un beau jour, en faveur de Berlioz, très peu fortuné.

Après avoir entendu la *Symphonie d'Harold,* l'illustre virtuose enthousiasmé, lui envoya, anonymement, par l'entremise de la maison Rothschild, une somme de vingt mille francs.

En 1853 les procès ecclésiastiques reprirent leur cours ; le pape n'ayant autorisé en 1843 qu'un tombeau *provisoire.* Ils durèrent quinze ans !...

C'est inimaginable ! Ce malheureux Paganini ! je l'espère pour lui, pour l'art, pour sa mémoire, n'était pas le *cousin du diable.* Mais le diable a bien fait tout ce qu'il a pu pour le suggérer à ses contemporains.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE IV

Alphonse Karr et Nice. — Ses jardins et le commerce des fleurs. — Lettre d'AlphonseKarr à Emmanuel Gonzalès. — Alphonse Karr et le roi Victor Emmanuel. - Alphonse Karr et l'Impératrice douairière de Russie. — Alphonse Karr et Verdi

Parler de Nice et ne pas parler d'Alphonse Karr, serait une faute impardonnable. On doit consacrer à cette figure inoubliable tout un chapitre, parce que, avec Mme Ratazzi et Emile Négrin, nul n'a mieux et plus écrit sur Nice et sa vie mouvementée.

Dans sa jeunesse Alphonse Karr, au physique ressemblait à un jeune faune ; vieux, en son costume rustique, il ressemblait au génie de la Montagne des contes allemands. Je le connus chez mon cousin, le Comte C. Laurenti, lorsque j'étais fort jeune.

Il portait invariablement un large pantalon de velours à côtes, une veste de velours noir, un foulard au cou, un volumineux chapeau de feutre à calotte haute et conique, et un plaid noir et vert sur l'épaule. La barbe en pointe et longue, la démarche pesante et rapide.

D'ailleurs, s'il était français par le cœur et l'esprit, il était de race allemande. Son père musicien de très grande

valeur vint s'établir à Paris. C'était un compositeur remarquable et un pianiste célèbre. Son fils, en parlant de lui s'exprimait ainsi : « Mon père ne s'occupait pas de faire beaucoup de notes à l'heure il voulait que le piano eut, non un son mais une voix. Il disait quelquefois, en entendant certaines mains rapides courir sur les claviers : « Toutes ces notes semblent des cris de douleur que pousse le piano lorsqu'on le bat ; chacune de ces notes crie : « Je suis du bois, je suis du bois. » Eh ! parbleu on le sait bien, et c'est surtout ce qu'il s'agit de faire oublier. » Quand mon père jouait du piano, disait encore Alphonse Karr, on se laissait aller au plaisir de la musique — ce n'était que le soir en s'en allant, qu'on pensait que cette musique était produite par un piano.

Mais revenons à Alphonse Karr qui passa tant de longues années à Nice et dont le jardin fut une des curiosités du pays. Il vint ici après avoir écrit à Sainte Adresse ; *Voyage autour de mon jardin* merveilleusement illustré par Meissonnier, Gavarni, Marvy, Daubigny, Freeman.

Alphonse Karr donna à la culture des fleurs à Nice, un essor extraordinaire ; et les violettes d'Alphonse Karr furent célèbres dans le monde entier ; et les Altesses sollicitaient la faveur de visiter son jardin qu'il cultivait en 1852, à Saint-Philippe, aujourd'hui établissement Lambert. Il vendit ses produits, fit de l'exportation et installa un magasin de vente au Jardin Public dirigé par une ancienne artiste dugazon, Mme Duluc, femme du ténor léger de ce nom, ténor léger qui, lorsque je le connus, était très vieux et fort gros. Ce magasin acquit rapidement une grande renommée. On peut dire que ce jardinier hors de pair fut le créateur du commerce des fleurs à Nice. Plus tard, en 1880, il quitta notre ville pour Saint-Raphaël, et alors, le Prince d'Essling et un groupe de ses amis, parmi lesquels le Baron Vigier, MM. Picon, Mayrargues, etc., voulurent continuer l'œuvre d'Alphonse Karr sur une très grande échelle, et M. Bouteilly vint à Nice en prendre la direction ; mais, malgré de grands sacrifices, l'entreprise ne réussit pas. Alphonse Karr, lui, n'avait pas réussi non plus au point de vue financier personnel, bien qu'il eût gagné

beaucoup d'argent. Il ne s'enrichit point, car il était, en qualité de poète passablement bohême, un très médiocre administrateur et un rêveur incorrigible.

Mais écoutons-le, lorsqu'il répond à Philippe Busoni qui venait d'annoncer son installation à Nice :...« D'autres pays demandent à la terre la satisfaction des grossiers besoins de l'estomac ; celui-ci s'occupe des fleurs et des parfums. Quand vient la moisson, on fauche les tubéreuses et les jonquilles ; au mois de mai, l'air est enivrant, tant il est imprégné du parfum des orangers. »

Aussi, en 1853, le chroniqueur Philippe Busoni écrivait : « Voilà le courrier arrivé à son dernier relai, qui est Nice — et l'établissement horticole fondé par Alphonse Karr extra muros. On ne saurait avoir la prétention de vous apprendre que l'auteur des *Guêpes,* contraint d'abandonner son jardin de Sainte-Adresse, où d'autres mains que les siennes recueillent les roses qu'il a greffées, s'est réfugie dans ce coin splendide de la splendide Italie. Au Havre, c'était le jardinier qui avait créé le jardin, mais sur les bords de la Méditerranée, toujours chaude des rayons du soleil, c'était le jardin qui allait créer le jardinier. »

Quelque temps après, on pouvait dire, dans diverses publications, et notamment dans *Les Guêpes :*

> ANNONCE. — Alphonse Karr, jardinier à Nice Maritime. On envoie à Paris, Lyon, Marseille, des bouquets des plus splendides roses — et de toutes sortes d'autres fleurs — pour le prix de 10 à 20 fr., boîte et emballage compris. Les nombreux envois déjà faits permettent d'assurer que les bouquéts arrivent parfaitement frais.
>
> Ecrire par la poste à Monsieur Alphonse Karr, jardinier à Nice. On fait présenter les factures à Paris. ».

Et le célèbre écrivain français qui personnifiait l'esprit français avec une étincelante verve à jet continu, avec une richesse d'observation et de critique d'une justesse redoutable, écrivait de son jardin de Nice d'incomparables *Promenades hors de son Jardin,* et des *Guêpes* bourdonnantes au dard acéré.

Et le « jardinier » se moque des écrivains qui parlent des fleurs et des plantes avec une rare ignorance. Et il établit le jardin des romanciers en citant : « On doit un chrysanthème *bleu* à Mme Sand, un camélia à *odeur enivrante* à M. Rolle, un œillet *bleu* à M. Janin, un rosier de bengale *sans épines* et *sans odeur* à M. Victor Hugo, l'azalée *grimpante* à M. de Balzac. »

Aujourd'hui, Alphonse Karr serait bien étonné de voir des œillets bleus, verts, et des roses violettes, voire même noires.

Puis il vante les roses thé et les roses de Bengale qui formaient les haies de nos promenades, la fleur de cassis qui les parfumait et les anémones écarlates qui émaillaient les prés.

Ah ! ce parfum de la fleur de cassis, petite fleur d'or !... aujourd'hui, où le respirer ? Un vent destructeur l'a emporté...

« Le veau à Nice, dit Alphonse Karr, est bien mauvais ; mais que fait cela dans un pays où l'on mange des fleurs farcies ? (il veut parler des fleurs de courge). Il est vrai que l'on y mange aussi des rossignols, des fauvettes, des tarins et des chardonnerets. »

Hélas ! ce crime dure encore ! — Bientôt on n'entendra plus un chant d'oiseau dans la ville de l'éternel printemps.

« Les fleurs sont en telle abondance, s'écrie le jardinier, que la violette de Parme se vendait cette année (1859) vingt sous le kilogramme. »

Malgré sa verve ironique et son humeur frondeuse, et son esprit caustique, Alphonse Karr prit toujours la défense de Nice... à sa manière, il est vrai — jugez plutôt. Mais il l'aimait, lui rendait justice et contribua sans aucun doute à sa prospérité.

Dans une lettre adressée à Emmanuel Gonzalès, qui dans le fameux journal *Le Siècle* attaquait Nice, Karr lui disait : « Quand j'ai appris que vous êtes à Monaco, mon cher Gonzalès, j'ai espéré que, sachant peut-être que je suis à Nice, vous voudriez me serrer la main. Je ne savais pas, alors ! l'horreur que cette ville vous inspire, et la

terreur dont elle frappe votre cœur d'hidalgo, peu accessible à la crainte.

« De ce pittoresque et charmant nid de vautours usurpé par des tourterelles sauvages, vous pointez contre la pauvre ville de Nice des canons qui dorment depuis longtemps sur leurs affûts, et que l'on croyait mis là comme décor et pour l'agrément du paysage, et vous dérangez des monceaux de boulets déjà rouillés. Si vous connaissiez Nice et les Niçois, mon cher camarade, la générosité de votre caractère vous empêcherait de les attaquer. Ils ne se défendent pas — ils ont horreur de l'agitation, de l'effort, de la lutte ; ce sont des chasseurs d'alouettes rôties. Exemple : Ils ont laissé dire, l'année dernière, dans les journaux de l'Europe, qu'ils étaient décimés par la chaleur et mouraient comme ne meurent pas assez les mouches en cette saison... J'ai défendu de mon mieux cette ville hospitalière. Maintenant, comme ami de la vérité, je dois repousser deux flatteries que vous adressez : l'une à la ville de Nice, l'autre au *Paglion*. Hélas ! vous croyez, parce qu'on est fleuve, qu'on est obligé d'avoir de l'eau ? Le Paglion est l'endroit le plus sec de Nice : on y joue aux boules et on y étend le linge pour le faire sécher. Le Paglion n'a de l'eau que quand il pleut, autrement c'est un large chemin pavé de rochers et plein de cailloux. On n'y a jamais vu un poisson, mais les lézards y fourmillent. Vous parlez également de l'humidité d'une ville où le fleuve lui-même n'est pas humide, où il pleut deux fois en neuf mois ?

« L'humidité, grand Dieu ! Dites-moi où elle est, je l'achèterai en gros, je la revendrai en détail, et vous aurez fait ma fortune. »

Oui, Paglion était un fleuve, Paillon est un torrent. La pluie nous fait aujourd'hui de plus fréquentes visites parce qu'on a trop déboisé les environs. Néanmoins, en 1856, Burnel écrit qu'en 1853, en février, une neige abondante tomba sur la ville de Nice, et les anciens du pays ne se rappelaient pas en avoir vu autant depuis 50 ans.

Puis, parlant de Saint-André, non pas de son château, bien qu'il soit admirablement situé, mais sans rien de remarquable, Alphonse Karr décrit les beautés de la grotte

toute tapissée de feuillage vert et finement découpé de capillaires, et de la cascade qui, d'un rideau diaphane, voile le fond de la caverne.

« A l'Opéra, s'écrie ce grand enthousiaste, un décor qui reproduirait exactement la grotte de Saint-André serait déclaré exagéré, d'un effet forcé ; et on reprocherait au peintre d'emprunter ses sujets, non pas à la nature, mais aux contes de fées. Sous la voûte tapissée du velours vert qu'étendent les touffes chatoyantes des capillaires, des bergeronnettes et d'autres oiseaux ont caché leur nid, et payent en mélodies simples et franches l'hospitalité qui leur est donnée. J'appuie sur la simplicité et la franchise des mélodies, car c'est là qu'il faut les chercher, et non point au théâtre. »

Et Alphonse Karr va faire, ici, bondir d'indignation les fanatiques, les enthousiastes, les admirateurs passionnés qui ont acclamé si souvent Verdi à l'Opéra de Nice.. Il s'explique clairement, alors, en annonçant à Busoni qu'il est arrivé un grand malheur (sic) aux Italiens. « L'Italie, dit-il, une des deux patries de la musique, s'est prise d'engouement pour un faux musicien appelé Monsieur Verdi, un homme qui écrit des bruits sur du papier, et donne cela à crier à des chanteurs, bien vite égosillés, éraillés, fêlés. En ce moment, on préfère M. Verdi à Rossini, un des grands génies que compte l'art de la musique, à peu près comme les Juifs préférèrent Barrabas au Christ. Les tapages de M. Verdi ont fatigué et usé les échos. De cet aveuglement étrange, l'Italie ne peut tarder à être punie par la surdité. »

Que c'est donc curieux et intéressant de lire cette opinion, cette critique d'Alphonse Karr, à soixante ans de distance et au lendemain de la représentation qui fêtait le centenaire de Verdi à Nice.

Quoi qu'il en fût, ce grand jardinier, ce grand amoureux passionné de la flore niçoise, ce grand pourfendeur, était aussi un grand poseur. Il posait à la simplicité, à la franchise du paysan du Danube, à l'indépendance audacieuse, et j'ajouterai frondeuse, se sentant assuré de l'im-

punité, grâce à son esprit essentiellement français. Je n'en veux pour preuves, entre autres, que deux anecdotes :

Lorsque le roi Victor Emmanuel vint à Nice, en 1857, il fit dire à Alphonse Karr son désir de le voir.

Ce dernier répondit qu'il se rendrait volontiers à cette invitation si le roi d'Italie lui permettait de se présenter dans son costume de jardinier.

Le roi eût la bienveillance de mettre de côté, pour lui, l'étiquette non de cour, mais la plus élémentaire ; et Alphonse Karr se présenta. Un entretien assez long s'en suivit.

Je le répète, je crois que cette simplicité était une *pose* et cette condition *sine quâ non* imposée par lui au roi, était ce nous semble, un véritable manque de convenance. La preuve, c'est que lors de l'inauguration de je ne sais quelle statue, au Hâvre, on vit Alphonse Karr par les rues, en habit noir, ce qui fit dire à un membre de la municipalité, surpris, et non sans naïveté : « Je viens de rencontrer M. Alphonse Karr, en habit noir. A la bonne heure ! Il avait l'air d'un négociant ! »

Je préfère le rôle de notre grand jardinier lors de la visite de S. M. l'Impératrice douairière de Russie à Nice, en 1860. Le spirituel écrivain en fait un récit plein d'humour et d'attrait.

Je ne cueille que l'anecdote :

« Un jour, j'étais à travailler dans mon jardin avec mes paysans, lorsque l'un d'eux, qui était placé près de la longue allée du milieu, me dit :

— Voilà qu'il entre beaucoup de monde.

— Décidément, dis-je, c'est insupportable ; il faut absolument que je trouve un moyen pour empêcher ces invasions.

Et je me retirai dans mon cabinet, en songeant au moyen en question, que je cherche depuis cinq ans.

Il faisait un temps charmant, le plus beau soleil de printemps ; j'avais bien le droit de maugréer contre les importuns qui m'enfermaient dans la maison.

Je pris un livre et j'allumai un cigare.

Pendant ce temps, voici ce qui se passait et ce que je ne sus que plus tard.

Sous une tonnelle garnie de passiflores, étaient assises trois personnes: — l'une ma parente, — l'autre la comtesse de M..., son amie, — la troisième le prince O...ki.

Tout à coup entre sous la tonnelle une vieille dame au visage noble, doux et mélancolique; — ma parente se lève, fait deux pas au-devant d'elle, s'incline et attend. — La dame la regarde ainsi que sa compagne, passe devant elles sans parler, ni saluer, traverse le berceau et sort par une autre issue.

Un homme jeune suivait la vieille dame; comme elle, il les regarde et passe sans saluer. — Deux dames suivaient : elles regardent, ne saluent pas et traversent; puis deux autres, puis quatre autres... et ainsi de suite, quinze ou seize personnes. — Dès le commencement de ce défilé, ma parente s'était assise auprès de son amie; toutes les deux se retournent vers le prince O...ky pour lui demander s'il comprend. — Elles le voient qui se lève, se met à la suite des autres, passe devant elles et sort de la tonnelle, suivi par le reste du cortège.

On peut deviner leur stupéfaction.

Le cortège était fermé par un homme qui, lui, salue; — une de ces dames ne peut s'empêcher de dire à l'autre : « Ce dernier monsieur paraît fort bien élevé. »

Une paysanne accourt sous la tonnelle et leur dit : « Mesdames, c'est l'Impératrice ! »

Ni l'une ni l'autre n'avaient jamais vu Sa Majesté ; elles changent de surprise et restent assez interdites.

Pendant ce temps, un de mes amis, qui était dans le jardin, accourt à mon cabinet avec le prince O...ki :

— L'impératrice est dans le jardin; descendez vite la recevoir.

— Sa Majesté, demandai-je au prince, a-t-elle au moins de la porte envoyé quelqu'un pour me prévenir ?

— Non.

— Alors, je ne suis pas prévenu ; — je ne suis pas chez moi; je suis sorti.

— Allons, mon cher voisin, ne plaisantons pas ; vite, descendez.

— Pas le moins du monde. Si Sa Majesté m'avait fait prévenir qu'elle désirait visiter mon jardin, je serais allé la recevoir à la porte de la ferme, avec tous les respects qui lui sont dus, comme femme et comme impératrice, — quoique nous autres Français, nous soyons si polis et si respectueux envers les femmes, qu'il nous est difficile d'y ajouter quelque chose pour les impératrices.

Dans tout cela, il ne se passa rien que de simple ; ce qui peut paraître singulier tient à des habitudes et à des mœurs différentes.

L'impératrice avait fait sa promenade — et n'y pensait plus.

Mais, le soir, on en parla dans les salons de la résidence impériale ; des salons l'anecdote, fort arrangée, descendit à l'office, et le lendemain matin, quand ma paysanne arriva comme de coutume, portant sur sa tête la corbeille qui contenait les œufs et les fraises, on lui dit : « Nous n'avons plus besoin de tout cela ; les fraises sont trop chères, — Sa Majesté n'est pas assez riche pour en manger.

La pauvre fille revint en pleurant.

Je la consolai et défendis de rien vendre à l'avenir aux gens de l'impératrice.

Le lendemain, dès l'aube, arrivait le maître d'hôtel ; — il regrettait amèrement un premier mouvement, — il avait eu tort, — grand tort.

Il priait d'excuser. — Les fraises n'étaient pas trop chères ; — au contraire, — il était prêt à les payer le double, le triple, — mais il lui en fallait absolument. Au déjeuner, dans une heure, l'impératrice demandera les fraises, — et quand l'impératrice demande quelque chose, il faut qu'elle l'ait.

On comprend avec quelle joie mes paysans furent inflexibles — d'ailleurs, mes ordres étaient formels. — Le maître d'hôtel s'en alla.

Au moment du déjeuner, — pâle, ému, il s'approche de S. M. pour lui expliquer l'absence des fraises. — Il la voit

avec un panier de fraises devant elle : — elles étaient plus belles que jamais.

Voici ce qui était arrivé :

J'avais écrit au comte W...sky ce qui s'était passé.

J'expliquais au comte l'impertinence des gens de Sa Majesté, — arrivée précisément le lendemain du jour où, n'ayant pas été averti de l'intention de l'impératrice, je n'avais pas cru devoir me présenter devant elle, et je finissais à peu près ainsi :

« Mon cher comte, d'une part, il est impossible que je continue à permettre que l'on fournisse rien désormais aux gens de Sa Majesté.

« D'autre part, je serais désolé que l'impératrice fût privée des fraises.

« Le jardinier refuse formellement d'en vendre. Mais M. Karr vous prie de lui obtenir la gracieuse permission d'en offrir tous les matins à Sa Majesté pendant le temps de son séjour à Nice.

« Je vous serre cordialement la main — et je suis avec une haute considération votre serviteur. Alp. Karr.

« *P. S.* — Dans le jardin d'un poête, il ne pousse pas que des légumes ; — voici quatre vers qui ont fleuri sous les pieds de l'Impératrice pendant sa promenade dans mon jardin, où j'aurais été très honoré de la recevoir si j'avais été averti de sa visite :

Nice, de son climat peut-être un peu trop fière,
Idolâtre, au soleil rend un culte fervent ;
Aujourd'hui convertie, elle adore le vent
Qui sur ses bords fleuris vous retient prisonnière. »

Ce féroce et incorrigible humoriste était fort amusant lorsqu'il affirmait que les titres, à Nice, se portaient à proportion des distances. « Les Français et les Italiens ne sont que comtes, les Anglais lords, les Espagnols ducs et les Russes princes. »

Et notre humoriste de raconter :

« Un jour que j'avais accepté le combat avec un mendiant qui m'avait pris comte à une porte et m'avait déclaré prince à la porte de Visconti le libraire, il s'avisa d'autre

chose et, d'un air amical, il me dit : « Monsieur Alphonse Karr, faites-moi donc le plaisir de me donner deux sous. » Je me déclarai vaincu et je payai les frais de la guerre. »

Il était très fier de sa verte et robuste vieillesse. Un jour qu'il prenait, à Nice, le train pour Saint-Raphaël, son inséparable plaid sur l'épaule et une botte de fleurs à la main, un jeune homme, d'un air déférent et inquiet, se précipite pour l'aider à gravir le marchepied d'un wagon. Humilié, Alphonse Karr, de la main restée libre, empoigne le jeune homme par le fond de son pantalon, le lance à la volée dans le wagon, et va s'installer près de lui d'un air triomphant !





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE V

Arrivée de S. M. l'Impératrice de Russie. — Réception du 2e Cuirassier français. — Lettre de Trachel. — Inauguration de l'Eglise Orthodoxe Russe. — S. M. la Reine de Danemark. — L'annexion de Nice à la France. - Un Courrier de M. Paulin. Notice de M. A. L. Sardou.

S. M. l'Impératrice de Russie Alexandra Féodorowna, après un court séjour à Nice, en 1856, y revint en 1859. Son arrivée s'effectua au bruit des canons de la frégate *La Svetlana,* à hélice, de quarante canons, sur laquelle la souveraine s'était embarquée. La frégate mouillait en rade de Villefranche, en présence d'une foule considérable accourue de Nice, de Monaco et des environs.

A l'entrée, dans le port, de *La Svetlana,* les canons du fort sont restés silencieux. Contrairement à l'usage pratiqué à l'arrivée des grands personnages, il n'y a pas eu de salut, l'état de santé de S. M. a motivé cette dérogation à l'étiquette.

Les manœuvres du mouillage terminées, Sa Majesté descendit dans un canot avec ses dames d'honneur. Le canot aborda dans la darse, et Sa Majesté fut reçue avec les honneurs dus à son rang par les autorités et les dames de distinction russes qui séjournent sur la côte. Immédiatement après, S. M. se rendit à Nice dans une voiture du

Roi, et traversa la ville au bruit des acclamations de la Garde Nationale, des troupes nouvellement arrivées et de la foule qui se pressait sur son passage.

Comme pendant à cette arrivée, je vais citer la réception que reçut à Nice, en mai 1859, le 2e cuirassiers français :

« On sait, dit le correspondant de *L'Illustration* de cette époque, que la cavalerie française est entrée en Piémont par la route de la Corniche, qui longe le littoral de la Méditerranée et les Apennins. Nos cavaliers ont été accueillis partout sur leur chemin avec la cordialité la plus franche ; mais à Nice, les sentiments de la population se sont manifestés par des démonstration de l'enthousiasme le plus vif. »

Et le peintre niçois Trachel écrivait :

« Hommes et chevaux étaient littéralement couverts de fleurs à leur entrée en ville, et c'est la palme en main, comme des triomphateurs, que, parvenus au boulevard du Pont-Neuf, ils ont défilé au milieu d'une double haie formée par la Garde Nationale, escortée par de joyeuses farandoles. L'enthousiasme populaire était à son comble. Sur le Cours s'élevait un élégant pavillon, où des rafraîchissements et des comestibles étaient offerts gratuitement à nos soldats. Vers le milieu de la rue Bonaparte, une table, dressée en public pour quarante cavaliers, avait été servie en commun par les familles du voisinage. Au Café Royal, sur le Cours, et sur la place Vittorio, dans les cafés Victor-Emmanuel et Charles-Albert, on refusait de recevoir l'argent des cuirassiers. La classe populaire n'a pas témoigné un moindre empressement à fêter les soldats. Les paysans leur offraient leurs fruits les plus beaux, les petits marchands se cotisaient pour les traiter. Et cet enthousiasme et ces démonstrations, ces acclamations qui éclatent de toutes parts, font sur l'esprit de nos hôtes une très vive impression. »

En 1860, beaucoup d'événements se passent à Nice. D'abord, l'inauguration de l'Eglise Orthodoxe du rite oriental, rue Longchamp, construction commencée en 1857 sur les plans de l'architecte Barraya.

A cette occasion, le peintre Trachel adresse encore cette lettre à *L'Illustration* :

« Monsieur le Directeur,

« Le 12 janvier a eu lieu le premier service dans l'Eglise orthodoxe du rite oriental que S. M. l'Impératrice douairière de Russie a fait construire à Nice. La cérémonie a commencé à 9 heures et demie et s'est terminée après midi. L'Impératrice n'était pas assez bien pour y assister ; S. A. I. la grande-duchesse Marie de Leuchtemberg, les deux princesses, ses filles, la suite de l'Impératrice et presque toute la colonie russe assistaient à cette imposante cérémonie.

« L'édifice représente une croix grecque surmontée d'une élégante coupole ornée de fresques et de stucs.

« Le sanctuaire est séparé des assistants par une boiserie en chêne sculpté, contenant des images peintes sur fond or. Boiserie et peinture viennent de Russie et sont dues à la munificence de Sa Majesté.

« Une aquarelle de cette cérémonie m'ayant été ordonnée, il m'a été permis de dessiner pendant la fonction.

« J'ai pensé vous envoyer un croquis aussi exact que possible de cet intérieur, et je serai très heureux, s'il peut trouver place dans votre beau journal.

« Votre dévoué, etc. E. TRAÇHEL.

« *Nice,* 14 *janvier* 1860. »

Naturellement, la même publication reproduisit fidèlement le croquis. Et aussi, tous les événements de cette année-là qui se passèrent à Nice. Ainsi, nous voyons un beau dessin envoyé par M. Van Elven et représentant la résidence de S. M. la reine de Danemark, villa Massingy. Cette belle villa flamboyante sur les hauteurs ensoleillées de Carabacel, entourée de jardins touffus aux arbres séculaires, aux pelouses fleuries, est aujourd'hui complètement disparue par le vandalisme des spéculateurs sans vergogne.

En cette même année et dans le mois de janvier, la grande-duchesse Stéphanie de Bade mourait à Nice d'un catarrhe pulmonaire.

Fille du comte Claude de Beauharnais, elle était née à Paris, le 28 août 1789. Nièce de l'impératrice Joséphine et fille adoptive de Napoléon Ier, elle avait épousé, le 8 avril 1806, le grand-duc de Bade Charles-Louis-Frédéric, qui mourut le 8 décembre 1818. Atteinte d'une grave maladie de poitrine, elle était venue demander au climat de Nice sa guérison ; mais le mal fut inexorable, et Stéphanie-Louise-Adrienne de Beauharnais, duchesse de Bade, s'éteignait rapidement, avec une résignation toute chrétienne.

Le deuil fut conduit par le duc de Hamilton et le prince de Hohenzollern, et le canon du Château tira des salves pendant toute la cérémonie funèbre. Le cercueil, embarqué au port sur le vapeur *Le Caton,* fut transporté à Toulon, et de là, par le chemin de fer, à Pfortezheim, où se trouve le caveau sépulcral de l'ancienne famille des grands-ducs.

L'Illustration de 1860 donne aussi un croquis du peintre Guiraud, représentant les habitants de la ville de Nice se rendant au scrutin pour l'Annexion, drapeaux claquant, tambours battant, sur la place Saint-François. Un autre croquis, de M. Trachel, celui-là, représente les habitants de la campagne se rendant au scrutin par le faubourg et le Pont-Vieux.

Un courrier de la semaine, signé V. Paulin, les accompagnait, et c'est un document d'autant plus précieux qu'il ne peut être entaché de partialité. Or je transcris le passage suivant :

« Le fait important de la semaine, c'est le vote enthousiaste de l'arrondissement de Nice. Le dimanche 15 avril, la ville était pavoisée aux couleurs françaises. Une masse de campagnards accouraient de tous les points, précédés du curé de la paroisse, et portant le mot : *Oui,* inscrit sur leur chapeau. Des ouvriers circulaient à travers les rues avec des drapeaux tricolores et chantaient une cantate composée pour la circonstance. L'entraînement était universel. A l'heure où nous écrivons, Nice est une ville française, le résultat définitif du scrutin ayant donné 6.810 suffrages affirmatifs contre 11 votes négatifs. »

M. Paulin ne parle que de la ville de Nice. Mais la population du Comté se chiffrait ainsi : 125.711 habitants.

Inscrits 30.712 ; votants 25.933. Qui ont donné le résultat suivant : pour l'annexion 25.773, contre 160. Et la prise officielle eut lieu le 14 juin de la même année 1860. A ce sujet, j'ai pu me procurer l'adresse du Conseil municipal de Nice à S. M. l'Empereur :

« Sire,

« Les habitants de la ville de Nice ont exprimé eux-mêmes leur volonté. A l'appel qui leur a été fait, 6.810 voix sur 6.846 votants ont librement répondu : *Oui,* nous voulons être Français. La voix du Roi, rappelant aux Niçois les affinités de race, de langage et de mœurs qui les unissaient à la France, et donnant libre essor à leurs anciennes et profondes sympathies pour cette grande et vaillante nation, avait préparé cette éclatante et solennelle manifestation.

« L'écho que la parole du Roi a trouvé dans les cœurs les plus fidèles et les plus dévoués à sa dynastie, a montré que les sentiments et les tendances de la population étaient d'accord avec la volonté des deux souverains et avec les intérêts des deux nations. Roi et peuple ayant parlé, le Conseil Municipal de Nice, au nom d'une ville très fidèle, vient déposer aux pieds du trône glorieux de Votre Majesté l'hommage de son dévouement et de sa fidélité.

« Daignez l'accepter, Sire, cinq siècles d'histoire vous en garantissent la sincérité et l'inviolabilité.

« Nice sera pour Votre Majesté et ses successeurs ce qu'elle a été pour le roi Victor-Emmanuel et ses ancêtres : toujours fidèle, toujours dévouée.

« Venez, Sire, consacrer par la présence de Votre Auguste personne cette pacifique conquête. Sa Majesté trouvera sur notre rivage des traces glorieuses du grand fondateur de sa dynastie, qui, en 1796, prit à Nice le commandement de l'immortelle armée d'Italie, et lui fit plus tard l'honneur de la ranger au nombre des bonnes villes de l'Empire.

« Que Nice puisse voir son nouveau souverain, qu'elle puisse le voir entourée de Sa Majesté l'Impératrice et du Prince Impérial, et par l'explosion de son enthousiasme,

elle saura enchaîner leur noble cœur à ce pays favorisé par la nature et si digne de la sollicitude et des bienfaits d'un prince puissant et généreux.

« Vive l'Empereur !
« Vive l'Impératrice !
« Vive le Prince Impérial ! »

MALAUSSÉNA, *Syndic.*

MM. Jérôme VALENTINY, Honoré BOVIS, Prosper GIRARD, Victor CLÉRICO, Abraham COLOMBO, André CLÉRISSY, Jean-Baptiste RISSO, Auguste GAL, Fortuné FARAUD, L. GERBIN, Léon FÉRAUD, Maurice DONAUDY, Jules BESSI, chevalier Adrien BARRALIS, abbé Michel TRIBAUDINI, Antoine BARBÉRIS, Victor TIRANTY, J. BRÈS, Antoine BOTTIN, Victor JUGE, *Conseillers;* Joseph GIOAN, *Secrétaire.* »

Et ce fut à ce moment, que le père du député baron Flaminius Raiberti, le baron Ignace Raiberti, capitaine dans l'armée italienne, passa à l'armée française avec le même grade, tint garnison à Lyon, et fut fait, quelque temps après, chevalier de la Légion d'honneur. Il démissionna au moment de son mariage avec Mlle Arnulf, fille d'un des premiers notaires de Nice.

Mais je reprends avec M. Paulin.

« L'annexion de Nice à la France va donner un nouvel essor au commerce et aux produits de cette ville. La France fournit au Comté de Nice : le café, les peaux brutes ou préparées, le sucre, les tissus de coton, les tissus de laine, de chanvre et de lin. C'est encore la France qui vend à Nice le charbon de terre. La France a fait entrer dans le port de Nice pour un million et demi de vins et d'esprits ; les autres pays réunis n'y fournissent pas la cinquième partie de cette quantité. Cette nomenclature ne suffit-elle pas pour montrer l'intérêt considérable que les

habitants de Nice ont à l'entrée plus libre et plus facile des produits français ?

« D'un autre côté, Nice a ses fleurs, qui ne sont pas seulement utilisées comme bouquets, mais comme articles de parfumerie, et ce sont les distilleries niçoises qui approvisionnent en grande partie nos fabriques parisiennes.

« C'est en France encore, que Nice trouve le principal marché de ses soies et de ses huiles. Nice y porte aussi les deux tiers de ses oranges et de ses citrons, cette grande richesse du comté. Le Comté du paradis terrestre, comme chacun le sait.

« La réunion de Nice à la France ouvre donc à son commerce et à son industrie des horizons nouveaux ; elle assure aux habitants un abaissement du prix des principaux objets de consommation, en même temps qu'elle leur promet l'abondance et le bien-être qui en sont la conséquence.

« On avait dit que la Principauté de Monaco avait été cédée à la France par le prince Charles III. On avait même cité le chiffre de la cession. Le prince conservant, en outre, la propriété de ses biens particuliers. Il n'en est rien. Le prince de Monaco continuera à régner. Quant aux deux villes séparées de la principauté depuis 1848, Menton et Roquebrune, elles deviennent françaises. La Principauté de Monaco reste donc enclavée dans le territoire français, comme était avant la Révolution le comtat Venaissin. »

Mais si le vote en faveur de Nice française a été presque unanime, il y eut cependant quelques incidents fâcheux, occasionnés par le parti italien. Mais ils n'eurent aucune conséquence.

Et, à ce propos, l'érudit et savant M. A.-L. Sardou me donna, il y a quelques années, en 1884, la notice suivante, afin de la reproduire :

« Nice n'est pas et n'a jamais été une ville italienne. C'est une ville provençale se rattachant géographiquement à la Gaule ou France, dès son origine et dans tout le cours

des siècles, lors même qu'elle dépendait politiquement d'un gouvernement italien. »

Que Nice, colonie marseillaise, celto-ligure, gallo-romaine et enfin provençale, en revenant d'elle-même à la France par son vote unanime de 1860, n'a fait que reprendre sa vraie nationalité. — A l'appui, il cite un fragment du discours d'un contemporain, que les Italiens ne peuvent récuser, nous avons nommé l'illustre patriote, le célèbre ministre italien Cavour.

Le 2 mars 1860, la Chambre des Députés Sardes, siégeant à Turin, pour discuter le projet de cession du Comté de Nice à la France, Cavour dit :

« Nos Etats comptent deux villes de Nice : l'une en Piémont, qu'on appelle Nice-de-Montferrat, l'autre au bord de la mer et que nous, dans notre jeunesse, nous avons été habitués à nommer Nice-en-Provence. J'ai habité Nice ; j'y ai reçu une grande quantité de lettres dont la suscription portait : *Nice en Provence.* Cette locution serait-elle devenue populaire, vulgaire, si Nice était une ville italienne ?

« Mais quel est l'indice le plus concluant de la nationalité ? C'est la langue. Le langage niçois n'a qu'une analogie lointaine avec l'italien : c'est à peu près celui de Marseille, de Toulon, de Grasse. Quand on parcouru la Rivière de Gênes, on y trouve la langue italienne dans ses diverses modification jusqu'à Vintimille. Au-delà, il y a comme un changement de scène. C'est toute une autre langue. Je ne conteste pas qu'à Nice les gens bien élevés savent l'italien ; mais dans la vie ordinaire, c'est le provençal ou le français qu'ils parlent. Un assez grand nombre de mes anciens collègues, les députés niçois, parlaient italien, il est vrai, dans cette Chambre ; mais, remarquez-le, ces députés étaient d'anciens employés, des membres du barreau ou de la magistrature familiarisés avec la langue italienne par leurs occupations. Quand Nice nous a envoyé comme députés des propriétaires ou des industriels, ils ont été dans la nécessité de parler français. Dans une occasion récente où le député Bottero eut à me présenter une dépu-

tation de commerçants de la ville qui l'a élu, il ne se servit pas de l'italien, qu'il parle pourtant fort bien : se trouvant à la tête d'une députation de Niçois, il fut obligé de parler français. Cela serait-il arrivé, si Nice eût été véritablement italienne ?

« On dira : le même fait se retrouve dans tous les pays de frontières. Messieurs, si jamais des circonstances que je ne puis prévoir amenaient au milieu de nous des députés du haut-Frioul ou de l'extrémité de la Sicile, croyez-vous qu'ils parleraient les uns l'allemand, les autres l'arabe ? Je ne le pense pas. »

Et enfin, Cavour répondit aux députés qui venaient demander que le Comté de Nice restât attaché au Piémont parce qu'il avait été toujours italien :

« Messieurs, excessivement flatté de la fidélité des Niçois, fidélité qui n'a jamais fait défection, je vous remercie au nom de Sa Majesté et au nom de tous les membres de la Chambre que je vais présider, qui verront comme moi que vous n'êtes pas plus italiens que turcs ; car vous venez de le prouver en m'adressant votre prière en langue française. »

M. Sardou, d'ailleurs, argumente en érudit impartial. Il prouve consciencieusement par les faits et par l'idiome, l'orthographe et la prononciation, car le but principal de l'auteur a été de démontrer d'une façon irréfragable, que le niçard n'est qu'un dialecte moderne de l'idiome provençal.

M. Sardou avait publié déjà des travaux remarquables de linguistique ; et à ce sujet, il avait reçu des lettres d'écrivains niçois de grande valeur.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE VI

Une messe anniversaire de Louis XVI. — Une souscription pour une statue de Masséna. — Arrivée de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie. - Réceptions officielles. - Décision de l'Empereur concernant la ville de Nice et le Var. — Interdiction du passage de la Préfecture.

Avec l'Annexion et en plus de l'Annexion, cette année 1860 fut fertile en événements incontestablement exceptionnels, dont le plus important est l'arrivée de l'Empereur Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie, vers la fin de l'année.

Au commencement, le 21 janvier, anniversaire de la mort du roi Louis XVI, une messe solennelle est dite en l'église Saint-François de Paule, et y assistaient : S. M. la Reine de Danemark, S. A. I. le Prince d'Oldenbourg, S. A. I. la Duchesse de Schleswig-Holstein-Augustenbourg, les Princesses ses filles. Pendant cette messe, on entendit le célèbre chanteur Tamburini et une grande dame grande cantatrice, la Comtesse Orsini née Orloff. Les

orgues étaient tenues par un Niçois d'un talent très réputé et très recherché, M. Balbi.

Puis, en cette même année, on ouvrit une souscription pour une statue à Masséna. La première liste avait en tête : l'Empereur Napoléon III, 1.000 fr. ; le Prince Napoléon 200 fr. ; la Princesse Mathilde, 100 fr. ; le Comte Waleski, 300 fr. ; le Prince de Talleyrand, 100 francs. Ces sommes, qui étaient assez importantes à cette époque, paraîtraient bien mesquines aujourd'hui !

Mais le fait, l'événement capital, est l'arrivée de Leurs Majestés.

Après l'annexion, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice des Français vinrent donc à Nice. *L'Illustration* envoya de Paris, non seulement un reporter spécial, mais aussi des dessinateurs en renom. Et de toutes les relations, son compte-rendu est le plus remarquable, et ses dessins les plus exacts. C'est pourquoi je les cite de préférence.

Voici le voyage de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice des Français.

D'abord la vue générale de Nice par A. Anastasi, et la rade de Villefranche par A. Rouargue, et, enfin l'entrée à Nice de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice passant sous l'arc de triomphe de la place Victor, qui avait pris nom place Napoléon, et qui est aujourd'hui place Garibaldi. Nous voyons ensuite LL. MM. se promener dans la galerie des palmiers de la Préfecture. Puis nous les retrouvons gravissant l'escalier qui mène au sommet du Château, au milieu des acclamations d'une foule accourue de toutes parts. Ces dessins très exacts sont signés Best.

LL. MM. arrivèrent le 12 septembre 1860, après s'être embarquées à Toulon sur *L'Aigle* avec toute leur maison. *L'Aigle* était accompagné de la *Reine Hortense,* du *Vauban,* de l'*Eylau* et de la *Gloire.*

Dans ce compte-rendu du long voyage entrepris par l'Empereur et l'Impératrice, M. Pierre Paget écrit :

« Dans le programme, primitivement arrêté, Leurs Majestés Impériales devaient débarquer à Nice ; mais l'étroitesse de la passe et le peu de largeur du port firent abandonner ce projet ; en conséquence, la flottille impériale

passa devant Nice sans s'y arrêter et jeta l'ancre à quelques milles plus à l'est, dans la rade de Villefranche, où l'on arriva vers huit heures du matin.

« La rade de Villefranche, très profonde partout, est bien abritée. Aucun autre bâtiment que le *Vauban*, l'*Eylau*, la *Gloire*, l'*Aigle*, la *Reine Hortense* n'étaient mouillés dans cette anse, entourée de montagnes majestueuses que couronne le fort de Montalban. Une citadelle de belle tournure protège la darse, autrement dit le bassin à flot, et répondit par quelques coups de canon aux bordées de la marine impériale. Vers la gauche de la rade, s'élèvent plusieurs bâtiments loués, il y a deux ou trois ans, par le gouvernement Sarde au gouvernement russe, pour y établir un dépôt de charbons et d'autres magasins nécessaires à sa marine. »

Mais ici, je dois quitter M. Pierre Paget pour laisser parler M. Burnel, qui dirigeait alors une Revue de Nice, et qui est un précieux témoin oculaire.

« Le mercredi 12 septembre, dit-il, à 10 heures du matin, les batteries de Montalban annonçaient l'entrée de Leurs Majestés sur le quai de Villefranche. L'escadrille impériale était composée de cinq navires. Le préfet, M. Paulze d'Ivoy, M. Ferry, maire de Villefranche, et le Conseil municipal de cette ville attendaient Leurs Majestés au débarcadère. L'Empereur et l'Impératrice montèrent en voiture ainsi que leur suite. L'escorte était ainsi composée : un piquet de gendarmerie, un peloton du 4e hussards, un peloton de Cent-Gardes.

« A 10 heures et demie, le cortège impérial débouchait dans la rue Cassini et le canon du Château et les cloches de toutes les églises de la ville annonçaient l'entrée de Leurs Majestés. Le cortège arrive à la place Napoléon (ancienne place Victor qui reprenait le nom qu'elle portait sous le Premier Empire, et aujourd'hui place Garibaldi) ; arrivé à cette place, le maire, M. Malausséna, entouré du Conseil municipal, reçut l'Empereur et l'Impératrice sous un immense dais de pourpre, et présenta à l'Empereur les clefs de la Ville de Nice sur un coussin de velours. Après les discours d'usage, le cortège impérial reprit sa marche

au milieu des vivats poussés par une foule enthousiaste. Toute la ville était richement pavoisée de tentures et de drapeaux.

« Puis, Leurs Majestés arrivèrent à la Préfecture (autrefois Palais du Gouvernement). L'architecte de la Ville, M. Sabatier, l'avait restauré, transformé, embelli avec un art et un goût parfaits. Les fleurs et les plantes exotiques y étaient répandues à profusion.

« La Maison de Leurs Majestés était ainsi composée :

« *Aides de camp* : M. le général de division Le Bœuf, M. le général Frossard.

« *Premier Ecuyer aide de camp* : M. le général Fleury.

« *Chambellan* : Le vicomte de La Ferrière.

« *Officiers d'ordonnance* : M. le capitaine baron Klein de Keinenberg, le marquis de Galiffet.

« *Premier médecin* : M. le docteur Conneau.

« *Ecuyer* : M. le comte de Castelbajac.

« *Dames accompagnant l'Impératrice* : Mme la comtesse de la Poëze, Mme de Saulcy, Mme la comtesse de Rayneval.

« *Ecuyer* : M. le marquis de Lagrange.

« Le lendemain, les réceptions officielles de l'Empereur Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie à Nice, commencèrent par la députation des jeunes filles chargées de complimenter l'Impératrice. Elle fut reçue dans la galerie des Palmiers. Ces jeunes filles, qui avaient à leur tête Mlle Malausséna, fille du maire, étaient Mlles Mathilde de Cessole, Ernestine Balestre, Leclerc, Clotilde d'Acchiardi, Clémence Roissard de Bellet, Rose Michaud de Beauretour, Marie Laurenti, Louise Lacroix, Antoinette Léotardi, Emilie Deideri, les sœurs d'Auvare, Eveline Florès, Elisi de St-Albert, de Torrini, Sauvan, Roux, Constance Bonfils et Louise Bomaire.

« Puis vint le défilé des communes. Ensuite les présentations officielles. Parmi les dames présentées à l'Impératrice : Mme Paulze d'Ivoy, femme du préfet ; Mme Corréard, femme du général ; Mme Malausséna, femme du maire ; Mmes Prosper Girard, comtesse de Castelvecchio, Boutau, Abbo, Avigdor, Eugène Girard, Lubonis, comtesse

Acchiardi, baronne Arnaud, comtesse de Cessole, baronne Durante, comtesse Laurenti, Mme Léotardi, comtesse de Malausséna, comtesse Michaud de Beauretour, Mme de Narvins, comtesse d'Ongran, baronne Prost, baronne Roissard de Bellet, Mme de Ricordi. »

Et, dans mes notes, je retrouve que, ce même jour, la voiture impériale et toutes celles de sa suite, escortées des hussards et des cent-gardes, prenaient le boulevard Masséna, le Jardin Public, où se tenaient des jeunes filles de la banlieue revêtues de différents costumes traditionnels, qui offrirent des fleurs à Sa Majesté Impériale. Puis, les voitures et l'escorte reprirent leur course par la Promenade des Anglais et la *route de France*. Arrivés au bassin du Var, une vaste tente de campement érigée en amont de l'embouchure du Var, à la tête du pont, s'offrait en un merveilleux aspect, avec ses faisceaux de drapeaux, ses cordelières d'or, ses tapis d'Orient, ses meubles sculptés et dorés ; et tout le pavoisement des alentours, lieu qui fut, ensuite, le Bois de Boulogne. Au moment de l'arrivée, le Préfet présenta à l'Empereur M. Carlone, président du *Consortium*, et toute la députation. Puis, on soumit à Sa Majesté les plans de l'endiguement du Var, qu'Elle approuva pleinement.

Cet endiguement du Var, en 1844, avait été entrepris par le concessionnaire, M. de Jussieu, lequel céda la concession à M. Villain de Moisnel, qui dépensa 585.000 fr., plus les fonds accordés par la Ville de Nice — c'est-à-dire une somme égale. Ce fut le décret impérial qui trancha toutes ces difficultés et l'endiguement fut terminé aux frais de l'Etat.

Le décret venait à point, car le Var se montrait souvent homicide. Il formait à cette époque la limite entre la France et le royaume de Sardaigne. Le défaut d'endiguement était un danger permanent. Or, en 1844, ce pont, construit en charpente, nécessitait des réparations, lorsque la violence du courant emporta, non seulement les travaux, mais les ouvriers et l'ingénieur qui les dirigeait. Aussi, dès 1864, le pont du Var fut remplacé et l'endiguement s'acheva.

Mais je reprends la suite des réceptions faites à Leurs Majestés Impériales :

« A 4 heures de l'après-midi, l'Empereur, accompagné du Préfet et des autorités, se rendit au Château. Sur le plateau, une tente avait été dressée et une collation avait été préparée. Mais l'Impératrice très fatiguée n'avait pu suivre l'Empereur, elle était restée dans ses appartements.

« L'Empereur, au sommet du Château, fut émerveillé du panorama qui se déroulait à ses yeux. S'approchant de la comtesse de Cessole, il lui dit, charmé :

— Madame, voilà le plus beau pays qu'il m'ait jamais été donné de voir. C'est au-dessus de ce que je m'étais imaginé. L'Impératrice regrettera infiniment de n'avoir pu m'accompagner. C'est admirable !

— Ah ! Sire, répondit la comtesse de Cessole, c'est en décembre et en janvier qu'il faut voir notre pays. Quand tout le reste de l'Europe est couvert de neige et de frimas, Nice voit encore le soleil et les roses.

— Vraiment, dit l'Empereur, ce doit être ravissant. »

A cet instant, une cantate composée par M. Léopold Amat fut chantée par des choristes de l'Opéra, des Niçois amateurs, des élèves des Ecoles et le concours de la musique du 90e de ligne.

Ici, ouvrons une parenthèse et ne quittons pas le Château sans citer un fait que notre vieil ami François Brun aimait à raconter.

« Le 12 septembre 1860, à 4 heures de l'après-midi, dit-il, Napoléon III montait en calèche découverte, au galop rapide de quatre chevaux. Le moyeu de sa voiture accrocha la robe d'une personne qui était assise sur le mur formant parapet. Elle allait être entraînée sous les roues quand, averti par les cris des assistants, l'Empereur se pencha hors de sa calèche et dégagea vivement la jeune femme sans que les postillons aient ralenti leur allure. Il avait tout le torse penché hors de la voiture et la moindre résistance de l'étoffe pouvait l'entraîner sous les roues. On se demande quelles auraient été pour la France les conséquences d'un pareil accident. »

Le soir, il y eut grand dîner à la Préfecture. Outre

les officiers généraux de la suite de l'Empereur, étaient invités : le maréchal de Castellane, Monseigneur Sola, le Préfet, le Maire, les adjoints, la magistrature, les hauts fonctionnaires, le général de Roland, le général Thiole, le contre-amiral Dupuy, le comte de Cessole, M. Avigdor, le comte d'Orestis, le général de Partouneaux, le colonel de La Morlière, le colonel Parion, le colonel Daudel (depuis général).

Parmi les dames d'honneur, une seule dame, de la haute société niçoise, la femme du Préfet, Mme Paulze d'Ivoy.

« Les illuminations de la ville du 12 et du 13 septembre furent absolument féeriques. Un feu d'artifice surgit de la plage. Et le bouquet, de dimensions fantastiques, représentait les armoiries impériales. Des acclamations s'élevaient de toutes parts. La ville de Nice ruisselait de lumière et de feux multicolores. Une animation extraordinaire régnait. Plus de 50.000 étrangers étaient arrivés en quarante-huit heures. Au théâtre Royal, qu'on appela le théâtre Impérial, un grand bal fut donné. La salle avait été merveilleusement décorée et relevée au niveau de la scène ; deux escaliers symétriques partaient de la loge impériale pour arriver dans la salle ; et c'est par ces deux rampes que Leurs Majestés descendirent chacune de son côté, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. L'Empereur dansa avec Mme Paulze d'Ivoy, l'Impératrice avec M. Malausséna, maire de Nice, et le général Frossart avec Mlle Mathilde de Cessole.

« La grande beauté de l'Impératrice retenait tous les regards et soulevait l'admiration irrésistiblement.

« Le lendemain 13 septembre, Leurs Majestés visitèrent la ville et les environs, et à 6 heures rentrèrent à la Préfecture, toujours au milieu des vivats de la population enthousiaste. A 8 heures du soir, l'Empereur et l'Impératrice et leur suite montaient en voitures fermées pour leur départ. L'escorte des hussards et des cent-gardes en grand uniforme précédait le cortège impérial.

« L'illumination était indescriptible, le canon tonnait sans relâche, le peuple faisait retentir de bruyantes accla-

mations, la foule était immense et, au port, la mer reflétait toutes ces lumières éblouissantes. Au moment où Leurs Majestés abordèrent le yacht impérial, des feux de bengale éclatèrent au Château et au pied du Phare, inondant de lumière intense le port, la rade, Montboron.

« L'Impératrice, dans un superbe costume, semblait un être purement idéal au milieu de la magie de cette scène.

« Et, pendant que Leurs Majestés s'éloignaient sur la mer, un splendide feu d'artifice était tiré, à l'embouchure du Paillon, tel un gigantesque bouquet de fleurs lumineuses. »

Une anecdote charmante, et absolument authentique. Lorsque *L'Aigle* passait sous le Phare, un homme du peuple cria, de toute la puissance de ses poumons : « *A bientôt, revenez-nous bientôt !* » Et l'Impératrice de répondre et de s'écrier à son tour : « *Oui ! oui ! oui !* »

Avant de quitter Nice, l'Empereur offrit à la Préfète un bracelet en or massif avec pensée en rubis, émeraudes et diamants. L'Impératrice donna : à Mlle Malausséna, fille du maire, un bracelet et une chaîne en or avec pierres précieuses ; à Mlle Ferry, fille du maire de Villefranche, une chaîne en or avec pierreries. E. M. Sabatier, architecte de la Ville, reçut une épingle en diamants.

Pendant leur court séjour à Nice, Leurs Majestés donnèrent de fortes sommes aux œuvres de bienfaisance et allégèrent bien des misères. Dans une de ses promenades, l'Empereur, apercevant un vieillard qui marchait très péniblement, le fit approcher et l'interrogea. Ayant appris que c'était un ancien soldat, il s'intéressa vivement à lui et lui recommanda de venir le trouver à la Préfecture. L'Empereur l'accueillit avec une extrême bonté, lui fit remettre 200 francs et lui assigna une pension sur sa cassette particulière.

Après le départ de Leurs Majestés, le bruit courut que l'Empereur avait décidé de se rendre acquéreur d'une villa à Nice. Quoi qu'il en fut, ce projet n'eut aucune suite.

Si je me base sur une lettre de M. V. Paulin datée de

1860, je relève ces lignes écrites après le départ de Leurs Majestés :

« Outre les travaux qui vont être exécutés, par décision de l'Empereur, dans le département des Alpes-Maritimes, et dont le total se monte à plusieurs millions, 10.000 francs ont été donnés par l'Impératrice pour la souscription des salles d'asile. Leurs Majestés ont, en plus, donné 10.000 francs pour être répartis entre les anciens militaires et quelques personnes nécessiteuses. Le Collège a été aussi exonéré de toutes contributions, mais il devra consacrer une somme de 40.000 francs à l'amélioration des écoles communales. Puis, l'Empereur a fait don au département de l'ancien Palais Royal, pour y établir la Préfecture, dont les constructions auraient coûté 1 million à 1.200.000 francs ; les terrains annexés au Palais jusqu'à la place Saint-Dominique sont également concédés pour y établir les archives de la Préfecture et un Hôtel de Ville. »

Ce fut à cette même époque que le Préfet, M. Paulze d'Ivoy, voulut interdire le passage de la Préfecture aux passants, et fit fermer les portes de la place et de la rue de la Préfecture ; mais il y eut de telles plaintes, les habitants protestèrent tant et si bien, qu'il fallut se résigner à laisser le passage public. Logiquement, cette tolérance est peu convenable. La Préfecture n'est pas *chez elle*. Les portes ne sont jamais closes et l'on va et vient tout comme dans la rue.

Mais, si j'en crois Emile Négrin, autre témoin, quelques incidents plus ou moins fâcheux eurent lieu, à propos des réjouissances, lors de la venue des Souverains français. Le peuple niçois, qui aime tant les manifestations, n'aurait pu le premier jour s'en donner à cœur joie. Or, Emile Négrin nous apprend que la faute incombe toute à un commissaire, nommé Aussilloux, lequel eut la malencontreuse idée d'interdire, dès 5 heures du matin, toute circulation, depuis la place Victor dite Napoléon jusqu'à Villefranche. Défense de se mettre sur la porte et sur les murs des jardins. Le peuple, qui comptait aller chercher son Empereur aux bords de la rade, fut désappointé. Quand l'Empereur eut suivi cette longue et vieille route de

Villefranche inanimée, silencieuse comme une avenue de nécropole, sans apercevoir un visage, une fleur tendue, sans ouïr un salut, un cri de joie, il manifesta de la surprise. »

Quand, le soir, Napoléon prit une collation sur la plateforme du Château, le même Aussilloux en avait encore défendu l'accès. Mais l'Empereur, impatienté, fit ouvrir les portes et donna ordre de laisser entrer le peuple, qui alors poussa des cris d'allégresse et manifesta par des chants et des farandoles. Il voulut dételer les chevaux de la voiture impériale pour qu'elle soit traînée par des hommes. Il chantait à tue-tête le *Chant de l'Annexion* composé par Léopold Amat. Enfin, si on l'eût laissé faire, dit ce témoin consciencieux : « Quels bouquets, quelles couronnes, quelles guirlandes de verdure ! quels arcs de pins, de buis, de laurier, de myrthe, d'olivier ! quelle ovation sincère, colossale, quel concours de population accourant à deux lieues en habits nationaux, au devant du souverain de leur choix ! On aurait vu... on aurait vu... »

Et quel fut l'*empêcheur* officiel ? Le commissaire Aussilloux !

« Les Niçois sont gais, s'écriait Négrin, et peut-on ne pas l'être dans notre luxuriante contrée, sous ce ciel qui a toujours des rayons, sous ce firmament qui a toujours des étoiles, devant cette mer qui a toujours des sourires, sur ce sol qui a toujours des roses, au milieu de cette température toujours douce, toujours embaumée, toujours enivrante. Ne le sommes-nous pas tous, nous, les enfants de la lumière et des flots ? »

Quand on pense qu'Emile Négrin, ce poète, cet écrivain charmant qui publiait ces lignes, est mort, à Nice, aveugle dans les dernières années de sa vie ! Et avec la cécité, fatalement, hélas ! la tristesse était venue.





NICE D'ANTAN
NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE VII

Entrevue de Napoléon III et du Tzar Alexandre II à Nice. — La villa Bermond. — Mort du Tzarewitch. — Ses funérailles. — Embarquement du cercueil à Villefranche.

Le 24 octobre 1864, l'Empereur Napoléon III vint à Nice de nouveau, pour une entrevue avec le Tsar Alexandre II, arrivé auprès de son fils gravement malade. Le 27, les deux souverains se réunirent, et le roi d'Italie envoya le général de Sonnaz, son aide-de-camp, saluer Napoléon III en son nom, et le prince de Monaco se fit representer par son aide-de-camp, le colonel de Grandseigne. Le 27, l'Empereur passait en revue les troupes de la garnison, sur le cours Saleya. Puis il se rendit sur son yacht *L'Aigle,* à Villefranche, où il visita les navires mouillés en cette rade.

A propos de cette arrivée à Nice de Napoléon III, en 1864, j'ajouterai qu'à la préfecture se trouvait alors un corse, M. Gavini, très habile homme, à l'air rusé, peu mondain, tout le contraire de sa femme (née de Raymond). Elle, fort peu représentative, verbe haut, allures nulle-

ment officielles et affectant d'exagérer le laisser-aller des réceptions intimes des Tuileries. « Bref, écrivait une hivernante, la marquise de Taisey, les journaux de Nice ayant annoncé l'Empereur, je me rendis à l'invitation du Préfet, et j'étais dans un salon aux murs décorés de palmiers peints à la détrempe, et je songeais aux fêtes des Tuileries, quand la Préfète, une grosse femme commune, à la voix désagréable, accourut en criant : « *Le voilà ! le voilà ! le voilà !* »

On croirait vraiment assister à une opérette d'Offenbach.

Et le 29 l'Empereur quittait Nice.

Le lendemain, le Tsar retournait en Russie, mais pour revenir six mois après. Hélas ! au printemps de 1865, Nice est encore endeuillée par la mort d'un membre de la famille impériale de Russie. Le tsarevitch Nicolas y mourait à la villa Bermond.

Ceux qui connaissent aujourd'hui le Parc Impérial, l'Hôtel Impérial et les alentours, ne peuvent s'imaginer ce que fut la villa Bermond ; car le Parc Impérial n'est autre que le *domaine* Bermond, morcelé, dénaturé, bouleversé de lamentable façon. Jugez plutôt. Lorsque l'infortuné tsarevitch Nicolas vint habiter une des cinq villas que renfermait ladite propriété, il y avait des cascades, des fontaines, des volières d'oiseaux du pays, des serres immenses, des champs de violettes de Parme, des collines d'oliviers et une pépinière de 250.000 orangers comme on n'en voit plus. Quelques-uns ont produit jusqu'à 30.000 fruits.

Les ombrages étaient splendides et l'air embaumé d'une pureté incomparable. C'est pourquoi la Faculté de médecine y avait envoyé le grand-duc Nicolas, héritier de la couronne de Russie, afin de raffermir sa santé chancelante. On voyait ce pâle et beau jeune homme se promener mélancoliquement au milieu de cette verdure, de ces fleurs et de ces fruits. On espérait que la bienfaisante ardeur du soleil et l'air vivifiant de ce site privilégié sauveraient cette jeune et précieuse existence. Hélas ! il n'en fut rien, et au mois d'avril 1865, au moment où l'espoir renaissait dans le

cœur de l'Empereur et de l'Impératrice, le jeune prince s'éteignait brusquement. L'Impératrice de Russie, qui était restée auprès de son fils pendant ces derniers jours, ne voulut pas quitter sa dépouille mortelle. Elle répandit des fleurs sur sa couche funèbre, pleurant, priant, anéantie par son immense douleur. Les efforts de l'Empereur étaient impuissants pour l'obliger à prendre quelque repos.

Le mercredi 26 avril on descendit en grande pompe de la villa Bermond, le cercueil, pour le conduire à l'église russe de la rue Longchamp. Toutes les autorités civiles et militaires formaient le cortège, qui franchit le haut portail de pierre qu'étreint un lierre géant. La consternation était générale. Ce jeune homme si beau, si bon, si aimé, était donc la victime de l'impitoyable faucheuse, au seuil d'une vie qui lui réservait les plus grands honneurs et les plus belles gloires.

Le vendredi 28 avril eut lieu la cérémonie des funérailles et l'embarquement à bord de la frégate russe *Alexandre-Newski,* qui ramenait le corps à Cronstadt.

Le matin, à 11 heures, une messe fut célébrée, mais le cortège funèbre ne se forma qu'à 3 heures. L'Empereur, arrivé avec toute sa famille, après les prières, s'approcha de la dépouille mortelle de son fils, fit découvrir le cercueil, baisa le défunt, puis ses enfants et, à plusieurs reprises, le Prince qui devenait héritier de la couronne.

L'Empereur étant, ensuite, monté à cheval, accompagné de trois de ses fils, du Prince de Leuchtenberg, du Grand-Duc de Hesse et de plusieurs autres personnages de haute distinction, se rendit à Villefranche pour assister à l'embarquement du cercueil. La cérémonie fut indescriptible, et tout ce que l'administration des pompes funèbres de Nice n'avait pu fournir, les pompes funèbres de Paris l'envoyèrent; entres autres de splendides tentures. Quand le cortège arriva en vue de la rade de Villefranche, les batteries de tous les navires français et russes se firent entendre et firent tressaillir toutes les poitrines. Une foule immense, qui était venue de tous côtés, s'étageait tout le long des rochers et s'éparpillait sous les remparts. Le clergé russe, vêtu de ses magnifiques ornements brodés

d'or, faisait retentir des chants d'une gravité impressionnante. Ces chants alternaient avec les marches funèbres des musiques militaires. Traîné par huit chevaux harnachés de deuil, le char, tendu de velours rouge frangé d'or, descendait lentement. Suivaient immédiatement l'Empereur et ses fils, tout casqués et dont le cimier de crin blanc flottait. Pendant ce temps, tambours et clairons battaient aux champs. Puis, on vit arriver une batterie d'obusiers traînés par les marins, qui gravirent au pas gymnastique les pentes de la route, pour se porter au-devant du cortège, et les obus mêlaient leurs détonations à celles des grosses pièces de l'escadre, détonations répercutées dans les gorges des montagnes.

Au port, une chaloupe ornée d'un dais rouge surmonté de la couronne impériale attendait le cercueil du tsarevitch. Après les prières, les Circassiens de la Garde l'embarquèrent et les aides-de-camp se tenaient debout et tête nue. Puis, l'Empereur et ses fils montèrent dans un canot, suivis des aides-de-camp et des personnages officiels du cortège, et se rendirent à bord de la frégate russe. Il y eut alors encore une cérémonie, mais en famille seulement.

L'Impératrice, qui s'était rendue à bord par une autre route, revint à Nice incognito avec l'Empereur, l'un et l'autre prostrés de douleur et dans la splendeur pourpre d'un soleil couchant qui illuminait le ciel et la mer d'une poésie tragique.

Peu après cet événement, la villa où le grand-duc Nicolas avait rendu le dernier soupir, fut achetée et démolie, et sur son emplacement un monument commémoratif fut érigé. Aujourd'hui, au seuil même, s'élève ce bel édifice religieux, dont l'inauguration a eu lieu en 1912 : la Cathédrale Russe. Mais les fontaines, les cascades, les champs de violettes de Parme, les pépinières d'orangers, les bois d'oliviers, de mimosas, de citronniers, ont disparu de ce qui fut la propriété Bermond, une des beautés de Nice ; il ne reste plus que quelques jardins que traversent des allées grises et tortueuses, avec, çà et là, des villas quelconques et l'immense hôtel qui les domine.

Encore une profanation.



NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE VIII

Types Niçois. — Costumes. — Usages et coutumes. — Cuisine et flore. — Festins et rondes de mai. — La Saint-Pierre sous les orangers. — Sérénades. — Chansons Niçardes. — Industrie. — Commerce. — Négrin historien moderne de Nice et ses environs.

Le type niçois est beau et, par plus d'un trait, accuse l'origine grecque et le sang sarrasin. Mais avec plus de finesse souvent. Les hommes sont de taille assez élevée et bien découplés. Ils ont les lignes assez pures, des cheveux abondants et noirs, de la vivacité dans le langage et le geste, et cependant ils cultivent volontiers le *far niente.* A Nice, le costume du pêcheur et même du campagnard rappelle celui du napolitain. Il se compose de la chemise ouverte, de la culotte brune, courte, retenue par une ceinture de couleur, la *tuïola,* et du long béret rappelant le bonnet phrygien. Le tout s'alliant bien avec le costume des femmes : robe claire et courte, corsage ouvert et lacé, *canigou,* le fichu évasé, le coquet tablier à poches et la ravissante

coiffure : la *torsada* de velours noir, s'enroulant autour de la tête pour venir se nouer et retomber en longs rubans sur le col et les épaules. Les cheveux sont disposés en bandeaux. Souvent, une *capelina*, petit chapeau plat, de forme d'origine grecque, orné de velours noir et doublé de rose ou de bleu, se porte droit sur la tête ; et comme généralement les femmes sont de taille élégante, de port gracieux, tout ce costume offre un ensemble charmeur.

Les femmes âgées sont coiffées le plus souvent d'un petit bonnet (*keireou* ou *caïreou*) de tulle brodé ou de dentelle, relevé d'une bande tuyautée et qui encadre la figure entièrement. Les femmes âgées sont encore coiffées d'une résille (*escoffiou* ou *scouffia*) en chenille de couleur, et qui accompagne la torsada de velours. Les bijoux sont de grandes boucles d'oreilles en or, une chaîne de cou avec une croix d'or et émail. Et, l'éventail en main, la coquetterie bat son plein.

Aux promenades, au marché et dans les rues, les accortes filles vendaient de frais bouquets de violettes, et de plus petits bouquets de cassis à la fleur d'or exquisement parfumée. L'on vendait aussi de petits faisceaux et de petits paniers de lavande fleurie, tressés de faveurs bleues ou roses et qui allaient embaumer les armoires à linge et les tables à ouvrage.

Que de poésie s'en est allée avec ces costumes et ces bouquets ! Il ne nous reste que les grands couffins remplis d'oranges et de citrons et les éventaires de violettes.

Mais si, de la poésie, nous nous abaissons jusqu'à la prose vulgaire, nous voyons encore dans les rues les poissardes vendant la *poutina*, composée de minuscules poissons de toutes races, et la fameuse *bouillabaisse* ; et les vendeuses de pâtés de *polenta* ou maïs ; de pois chiches. La *socca*, la *panisse*. Dans la cuisine, nous trouvons les courges farcies, les fleurs de courge également farcies, les plats de poivrons rouges ou jaunes ou verts, grillés ou bouillis. Mais les célèbres plats niçois sont, d'après la recette du vieil auteur Risso :

Les *raïola* : un hachis de volaille ou de chair de bou-

cherie et de poirée, bien assaisonné et enveloppé d'une pâte fine, coupée en petits carrés et qu'on fait cuire dans du bouillon et mitonner dans du beurre, du jus de viande, du fromage et parfois, saupoudré de safran.

La *pissaladiéra* : sur une feuille de pâte, ayant la forme d'une tarte bien ronde, on étale un hachis d'oignons bien cuits, assaisonné d'huile, d'anchois et d'olives salées.

La *tourta* est composée de poirée assaisonnée d'œufs, de fromage, d'huile, d'épices et qu'on met entre deux feuilles de pâte et qu'on fait cuire au four.

La *troucia,* omelette de poirée finement hachée avec œuf et fromage et qu'on fait cuire au four ou à la poêle.

Le *tian,* mélange de fèves fraîches et de petits pois, ou de tomates, aubergines, courges, oignons, assaisonnés avec des œufs, du fromage, des épices et de l'huile et qu'on fait cuire aussi au four ou dans la poêle.

J'avoue avoir trouvé ces mets niçois fort appétissants et fort bons. Seulement, il ne faut pas souffrir de l'estomac pour en manger. Arrosez-les de vin de Bellet, mais ils seront toujours un peu lourds à digérer. Surtout si j'ajoute le *stockfish,* que Négrin désignait moitié poisson, moitié copeau, et qui exhale un parfum n'ayant rien de commun avec la flore du pays ! Ce n'est pas autre chose que de la morue séchée. Une fois bien trempée, on l'assaisonne de pommes de terre, sauce tomates, olives, et... ce n'est pas mauvais.

Quant à l'industrie et au commerce, le champ est restreint, mais il est très intéressant. Le commerce des fleurs, dont l'exportation est due à l'initiative d'Alphonse Karr, les parfums, les fruits, les olives et l'huile, et l'industrie du bois de Nice, industrie artistique et curieuse, qui s'est presque perdue. Pourquoi ? Je l'ignore. Perdue avec celle des galets sur lesquels étaient peints des types du pays et des paysages maritimes. Mais les bois de Nice sont des objets tels que boîtes, albums, garnitures de toilette et de bureau, meubles, coffrets, etc., en bois de citronnier, de jujubier, d'olivier, de figuier, de rosier, etc. Ce sont de merveilleuses marquetteries, avec gravures en creux formant des ornements les plus artistiques, les sujets les

plus gracieux, les types et les sites les plus recherchés. Et cependant cette industrie se perd, faute d'acheteurs. Claude Gimello fut un grand artiste en ce genre, et l'inventeur. En 1822, il occupait 40 ouvriers. Et, en 1860, lorsque Napoléon III vint à Nice, le vieux Gimello eut la joie de voir l'Empereur lui acheter une table pour les Tuileries.

Cette industrie rapporta beaucoup et fut une excellente réclame. Aussi sommes-nous de l'avis de Négrin, qui demandait qu'on donnât le nom de cet inventeur niçois à l'une des rues de la ville.

La flore du pays est très riche certainement. La nomenclature en serait longue. Les roses, la fleur d'oranger, les violettes, la tubéreuse, l'héliotrope, le jasmin, la jonquille, etc. La flore arborescente : l'eucalyptus, l'olivier, le figuier, l'arbousier, le jujubier, le caroubier, le myrte, le néflier du Japon, le grenadier, le citronnier, l'oranger, le cassier, le figuier de barbarie, le bigaradier, le poivrier, le mimosa, l'araucaria, le palmier, le laurier, l'agave, le cactus, etc., et des vignobles réputés. Le commerce est aussi représenté par : l'huile, le vin, les cédrats, les kakis, les oranges, les pamplemousses, les citrons, les olives, les parfums, les fleurs, etc., et c'est à peu près tout, et c'est assez pour avoir produit des fortunes. Et c'est trop, puisqu'on coupe et supprime les arbres dans nos jardins publics et nos promenades. Si bien, qu'aujourd'hui notre Nice ressemblera bientôt, avec ses hautes maisons et ses arbres quelconques défeuillés l'hiver, à n'importe quelle ville du Nord.

Ce qui pousse en plein air et prospère, radieusement, sur notre littoral, et fait la gloire des *serres*, dans les autres villes, on le dédaigne et le détruit sans vergogne, comme sans remords.

Les fêtes les plus populaires sont les *festins*. Bals en plein air, et enguirlandés, et toujours installés soit sur les places publiques de la banlieue, soit dans des propriétés privées. On y danse à cœur joie, on y boit de la limonade, de l'orangeade et du vin, et on y mange des échaudés. Mais le plus beau est le *festin des cougourdons*, à Cimiez, sur la place de l'Eglise des Capucins.

C'est une rare curiosité que cette collection de cougourdons gravés et peints, offrant de véritables chefs-d'œuvre de composition et d'exécution, et des récipients variés par leurs formes.

Ils représentent des monuments, des sites et des types du pays. Ce festin est le plus beau, le plus célèbre, le plus en vogue. Il a conservé un cachet pittoresque, et j'espère qu'il le conservera toujours. « L'Eclaireur » de Nice, l'a fait ressusciter avec éclat.

La danse joue aussi un grand rôle, parmi les réjouissances, et le mois de mai est le mois favori. En ville et à la campagne, on *tourne le Mai.* Des guirlandes de fleurs sont suspendues et s'entrecroisent d'une maison à l'autre. Un mât surmonté d'un bouquet enrubanné soutient le tout, et filles et garçons, se tenant par la main, dansent en rond en chantant *Lou roussignoù que vola.* Il y avait aussi de charmantes sérénades données par de jeunes travailleurs qui, *après souper,* chantaient dans les rues, en s'accompagnant de la guitare ou de la mandoline. Car les Niçois ont de jolies voix et le sentiment de la musique.

Et tout cela, hélas ! s'évanouit dans la nuit des temps !

Il est aussi une curieuse fanfare, *La Vespa* (*l'Abeille*). Les instruments sont faits de courges de toutes formes et de toutes dimensions, représentant, selon les peintures, des bêtes fantastiques ou non et des poissons aux couleurs éclatantes. Ces instruments rendent un son semblable au bourdonnement de l'abeille.

A ces festins, à ces *mais,* on chante des chansons *niçardes,* pleines de couleur locale et d'esprit du terroir, telle que : *Lou roussignoù que vola,* laquelle ayant fait souche, j'entretiendrai mes lecteurs des chansonniers niçois dans « *Nice d'aujourd'hui* ».

Et le mois suivant, juin, la *Saint Pierre,* fête des pêcheurs, qui, sur la plage, au milieu des rondes et des chants, offre le spectacle impressionnant d'une vieille barque en flammes illuminant la nuit ; et mêlant les crépitements du bois qui flambe à la voix joyeuse des pêcheurs.

Mais je ne veux omettre de citer un charmant et curieux usage qui consistait à *louer,* chez des propriétaires de jardins ou de campagnes, des orangers. Lorsqu'ils étaient en fleurs ou en fruits, les locataires de ces arbres

allaient s'installer quelques heures sous leurs ombrages, presque journellement, et là offraient des rafraîchissements à leurs invités. On y respirait les fleurs ou on y mangeait les oranges. C'était d'une simplicité poétique et pleine de charme idyllique — à moins que ce ne fût encore quelques lieux de... commérages !

Quand on parle de Nice et de la seconde partie du siècle dernier, il est impossible de ne pas citer Emile Négrin, qui écrivit un petit livre très précieux aujourd'hui ; car il n'a plus été réédité depuis longtemps, et les éditions sont épuisées également depuis de longues années. Je veux nommer *Les Promenades de Nice.* Ce pauvre écrivain-poête, frappé de cécité, modeste, trop modeste, et que je rencontrais dans ma prime jeunesse, long, pâle, maigre avait un talent délicat et spirituel, plein de gaîté, de verve et d'humour. Il décrivait ses souvenirs avec une rare précision cinématographique. Il était très instruit, très artiste, et collectionnait des documents sur Nice avec une indiscutable autorité. Il a dit des choses exquises et de charmantes ironies sur Nice d'autrefois ; tout en s'intéressant, avec zèle et une intelligence pratique, à son commerce et à ses industries. Ecoutons-le :

Emile Négrin, je l'ai déjà dit, voulait qu'on développât l'industrie de la mosaïque des bois de Nice, si peu prisée aujourd'hui, et qu'on tournât ses efforts vers la parfumerie, afin d'arracher à Grasse son « vieux sceptre odorant ». Puis, il se plaignait des « exploiteurs » et citait les loueurs de chambres et d'appartements, et les maîtres d'hôtels, lesquels, alors, selon lui, étaient pleins d'arrogance. Et, facilement ironique, il écrivait :

Toute auberge à Nice a l'adresse
De s'intituler Grand-Hôtel :
Dès lors, sur la note qu'il dresse,
Doit bien se montrer le Vatel
Incapable de petitesse.

Puis il s'écriait : « Que je voudrais que nos visiteurs pussent voir en été ce maître d'hôtel contre lequel ils se

récrient tant. Londrès, groom, équipages bottes vernies, barbe parfumée, Monsieur exhibe tout cela. Qu'ils viennent essayer de lui parler, ils seront renvoyés du domestique en livrée au domestique en cravate blanche, du domestique en cravate blanche au comptable en pantoufles, du comptable en pantoufles à l'intendant en robe de chambre, lequel les regardera avec des protections dans les yeux, et leur répondra dédaigneusement : « Monsieur fait sa sieste. » Il est plus facile de parler à un Empereur qu'à un maître d'hôtel de Nice. Un jour, l'un d'eux me fit répondre par son laquais, ajoute Emile Négrin : « Monsieur ne reçoit pas, il compose. »

Aujourd'hui, si les maîtres d'hôtels de Nice ne sont pas toujours visibles, ils sont plus convenables.

Décrivant la flore du pays, Négrin s'exclamait : « Que je voudrais être botaniste, pour pouvoir donner moi-même une idée des belles plantes tropicales qui ornent le plus grand de nos jardins publics. »

Enfin, il excursionne du côté de : Villefranche, Saint-Jean, Cap-Ferrat, Beaulieu. Il a vu donner le premier coup de pioche pour la route nouvelle en 1860. Au premier contour de la route, sur le promontoire, il signale une construction, réalisation d'un « rêve d'Hoffmann, désespoir de tous les architectes classiques », et dénommé le Château de l'Anglais, parce qu'il fut construit par le colonel anglais Smith.

A Saint-Jean, on y allait à ânes manger la bouillabaisse dans les pittoresques auberges, sur la place, ou dans les bois qui bordent la mer. Au Cap-Ferrat, il se promène dans le bois de chênes et de caroubiers ; il visite le phare construit en 1732 et s'arrête devant la tombe de l'*Anglais*. La tradition veut que cet Anglais mourut d'amour. Néanmoins, les uns disent qu'elle est vide, d'autre qu'un jeune Anglais mort à Nice fut apporté là par fragments embaumés, parce que, à cette époque, il était défendu de sortir du Comté le cadavre d'un protestant.

Dans ces parages, on pratiquait la chasse aux lézards, mesurant souvent 50 centimètres de longueur. Négrin connut un Anglais qui, pendant toute la saison, paya

5 francs par jour un gamin pour chasser les lézards, dont il récolta une ample provision. Et le gamin fit, ce me semble une belle *saison.* Cette sorte de lézards (j'ignore si elle existe encore) était facile à apprivoiser. Alphonse Karr en possédait qui vivaient en cage fort sagement.

Beaulieu, qui devrait s'appeler Bon-Air, eût sa route achevée en 1868, et sur la Croix qui le rappelle on avait inscrit :

Une route entre Nice
Villefranche et Beaulieu
NAPOLEON III
le 13 *septembre* 1861
Prions pour le bonheur
de la Famille Impériale

Les oliviers monstres de Beaulieu furent justement célèbres. On a parlé souvent de 7 mètres, et même 12 mètres de circonférence et de 770 ans d'âge. Mais ils ont disparu presque tous aujourd'hui, ces patriarches glorieux, tout comme le « bonheur impérial » gravé sur la pierre du chemin.





NICE D'ANTAN
NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE IX

Le Château. — Catarina Ségurana. — Projet de jardin d'acclimatation.

Quelles nouvelles, grands dieux ! On coupe encore de beaux arbres au Château ! N'est-ce pas assez de cette affreuse carrière de pierres qui lui ronge le pied ?

Le Château ! un des plus beaux joyaux de la riche nature de notre ville privilégiée ! Un des plus beaux fleurons de sa couronne !

Un poète a dit : « C'est la plus séduisante promenade enfermée au sein d'une ville. C'est une agrafe en diamant sur la chlamyde dorée de Nice ! »

Et là, on s'égare dans de longues allées ombreuses, dans des sentiers verdoyants et fleuris, dans des bosquets d'yeuses et des massifs de lentisques, de lauriers-roses, d'agaves, de cactus, de myrtes ; au milieu d'une forêt de chênes verts, de caroubiers, de pins parasols, de cyprès et de pelouses que sillonnent des allées larges et longues, ou étroites et tortueuses ; le bruit de l'eau en cascade se mêle au chant des oiseaux, et ajoute à l'impressionnante poésie du site incomparable. Arrivé sur la plate-forme,

s'élevant à 100 mètres et une superficie du plateau de 6 hectares, on est saisi d'admiration à la vue d'un des plus magnifiques, des plus grandioses panoramas, dans un horizon circulaire qui embrasse : la ville, la mer, la campagne, les collines boisées, le triple rempart des Alpes et ses hautes cimes, les vallées profondes, le Paglion ou Paillon, ce torrent intermittent, qui s'est creusé un large sillon, en partageant en deux parties inégales, la Ville de Nice, et enfin, une vaste partie du littoral, de la Corse à la pointe d'Antibes ; et l'immensité de la bleue Méditerranée se confondant à l'horizon avec l'azur du ciel ensoleillé.

Cette promenade du Château a été conçue par le baron Louis Miollis et son exécution est due à M. François Bottini, vice-syndic de Nice, ainsi qu'une inscription de 1855 l'indique.

Au Château, ça et là, des massifs de verdure, surgissent les vestiges de remparts formidables, car ce Château fut un château-fort dont on voit quelques pierres des fondations de l'ancienne cathédrale et la base du donjon. Des quatre tours principales, il ne reste que celle de Bellanda. Ce n'est d'ailleurs qu'en 1822 qu'on déblaya le château détruit par les canons du duc de Berwick, et ce ne fut qu'en 1827 que des fouilles mirent au jour le tombeau de Béatrix de Portugal, mère d'Emmanuel-Philibert.

On trouva au même endroit : trois pierres tumulaires qui ont été laissées sur les murs, à côté de l'allée des Palmiers, allée qui ne date que de peu de temps avant l'annexion.

Le donjon dominait toute la ville. Et quand, en 1827, des fouilles furent commencées et promptement abandonnées, elles ne laissèrent à découvert que des débris de murailles et des ouvertures de canaux. Toute son antique histoire à ce château-fort célèbre, est ensevelie dans les décombres, hélas !

Deux montées conduisent au Château : l'une du côté de la mer, l'autre du côté de la ville. Cette dernière est appelée aujourd'hui l'avenue Eberlé, du nom de ce général qui, au mois de mai 1814, mit fin à une collision sanglante entre les 500 cavaliers hongrois qui avaient accompagné Napoléon se rendant à l'île d'Elbe, et des troupes françaises

qui revenaient d'Italie. Grâce à la valeur du général Eberlé et à son courage invincible, l'ordre se rétablit.

Mais si nous évoquons l'ombre de la tragique héroïne niçoise, nous verrons que c'est du haut de ces remparts que la fameuse Catarina Segurana, que l'on compara à Jeanne d'Arc et à Jeanne Hachette, se rendit célèbre en arrachant des mains d'un Turc, l'étendard qu'il portait, en montant à l'assaut du bastion Sincaire, lors de l'attaque des Turcs et des Français en 1543. Catarina était, disent les uns cantinière, blanchisseuse, disent les autres. Elle mangeait la soupe avec son mari, dit Scaliero, le chroniqueur niçois, lorsque l'alarme fut donnée. Elle accourt, apparaît aux créneaux, culbute un Turc et s'empare de son étendard. Scaliero ajoute, sans malice aucune : « Cela suffit pour mettre les ennemis en fuite ». Il ne dit pas le surnom que, moins discret, nous confie l'historien Durante : la *Maoufacha*. Aussi les mauvaises langues prétendirent que lorsqu'elle apparut sur les remparts, les Turcs amateurs de belles femmes, et connaissant Nice de réputation, avec une louable ardeur désiraient s'emparer de la ville ; mais qu'à la vue de notre Catarina, ils se dirent : « On nous a trompés ! » Et incontinent prirent la fuite avec horreur.

Il y eut de tous temps des méchantes langues, et a beau mentir qui vous raconte choses lointaines.

Toujours est-il que Mme Rattazzi et Toselli, jetèrent les hauts cris, parce que la Municipalité n'avait pas commandé au sculpteur Mégret la statue de Catherine Ségurane.

Mais Scaliero ne nous a-t-il pas dit qu'un buste de cette fameuse Catarina était jadis placé dans une niche, à la porte Pairolière, buste très grossier, et qui fut transporté dans la salle des archives de l'Hôtel-de-Ville. Cette brave Catarina a cependant inspiré plusieurs maquettes à des sculpteurs niçois ou autres.

Enfin, pour en revenir au Château proprement dit, je ne puis que déplorer son abandon. Cependant en 1886, un projet fut présenté à la Municipalité par le docteur Ussner, un étranger. Ce projet méritait tous les encouragements,

car il s'agissait d'une concession comprenant une partie du Château pour en faire une sorte de Jardin d'Acclimatation. Des animaux, des oiseaux originaires des pays chauds y devaient être élevés ; la flore du Littoral y aurait été réunie ; puis venaient se grouper une petite ferme modèle, un café-restaurant, un aquarium, des jeux, un kiosque pour la musique. Et un lac aurait été formé sur le plateau, avec poissons et oiseaux aquatiques.

Pour la montée, une sorte de funiculaire aurait été installé, et les places fixées au prix de 0,20 centimes.

C'eût été une heureuse entreprise à tous les points de vue. Naturellement, il fallut laisser le projet dans les cartons, comme tant d'autres ! Et parce que la Ville de Nice, co-propriétaire du Château avec le ministère de la Guerre et de la Marine, n'a pu obtenir l'autorisation demandée ! C'est déplorable. Il avait été question aussi du projet d'un chemin permettant aux voitures d'accéder au sommet du Château et partant des Ponchettes. Le relief de ce projet existe au Musé de Nice.

A quand l'exécution de tous ces beaux projets ? ? ?





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE X

Quelques mots encore sur Nice. — Tour de ville et ses environs Anecdotes.

En descendant du château, jetons encore un rapide coup d'œil sur ce que fut autrefois le vieux Nice, ou plutôt Nice Vieille. Mais on a déjà tant écrit sur elle, qu'un simple coup d'œil suffit en ce chapitre. Nous avons d'abord la vision d'un arc de triomphe, dit Porte de Turin. Il remplaçait la Porte Pairollière détruite pendant le siège de 1705. Cette Porte de Turin (route de Turin et plus tard rue de la République) fut démolie en 1849, comme gênant la circulation. C'est également en 1705 qu'eut lieu le démantèlement des fortifications de la ville de Nice. Puis, la place Victor, place Napoléon et enfin place Garibaldi, fut tracée en 1780 par ordre du roi Victor-Amédée III de Sardaigne, sur un champ de Mars des Romains. Au milieu de cette place, s'élève la belle statue de Garibaldi commencée par Etex et achevée par Deloye. Un temple occupait aussi l'emplacement actuel de l'église Saint-Augustin, près les vieilles casernes. Dans cette église au vieux clocher, le moine Luther y célébra la messe, le 20 juin 1534, et Garibaldi y reçut le baptême.

Sur la place, nous voyons encore l'intéressante chapelle du Saint-Sépulcre. Et, en pénétrant dans le cœur de la vieille ville : le monastère de la Visitation, la place Sainte-Claire, la tour de l'Horloge, ancien clocher du couvent de Saint-François ; dans ce couvent l'anti-pape Pierre de Luna y logea en 1405 ; L'ancien Hôtel de Ville. Sur le vieux boulevard, le Pont-Vieux (1531), qui fut souvent reconstruit ayant eu ses arches détruites soit par des crues du Paillon, soit par des guerres. Au-dessus de ce pont s'élevait, autrefois, une petite chapelle de la Vierge et sur une de ses pierres sont gravées de vieilles inscriptions. Il faisait face à une porte dite de Saint-Antoine, détruite aujourd'hui. — De là, nous descendons dans la vieille ville, rue Droite, et nous nous arrêtons au Palais Lascaris (XVIIe siècle) l'antique Palais des Lascaris ! que les municipalités de Nice n'ont su ni acquérir, ni faire conserver. Le délabrement en est choquant. De toutes ses splendeurs, il n'a conservé que les fresques de Carlone et des boiseries de pur style. Quant aux statues du grand escalier, elles sont toutes outrageusement mutilées. Et l'on voit des linges qui sèchent à toutes les fenêtres et des gamins qui grouillent aux portes, déshonorant sans vergogne la belle façade. — Puis, nous arrivons à la rue Sainte-Réparate où s'élève la cathédrale datant de 1531, sombre et surchargée d'ornementations curieuses. En 1658, la coupole s'écroula, écrasant sous ses décombres l'évêque Désiré de Palletis et de nombreux ouvriers. — Rue du Malonat, s'élève une belle maison aux fenêtres grillées, aux balcons en fer ouvragé, ancien Palais des Gouverneurs. — Rue du Sénat se trouve un très curieux palais qui appartint au duc Maurice de Savoie.

Descendant sur le cours, voici : l'église de la Miséricorde (1736), architecture de Guarini, l'ancien Palais des Grimaldi de Beuil, lequel n'attire nullement l'attention des passants. — Longeant le cours, nous arrivons au n° 8 de la rue Saint-François-de-Paule, où le pape Pie VII logea en août 1814, et où Napoléon Ier, se rendant en Italie pour prendre le commandement en chef de l'armée,

vint y demeurer quelques jours. — Non loin, la Bibliothèque Municipale et l'église Saint-François-de-Paule, datant de 1786, architecture de Guarini.

Tournons vers la place Saint-Dominique. Cette place fut tracée en 1825. Son église date de 1250; elle est remplacée, aujourd'hui, par le Palais de Justice; et son couvent, avec sa tour élevée en 1718 sur les plans de l'architecte Audiberti, est devenue une caserne. Sur cette place, on peut voir encore le bel hôtel privé des Cessole, orné d'un fort beau portail.

Mais de là, dirigeons-nous de nouveau vers le cours Saleya et les Terrasses.

Nous voyons : les Terrasses et le cours Saleya si délaissés des promeneurs de nos jours, et qui étaient autrefois le rendez-vous de toutes les élégances ! Sa principale terrasse, au nord, fut commencée en 1750 par une Société de propriétaires, mais ne fut terminée qu'en 1780; l'autre ne remonte guère qu'à 1830 (ou 1840). — Ces terrasses nous semblent, à nous, laides et misérables. Tout change! tout passe ! — Une autre terrasse, celle-là privée et qui était la propriété de la belle librairie Visconti. — Etablissement vaste, luxueux et richement pourvu d'ouvrages littéraires et scientifiques. Lieu de rendez-vous à la mode, qui fut fondée en 1839 par M. B. Visconti. Pendant plus d'un demi-siècle la haute société niçoise et étrangère s'y réunissaient. Il fut surtout un centre artistique et littéraire où fréquentaient assidûment toutes les sommités des Arts et des Lettres, parmi lesquelles : Alphonse Karr, Théodore de Banville, Charles Monselet, le baron de Bazancourt, Charles Deslys, Nadaud, Albert Glatigny, Gustave Droz, de la Pommeraye, Mme Ratazzi, Mme Ackermann, Juliette Lambert (Mme Adam), Mme A. Ernst, Sardou père et fils, etc., etc. Un fort agréable jardin, orné de palmiers, attenant à l'établissement fut souvent le théâtre de charmantes fêtes de bienfaisance, dénommée *Allegri,* et que M. Visconti organisait chaque fois qu'il s'agissait de charité. Presque toujours la musique du régiment sarde, qui tenait, alors, garnison à Nice, se

faisait entendre au cours de ces *Allegri* qui réunissaient l'élite de la colonie étrangère et de la société niçoise.

Pour en revenir aux Terrasses publiques, où le beau monde se promenait en écoutant la musique qui se faisait entendre sur le cours, — le Palais du Gouvernement, la Préfecture, s'offre aux regards. Cet édifice, dit F. Brun, est figuré sur le plan de Pastorelli dressé le 24 juin 1610 pour sa restauration, ayant été détruit partiellement par un incendie. Il fut successivenment Palais Ducal, Palais Royal, Palais du Gouvernement ; et aujourd'hui, la Préfecture, agrandie et restaurée de nouveau ; mais qui était d'aspect fort mesquin d'ornementation, lorsque le roi Victor Emmanuel rendit visite à l'Impératrice douairière de Russie, en janvier 1857, et qu'il vint y habiter. Napoléon III et l'Impératrice Eugénie y descendirent en 1860 ; et, ensuite l'Empereur en 1864.

En remontant vers le Paillon, les boulevards du Pont-Vieux et du Pont Neuf se suivent jusqu'au Pont-Neuf (1825) et à la place Charles-Albert achevée en 1858. Il y avait autrefois, à l'entrée du Pont Neuf une colonne élevée par les Israélites niçois, en souvenir du séjour de Charles-Félix en 1826, et des privilèges qu'il leur accorda. Erigée en 1848, elle disparut en 1862. Le Pont Neuf disparut également et la place Masséna fut tracée par l'ingénieur Joseph Durandy, et l'exécution des travaux se fit de 1858 à 1868.

Nous arrivons ensuite à l'avenue de la Gare. Aujourd'hui bordée de belles maisons et d'une belle église, Notre-Dame, fondée par le Père Lavigne, en 1868. Cette avenue est une des grandes artères de notre ville, à son origine elle était dénommée Avenue du Prince Impérial.

Primitivement, il n'existait qu'un tronçon qui partait des arcades. De chaque côté, les boulevards Dubouchage, Victor-Hugo, et, toujours plus loin, ce n'était que prés et marécages où crapauds et grenouilles s'en donnaient à cœur joie avec force sérénades. Les terrains ne valaient autant dire *rien,* 0,20 centimes le mètre carré. Ils ont fait depuis la grosse fortune de leurs propriétaires. On l'appela l'avenue de la Gare, parce que la gare devait être bâtie à

son extrémité, ce qui eut été d'une jolie perspective. Mais, dit-on, un maire, M. Malausséna, qui possédait des terrains où s'élève aujourd'hui notre grande gare, laquelle date de 1865, jugea opportun de donner une entorse au projet. Quoi qu'il en fut, notre avenue est fort admirée. Mais on ignore généralement qu'elle devait primitivement être, selon le plan sarde, bien autrement étendue, verdoyante, fleurie et attrayante ! Je dois à l'amabilité de M. le docteur Buffon les renseignement suivants : Le tracé de l'avenue était ainsi conçu : La voie désignée sous le nom de boulevard Saint-Barthlemy partait de la place Masséna pour se prolonger jusqu'au Ray. Elle devait avoir une largeur de 45 mètres, dont 14 de chaussée, 8 m. 50 de chaque côté pour contre-allée, et 7 m. réservés pour des jardins des deux côtés, et sur lesquels il était interdit de construire, et qui auraient été complantés de lauriers roses et ornés de plates-bandes. Or le décret impérial n° 7, jusqu'à la rencontre du chemin de fer, a donné 26 mètres de largeur à cette voie, dont 14 de chaussée, et 6 mètres de chaque côté pour les trottoirs. C'est-à-dire, l'avenue de la Gare d'aujourd'hui. Quelle différence ! Et comme le premier tracé eût été préférable ! Quel aspect grandiose aurait eu cette avenue !

Mais encore, à vol d'oiseau, un dernier coup d'œil en ville, en rayonnant de nouveau autour de la place Masséna. Au quai Saint-Jean-Baptiste, qui fut construit de 1860-1873, il y avait les Récollets et leur couvent que Barberousse fit incendier par ses Turcs en 1543. Sur cet emplacement s'éleva l'Hôtel Chauvain, lequel devint l'Hôtel Cosmopolitain. L'un et l'autre n'existent plus aujourd'hui. — En face, sur la couverture du Paillon, un joli square tracé par l'ingénieur niçois de haute valeur M. Durandy, père de l'écrivain très en renom, et si justement apprécié Dominique Durandy, et de M. André Durandy. Au milieu de ce square, une statue de Masséna par Carrié-Belleuse a été érigée en 1869. — Poursuivant notre route, nous arrivons au Lycée construit sous Napoléon Ier, démoli, il y a quelques années, et qu'on achève de reconstruire dans de très vastes proportions. Non loin, l'église du Vœu, édifiée

en 1835 par les consuls de la ville, pour rendre grâce à la Sainte-Vierge d'avoir sauvé Nice du choléra. Si, redescendant à la place Masséna, nous nous rendons de là au bord de la mer, nous sommes à la baie des Anges, ainsi nommée grâce à une touchante légende. — Elle nous conte qu'en 870, deux navires niçois poursuivis par des Sarrazins, allaient être capturés, quand les femmes et les mères des marins niçois, accourues éplorées sur le rivage, implorèrent avec ferveur et larmes le Dieu tout puissant. Aussitôt, une bourrasque s'éleva, là où se trouvaient les forbans, et l'on vît des anges poussant les deux navires niçois au rivage, pendant que les Sarrazins étaient engloutis. La nuit suivante, chacun des marins vit apparaître ces mêmes anges, qui ordonnèrent de donner leur nom à la baie — qui fut depuis *La Baie des Anges.*

Entre la Baie des Anges et le jardin Paradis, était la place des Phocéens, datant de 1830, et qui fut transformée en jardin en 1868. La fontaine des Tritons en occupe le centre. Elle fut rapportée de Grèce au XIIIe siècle, par Eudoxie Lascaris, comtesse de Vintimille, et devint la propriété du comte Arson, qui en fit don à la Ville. Une autre fontaine se trouvait non loin, sur le quai. Elle a disparu pour être placée derrière Notre-Dame, sur une affreuse petite place où elle se cache.

Au tournant du quai, sont les fameuses Ponchettes ; *Raouba-Capeù,* où le vent qui règne en maître, a fait donner ce surnom de « vole chapeau ». Ces Ponchettes ont été taillées en 1770. Elles conduisent au Port Lympia qui date de 1748. Au n° 4 du quai était né Garibaldi, le 4 juillet 1807. Pour l'agrandissement du port cette maison fut démolie. Là, se dresse la statue de Charles-Félix (1829) qui fit le port franc. M. F. Brun qualifiait cette œuvre d'art de troubadour pour pendule. Et il n'avait pas tort. Au fond place Cassini, on aperçoit une église et de belles maisons élevées sur portiques, maisons Astraudo. Mme Astraudo, grand'mère du duc Astraudo, fit don du terrain avoisinant pour l'édification de l'église (1850) en y joignant une subvention. Cette place aboutit à la rue du même nom qui possède des maisons anciennes de noble

allure. Ladite place Cassini mène à la route de Villefranche.

Tout au commencement, à droite, si nous suivons le boulevard de l'Impératrice-de-Russie, ainsi nommé parce qu'il fut inauguré le 14 mars 1851 par l'Impératrice douairière de Russie, nous arrivons à la Réserve, simple kiosque et parc aux huîtres autrefois. Nous y voyons aussi le vieux séminaire datant de 1846, la belle villa vénitienne Vigier, la villa de Saint-Vallier. Plus loin, aboutissant à la route de Montboron-Villefranche, la villa Saint-Aignan, la villa d'Arnoldi, les villas Kotchoubey, Korsakoff, la Tour, le Château dit de l'Anglais, construction de fort mauvais goût, simulant un château moyen âge, et n'ayant l'aspect que d'une pièce montée de confiserie. Il fut bâti par un Anglais du nom de Smith, et acheté ensuite par le comte Gurowski de Veçzle, mort aujourd'hui, et dont la personnalité fut longtemps contestée par une légende assez ténébreuse.

Plus bas, la belle villa Frémy, qui reçut la visite de l'Impératrice Eugénie ; et plus loin, encore, sur la route de Villefranche, la princière villa La Colline, au Prince d'Oldenbourg, qui épousa Mlle Boulatzell, laquelle reçut le titre de comtesse d'Osternberg. Sa fille s'éprit d'un Niçois, le poète Vérola, et l'idylle se termina par un mariage.

De là, nous apercevons le mont Alban où se dressent les ruines du fort construit en 1557 par le duc Philibert-Emmanuel, fort qui donne un aspect romantique à ce site admirable.

Jetons, alors, un coup d'œil de l'autre côté du port de Villefranche, sur le cap Ferrat, où s'élève la belle villa Pollonnais achetée par le roi des Belges Léopold II et dont hérita la fameuse baronne de Vaughan. Nous voyons Saint-Hospice et sa haute tour. Revenant sur la route, passons devant Eze, à l'aspect africain, et poussons jusqu'au sanctuaire de Laghet.

Sur la route de Nice à Monaco, se trouve le couvent de Laghet dont la chapelle, très modeste, est remplie d'ex-voto de toutes sortes. Une inscription, placée sur le fron-

tispice de ce sanctuaire, nous apprend que l'évêque de Nice, Désiré de Palletis a bâti le couvent et ouvert la route de Laghet en 1656, troisième année des miracles. Et sur un piédestal vide se trouve encore cette autre inscription : « C'est ici que le 26 mars 1849, l'infortuné Charles-Albert vint, avant de partir pour la terre étrangère, se consoler de ses malheurs par la réception des sacrements et recommander ses Etats à la Reine des Cieux ».

Le général Olivier, qui seul avait été instruit de son arrivée, ajoute Bazancourt, vint à sa rencontre et trouva les voitures du Roi au pied du Mont-Gros. Le général se précipita au-devant du Roi qui lui tendit les bras en entr'ouvrant un instant le manteau qui l'enveloppait. « A l'expression de sa physionomie, racontait le général Olivier, à son regard morne et abattu, je devinai tout. — Sire !... murmurai-je en saisissant à la fois ses deux mains et en m'inclinant sur elles. — Mon pauvre général, me dit-il d'une voix résignée, mais profondément triste, tout est fini, le rêve s'est évanoui! »

Alors, le lieu saint n'était pas profané, comme aujourd'hui, par des restaurants où des bandes joyeuses se rendent en parties de plaisir ; la majesté naïvement primitive du Sanctuaire n'était point troublée et la douleur était respectée par les pieux pèlerinages.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XI

Jardin Public. — Promenade des Anglais. — Rue de France. — Place Croix-de-Marbre et alentours.

Le jardin qui précède la promenade des Anglais fut d'abord *Jardin des Plantes ;* puis *Jardin Paradis,* ensuite *Jardin Public* et date de 1852. Le palmier de l'Annexion qui fut offert en 1860 par les frères Tiranty et le myrte colossal donné par l'administration des chemins de fer en 1863 étaient alors ses seuls titres de noblesse. Plus tard vinrent s'y grouper, des cèdres du Liban, des myrtes, des magnolias et des arbres du Brésil et du Japon, etc. Mais la promenade des Anglais, dite primitivement le chemin des *Anglais* (on verra pourquoi) avait été ébauchée en 1822 et la circulation jusqu'au Pont-Magnan ne fut ouverte qu'en janvier 1856.

Son origine anecdotique a été racontée spirituellement par Emile Négrin qui nous apprit qu'à cette époque des nuées de mendiants : boîteux feints, borgnes prémédités, lépreux volontaires, s'abattaient sur Nice comme les sauterelles autrefois sur les plaines d'Egypte. La colonie anglaise qu'ils poursuivaient de leurs cris et de leurs gestes,

imagina, pour se débarrasser de cette plaie sociale, de les employer à faire une promenade le long de la grève privilégiée où, depuis longtemps les hivernants se promenaient. Mais, dès le début de ce travail, tous s'enfuirent à toutes jambes, même les paralytiques ; et de braves ouvriers achevèrent l'œuvre entreprise.

Ce ne fut qu'en 1856 que les voitures purent atteindre le pont Magnan. En 1862 on élargit considérablement cette route. On y voyait le matin de nombreux étrangers s'y promener en *robe de chambre.*

Cette Promenade était moins bien *balayée* qu'aujourd'hui ; mais bien autrement pittoresque et poétique. Sa haie verdoyante et fleurie s'étendait toute le long de la mer ; ses nombreux palmiers, lauriers roses ou blancs, ses mimosas et ses poivriers l'ornaient luxueusement en un coloris intense. Et l'on n'avait pas cet affreux bitume qui salit nos vêtements sous prétexte de nous préserver de la poussière, et fait mourir tous nos arbres des boulevards et des promenades publiques ; car, personne n'ignore que ce bitume en s'infiltrant dans la terre brûle les racines des arbres. Et voyez combien ils dépérissent et meurent rapidement. A cette époque aussi les villas de la promenade des Anglais étaient toutes élégantes, entourées de beaux jardins et sans hauteur choquante : un rez-de-chaussée et deux étages, au plus, et en un style qui s'harmonisait avec le site, et le bleu du ciel et de la mer.

Que tout cela est donc changé ! Les jardins s'en vont et les gratte-ciel viennent !

A partir du jardin des Plantes, sur les terrains avoisinant la plage s'étendaient de vastes jardins palmeraies fleuries, avec parterres de rosiers et bosquets de lauriers, de mimosas et de poivriers — d'où émergeaient de jolis palais et de coquettes villas égayées par le chant des oiseaux toute l'année, et par le chant des cigales, et les lueurs phosphorescentes des lucioles, l'été !

Nous voyons la princesse Pauline Borghèse, sœur de Napoléon I[er], habiter la propriété Carlone (qui fut la maison Grandis, et ensuite, nommée villa Guiglia). La princesse y vint en 1812. Elle fut enchantée de son séjour et de

l'accueil que la société niçoise lui fit ; mais quand elle y revint en 1814, ce fut le revers de la médaille. Or, je raconte les lamentations de l'Impériale princesse dans le chapitre qui concerne Mme Rattazzi, laquelle publia une lettre à ce sujet.

Mais, je reprends : la villa Robini (depuis Dalmas) on logea Hussein Dey d'Alger en 1833, Meyerbeer en 1854, et en 1856 S. M. l'Impératrice de Russie Alexandra Fedorowna qui vint habiter la villa Avigdor enfoncée sur le faubourg au milieu d'un grand jardin. La garde de Sa Majesté était composée de soldats sardes. Dans les premiers jours de son arrivée, l'Impératrice sortait escortée de cuirassiers casqués. Peu après, Elle se promenait sans suite, en voiture à deux chevaux, précédée seulement d'un piqueur en habit rouge, et suivie d'un heiduque. Sa Majesté svelte, pâle, triste, était malade, d'une maladie nerveuse qui la laissait en proie à un tremblement dont elle souffrait depuis vingt ans. Le climat de Nice lui fut bienfaisant ; afin de ménager ses sorties, on avait installé une chapelle gréco-russe dans l'une des pièces principales de la villa Avigdor.

Trois ans plus tard, en 1859, l'Impératrice redemandait à notre climat de nouvelles forces, et Elle résida encore à la promenade des Anglais ; mais alors, villa Orestis, appartenant à la comtesse de Orestis, née Thihatcheff.

Le grand duc Michel, le prince d'Oldenbourg et le prince et la princesse de Wurtemberg y habitèrent successivement. La maison Lavit fut occupée par le grand duc Constantin, à peu près à la même époque. La belle villa Stirbey fut aussi habitée par l'Impératrice de Russie, et en 1869 la prince Stirbey y mourait. Cette villa alors non morcelée était la plus belle avec son immense jardin, sorte de parc aux grandes allées, et sa vaste habitation à la fois riante et grandiose (elle fut vendue plus tard 500.000 fr.). Cet hospodar de Valachie eût une vie politique bien remplie et fort agitée. Il avait une noble intelligence et une distinction toute princière. Très brun, sa tête était belle : profil busqué très pur de lignes, de grands yeux sombres, une chevelure épaisse et bouclée, une barbe

fournie et fine. L'air grave, sévère même. Tel le représente, en costume d'apparat une gravure de l'époque.

A la fin de sa vie, son aspect avait pris de la dureté, en raison d'une teinture très noire qui était répandue sur ses cheveux et sa barbe. Le bel homme voulait du temps réparer les outrages, et ses succès auprès des femmes de la société de Nice l'encourageaient sans doute.

La villa Lions vit mourir un roi et un pacha. En mars 1868 le roi Louis I de Bavière décédait.

A cette époque on avait pu voir tous les jours le vieux roi aller et venir sur ladite promenade, pour mieux regarder de très près, de trop près même, les jeunes femmes et les jeunes filles qui passaient. Sa figure ronde, rouge, ridée et son allure n'avaient rien de royal. Ce vieux galantin avait d'ailleurs été un fort piètre souverain. Les scandales de la Cour de Munich et les audaces extraordinaires et tragiques de l'héroïne fatale, Lola Montès, étaient connus de l'univers entier. Cette femme qui fut plus reine de la main gauche que si elle l'eût été de la droite, cette femme qui se disait espagnole et qui n'était pas espagnole, n'en avait que le type et le nom d'emprunt. Un portrait fidèle que j'ai sous les yeux, la représente de taille moyenne, mais svelte, le teint d'une blancheur mate, une chevelure abondante et noire orne sa tête fine, des yeux immenses, très allongés, aux reflets de jais et fulgurants, l'illuminent ; le nez long est impérieux ; le visage ovale a peut-être le menton un peu trop pointu. Pour accentuer le type elle s'habillait à l'espagnole.

Elle se disait Sévillanne et était née, tout simplement, en Ecosse, d'un père anglais et d'une mère créole.

Dès sa plus tendre jeunesse, elle se livre au scandale, et un beau jour vient danser la Cachucha et le Fandango à Munich. Le roi Louis en a la tête tellement tournée qu'il l'a créée sucessivement baronne de Rosenthal et comtesse de Landsfeld, et l'introduit ainsi à sa cour :

— Messieurs, je vous présente, ma meilleure amie !

C'était vraiment de l'opérette.

Ajoutons que le roi lui accorde sur l'Etat, cinquante mille francs de rentes et lui fait construire dans la capitale

un superbe hôtel. Mais où l'opérette devient tragédie, c'est lorsque Louis de Bavière exige que sa famille accueille cette femme, et même que la reine lui remette le grand-cordon de chanoinesse de l'ordre qui portait son nom : *Thérèse.*

Le pays murmure, et l'impudente se venge en cravachant militaires, bourgeois, manants, qui ne se découvrent pas sur son passage. On sait le reste : l'ouragan populaire chassa l'indigne favorite et Louis de Bavière dut abdiquer. Il vint alors passer gaiment des hivers à Nice ; peu soucieux du protocole et du « Qu'en dira-t-on ? » L'œil vif et le sourire aux lèvres, il poursuivait les belles, bien qu'il ne fût point beau !

Beaux, étaient ces gardes d'honneur bavarois qui escortaient le char funèbre lors du départ pour la Bavière : D'une taille élevée, presque gigantesque, admirablement pris dans leur splendide uniforme, casqués d'or, et haut bottés, ils relevaient alors la majesté royale devant la mort. Avec toutes les autorités et la troupe, le cortège, défilant sur la promenade des Anglais, le *quai* Masséna et l'avenue de la Gare, était vraiment impressionnant.

Un an après mourait à Nice Fuad Pacha, ministre de l'Empire Ottoman, une des individualités les plus éminentes de la Turquie, un personnage politique d'une haute capacité et de grand renom.

Nous voyons encore la villa de la comtesse de Dampierre, la villa Lions où recevait la belle comtesse Prezdziecka, sœur de la duchesse de Noailles, ambassadrice de France à Rome ; la villa du comte et de la comtesse Starzinska, les villas du comte de Diesbach, de la princesse Upsilanti, de M. A. Blanc, achetée par le père de M. Camille Blanc et qui fut le fondateur, le créateur de cette merveille mondiale nommée Monte-Carlo. La villa Souvaroff. La princesse en fit ainsi l'acquisition. C'était une fort belle joueuse. Un soir elle revint à Nice ayant gagné à Monte-Carlo 150.000 francs. Elle invita amis et connaissances à un joyeux souper, si joyeux que trouvant la villa à son goût, elle décida de l'acheter avec son gain. Sur ce, ayant retiré une de ses mules, elle la lança par dessus la table. L'actrice Honorine, du Palais Royal et

l'une de ses intimes, la ramassa s'en servit de coupe de champagne et but à la nouvelle acquisition.

Plus loin la villa Fay où vécut et mourut, en 1876, cette femme exquise, cette grande artiste incomparable, Léontine Fay, *étoile* la plus pure de la Comédie-Française, et qui rayonna en Russie du plus merveilleux éclat. Née en 1808, Léontine Fay débuta sur le théâtre moderne, dans l'âge le plus tendre, ce fut un enfant prodige. En plein triomphe, elle épousa son camarade du Théâtre Français, Volnys, surnommé le beau Volnys. Puis, un jour, l'idole parisienne, séduite par des propositions venues de Russie, se rendit aux pressantes sollicitations. Elle comptait s'exiler quelques années seulement. Elle fut retenue vingt-deux ans !

Quelque temps après son retour en France, Léontine Fay-Volnys vint se fixer à Nice. Elle y maria sa fille unique, Mathilde, qui épousa son cousin Alexis Fay et en eut deux fils.

Je vis souvent, dans ma prime jeunesse, Léontine Fay-Volnys. Elle passait lente, svelte, aristocratique, en une mélancolie émouvante, impressionnante. Elle consacra une partie de sa fortune aux œuvres de bienfaisance. Tous les jours elle allait visiter les pauvres dans leur demeure, portant ici et là, consolation, secours, et le soulagement à toutes les misères. Elle donnait sans compter et sans le souci de soi-même.

A la Cour de Russie on professait pour elle une telle affection et une telle estime, que l'amitié nouée en Russie dans la plus grande intimité, se continua à Nice. Et, j'ai eu sous les yeux une très longue lettre de la grande-duchesse Constantin, lettre qui est un chef-d'œuvre d'abandon, d'affection, d'estime, d'amitié intelligente et dévouée, et de style poétique et sentimental sans préciosité ni exagération. Que de souvenirs émus et émouvants ! Que de regrets de l'absence ! Que de désirs de se revoir ! L'Impératrice douairière non plus ne saurait l'oublier et se souvient d'elle avec tendresse.

Léontine Fay s'est éteinte à Nice, et repose en paix dans le petit cimetière de Saint-Pierre qui garde sa poésie et son parfum d'autrefois !

Elle dort en paix avec sa fille chérie Mathilde (Violette) et son mari, qui lui survécut encore quelques années, et que je vis maintes fois, haut et droit, se promener solitaire, toujours beau, malgré son extrême vieillesse.

La promenade des Anglais fut, depuis son origine, très brillante. De belles villas, d'ailleurs s'étaient édifiées çà et là, dans de vastes jardins bien avant sa création, et ne firent que croître et multiplier depuis ; mais en ayant plus de régularité et de symétrie. L'édification d'un beau casino, œuvre de l'architecte Curtil (1866-1867), et l'attrait d'un superbe champ de courses au Pont du Var ont merveilleusement servi son extension et ses embellissements, Les fêtes multiples et luxueuses du Casino, les Batailles de Fleurs avec leurs débauches vertigineuses de fleurs et de couleurs, bouquets et guirlandes ; l'allée et le retour des courses avec les fougueux équipages, les élégants cavaliers et les fières amazones, les gracieuses Régates, glissant, évoluant dans la radieuse baie des Anges. Puis, les fêtes privées dans les somptueuses ou coquettes villas telles que celles : du baron Roissard de Bellet ; Baschkirtcheff, là où Marie vécut sa belle jeunesse, et écrivit ses célèbres mémoires ; la villa d'Ormesson, foyer d'esprit et de gaies réceptions ; la villa des Ligneries. La marquise des Ligneries recevait en grande dame qui aime les artistes et les honore. C'était brillant et charmant.

Je rencontrai parfois chez la marquise des Ligneries, à ses fastueuses réceptions, Mme Arnould-Plessy. La célèbre pensionnaire de la Comédie Française, passait ses hivers à la villa Fay, promenade des Anglais. Elle était, âgée alors ; sa beauté avait aussi pris de « l'âge », mais n'était pas détruite, et n'avait pas perdu de son charme. Je la vis pour la première fois chez la marquise des Ligneries, qui recevait princièrement dans les superbes salons de sa belle propriété de la promenade des Anglais, propriété aujourd'hui morcelée, mutilée, ruinée.

C'était à une matinée que la grande dame offrait à ses invités. Mme Arnould-Plessy dit des vers, et une scène de Célimène du *Misanthrope*. Ce fut exquis ! Et la grande artiste accueillit les louanges avec une grâce charmante.

En écrivant ces lignes, il me revient à la mémoire que, bien avant Sophie Cruvelli, elle fit pour prendre mari une fugue mémorable.

Tout comme Sophie Cruvelli, elle partait sans tambour ni trompette, et tout comme Sophie Cruvelli, elle était officiellement menacée des foudres ministérielles.

Pendant qu'on l'attendait, pour la représentation de *L'Ecole des Vieillards,* à la Comédie Française, Sylvanie Plessy courait convoler en justes noces avec M. Arnould, homme de lettres ; et annonçait ensuite son départ pour Saint-Pétersbourg. Selon une vieille chronique parisienne :

On se lança à sa poursuite. Régnier lui écrivit au nom des Sociétaires. Elle lui répondit une lettre d'un pathétique non dénué de calcul. De guerre lasse, la Comédie Française se fâcha et réclama à la fugitive, 200.000 francs de dommages-intérêts, plus 20.000 francs à titre de provision. Et les Sociétaires la couvrirent de sarcasmes au dire de la chronique de l'époque. Provost la chansonna

« *Plessy pleure. Plessy crie,*
« *Plessy veut qu'on la marie !*

Et Augustine Brohan déclarait qu'elle ne croirait à son mariage que lorsqu'elle la verrait plaider en séparation.

— Je propose, dit Beauvalet, de la surnommer Plessy les Tours, à cause de ceux qu'elle nous a joués.

— Adopté ! cria le chœur des Sociétaires.

Mais Mme Arnoud-Plessy était belle, spirituelle, fine et d'une distinction conquérante. Après dix ans d'absence, elle revint de Russie à Paris, et fut reçue avec enthousiasme — tout comme, plus tard, le fut Sophie Cruvelli, que je rencontrais dans les salons de la marquise des Ligneries ; ainsi que Tagliafico, un bon artiste du Théâtre Italien de Paris et de Londres, non pas comme artiste de premiers rôles, mais comme artiste de talent consciencieux dans toutes ses interprétations, et très précieux pour les impresarii qui le recherchaient. C'était en outre, un compositeur fort agréable, et on se souvient du succès de sa romance *Voulez-vous bien ne plus dormir,* que je lui ai si souvent entendu chanter de façon exquise. Marguerite

Baux, grande amie de la marquise des Ligneries, s'y faisait aussi chaleureusement applaudir.

C'était l'époque des belles réceptions *chez soi,* et non à l'hôtel comme aujourd'hui ; c'était la belle époque : cela avait plus grand air, et l'on s'amusait mieux, quoi qu'on en dise aujourd'hui. Il y avait des réceptions de toutes sortes, des bals de tous genres ; bien entendu toujours de bon ton et de bonne compagnie ; mais dont la variété était un grant attrait. Les bals costumés étaient féeriques.

En traversant les jardins des villas que je viens de citer, on arrive à la rue de France qui les confine et à la place dite Croix-de-Marbre, où la croix fut érigée en l'honneur de l'entrevue de François Ier de Charles-Quint et du pape Paul III, en 1538. Cette croix est grossièrement travaillée et de style gothique, elle date de 1568. Descellée pendant la révolution de 1793, elle fut replacée en 1806 aux frais de la comtesse de Villeneuve. En face s'élève une colonne commémorative du double passage de Pie VII à Nice, et le Palais Marie-Christine — où habita Marie-Christine de Bourbon d'Espagne.

La première fois, le 7 août 1809 et accompagné par le général Lagorce, le Pape se rendait à Savone. Il revint ensuite le 9 février 1814 se rendant à Rome. La chronique de l'époque raconte qu'arrivé sur la place Croix-de-Marbre, les habitants dételèrent les chevaux et conduisirent eux-mêmes Pie VII à la Cathédrale et ensuite à la Préfecture. En consécration de ce précieux accueil, le Pape fit don aux consuls de la ville de Nice, de son portrait et d'une lettre qui prirent place dans les archives de l'Hôtel de Ville.

Sur la dite place, maison Barralis, Marie-Louise, reine d'Etrurie, exilée en 1810 y demeura. La grande maison Manati fut la résidence de Marie-Christine, femme de Charles-Félix.

Un peu plus loin, la villa Raffo se faisait remarquer et fut achetée par le comte de Rocher de la Resnay, descendant de l'amiral Reuter. S. A. R. le duc de Parme vint, pendant plusieurs hivers, habiter la belle villa avoisinant l'église Saint-Pierre. Là aussi se trouvait un beau couvent

de femmes avec un magnifique parc bordant la promenade des Anglais, et qui fut détruit pour l'édification d'hôtels et de villas. O profanation !

Viennent ensuite :

Le château Audiffret en son allure moyen âge et son vaste parc ; le château de Fabron au prince de Saxe-Cobourg Gotha ; la belle propriété Gastaud, Les Palmiers (Gambart), la villa Africaine habitée par Rosa-Bonheur et achetée par M. Marnier-Lapostolle, la villaThompson qui rententit de fêtes éblouissantes et complètement abandonnée aujourd'hui.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XII

Anciens Théâtres. — Le premier Casino. — Les Cercles. — Le Carnaval. — Batailles de Fleurs. — Les Kermesses. — Les Courses. — Les Régates.

Le plus ancien des théâtres était l'Opéra Municipal. Il datait de 1766 et se nommait Théâtre Macarani, parce que le terrain sur lequel il fut bâti appartenait à un seigneur Alli de Macarani. Mais il devint la propriété de quarante gentilshommes qui avaient obtenu du roi Victor-Amédée III le privilège, moyennant une somme d'argent assez considérable. Il fut ensuite réédifié en 1830 et restauré en 1865. Les plus grands artistes du monde s'y firent entendre. J'en entretiendrai les lecteurs dans des chapitres consacrés aux événements artistiques du théâtre, et aux artistes céèbres, ainsi que de son incendie qui eut lieu en 1881.

Le second théâtre, était le Théâtre Tiranty, du nom de ses propriétaires, et qui fut le Théâtre français. Il occupait une partie de l'emplacement où s'élèvent les Galeries Lafayette (côté rue de l'Hôtel-des-Postes). Sa construction datait de 1855. Démoli en 1886-87 le Théâtre Français se transporta, la même année, rue Deloye, vécut peu, et finalement alla se réfugier au Casino Municipal.

Un troisième existait encore — celui-ci très populaire — il s'appelait : Théâtre Ségurane et avait été construit en 1856 rue Victor. Il mourut comme il avait vécu, obscurément. Quant aux cercles, le plus ancien était le Cercle Philharmonique — disparu aujourd'hui et en renom autrefois. — Mme Ratazzi, alors Mme de Solms prétendait que c'était un cercle philharmonique où l'on ne faisait jamais de musique. « La salle de bal est laide, ajoutait-elle, mal décorée, étroite et triste. Les rafraîchissements sont rares et n'apparaissent qu'aux heures fixées par la commission. Le service est mal fait, on a grand peine à retrouver ses manteaux ».

Il était composé presque uniquement de Niçois. Elle y aura éprouvé quelque vexation ; car de là, notre spirituelle Princesse « s'en va-t-en guerre ». Et la voilà qui nous parle de la manie ruineuse des procès qui hante les habitants du pays ; et qu'elle a vu l'un d'entr'eux en soutenir cinquante-sept à lui tout seul.

Je demande l'érection de la statue de cet héroïque plaideur dans la salle des Pas-Perdus du Palais de Justice !

Mais revenons aux cercles. Venaient ensuite : le Cercle des Alpes-Maritimes qui eut une courte existence ; puis le Cercle de la Méditerranée, au Casino, promenade des Anglais, l'inauguration eut lieu en 1854, et le Cercle Masséna.

Le Cercle de la Méditerranée s'ouvrit sous la direction de M. Schneider par un grand bal de bienfaisance. Mais le ciel ne lui fut pas clément, car l'ouverture se fit au grondement du tonnerre, d'un vent effroyable et d'une pluie torrentielle, enfin au bruit d'une tempête indescriptible.

Cette inauguration n'en fut pas moins sensationnelle. Mme de Solms en est ravie. Elle en profite pour faire une comparaison désobligeante, et à haute voix, avec le Cercle Philharmonique de la rue du Pont-Neuf (rue du Palais).

Le Cercle de la Méditerranée fut plus brillant que le Cercle Masséna. Mais je peux dire que partout, c'était les beaux jours des réceptions priées, des concerts et des matinées dansantes. C'était les beaux soirs des soupers et des bals. Toute la haute société niçoise et la société étrangère rivalisaient de parure, de luxe, d'éclat ! Cependant la somptuosité du Cercle de la Méditerranée dominait. Ses

salons, ses bals, ses fêtes faisaient époque dans les annales de la vie mondaine à Nice et avaient un grand retentissement au loin. Comme membres et comme invités c'était presque les mêmes qui se portaient de l'un à l'autre cercle.

Si le Cercle Philharmonique était de composition niçoise, le Cercle Masséna fut mixte et le Cercle de la Méditerranée surtout cosmopolite. Il eut à sa tête le comte Caravadossi d'Aspremont, le duc de Rivoli et M. Nicolas Xantho. A ce Casino, qui avait été fondé et dirigé par M. Léopold Amat, la prospérité du Cercle était assurée. Il fut très brillant dès le début, ajoutant un grand attrait à la vie mouvementée et très élégante de la promenade des Anglais.

Les fameux bals parés masqués y étaient en renom, et les costumes étaient éblouissants. Or, Mme Ratazzi qui prétendait que certaines grandes dames s'y produisaient par trop *dédorsées* à faire rougir un spahi (*sic*) s'y montra, elle-même, si j'en crois certains racontars, sous le costume de... l'amour. Et nul n'ignore que le costumier n'a pas grand'chose à faire dans ce costume. Le carquois et l'arc en sont la seule parure. Il est vrai, qu'il y a encore les ailes !?! Je me suis laissé dire que la jolie Mme Ratazzi fut priée d'aller réclamer quelque *voile* au vestiaire. Les diamants et les perles ruisselaient sur les épaules nues, les traines de dentelles précieuses ondulaient sur les parquets où glissaient les couples ondoyants et joyeux. Et au Carnaval les fêtes costumées battaient leur plein.

A Nice, à l'époque des fêtes du Carnaval et des Courses, l'animation était féerique et l'est encore, sur toutes les promenades et les jardins et le cours. Ce dernier était le point central (comme toujours d'ailleurs) du Carnaval. Chars mirifiques, cavalcades caracolantes et variées, imposantes ou folles ; asinades bondissantes et ruantes, bandes tapageuses et multicolores de masques en délire. Festons, girandoles, guirlandes, portiques, arcs de triomphe, loggias, estrades drapées, fleuries, illuminées ! Et bataille à outrance, sous l'œil paternel du monarque carnavalesque.

Hélas ! on l'a tellement républicanisé, qu'il n'a plus

aucun caractère. Il l'a perdu ! je le crains, irrémédiablement — hélas ! trois fois hélas ! Un bonhomme quelconque, a remplacé Sa Majesté Carnaval d'antique origine ; autrefois si noblement, si solennellement personnifiée par ce magnifique souverain Polichinelle (Pulcinella). Ce philosophe ironiste implacable, humoriste avisé, infatigable et intrépide, et dont la royauté et la pompe majestueuses se manifestent au Carnaval seulement.

Le Carnaval, disait une bête d'esprit, la seule suprématie que l'homme ait sur les animaux !

Le Carnaval! Nice depuis un temps immémorial répond à son cri d'appel par de nombreux hurrah ! et change d'aspect à son arrivée, et le fête avec tous les pompeux honneurs dus à sa royauté. Les hérauts de plaisir l'annoncent à grands efforts de poumons.

Au loin, chacun se précipite dans les trains dits de *plaisir,* lesquels viennent déverser ce pêle-mêle humain sur notre plage. Alors tout s'émeut, s'agite, fermente ; mais il faut reconnaître que si l'on accuse nos extravagances carnavalesques d'avoir une brutalité méridionale inconnue dans le Nord — nous voulons parler de nos confetti — nous avons en compensation des us galants tels que les Batailles de Fleurs. Les étrangers sont sincèrement enthousiasmés de notre Carnaval, avec ses mitrailles de confetti, ses batailles de fleurs et ses veglioni.

Ces jours-là, les habitants de Nice, seigneurs, bourgeois et manants, nobles étrangers, fiers hidalgos, chevaliers du high-life, vilains des rives du Paillon, se portent en masse sur le parcours du Carnaval.

Nous sommes tous égaux devant le Carnaval, roi du monde, annuellement l'espace de quelques jours — son règne est court, mais bon — ses sujets peuplent l'univers : ils reconnaissent tous sa souveraineté, dont l'origine remonte à celle de la folie humaine, laquelle, dit-on, était contemporaine d'Adam et d'Eve.

Dès le matin de l'arrivée de Carnaval, le canon, l'*ultima ratio regum,* le canon l'*alpha* et l'*omega* des réjouissances publiques, tonne pour annoncer la royauté éphémère du roi des Sans-Soucis.

En France, Nice seule a conservé l'étrange cérémonial avec lequel les sujet de ce roi égoïste et goguenard fêtent sa présence. — Le premier jour, foin de la galanterie ! — Polichinelle professe un si profond dédain pour les égards dûs aux sexes qui faisait dire au galant roi François Ier : « une cour sans femme est un parterre sans roses, un printemps sans fleurs » — aussi le sexe fort l'accable de confetti, et le sexe faible riposte avec une violence qui fait mentir une fois de plus le qualificatif *faible*.

Donc, en ces jours, ni hommes, ni femmes, tous sujets de Polichinelle le sans-soucis — tous des masques, tous des fous.

Place aux fous ! Plus on est de fous plus on rit.

Rire, est le mot d'ordre donné au nom du roi Carnaval par la Folie, la grande maîtresse des cérémonies.

Toute la ville illuminée et pavoisée attend, dans une aussi irrespectueuse qu'hilarante réjouissance, la venue de son souverain bien-aimé. Foule bruyante et feux de bengale sur toute la ligne. Enfin des fusées annoncent que Carnaval est reçu par les autorités de Nice. Après une foule de salamalecs plus irrévérencieux les uns que les autres, Carnaval, tout comme les rois d'autrefois, veut faire souvent son entrée en ville, à cheval.

Les berneurs de *Carnaval* — tradition niçoise par excellence qui s'en va, hélas ! — sous la forme d'arlequins, et bernant le mannequin de Carnaval dans un drap, précèdent tout le cortège.

De formidables hourras accueillent le roi des rois.

Avec bienveillance, de droite à gauche, il salue du chef branlant et de la main ; puis, malicieusement, il dit : « Bonsoir, mes amis, bonsoir ».

Les dimanche et mardi, corso des confetti. Qui est joyeux, qui se fâche ; car on n'y va pas de main morte !

Le défilé est à peine en branle, que les querelles commencent ; ceux qui n'ont point de masque assez grand et assez fort pour les préserver des confetti sont aveuglés, ahuris, défigurés ; s'ils se fâchent, gare ! alors, ils sont perdus. C'est une bataille sans trêve ni merci. Sous le roi

Carnaval, la force c'est le droit. La loi du plus fort, il n'en est pas d'autres.

Tout le parcours est pavoisé : fleurs, feuillage, drapeaux, banderolles, draperies ; l'avenue de la Gare, les quais, la rue Saint-François-de-Paule, le Cours, la place de la Préfecture, la Préfecture et les tribunes.

La gendarmerie à cheval endigue les flots de curieux et fait circuler les voitures.

La ville, au bruit des grelots de la Folie, s'est éveillée en poussant des cris, des rires et des chants à toute volée.

Attention : voici les chars qui précèdent Carnaval.

Et Carnaval arrive escorté des cavalcades, des tourbillons de masques à cheval, à âne, à pied, en bandes ou isolés.

Puis vient la distribution des prix du haut des tribunes de la Préfecture.

Le soir, corso de gala.

Tout le parcours est éclairé à giorno : la rue Saint-François-de-Paule et le Cours semblent d'immenses tonnelles incandescentes. Les fenêtres, les balcons sont pavoisés, illuminés ; les tribunes sont garnies de lanternes vénitiennes aux mille couleurs. Les musiques échelonnées mêlent leurs accents aux cris des masques. Les chars sont féeriquement éclairés à la lumière électrique ; chaque masque porte, soit une lanterne, soit un flambeau ; les équipages fleuris et illuminés se suivent de près ; les bouquets traversent l'air à la lueur des feux de bengale. Le Casino, les Théâtres, les Cercles, les Clubs s'éclairent à giorno. On est étourdi de cette ronde lumineuse éblouissante, grisante, fantastique à outrance.

Les lundi et jeudi — *Corso dei fiori.*

Dès midi, les voitures enguirlandées, enrubanées, drapées, encombrent déjà l'avenue de la Gare, la place Masséna et les quais, pour ouvrir le feu du *corso dei fiori*, promenade des Anglais, devant la tribune du Comité. C'est fort beau d'aspect, les équipages sont très nombreux, riches, éblouissamment parés. On remarque une foule de voitures ornées de feuillages et couvertes de violettes, de mimosas, de camélias, etc.

Les musiques échelonnées sur tout le parcours jouent des airs entraînants. — Des rires et des cris de joie dominent. — Les bouquets sillonnent l'air.

Le soir, veglione dans les théâtres. Les façades sont magnifiquement décorées et illuminées invitant la gent carnavalesque à entrer dans ce pandémonium. — Des bandes de fous s'y engouffrent. — Et là, groupes insensés, couples grotesques sont dans leur temple, le veglione est leur grande cérémonie.

Enfin, au même instant Carnaval, sous les traits de Polichinelle rend, le dernier soupir. — Son agonie a lieu avec la cérémonie des *moccoletti* — petites bougies qu'on fait circuler, ou plutôt, chacun tient son moccoletto et cherche à éteindre celui de ses voisins, tout en préservant le sien du même sort. — Ce n'est point chose aisée, car tous les moyens sont bons ; — la victoire les justifie — souffle, chapeau, mouchoir, sarbacane.

Bref, le feu d'artifice annonce que le roi Carnaval va passer de vie à trépas. — Polichinelle gravement installé avec une dignité goguenarde, sur sa chaise curule, voit, d'un sourire railleur, les flammes s'élever jusqu'à lui. Il va joyeusement être brûlé en place publique. A Nice, nous offrons Polichinelle en holocauste au Mercredi des Cendres. nous livrons son corps au bûcher, nous jetons sa cendre au vent. — Mais bah ! comme le Phénix, il renaît de ses cendres et des têtes de bois il y en aura toujours.

Les kermesses sont plus récentes, et ont hélas ! cessé d'exister. C'était charmant cependant, aristocratique, plein d'entrain et d'excellent profit. Elles avaient lieu généralement au bénéfice d'œuvres de charité. Elles s'installaient dans les jardins publics où les parcs privés. Les plus grandes dames en étaient les patronnesses et les plus grands seigneurs les commissaires. Nous en déplorons la disparition.

Mais à propos des fêtes, on mène, aujourd'hui, grand bruit autour du Comité et des réjouissances publiques et des recettes. Mais les comparaisons ne me semblent guère à l'avantage d'aujourd'hui. Or, si dans nos jardins publics, nos promenades et nos boulevards, on rase la tête des

arbres et les arrache, on les prive aussi des fêtes mondaines et de bienfaisance des jours passés. Que de fois on s'est groupé au Jardin Public, — si bien tracé alors, aujourd'hui morcelé lamentablement — autour du fier palmier de l'Annexion. Que de fois le square Masséna a vu les nombreux kiosques de la Kermesse annuelle de Charité, où évoluaient, avec grâce, d'élégantes mondaines de la plus haute société. J'ai sous les yeux le programme de la Kermesse de Charité du 26 février 1876. J'y vois figurer les noms des titulaires : Mmes la duchesse de Castries, vicomtesse Vigier, comtesse Starzinska, comtesse Aguado, baronne de Pallandt, Mme d'Auzac, comtesse Pernetti, comtesse Bathyany, princesse Rimsky-Korsakoff, comtesse de Villeneuve, Mme Hyginius Tiranty, comtesse Mathilde de Cessole, lady Dundas, etc.

Kermesse qui produisit la recette de 29.720 fr. 30. Au Cercle de la Méditerranée, à la même époque, le 19 février, la représentation donnée avec le concours de la vicomtesse Vigier donna le résultat suivant : 24.044 francs. Pour le Carnaval proprement dit, le montant de la souscription générale fut de 42.263 fr. 50, le produit du veglione 7.970 fr., la vente de charité 29.720 fr. 30, la tribune 9.800 fr., total 89.753 fr. 80. Dépense : 54.951 fr. 80. Donc, excédant pour les Œuvres de bienfaisance : 34.802 francs. Le duc de Castries était alors président du Comité des Fêtes, et vice-présidents : le duc de Rivoli et le vicomte Vigier. Calculez l'augmentation fantastique du nombre des habitants de Nice et celui des hivernants, et vous constaterez que les fêtes, le mouvement mondain et les résultats n'ont pas progressé en proportion.

A partir de 1881 les régates sont particulièrement brillantes sous la présidence d'honneur de S. A. R. le Prince de Galles, et S. A. S. le Prince de Monaco, à la tête du Comité, et sous le patronage du Cercle de la Méditerranée, du Yacht-Club de France et le concours de l'escadre de la Méditerranée.

Les Courses sur l'hippodrome du Var furent surtout une très heureuse initiative prise par M. Dennetier et dont le comte de Béthune fut l'intelligent starter. Cette institution

grâce à ses organisateurs, au soutien financier d'un comité où figuraient la ville de Nice, un groupe de chasers et enfin M. Blanc, de Monaco, eut son succès assuré. Ses réunions furent de plus en plus brillantes et recherchées rivalisant d'intérêt et d'élégance avec celles de Bade et de Boulogne-sur-Mer. Tous les équipages de luxe varié y prenaient part : la renommée et la prospérité de l'hyppodrome du Var atteignirent rapidement leur apogée.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XIII

Théâtre Royal. (Théâtre Italien). — Troupe italienne lyrique : Déjazet, Mme Frezzolini, Tamburini, Corsi, Gardoni, Sivori, Chekky, Mme Borghi-Mamo, La Lucca, La Patti, La Dory, La Urban, Nicolini, La Galetti, Tamberlick, etc.

Jetons un coup d'œil sur le passé de l'Opéra de Nice.

En 1853, le Théâtre Royal (théâtre italien), édifié rue Saint-François-de-Paule, en 1830, sur l'emplacement du théâtre Maccarani bâti en 1766, — ainsi que je l'ai déjà dit — en 1853, le Théâtre Royal toujours en vogue subissait néanmoins une décadence financière. L'impresario, M. Bonacorsi, était dans une position critique. Il avait une piètre subvention et les prix des places n'étaient pas suffisamment élevés pour les frais et les cachets des artistes. On avait une place pour 24 sous ! Et l'impresario sollicitait humblement de la ville une subvention de 10 à 12.000 francs !... jugée énorme ? Que nous sommes loin de ces modestes prétentions !...

En tête des troupes, je vois : La Corbari, La Mora, la Sannazaro, le ténor Daniele, la basse Antonucci.

Il faut dire aussi, qu'on avait imposé au malheureux

impresario : le grand opéra, l'opéra-comique, le drame et le vaudeville. C'est-à-dire une troupe lyrique italienne et une troupe dramatique française.

Alors, les décors et les accessoires se ressentaient de ces exigences. Une table en bois blanc simulait un piano, et la tragédie lyrique s'épanouissait au milieu de meubles Louis XV et de divans. Mais à cette époque, le public était plus soucieux de la valeur des artistes que de l'exactitude de la mise en scène.

Ce fut cette même année que Mme Déjazet s'y fit applaudir, avec enthousiasme, dans son incarnation du duc de Richelieu.

Après cette représentation, de Bazancourt écrivait :

« L'actrice disparaît devant le personnage. On admire et l'on comprend dans toute son étendue cette merveilleuse transformation du talent, qui parcourt tous les degrés de l'échelle, parle tous les langages, revêt tous les costumes, et répond à tous les échos qui l'appellent. Le succès que cette artiste vient d'obtenir à Nice est, pour elle, parmi tous ses triomphes, un des plus précieux et des plus chers ; car c'est l'élan d'un nouveau public, et une nouvelle consécration de sa renommée ».

Peu à peu, cependant, la Municipalité comprit mieux ses devoirs, et les plus grands artistes ne cessèrent depuis de venir, de toutes les parties du monde, se faire admirer et applaudir à ce théâtre. Parmi eux : je cite d'abord, Erminia Frezzolini, fille du célèbre bouffe Mancini, cette merveilleuse artiste dont le nom ne s'effacera jamais du Livre d'Or du monde musical. Comme femme, elle était d'une beauté classique, expressive et passionnée ; comme cantatrice, elle était d'un ordre élevé, et, de l'opinion de tous les critiques, elle n'avait dans Paris, aucune rivale. Elle possédait au plus haut degré une vocalisation savante, l'élégance du style, et l'inspiration poétique. Elle était surnommée la *sublimissime*.

Mais dans le costume, elle ne se souciait nullement de la vérité historique, et l'accommodait à la mode du jour. Si bien qu'en 1855 on la vit aux Italiens à Paris, personnifier Eleonora du *Trovatore* en crinoline. Aussi le caricaturiste

Marcellin s'empressa-t-il de la crayonner, et d'écrire au-dessous : « *Crinoline moyen-âge chantée par Mme Frezzolini.* »

Ces caricaturistes ne respectent rien ! N'ajoutait-il pas, ce profane, que le *Miserere* était un duo pour cloche et soprano. Et il dessinait une cloche qui lançait un formidable *baoum !* auquel Mme Frezzolini répondait par un sublime *miaou !*

Mais n'usons pas trop de la plaisanterie, même spirituelle. Malgré toute sa beauté, sa gloire et ses triomphes fructueux, la Frezzolini, ruinée, finit par se faire entendre, dans un âge avancé, sur la scène de petits théâtres en Italie, et mourut sans aucune fortune, et la tête *perdue,* à l'âge de 66 ans, en novembre 1884, à Paris.

Une revue belge annonçait sa mort, en rappelant un mot de l'illustre cantatrice, lequel peint bien sa superbe nature d'artiste passionnée.

« A Paris, le 5 novembre, dit la Revue Belge, est morte Mme Erminia Frezzolini, épouse Vigouroux. Née à Orvietto, elle avait débuté à Florence en 1838 — et obtint ensuite, d'éclatants succès à Londres, à Pétersbourg, Madrid et surtout à Paris où elle eut de véritables triomphes. C'est elle qui créa le rôle de Gilda du *Rigoletto* de Verdi, en 1856, à la salle Ventadour.

« Il est d'elle ce mot qui montre ce qu'il y avait d'ardeur en son âme d'artiste : elle venait de chanter sans se ménager, le duo du troisième acte avec le baryton Corsi ; le public criait *da capo ;* Corsi, fatigué, hésitait ; mais la Frezzolini lui dit *mezzo voce,* au milieu des bravos, et non sans être entendue des premiers fauteuils d'orchestre ; « *Crevons, mais chantons* ». Et ils chantèrent mieux que jamais, on devine avec quel redoublement de succès.

« Dans son voyage aux Etats-Unis, elle était accompagnée de Vieuxtemps avec qui elle donna des concerts. Depuis de longues années, la grande artiste n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle s'éteignait peu à peu lentement, sans secousse, sans souffrance. Elle avait perdu la mémoire, elle ne balbutiait plus que des mots inintelligibles. »

Quelle détresse, et quoi de plus navrant que de voir ce

beau génie en déroute, cette rayonnante intelligence artistique dans le coma final.

Du peintre, du sculpteur, de l'écrivain, du compositeur, les œuvres survivent, restent — Hélas ! du chanteur rien ne survit, rien ne reste !

Tamburini mourut à Nice, aussi avec son intelligence complètement obscurcie. Je le voyais souvent chez sa fille, Mme Agathocle Bounin, où, très jeune, je fréquentais. Gros mangeur comme bien des chanteurs, Tamburini, alors, ne parlait guère que pour s'informer du menu des repas et demander qu'on le mît dans son fauteuil roulant, pour aller choisir des mets succulents chez un charcutier, son compatriote, établi rue Saint-François-de-Paule.

Tamburini, qui faisait partie de l'illustre quatuor des Italiens avec Mario, Grisi, Lablache, Tamburini, dis-je, n'avait même pas l'air de se souvenir de son glorieux passé. Son corps trapu, épais, lourd, était surmonté d'une tête fort belle encore, mais vide d'expression.

Il mourut à Nice sans agonie. On lui fit, en l'église du Vœu, sa paroisse, des funérailles somptueuses, et la marche funèbre du maestro Franco Faccio, chef d'orchestre de la Scala de Milan, fut exécutée par l'orchestre du Théâtre Italien de Nice ; et la messe fut chantée par les artistes et les chœurs dudit théâtre. Après la cérémonie, on transporta le corps à Faenza, sa ville natale. C'était en 1876.

A cette époque et à propos de cette mort, *La Musique Populaire,* revue parisienne publia l'anecdote suivante :

« Sait-on que Tamburini, que l'année 1876 a vu mourir, joua, un jour, un rôle de femme ?...

« Cela se passait à Venise, on était en Carnaval et l'affiche portait *Elisa Claudio. — Mercadante.*

« Au milieu de la pièce, Tamburini apprend que Mme Lipparini, qui chantait le principal rôle, médite des projets de retraite ; l'absence de cette *prima donna* va mettre le directeur dans l'impossibilité de continuer la pièce à peine commencée. Le public, mécontent, brisera tout ; il faut prévenir une attaque bien plus redoutable que celle des sonnettes et des poêlons. Tamburini court à la loge de

Mme Lipparini pour la ramener en scène ; mais, hélas ! c'était trop tard elle avait décampé, laissant sur le parquet sa dépouille théâtrale. Tamburini fut aussi désappointé que le malheureux Pyrame quand il trouva le voile de sa bien aimée Thisbé. Tamburini recule de surprise devant ce harnais féminin en désordre groupé ; il s'arrête pourtant, et, laissant tomber ses bras, croisant les mains, baissant la tête, il se livre à des réflexions philosophiques sur les vicissitudes des choses d'ici-bas, lorsqu'un cri général parti de la salle, l'avertit que le public demande la *prima donna,* et les voix des avertisseurs répétant dans les corridors : *la prima donna !* Un long soupir s'échappe ensuite de ses poumons comprimés par la douleur.

« L'idée la plus folle vint à l'instant dissiper ces nuages. Tamburini relève pièce à pièce la défroque de cette virtuose et la passe!

« L'assemblée carillonnait de toutes ses forces en attendant Elisa, qui s'obstinait à ne pas venir. L'orchestre avait recommecné dix fois la ritournelle de la cavatine ; les plus turbulents se levaient déjà pour escalader le théâtre, lorsque Tamburini parut de la sorte affublé. Je ne chercherai point à décrire l'explosion de bravos, d'applaudissements, d'éclats de rire, de trépignements, la sonnerie, les fanfares, l'orage, la tempête, le hourra, le charivari, le tocsin, les cris, les hurlements de plaisir qui dans ce moment éclatèrent ; c'était à faire crouler la salle, à faire sauter le plafond. Lorsque *la prima donna* eut témoigné par ses révérences, ses regards reconnaissants levés au ciel ou dirigés sur les spectateurs, tandis que sa main se posait sur son cœur avec une expression charmante, et que l'autre main essuyait des larmes d'attendrissement ; quand elle eut montré combien elle était touchée de cet accueil flatteur, et jusque-là sans exemple, elle chanta sa cavatine, et la chanta dans la perfection, sans charge ; celle du costume suffisait pour mettre le public en belle humeur. Tamburini, prenant la voix de femme fut infiniment supérieur à son chef d'emploi *la prima donna assoluta* et il excita un véritable délire d'enthousiasme ».

Hélas ! dans le Tamburini dont je venais de suivre le convoi, dans le Tamburini des dernières années, qui eût pu se douter qu'il fut le brillant mystificateur de l'amusante anecdote !

Tamburini était le beau-père de ce ténor exquis, d'une rare distinction, fort joli homme et bel artiste au charme conquérant, qui avait nom Gardoni, le plus charmant ténor *di grazia* de son temps et qui vint souvent en villégiature à Nice.

Tout jeune, Gardoni chantait en Italie, son pays, jouait six fois par semaine et gagnait mille écus par an, lorsque Léon Pillet, ancien journaliste et directeur de l'Opéra de Paris, passant par Brescia, le vit et l'entendit. Il fut frappé de la voix pure, fraîche, sympathique du tout jeune ténor, de son impeccable distinction, et de sa sensibilité passionnée. Léon Pillet paya alors immédiatement un dédit à l'impresario, et emmena Gardoni à Paris; où ses appointements augmentèrent considérablement — point n'est besoin de l'ajouter, car ses succès furent considérables.

Il avait épousé, je l'ai déjà dit, une fille de Tamburini. Elle était elle-même fort belle. D'ailleurs, toute cette famille était remarquable par sa beauté.

Je connus personnellement Gardoni, qui avait grand air et de belles manières. Il était d'un commerce doux et charmeur. Il quitta le théâtre bien jeune encore, et m'avouait l'avoir quitté sans regret. Il me disait très sincèrement : « Me peindre le visage, me costumer, jouer un rôle, tout cela m'ennuyait, me fatiguait, me dégoûtait, m'humiliait. »

Pour en revenir au Théâtre Royal, Sivori s'y fit entendre pour la première fois, en 1854. Son succès fut prodigieux ; et l'on racontait dans les salons que lorsqu'il avait six ans, on le fit jouer devant Paganini, qui s'écria : « Ce petit gaillard-là aura du talent un jour, je vous en réponds. »

En 1854, Sivori revenait de Paris où la critique lui avait été des plus favorables. G. Bousquet disait de lui :

« C'est le disciple ou imitateur de Paganini dans lequel revivent les qualités et aussi les défauts de ce maître si

célèbre. M. Sivori a recueilli de cet héritage tout ce qu'il était possible d'en recueillir. Les secrets de ce mécanisme inoui dont tout le monde fut émerveillé, lorsque Paganini parut, M. Sivori les a tous pénétrés ; aussi quand il joue une œuvre de son maître on croirait entendre le maître lui-même. »

Moi je ne connus et n'entendis Sivori que vieux, à Monte-Carlo et à Nice. La dernière fois en 1882. Et j'exprimais ainsi mon impression :

Le grand violoniste Sivori (c'était au figuré que je parlais, car il avait un petit corps et une grande tête), le grand violoniste Sivori, après avoir été recueillir des bravos et des billets de banque au Casino de Monte-Carlo, est venu chercher, sinon une liasse de bank-notes, du moins force bravos à Nice. — L'étrange musicien, bizarre individu échappé d'un conte fantastique d'Hoffmann, et pas plus haut *qu'çà* — tout en toupet (physiquement parlant, bien entendu), n'a rien perdu de sa maestria, et il exécute toujours des variations vertigineuses avec une facilité inouie. — Il a joué devant un auditoire respectueux, le *Concerto* en *mi mineur* de Mendelssohn et une *fantaisie* sur *Un Ballo in Maschera* composée par lui-même, avec accompagnement d'orchestre.

J'avoue n'avoir pas regretté les fameuses variations sur la *Prière de Moïse,* si souvent acclamées, et exécutées sur un seule corde. — Je ne peux les entendre sans me souvenir d'une plaisanterie, malheureusement non dénuée de justesse, émanant de Benedict, du *Figaro* — qui les appelai les variations du tournebroche.

Et je posais cette question : Pourquoi Sivori se retourne-t-il toujours vers l'orchestre pour lui télégraphier du pied, de la tête et du coude qu'il *n'y est pas du tout* ? Pourquoi ? — C'est pour dire à l'auditoire : Vous voyez comme mon jeu est merveilleux, — jugez donc si l'orchestre était tant soit peu excellent !... et le tour est fait. — Ah ! comment un grand artiste peut-il forcer ainsi l'admiration au détriment de son entourage !

Et ses variations du fameux *Carnaval!* Tour d'adresse, acrobatie anti-artistique !

Et dire que Chekky, violoniste américain fantaisiste, exécutait correctement ce *Carnaval,* hérissé de variations, avec... ses pieds.

Mais quel beau thème pour variations, sans fin, que le *Vanitas vanitatum* !...

Or, je reprends ici, les représentations théâtrales de l'Opéra de Nice.

Au Théâtre Italien de Nice, vint aussi la célèbre Borghi-Mamo, cette artiste de style impeccable, dont la voix avait une sonorité exquise, et les notes graves une merveilleuse énergie.

Je la connus lorsque, retirée du théâtre, elle présenta à l'impresario Bolognini sa fille, qui fit de brillants débuts dans *La Forza del Destino.* Je citerai encore : La Marini, la Scalchi, la Berini, la Boccabadati, Mmes Stolz, Vandenheuvel-Duprez, la Lucca. La Lucca, à la voix extraordinairement étendue, au timbre splendide, et qui fut une des grandes *prima donna* de l'époque, avait débuté comme choriste. Je ne puis résister de raconter sa première entrevue avec la Patti, déjà célèbre,mais beaucoup plus jeune que sa rivale. Par déférence, la Patti avait été lui rendre visite ; en voyant entrer la Patti, petite, toute mignonne, la Lucca manifesta son étonnement en s'écriant : « C'est donc vous la *grande* Patti ? »

Mais je continue. Beaucoup plus tard, à Nice, vint la Galetti. Je vis cette dernière dans *La Favorite,* en représentation extraordinaire. Tout comme l'illustre contralto Alboni, elle était devenue si énorme, si pesante, que le plancher de la scène gémissait sous ses pas. Mais quelle belle tête expressive et quel superbe organe ! Puis vinrent : Mmes Miollan-Carvalho ; Patti, maintes et maintes fois, et l'on a tout dit et tout écrit sur ses triomphes, dont l'éclat n'a jamais été altéré par le plus léger nuage ; Albani, Heilbronn, Donadio, Dory, Urban, Krauss, Melba, Nevada, etc.

MM. Tamberlick, Ronconi, Pardini, Prudenza, Faure, Pavani, Nicolini, etc. La liste en est longue.

Tamberlick avait la réputation très justifiée de possé-

der un style simple et noble, une manière sobre et grandiose de dire le récitatif et de lancer, avec le même rare bonheur, l'*ut* naturel du *Trovatore* que l'*ut* dièze d'Otello,

Tamberlick revint à Nice en 1884 avec sa charmante fille, qui avait épousé le docteur Galezowski. — L'un et l'autre étaient d'une fréquentation des plus agréables, ainsi que j'ai pu en juger par moi-même maintes fois.

Le Théâtre Italien de Nice eut, pendant son existence, une renommée, une vogue, je puis dire certainement mondiale. Paris avait fermé les portes du *sien*; Nice restait donc la seule ville française possédant un Opéra Italien. Et nous en regrettons encore et toujours profondément la perte. Car nous avions constamment des troupes de premier ordre, très homogènes; et tous les artistes premiers sujets qui se produisaient pendant toute une saison, auraient certainement été des artistes que l'on aurait pris en représentations exceptionnelles dans les plus grandes villes de France, d'Angleterre et autres pays.

Un exemple entre tous. En 1880, nous voyons arriver Carolina Dory, une magnifique cantatrice, et actrice accomplie, dans laquelle on retrouvait toutes les pures et belles traditions de l'antique chant rossinien. Patti et Nicolini viennent en représentation. *Le Trovatore* est mis en scène, et la Dory, aux côtés des deux célèbres chanteurs, offre une Azucena insurpassable.

Jusqu'à l'incendie du Théâtre Italien, Carolina Dory, toujours réclamée par le public, comme prima donna, fit partie des troupes engagées chaque saison.

Pendant cette année 1881, après l'incendie du théâtre, pour la fin de l'année, on transporta l'Opéra Italien au Cercle de la Méditerranée, la Municipalité laissant l'impresario Bolognini s'entendre avec l'administration de ce cercle. En attendant la réédification de l'Opéra (du monument actuel), le Cercle de la Méditerranée semblait un lieu propice. Mais ce n'était qu'une salle avec un théâtre, des loges et des fauteuils, essentiellement aristocratique, sans petites places et inaccessible au gros public. Il fallait traverser une vaste salle pour entrer. Bref, ce devenait une exploitation presque purement aristocratique et non

pratique. Les premières soirées furent splendides sur la scène et dans la salle. Bolognini, en habile impresario, avait composé une troupe d'élite. En tête : Alice Urban, le contralto Médéa Meï, Mmes Marimon, Biancolini ; les ténors Signoretti et Baroncelli, le baryton Van Den, etc.

La Urban, grande artiste inconnue alors en France, mais très en renom en Italie et en Amérique, s'était déjà fait applaudir quelques mois auparavant au Théâtre Italien, où, au lendemain des représentations de la Patti et de Nicolini, elle paraissait dans *Norma*. C'est avec cette artiste supérieure dans la *Sapho* de Pacini, que l'ouverture de la scène italienne s'effectua au Cercle de la Méditerranée. Douée d'un tempérament dramatique excessivement puissant, la Urban avait une beauté d'expression heurtée, même dure, tourmentée ; visage tragique trahissant les violences des grandes passions. Les emportements seyaient à son être, et son organe lançait ardemment l'imprécation. Sa voix nette, sonore, manquait, il est vrai, de cette douceur qui soupire et qui prie, mais elle possédait la puissance de la bravoure, du commandement, de l'amour outragé.

L'attitude énergique et majestueuse, la démarche ferme et résolue, le port de tête altier, le visage assombri par les orages intérieurs, la lèvre dédaigneuse, la bouche amère, l'âme retirée dans ses yeux profonds et méditatifs, telle apparaissait la Urban drapée dans l'antique péplum. C'était la tragédienne essentiellement archaïque, païenne.

Son opéra de prédilection était cette *Sapho,* qu'elle créa si victorieusement à Constantinople. A ce propos, je citerai une curieuse anecdote qu'elle me conta.

Les Grecs de cette ville, après la première de *Sapho,* ivres d'enthousiasme, faisait prier Alice Urban de vouloir bien, à la fin de la représentation, sortir du théâtre par la grande porte et en costume de Sapho.

Avec étonnement, Alice Urban se rendit à cette invitation, et arriva à la porte au bras de son mari ; le public, formant la haie, l'acclama ! On la fit monter dans une chaise à porteurs couverte de fleurs, et les choristes, tenant des torches à feux de bengale, l'escortèrent pendant que

l'orchestre jouait la finale de *Sapho*. De nos jours, hélas ! plus de ces manifestations admirables qui faisaient honneur aux sentiments du public.

Caractère impétueux et fier, la Urban a toujours agi à sa guise, sans souci des traditions imposées. Elève du baryton Corsi, elle débuta à Milan dans *Lucrezia Borgia*. Mais elle se révolta toujours contre tout enseignement scénique. La veille de ses débuts, Corsi voulait lui faire répéter le drame. « A quoi bon toute cette comédie niaise, répondit la Urban ; quand je serai en scène, je sentirai alors, et l'inspiration viendra. »

Elle fut critiquée, mais triompha hautement néanmoins. Elle ne voulut jamais faire d'avances à la Presse. Ce qui fit dire à son arrivée à Rome, au fameux critique d'Arcaïs : « Il faut que cette femme ait un talent immense ou une prétention colossale pour ne point chercher à nous gagner. » Certes, elle avait l'immense talent ; mais avec simplicité. Elle n'appréciait et ne recherchait que la sincérité.

Alice Urban avait épousé le docteur Hermann Urban, en lui imposant la condition qu'elle n'abandonnerait jamais la carrière théâtrale.

Alors, ce fut lui qui, par amour, abandonna sa profession et accompagna sa femme.

Jeune encore, elle se retira en Bavière, pays de son mari, fils d'un docteur du Roi.

Lui, rouvrit son cabinet de médecin ; elle, se consacra toute à ses enfants, sans oublier ses amis, et je puis dire que sa correspondance avec moi fut toujours des plus constantes et des plus attachantes.

Hélas ! elle mourut, il y a quelques années, après avoir vécu ses derniers jours dans un état voisin de la démence. Mais, heureusement, une inoffensive et affectueuse démence.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XIV

La Bibliothèque — Les vieux Musées — Les Expositions — Quelques Artistes — Anecdotes — Cordier et Nadaud, Rossini et Charlet, Docteur Barety — Ziem, Desboutins — Dépouilles oppimes de la Reine Pomaré — Victor Emmanuel II et Rosa Thérésa Vercellana

La Bibliothèque Municipale date de 1846. Le nombre des volumes était peu important, lorsque la comtesse de l'Escarène fît le don de 4.000 volumes, en 1864. Elle s'accrut ensuite, par les achats et les dons du Gouvernement impérial. Et un Musée y fut adjoint. Deux autres musées existaient déjà : celui de M. Barla, herbier, champignons et géologie, et les musées particuliers de M. Vérany, histoire naturelle ; de M. Baudin, fossiles ; de M. Bruyat, insectes et reptiles ; de M. Coutennier, coquilles et papillons ; de M. Marguet, minéraux ; de M. Gény, herbier, fossiles et minéraux ; de M. Saise, éponges et minéralogie ; de M. Risso, géologie et histoire naturelle. La plupart de ces collections ont été, en partie du moins, transportés au Musée d'Histoire Naturelle, 60, boulevard Risso, et toutes provenaient du pays.

La Bibliothèque possède une collection de médailles, legs du comte de l'Escarène et une autre provenant des collections de M. Guilloteau ; dans cette dernière, des bijoux

de l'époque romaine et des pièces d'argenterie de Napoléon Ier. Elle possède encore des fragments de monuments et des objets antiques trouvés dans les fouilles de Cimiez et du Château et des sculptures grecques.

La Bibliothèque s'est enrichie d'un très grand nombre de volumes, 100.000 environ et plus même; une Bible manuscrite du XIIIe siècle, un livre d'heures du XIV siècle et plusieurs du XVe et du XVIe siècle.

Mais au pays du soleil, de la lumière et de la couleur, les arts s'implantèrent promptement. Le mouvement artistique se développa sous une intelligente et énergique impulsion, et nous voyons à la tête de ce mouvement des personnes influentes du pays et mêmes étrangères, qui s'y dévouèrent avec ardeur, et dont les efforts ont été couronnés de succès, si bien qu'en 1853 une sorte de Société Artistique se forma, sous le nom de Société des Amis des Arts, pour organiser une petite Exposition au Palais de l'Intendance. Le mot palais est bien ronflant pour une simple maison de la rue Saint-François-de-Paule. L'inauguration eut lieu le premier février 1853. Quelques noms célèbres y figuraient.

Plus tard, la Bibliothèque servit en même temps de Musée, puis on lui adjoignit un local sur le boulevard Dubouchage (galerie Portalier). Là étaient groupées des œuvres d'artistes plus ou moins célèbres : Barbieri, Dutertre, Trachel peint par lui-même, Roux, Costa, Mossa; le grand aquarelliste Fricero qui épousa, dans un âge très avancé, une Altesse Impériale russe laquelle s'était énamourée de l'artiste. La famille impériale la renia à tout jamais. Elle ne fut pas heureuse, cette romanesque princesse. J'ai maintes fois rencontré cette altesse déchue chez le comte Charles Laurenti. Grande, svelte, la tête aux traits réguliers, elle ressemblait au tzar Nicolas.

Mais une morne tristesse était répandue sur ce visage impassible, et qu'une parole rare et lente ne venait pas animer. Fricero était alors un vieillard maussade, et bien que grand artiste son art lui rapportait médiocrement. Le bien-être ne régnait donc pas dans la maison. J'en ai gardé une grande impression de tristesse.

Nous voyons encore des œuvres de : Paul Delaroche,

Decamp, Troyon, Diaz, Ciceri, A. de Dreux, Lucas, Dauzat, Lamy, Ferri, Giraud, Loubon, Luminais, Rochegrosse, Brouillet, Clément, Trouillebert, Hugrel, P. Bertrand, Bonnefoy, Bertier, Alheim, Buttura, Chabal-Dussurgey, peintre de fleurs admirable, Cordouan, Lematte, Luigi Loir, Moreau de Tours, Félon, Rossi, Roubaudy, le sec et froid Clérissy, Valenzais, Ziem, Alice Vasselon, Henriette Brown. Et qui domine tout, l'œuvre principale : « Thésée, vainqueur du taureau de Marathon », par Carle Vanloo, né à Nice en 1706.

Il faut aussi admirer les belles œuvres de Carlone et celles d'Alphonse Nègre qui inventa plus tard l'héliogravure.

N'oublions pas deux types bien originaux : le portraitiste Bonjour, résidant fidèle, qui peignait toujours le même portrait et qu'on vit longtemps dans les rues de Nice tout blanc, tout rond, tout jovial comme un bonjour. Puis, un bohème qui prit droit de cité : Marcellin Desboutin. Il mourut à Nice, il y a une vingtaine d'années. Le Musée possède son portrait par lui-même. Sa manière est sombre et dure, c'est pourquoi on ne s'explique pas que l'Etat lui ait commandé la reproduction des Fragonard de Grasse, par la gravure. Un mécontent me disait : Pourquoi l'Etat a-t-il choisi ce Zola de la gravure, pour les Fragonard de Grasse dont les originaux ont été transportés et vendus en Amérique ; puisque les Grassois tenaient à conserver une reproduction aussi fidèle que possible de l'œuvre de ce grand peintre, dont le talent tout fait de charme et d'élégance, contraste avec celui de Desboutin. J'estime que le seul artiste capable d'en fournir la meilleure reproduction était Bouguereau, dont le dessin parfait rappelle la manière de Raphaël.

Mais revenons aux débuts de ces réunions d'œuvres d'art — des Expositions. Elles devinrent intermittentes, très rares même. Et le plus bel essor qui leur fut donné, date seulement de 1877 où, avec la haute compétence et la généreuse initiative d'un grand seigneur du pays, le comte Caravadossi d'Aspremont, une magnifique Exposition eut lieu au Palais Marie-Christine.

On y vendit pour 60.000 francs de tableaux, dès les premiers jours.

L'année suivante, l'Exposition se transporta dans un vaste local de l'Avenue de la Gare, avec le prince Stirbey, comme vice-président.

On admirait au Salon de la sculpture : le maître Etex, dont les œuvres magistrales ont une justesse extraordinaire et une science parfaite d'exécution ; Trabucco, dont le buste de Monseigneur Sola fut acheté par la Ville de Nice ; de la Duchesse de Castries, une belle tête de Chopin, mort, et une Jeanne d'Arc, de grande allure ; un Moïse de Maffei, une Mignon de Calvi, une Phryné de Barzaghi, un bronze de Mlle Abbema, représentant Sarah Bernhardt et un... *fou* de Sarah Bernhardt.

La statuaire était aussi représentée par Cordier qui s'était créé une incontestable renommée, non seulement par son talent de sculpteur, mais aussi par ses compositions polychromes exécutées avec une habileté d'un style incomparable.

On peut en juger encore dans les salles du Casino de Monte-Carlo et par les tympans des portes de la loge du Prince de Monaco.

J'ouvre ici une parenthèse pour cueillir une anecdote :

Cette anecdote, je la tiens de cet aimable et spirituel érudit, de ce savant écrivain des plus distingués, le docteur A. Baréty, lui, qui me sollicita si vivement de publier en volume mes notes et souvenirs. Il me la conta un jour en visite chez moi et de cet air grave et fin, éclairé d'un discret sourire vaguement malicieux.

C'était l'époque où, en un dîner mensuel, se réunissaient : Ziem, Victorien Sardou, Nadaud, Cordier, Charles Deslys, Paul Saunière, le comte d'Osmond, le docteur A. Baréty, etc.

Un soir, Gustave Nadaud, arrivé le premier, s'était assis au salon. Cordier survient, il s'assied à côté de Nadaud, en laissant tomber lourdement sa large main sur les genoux de son voisin, et l'interpelle brusquement et familièrement ainsi : « Eh bien! troubade ? » — « Eh bien ! maçon » — répliqua aussitôt Nadaud.

J'ajouterai que Nadaud que j'ai beaucoup connu, était d'une susceptibilté très irritable. Bien certainement, Cordier n'entendait pas le froisser. Cela me remémore un fait du même genre qui se passa entre Rossini et l'artiste Charlet. Mais Rossini fort taquin par nature, était loin d'être aussi innocent que Cordier.

Autrefois, Jules Claretie narrait ainsi la chose :

« Un jour, Rossini entre, semi-railleur, semi-bon enfant dans l'atelier de Charlet, qui était occupé à dessiner des *grognards* au crayon lithographique.

Rossini se mit à causer, tout en raillant. La raillerie était sa manière. Mais on ne faisait pas facilement *poser* Charlet, comme on dit. La *blague* pouvait répondre aux *lazzi* italiens.

— Qu'est-ce que vous faites là ? dit le *maestro*. Des *bonshommes ?*

— Justement, répondit Charlet.

— Et ça vous rapporte ?

— Oh ! peu de chose : quinze sous par bonhomme. Et votre musiquette ? Rossini fit la grimace.

— Ma *Mousiquette ?*

— Oui.

— Celà dépend. Je compose un opéra pour une ville d'Italie. Si la ville est riche et que l'opéra réussisse, on me le paye bien. Sinon... on ne me le paye pas. Mais, ajouta le musicien, je suis assez riche pour vous acheter un de vos...

— De mes bonshommes ? fit Charlet, qui sentait venir le mot. Parbleu ! En voici un. Tenez. Prenez-le, seulement vous seriez bien gentil de m'envoyer, pour la peine, un petit *tralala,* comme vous savez en fabriquer.

— Un *tralala ?* s'écria Rossini.

— Oui, vous savez, chez la mère Saguet, à Montmartre, nous nous réunissons de temps en temps, un tas de bons vivants, et nous chantons. Des chansosn à boire ; ça fait rire. Alors je ne serais pas fâché d'arriver avec un *tralala* nouveau. Une chanson ! Que diable ! vous composez des chansonnettes comme je dessine des bonshommes !

« Rossini comprit. Il sourit, prit le *bonhomme* de Char-

let, et lui envoya le lendemain, une véritable chanson à boire que Charlet chanta chez la mère Saguet, entre deux refrains de Béranger. »

Cela conté, je retourne à l'Exposition de Nice, et je m'arrête à celle de 1879.

Dans les salles de peinture, je vois des noms bien connus : Landelle, Musin, Gudin, Clairin, Imer, Olivetti, Cassinelli, Bertier, Cousin, Monginot, Brown, Fichel, Gilardi, d'Altamura, Claude, Pradilla, Wahlberg, Defaux, Gigoux, d'April, Hédouin, Berne-Bellecourt, Bignani, Madrazo, Veyrassat, Benouville, Raffaelli, Moutte, Allasson, Muratore, Ebner, Gilbault, Madeleine Lemaire, J. David, Béthune, Jaquemard, Cipriani, Robert, Landriani, Abbema, Barrias, Mossa, Gamba de Preydour, Ziem, etc.

Encore un « à propos » qui vient à point, avec le nom de Ziem qui vécut à Nice, de si longues années, dans sa villa du n° 154 du quartier Sainte-Hélène, villa qui rappelle les habitations tunisiennes. Donc, à propos de Ziem, l'aimable D[r] A. Baréty me contait son dédain pour le bourgeois.

« Je ne connais pas le bourgeois, disait Ziem, du ton le plus sérieux et le plus emphatique, je n'ai pas de contact avec le bourgeois. Lorsque le bourgeois désire acquérir une de mes œuvres, voici comment je traite avec lui : *La matière* est sur le chevalet, à l'entrée de ma demeure, dans le vestibule. Le prix est marqué sur un plateau posé tout à côté, sur une chaise. Le bourgeois arrive, dépose la somme indiquée, prend la matière et l'emporte. *Je ne connais pas le bourgeois* ».

Vraiment ! Eh bien, je suis convaincu que maître Ziem avait tout d'abord connu le *bourgeois*, avant que la gloire eût frappé à sa porte, sinon comment aurait-il fait connaissance avec la gloire et la fortune ? N'était-ce pas le bourgeois qui l'avait présenté ?

Sans l'achat de leurs œuvres, les artistes, tout comme les auteurs et les compositeurs, seraient plus ou moins des bohèmes faméliques. Alors que signifie ce *gros* dédain, toujours grossier, que la plupart (non tous, grâce à Dieu) manifestent orgueilleusement à l'égard des acheteurs et du

public, qui font leur renommée et leur fortune, par le succès et l'argent ?

Un *bourgeois* qui achète doit être poli avec l'artiste qui vend, mais de même l'artiste doit être courtois avec le *bourgeois*.

Pour mon propre compte, avec quel dédain n'aurais-je pas accueilli la *matière* ainsi offerte ! Et avec quel empressement ne serais-je pas sorti sans prendre la *matière*, et sans rien laisser dans le *plateau !*

Qui donc aurait ri le dernier ?

Ziem qui en pleine célébrité *parlait* si haut à Nice avec tant de dédain, oubliait qu'il y était venu en sa jeunesse tout *petit garçon*.

Ziem naquit à Beaune, d'un père ancien mameluk de Napoléon. Celui-ci n'en était pas moins pauvre pour cela, et son fils pendant qu'il suivait les cours de l'Ecole des Beaux Arts de Dijon, inventa les cartes postales pour vivre. Oui, Ziem fut l'inventeur des cartes postales, qu'on ne croit pas si *âgées*. Afin d'avoir quelque argent, il exécutait de petits dessins représentant les monuments, les points de vue de la ville de Dijon et les vendait vingt centimes. Enfin, un jour avec son crayon, son violon et trois sous dans sa poche il partit de Dijon à pied, pour Rome. Arrivé à Marseille dans une extrême misère, il alla travailler dans un chantier comme ouvrier, et à ses heures de repos il crayonnait les portraits de ses camarades ; l'ingénieur le surprit, fut si frappé du talent de ce manœuvre, qu'il s'intéressa à lui, le recommanda au duc d'Orléans. Ce prince lui envoya quelque argent. Il arriva ainsi à Nice, afin de se remettre en route pour Rome. M. White, le consul d'Angleterre le prit en affection et le présenta au fameux peintre Turner, lequel acheta plusieurs esquisses du jeune artiste. Deux ans après, Ziem arrivait à Venise où il trouva sa véritable voie, où sa prestigieuse palette enfanta des splendeurs de coloris, de lumière, de poésie intense. Mais comme on a pu en juger, la célébrité et la fortune lui avaient trop fait oublier ses débuts.

Enfin, je reviens au vieux Musée pour parler des dépouilles oppimes de la Reine Pomaré et rapportées par un Niçois en 1845, le capitaine de la marine marchande

Gignoux, qui les qualifiait de *présents* de la Reine. J'en doute fort si je me rapporte aux lettres de Taup Nicholas au contre-amiral du Petit-Thouars et que j'ai consultées à Nice même. Et si longuement je les reproduis, c'est qu'elles émanent d'un Niçois. Or, je me demande si la reine lui avait vraiment donné ces dépouilles opimes, vu la nature de ces objets qu'on peut voir au Musée de la Ville de Nice :

Sa couronne de paille de maïs tressé avec un nœud sur le devant, un brûle parfums, huit boucles d'oreilles ivoire et os, trois flûtes, une jupe, le poinçon de la reine (sic), manches d'échasses sculptées dans du bois brun sombre, six pièces d'étoffes, deux poignards, deux calebasses, etc., tout cela sous vitrine dans une grande salle, riche de plusieurs belles collections.

L'anecdote est d'autant plus intéressante que d'autre part, les circonstances dans lesquelles se trouvait la reine Pomaré à cette époque, me font douter encore bien davantage du geste amical et généreux de l'infortunée souveraine. Car je relève parmi les documents que j'ai consultés à la Bibliothèque de Nice, ce passage d'une lettre de Taup Nicholas au contre-amiral du Petit-Thouars (4 juin 1843) :

« C'est sous l'influence de la peur, résultat des menaces qui lui sont faites, qu'*Elle* a signé, et je suis certain que si vous aviez eu connaissance de ces faits vous n'auriez pas sanctionné de tels procédés, vous dont la Nation tient le premier rang par sa courtoisie chevaleresque ».

Ah ! parlons-en de la courtoisie chevaleresque quand on va *prendre* le bien d'autrui, voler, saccager, massacrer, torturer sous prétexte de coloniser pour *civiliser* les gens ! Quelle sinistre ironie ! Quand une nation se livre à de pareils procédés et que la loi du plus fort est de son côté, c'est la gloire. Si elle est la plus faible, c'est la honte. Et si des individus commettaient seulement un ou deux de ces actes ce serait pour eux le bagne ou l'échafaud. Et je donne des preuves à l'appui.

Je vais transcrire ici quelques extraits d'un procès-verbal relatif à une réunion de chefs taïtiens, chez le gouverneur de Taïti Bruat,

La scène se passe en 1843. On verra avec quelle incroyable inconvenance on s'adressait à cette pauvre reine qui était chez elle, qui était femme et qui avait droit, elle et les siens, à des rapports au moins polis. Parmi les voleurs de grands chemins, il y en eut pleins d'égards, de courtoisie pour leurs dévalisés.

Or, le 3 mai 1843, M. Malmanche, chef d'état-major et aide de camp de M. le Gouverneur, se rendit à bord du yacht anglais le *Basilic* pour demander au capitaine l'autorisation de laisser le chef de Moréa (Eïmès) parler avec la reine Pomaré des affaires du pays. « M. Hunt, le capitaine était absent, l'officier qui était à bord dit ne pouvoir prendre sur lui d'accorder l'autorisation sollicitée pour les chefs. M. Malmanche descendit alors du *Basilic* et se rendit à terre chez le capitaine, qui n'objecta aucune difficulté à ce que les chefs de Moréa communiquassent avec leur ancienne reine ; il remit à M. Malmanche un billet portant ordre à son second de laisser monter ses chefs ; mais s'étant ravisé, M. Hunt accourut à bord de son navire où il arriva en même temps que M. Malmanche.

« Son premier soin fut d'imposer silence d'un ton de colère au chef qui avait commencé d'entretenir la reine. Ne parlez pas, s'écria-t-il, écrivez ! s'avançant ensuite vers la reine et avec beaucoup d'irrévérence. *N'est-ce pas, Pomaré, lui dit-il, n'est-ce pas qu'il faut écrire !*

La Reine tenait la tête baissée ; elle ne comprenait rien sans doute à ce que lui disait M. Hunt, car il lui parlait en anglais. Comme il avait besoin d'un interprètre, M. Hunt chercha de tous côtés ; puis, apercevant le mari de la reine, qui se tenait à l'écart, il le prit *par le collet* et lui dit avec humeur : « Venez, vous comprenez l'anglais, vous direz à ces chefs que je ne veux pas qu'ils parlent à la reine ; je veux qu'ils écrivent ». Le mari de la reine exécuta cet ordre de très mauvaise grâce (cela se conçoit aisément) et fut ensuite reprendre sa place.

« Malgré l'intimidation du capitaine, les chefs lançaient toujours quelques paroles à Pomaré, et comme M. Malmanche causait avec M. Hunt et que la conversation était animée, la reine put répondre, mais toujours avec un sentiment de crainte. M. Malmanche interrogea alors un des

chefs qui parlait un peu l'anglais. Celui-ci répondit que Pomaré voulait bien aller à terre, mais quelle devait recevoir une lettre signée de tous les chefs, par laquelle ils lui conseillaient de prendre cette détermination. A ces mots, les chefs firent savoir à Pomaré qu'ils allaient descendre et signer la lettre désirée.

« En quittant le *Basilic,* le chef de Moréa tendit la main au capitaine Hunt. Celui-ci la prit ; puis, s'apercevant de ce qu'il venait de faire, probablement par mégarde, il s'écria : *Comment ai-je pu serrer la main d'un* « *rascal* » *de la sorte* ».

Quelle grossièreté et quel abus de la force !

Mais continuons : « Pendant cette visite à bord du kertch, visite qui n'a pas duré moins d'une heure, la conversation entre M. Malmanche et le capitaine roula sur divers sujets ; mais le capitaine Hunt souvent répéta que si Pomaré n'était pas depuis longtemps à terre, c'est qu'elle craignait d'être *mise aux fers* (*! ?*)

« Mais si réellement elle éprouve cette crainte, dit M. Malmanche, vous pouvez la détromper, car vous savez fort bien que depuis que Papeïti appartient à la France, nulle femme n'a été mise aux fers. — Je vous demande pardon, reprit le capitaine Hunt ; j'ai vu moi, de mes propres yeux, un de vos officiers de police *prendre une femme par le bras* et lui dire : *Allons, en prison, tu es Pomaré !* » M. Malmanche aussitôt coupa court à cette conversation en disant : « Je suis trop gentleman pour vous donner un démenti ».

Le lendemain, d'après la demande faite la veille par Pomaré, disait-on, M. Malmanche se rendit de nouveau et avec les mêmes chefs indiens, à bord du kertch anglais. Il était porteur d'une lettre de M. le gouverneur qui rassurait Pomaré sur les craintes qu'elle avait d'être mise aux fers. Le capitaine Hunt exigea une demande écrite de M. le gouverneur que lui remit M. Malmanche.

« Pendant ce dialogue, Pomaré était assise sur une natte. Elle semblait lire ce que les chefs venaient de lui donner. Comme le temps s'écoulait, et que les chefs ne parlaient pas, M. Malmanche dit au capitaine anglais : « Mais que fait donc la reine ? Quelle est sa réponse ? » Celui-ci s'approcha d'elle, prit une lettre placée près de là,

et la remit à Pomaré. Ne sachant pas que c'était la réponse qu'on devait lui donner, M. Malmanche ne fit pas grande attention à cela. Comme il voulait enfin connaître la décision de Pomaré, il réitéra sa demande. Cette fois la reine présenta à M. Malmanche le pli qu'elle venait de recevoir des mains du capitaine anglais un moment auparavant.

« S'adressant au capitaine Hunt, M. Malmanche dit alors : « Cette lettre n'est pas écrite en réponse à celle que je viens d'apporter ».

« M. Hunt soutint le contraire, M. Malmanche reprit : « La reine Pomaré n'est pas libre, vous la tenez au secret. » Puis, il pria un parent de la reine de lui demander si le gouvernement accordait ce que la lettre qu'on venait de lui remettre contenait, elle consentirait à descendre à terre ; Pomaré n'osa répondre. Le capitaine anglais la faisait trembler. M. Malmanche en fit l'observation. « Si vous voulez, lui dit le capitaine anglais, je vais tourner le dos, et vous verrez qu'elle ne répondra pas davantage. — Oui, répartit M. Malmanche, pas plus qu'elle n'a écrit, car je jure que j'ai eu continuellement l'œil sur elle et qu'elle n'a pas écrit un seul mot. — Je n'en sais rien, dit le capitaine. — C'est vous, poursuivit M. Malmanche qui menez la reine, c'est vous qui avez écrit la lettre. Vous lui dictez toutes vos intentions. J'informerai le gouvernement que Pomaré n'est pas libre à votre bord.

— Je conviens que je lui donne des conseils ; c'est même mon devoir, car c'est une pauvre femme qui ne comprend rien ».

Cette pauvre femme ne comprenait que trop, et son attitude le prouvait surabondamment.

Là-dessus, M. Malmanche descendit dans son canot, emportant la prétendue lettre de Pomaré et en rejetant toutes les difficultés sur le capitaine Hunt.

Le 4 mai, après le retour des chefs du hertch, la séance s'ouvre de nouveau. Le chef Taïrapa dit :

« Louis-Philippe, notre gouverneur, vous les chefs de Moréa et Taïti, voici ce que j'ai à vous dire. Nous sommes allés à bord du navire anglais : nous avons remis votre lettre à notre reine Pomaré. Aussitôt un pli *écrit et cacheté d'avance* nous a été donné comme contenant la réponse.

Pomaré n'a pas voulu répondre à nos questions, seulement, elle nous a dit : « Pourquoi me tourmenter, vous autres chefs, laissez-moi tranquille ».

Que pouvait-elle contre ses deux formidables ennemis ? Opprimée, désemparée, brutalisée, trompée, mise au *secret*, elle avait perdu confiance même dans les siens les plus proches ».

Pauvre reine dépossédée !

Pauvres *civilisés* qui, pour ces hauts faits, s'intitulent les propagandeurs du Progrès !

Que de réflexions nous suggère la contemplation de la couronne de paille de l'infortunée reine Pomaré au Musée de Nice !

A ce Musée se trouvait aussi le portrait de la comtesse de Mirafiori, morte en 1885.

Le 7 novembre 1848, une intéressante nouvelle parvenait à Nice. Le roi Victor-Emmanuel II épousait une Niçoise, Rose-Thérèse Vercellana, née à Nice le 3 juin 1833, fille de Jean-Baptiste Vercellana, soldat de la Garde Impériale française, et le roi la créa comtesse de Mirafiori et de Fontanafredda. Elle mourut le 27 décembre 1885. Deux enfants étaient nés du roi : Victoire, mariée au comte Spinola Grimaldi, et Emmanuel, qui épousa la fille de Gaston Larderel, comte de Montecerboli.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XV

Madame Rattazzi — Sophie Cruvelli Vicomtesse Vigier — La Princesse Souvaroff — Anecdotes

Mme Rattazzi, née Bonaparte-Wyse, mariée en premières noces à M. Solms, et en dernières noces au comte de Rute, était très répandue dans le monde. Frondeuse, tapageuse, fort jolie femme, avec de beaux yeux, malheureusement très myopes, un sourire séducteur, mais figé sur des lèvres roses. Très coquette, très intelligente et spirituelle sans mesure, Mme Rattazzi affichait son indépendance sans borne. Je la connus chez le comte Charles Laurenti, lui-même très homme du monde et Mécène à ses heures. Or, la princesse de Lettres qui écrivit: « Nizza la Bella », causait à souhait; mais, la conversation devenait pénible, car elle était très sourde. Très jeune alors, je la regardais avec curiosité. Bref, Mme Rattazzi chantait

en vers sur sa lyre, les louanges de Nice, et en prose, quelques épigrammes.

Petite ville fortunée
Reine de l'horizon vermeil,
Seuil de la Méditerranée,
Où l'azur sourit au soleil !

C'est en soupirant qu'on te quitte,
Et l'on ne part qu'avec l'espoir
De revenir vers toi bien vite ;
Qui te connaît veut te revoir !

On sait que cette grande dame *bas d'azur,* fut pendant de longues années, une hivernante fidèle et passionnée, décrivant les beautés et les attractions de Nice, sa société, sa vie, ses plaisirs mondains, et, d'une pointe acérée, elle traçait maintes silhouettes de cette société brillante d'antan.

Quelques-uns et quelques-unes trouvent grâce cependant : la belle Mlle Mathilde de Cessole, d'allure indépendante, esprit primesautier non cultivé et fort peu bienveillant, néanmoins ! La jolie Mme Audiffret ; des beautés en vedette telles que : la Princesse de Cantacuzène, Mme Flory, Mlle Willing, Mme Kanshine, la princesse Carolath, la duchesse de Beaufremont, etc. Puis, viennent : M. Gavini, alors préfet des Alpes-Maritimes, et qu'elle qualifie le plus fin et le plus conciliant des fonctionnaires ; M. Frémy, le spirituel financier ; M. de Sanafé, le diplomate élégant, le beau diseur ; le bienveillant prince Stirbey, le baron de Nervo, le sigisbée de toutes les jolies femmes, et j'ajouterai le plus cancanier des hommes, et sans aménité aucune, loin de là ! la princesse Souvaroff laquelle, entre parenthèse, remplit Nice du bruit de ses excentricités de toute nature, scabreuses ou non.

C'était à cette époque, une belle joueuse. Et Mme Rattazzi conta un acte si généreux de la folle princesse qu'on doit, d'autant plus, le faire connaître. Voici l'anecdote :

La princesse Souvaroff revenait de Monaco, où dès son arivée à Nice, elle courait s'installer à une table de trente-et-quarante. D'ailleurs, elle y avait gagné sa villa de la Promenade des Anglais, elle revenait donc et, dans le wagon où elle se trouvait, étaient un homme et une petite fille. L'homme gardait un morne silence, la petite fille pleurait. Au bout de quelques minutes, la princesse impatientée dit :

— As-tu bientôt fini de pleurer petite ? C'est ennuyeux, sais-tu ?

— Pardonnez-lui, Madame, répondit le père, moi je voudrais bien pleurer aussi, mais je n'ai plus de larmes !

— Pleurer ! pleurer ! C'est bel et bien, mais pourquoi pleure-t-elle et de quoi voudriez-vous pleurer ?

— Hélas !

— Enfin !

— Je suis un homme perdu, Madame ; les affaires ont mal tourné ; c'est demain ma dernière échéance, j'avais compté sur un vieil ami qui m'a refusé... Ma petite fille pleure parce que son père sera demain en faillite et moi je voudrais bien pouvoir pleurer..

En ce moment le sifflet de la locomotive annonçait l'arrivée à Nice.

— Combien vous manque-t-il ?

— Mais quatre mille francs au moins.

La princesse Souvaroff, sans ajouter un mot de plus, fouilla brusquement dans son sac de voyage, prit cinq billets de mille francs qu'elle mit dans la main du malheureux ; puis, ouvrit la portière et s'élança sur le quai.

Voilà une bonne action qui rachète bien des... extravagances !

Mais hélas ! ouvrons une parenthèse, les plus belles folies même, ont leur lendemain. On m'a dit pendant la guerre, que la prodigue princesse, que la dissipatrice grande dame slave, très âgée, n'ayant plus aucune fortune, vit très retirée du monde.

Quant à Mme Rattazzi, revenons à sa tapageuse personne. Enivrée de réceptions, de bals, de fêtes, du besoin de se faire voir, de se faire admirer, de faire briller son esprit essentiellement français, Mme Rattazzi, dis-je, chroniquait avec ardeur, persévérance et amour !

Elle se répand en éloges fleuris sur les cercles et les casinos, les réunions brillantes et bruyantes. Son humour ironique et gai sait dégager le beau réel du ridicule fardé ; et nous charme par son style poétique, élégant et bien parisien.

« Nice sans Casino, s'écrie-t-elle, serait une ruche sans miel, un kari sans piment ! » Elle en célèbre l'emplacement (et elle a raison), l'aménagement et la sage organisation. L'admission est fort difficile et les cartes personnelles sont signées par le directeur, M. Léopold Amat et le préfet, M. Gavini. La fashion niçoise et la haute colonie étrangère s'y donnent rendez-vous ; le faste des réceptions et des bals est merveilleux. « C'est le joyau de Nice, ajoute cette princesse de Lettres, ce petit palais d'un cercle international est un des plus beaux établissements de ce genre qui existent en Europe, il est à peine ouvert et réunit déjà près de *trois mille* souscripteurs ».

La haute vie à Nice, la passionne, le casino la séduit, le cosmopolitisme l'enchante, les promenades la plongent dans un ravissement perpétuel ; mais les désillusions, les réalités présentes et décevantes font pétiller sa verve et douchent quelque peu ses souvenirs enthousiastes.

Ainsi, Mme Solms nous parle du peu de fidélité de la société niçoise qui tourna, dit-elle, le dos à sa tante la princesse Pauline, aux jours de détresse.

Mais où Mme Solms avait-elle vu qu'on ne fait pas de même dans toutes les villes du monde entier ?

A ce sujet, je relève ce que la princesse Pauline écrivait à la baronne de X... : Elle avait été si bien reçue, si fêtée, si choyée, lors de son premier séjour à Nice, au temps de sa prospérité, disait-elle, qu'elle songea à y revenir, à l'heure de la disgrâce. Mais pas un des anciens courtisans de la princesse ne rappela à la femme, les protestations de dévouement qu'on lui avait si chaudement prodigués d'abord. Plusieurs dames qui s'étaient estimées heureuses et fières de la chausser (sic) passèrent devant elle sans la saluer quand elle fut malheureuse.

Enfin voici un fragment de sa lettre à la baronne de X.. :

« Je ne puis vous donner une idée de la mauvaise réception qu'on m'a faite ici. Quand je pense à toutes les bassesses d'autrefois, je suis indignée. Mme de X... a fait passer, hier, sa voiture devant la mienne au cours ; vous vous rappelez qu'il y a quelques années, elle m'embrassait les pieds devant vous ».

Mais tout cela n'est-ce pas de la comédie humaine, des scènes qui se jouent dans toutes les sociétés et dans tous les pays ?

Cela prouvé, place à Sophie Cruvelli, baronne, puis vicomtesse Vigier. Je dirai d'abord que le vicomte Vigier, grand admirateur de Nice, se dévoua à sa prospérité par ses largesses, la formation de comités des fêtes et des aides pécuniaires qui dénotaient une noble générosité et une fortune considérable.

Sophie Cruvelli, après son mariage avec le vicomte Vigier, vint souvent à Nice. Elle y passa des hivers et fit construire la villa vénitienne, au Lazaret, villa magnifique, aux belles palmeraies, aux vastes parterres de gazons fleuris. Puis, un beau jour, elle s'y fixa définitivement. Ici, jetons rapidement un coup d'œil sur ce que fut et était devenue Sophie Cruvelli, baronne et vicomtesse Vigier. Allemande — Sophie Cruvell — italianisa son nom. C'était la grande mode alors, et l'artiste n'en paraissait que meilleure et plus illustre. Mais laissons cette parenthèse. Elle vint à Paris en 1854, au Grand Opéra, où elle débuta dans les *Huguenots*. Le succès fut inimaginable. Voici une chronique de l'époque : « Quelle prodigieuse quantité de fleurs on a jetées sur la scène, aux pied de la débutante, après chacun de ses morceaux ! Le plancher du théâtre en était jonché ; l'action était forcément suspendue pendant plusieurs minutes, afin de donner aux gens de service le temps de les ramasser. Quelqu'un nous disait que le lendemain au matin on n'a pu trouver dans tout Paris de quoi faire le plus modeste bouquet, nous le croyons volontiers ».

Mon Dieu ! que cette sorte d'enthousiasme est lointaine.

Et où sont les neiges d'antan et les roses de l'an dernier ?

Néanmoins, un critique G. Bousquet reprochait à Sophie Cruvelli certaines négligences et d'employer des

moyens d'effets critiquables, de ne pas toujours montrer un juste sentiment de la scène, mettant fréquemment, à la place d'une passion profonde, une exagération complètement opposée au caractère du rôle qu'elle incarnait. Je n'ai connu Sophie Cruvelli que baronne Vigier et âgée ; mais un de ses contemporains a écrit une anecdote concernant la Frezzolini, l'incomparable *prima donna,* et la Cruvelli. Elle est typique et donnerait raison à G. Bousquet.

La voici : En 1852, assistait aux essais de la Cruvelli, dans *Norma,* la Frezzolini. Pour se rendre à sa loge, elle traversa le foyer accompagné de Baroilhet ; on se rangeait sur son passage, marchant lentement et majestueusement avec une allure de Junon. Au trio de *Norma,* elle se leva et sortit en claquant la porte de sa loge. « Je m'indignais de cette impolitesse ; plus tard en l'entendant, dit le conteur, je compris comment, elle, la correcte, la classique, l'idéale *Norma* était presque autorisée à désapprouver *tapageusement* les magnifiques brutalités de la Cruvelli ».

Après une succession ininterrompue de triomphes inimaginables, ou indescriptibles, le bruit se répandit dans Paris, que Mlle Cruvelli se livrait à des fugues retentissantes. En effet, dès l'année de ses mémorables débuts à l'Opéra, en octobre 1854, elle faisait une fugue le soir même d'une représentation. L'administration de l'Opéra la menaça, alors, de mettre ses meubles sous séquestre et de saisir ses économies chez M. de Rothschild. Sophie Cruvelli avait à ce moment 100.000 francs d'appointement, et elle en désirait le double. On ajouta 50.000 francs de plus. Elle revint et fut accueillie sans reproche. Cette fugue inattendue et bizarre me fut contée par le regretté Ernest Pillette, qui, dans ses dernières années, était correspondant de mon journal *L'Union.* Et voici ce qu'il m'écrivit :

« Mon cher Rédacteur en chef,

« Dans une de vos causeries sur « Nice Autrefois » qui évoque tant d'intéressants souvenirs, vous vous rappelez dans des « mémoires » et critiques du temps, les fugues inattendues et bizarres de la grande cantatrice qui

sous le nom de Sophie Cruvelli, eut sous le second Empire les succès que l'on sait. L'une des plus osées de celles-ci fut certainement celle que vous citez où la représentation commencée — c'était *Les Huguenots* — on attendit en vain l'entrée de l'artiste qui avait jugé à propos de partir sans crier gare, et où l'on dut baisser le rideau. Vous ajoutez qu'il n'y eut pas de protestation de la part du public. Il n'y en eut pas en effet. A cette époque, si différente de celle d'aujourd'hui devenue cosmopolite, l'Opéra comme aussi les Italiens de Ventadour étaient de véritables centres de réunion d'une Société choisie et limitée. Toutes les loges, presque tous les fauteuils étaient occupés par les mêmes personnes ; on se connaissait, on voisinait. Comme les déplacements n'étaient ni si faciles, ni si à la mode c'était pour ainsi dire un même public tous les soirs.

« Celui qui assista à la représentation de la Cruvelli — j'en faisais partie, et ceci n'est pas pour me donner l'âge d'un jouvenceau — attendait avec une certaine curiosité l'entrée en scène de l'Enfant prodigue, de l'Enfant gâtée plutôt, car elle l'était follement.

« Or, le hasard voulut qu'à cette première scène, au second acte des *Huguenots,* où elle interprétait Valentine, elle est accueillie par la Reine avec ces paroles vraiment de circonstance :

« *Valentine viens sans trembler*
« *Dis-moi le résultat de ton hardi voyage !*

« La coïncidence était si frappante, si amusante aussi que de tous les rangs des fauteuils s'échappa une explosion de rires, qui de proche en proche gagna jusqu'à la scène, et l'artiste qui ne parut pas le moins du monde interdite, s'inclina souriante du côté de la salle. Et ce fut là toute la protestation, bien anodine on en conviendra, pour un manque d'égards tel que celui dont il s'agissait, que commit une artiste aimée, et à qui tout était d'avance pardonné.

« Mais à cette époque, je le répète, tout se passait un peu comme en famille : autres temps, autres mœurs.

« E. Pillette. »

En 1855 nouvelle fugue ! Et je lis une chronique de l'époque ainsi conçue :

« On annonce deux événements assez contradictoires au sujet de Mlle Cruvelli ; elle quitterait décidément le théâtre pour se marier, et décidément aussi elle aurait fait à son art le sacrifice de son prétendu. Il est permis d'en conclure que la *diva* hésite encore entre deux engagements dont l'un exclut l'autre. Il est tentant de passer grande dame et d'obéir aux mouvements de son cœur, mais il est bien dur de renoncer à l'Opéra, qui offre à la belle irrésolue cent quatre-vingt mille francs par an (somme énorme à cette époque) et un rôle, à bras, s'il est vrai que Mlle Cruvelli tienne absolument à montrer les siens ». (sic).

Or, le 22 décembre de cette même année 1855, le même journal publiait : « Paris qui fit à ses frais la réputation de tant d'artistes n'a pas su retenir Mlle Cruvelli qui lui échappe par une dernière fugue. La belle cantatrice a oublié que l'on comptait sur elle pour la représentation. Il n'y a que le mariage pour donner de ces grandes distractions ».

En effet, Sophie Cruvelli, sans crier gare ! avait fui pour aller à l'étranger épouser le baron Vigier.

Une fois retirée du théâtre, Nice fut la ville et le séjour de prédilection de la baronne Vigier, et lors des fêtes de charité, elle prêtait son concours en se produisant et dans des opéras, de préférence. Mais l'âge avait fait son œuvre, aussi Mme Rattazzi nous conta comment elle retrouva à Nice Sophie Cruvelli. Elle se souvenait de l'avoir vue personnifiant *Norma*. Cela vaut la peine d'être conté ici. « Je me sentis transportée en esprit, dit-elle, devant cette grande beauté qu'elle prêtait à la druidesse antique, je revois ses admirables bras, la masse de ses cheveux bruns merveilleusement disposés ; j'entends sa voix aux notes graves et profondes. Son apparition semblait évoquer un souvenir ». Elle avait donc laissé à Mme Rattazzi une impression profonde. Elle y pensait souvent, elle y pensait toujours — et vivait dans ce souvenir — souhaitant revoir la superbe héroïne, la grande artiste inspirée ! Ce jour vint. « Dans une matinée, on me montra, dit Mme Ratazzi, une femme très forte, replète, d'un âge mûr, habillée *à l'enfant* avec une robe courte, des cheveux blonds qui

paraissaient ternes et flétris, répandus sur les épaules, une énorme protubérance ou *tournure* de satin rouge d'un volume invraisemblable produisant l'effet le plus bizarre, un grand bâton de pèlerine à la main ressemblant à un gigantesque parapluie. Les pieds robustes prenaient sur le sol un appui solide et semblaient se fatiguer à supporter l'ensemble volumineux et bizarre, anormal, disgracieux, que j'avais sous les yeux... et l'on me dit : « Tenez, de ce côté, regardez, voici la Cruvelli ». Je me récriai, soutenant que la chose était absolument impossible, puisque la Cruvelli était une grande artiste intelligente et brune. « Autrefois, certainement, répondit mon voisin, mais aujourd'hui elle est grande dame, et elle s'habille en grande dame ! !... »

Je cueille encore ce petit croquis que je copie textuellement : « Petite robe rose à mille raies, courte, toute gracieuse, presque folichonne, tendue sur l'abdomen qui fait saillie ; par dessus cette robe, un fourreau bébé de taffetas noir. Les cheveux blonds, sans attaches, tombent sur les épaules, la tête est ornée d'un bourrelet rose avec une petite aigrette noire, un double voile recouvre le tout. Est-ce joli ? Est-ce gracieux ? »

N'avons-nous pas vu, et moi-même souvent soit à l'avenue de la Gare, soit à l'avenue Masséna, l'originale vicomtesse Vigier (alors vicomtesse), ayant des boucles de cheveux rouges sur le front et cousues à son chapeau ; de ce même chapeau s'échappaient, sur son cou, des mèches de cheveux gris ; et ses pieds apparaissaient dans des bottines qu'elle portait comme des mules ! Ce qui lui donnait une démarche des plus bizarres.

Mais ce n'était que des travers fort innocents et dont elle était d'ailleurs fort satisfaite. Elle donnait des fêtes splendides dans sa villa vénitienne et ne renonçait pas à chanter pour les pauvres de la ville. Mais, hélas ! le merveilleux organe ne revivait plus, elle ne pouvait plus personnifier les rôles qu'elle choisissait. Cela devenait pénible pour tous. Ainsi, lors de sa dernière apparition, elle voulut incarner Marguerite, mais son opulente personne était tellement emprisonnée dans l'étroit costume, qu'après l'air

des bijoux, on dut venir à son secours pour l'aider à se relever.

Je déplore sa fin, car la vicomtesse Vigier mourut banalement il y a quelques années seulement à l'hôtel de Paris, à Monte-Carlo, d'une attaque d'apoplexie. On la regretta sincèrement. Son caractère était affable, et son naturel bienveillant.

Aujourd'hui, Mme Rattazzi comtesse de Rute et Sophie Cruvelli, vicomtesse Vigier, reposent au jardin des disparus.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XVI

Nice d'antan l'été — Tableaux vivants — Concerts chez le Comte Appraxine — Les sœurs Ferni —

A Nice, il y a toujours une levée d'ombrelles contre la morte-saison, bien qu'on parle de faire de notre ville une station estivale capable de retenir nos hivernants. — Erreur. — Attirer d'autres étrangers cela est possible, mais retenir les mêmes, j'en doute fort. A de rares exceptions, ceux qui auront séjourné l'hiver sur notre Côte d'Azur, auront toujours le désir de voyager ou de courir les stations d'été en vogue, la Suisse, les Lacs, ou les villes d'Eaux. Mais on a remarqué judicieusement que Nice représente l'été plus de 100.000 habitants et que les distractions y sont loin d'être variées. Toutes se résument en la Musique Municipale du Jardin Public et les Cinématographes.

Un grand nombre de personnes sont persuadées que ce n'est qu'aujourd'hui qu'on se plaint de cette insouciance. Autre erreur ! Lisez plutôt ce qu'écrivait, il y a de fort longues années un gentilhomme, écrivain à ses heures, et

qui vint hiverner quai du Midi pendant plusieurs hivers consécutifs, le baron de Bazancourt.

Voici ce qu'il écrivait en avril 1854 :

« Nice, maintenant qu'il n'y a plus d'étrangers et que nous sommes entre nous, laisse-moi te dire encore une fois, que tu es vraiment par trop indifférente et dédaigneuse de ce qui ne se rapporte pas exclusivement à ton commerce sèchement et platoniquement matériel. Tu donnes l'hospitalité de tes maisons à louer, et pas autre chose. » Et M. de Bazancourt s'afflige et se lamente. Il se console quelque peu avec la pluie et l'installation du gaz à Nice !

« La pluie est enfin venue, s'écrie-t-il, la pluie tant demandée par les bourgeons du printemps et par les germes affamés des moissons gémissantes. Aussi les oliviers ont souri dans la personne de leurs propriétaires qui ont fait des rêves d'huiles et d'olives, dans les familles on a bu à la santé de la pluie, et on l'a entourée de tout l'enthousiasme et de tous les honneurs que l'orgueilleuse pouvait désirer. Il pleut des pièces de cent sous, a dit un Niçois dans un moment de joie folle. »

Pauvre de Bazancourt, s'il entendait les injures qu'on lance, aujourd'hui, à la pluie, et s'il voyait combien les oliviers sont dédaignés et maltraités !...

Il n'y a guère que les maisons de rapports qui comptent!

Son autre joie, non moins justifiée, s'exhale ainsi :

« Le 24 avril 1854, la ville de Nice, je me trompe, la moitié de la ville de Nice, a enfin été éclairée au gaz. Les vieux réverbères se sont éteints dans le silence de l'ingratitude, dédaignés, honnis, conspués, sans un ami pour saluer leur grandeur passée. »

Bazancourt a été un chroniqueur, non Niçois, mais de Nice, élégant, mais léger de comptes rendus en ce qui concerne les événements mondains. Il vous signale telle ou telle anecdote concernant Mme V..., M. B..., la Princesse X..., un Diplomate, Mlle P..., sans plus ample indication : Dans la même saison on pouvait compléter les noms, et les anecdotes prenaient une saveur plus ou moins piquante, mais à 80 ans de distance, impossible de s'y reconnaître. Çà et là, on peut glaner un fait important, une

date, une anecdote, un document. Mais c'est fort mince de documentation. Néanmoins, il intéresse parce qu'il narre avec esprit et grâce. Ainsi :

Au printemps de 1854 ce chroniqueur gentilhomme, nous apprend que la comtesse Arson de Saint-Joseph a envoyé à l'église Saint-François-de-Paule un bouquet d'une telle dimension que huit hommes le portaient avec peine, mais il ne nous dit pas le pourquoi de ce don. La plume voltige sans se poser. Est-ce parce qu'il était gaucher ? Ce qui ne l'empêcha pas d'être un célèbre escrimeur. Mais reprenons. — Il signale les joyeuses et aristocratiques fêtes dans le parc de la belle, de la splendide villa Arson. Il nous dépeint bien ces petites réunions charmantes où l'on connaissait à peu près tous les visages et qu'embellissaient de leur éclatante jeunesse, les jeunes filles qui vous attendaient sur le seuil pour vous donner les premières le sourire de l'hospitalité. Il nous décrit le peu de consistance du plancher des maisons nouvelles et comment, au beau milieu d'un bal chez une noble étrangère, un large trou se produisit dans le salon où l'on dansait. L'anecdote suivante va prouver encore la fréquence de la chose :

Un étranger voulant donner des fêtes chez lui, loue un appartement. Le salon est peu ou point meublé, selon l'habitude du pays (que nous sommes loin d'une pareille simplicité avec le confort moderne !) mais le noble étranger se console par cette pensée : Il est grand. Il prépare donc tout pour une fête, pour un bal ; son salon peu ou point meublé s'emplit d'arbustes et de fleurs, soudain un coup de sonnette impératif retentit. C'est le propriétaire qui se présente sévère et glacial :

— Vous donnez un bal, Monsieur le Comte ?

— Mais certainement.

— Impossible. C'est absolument impossible.

— Et... pourquoi ?

— Parce que ma maison n'est pas solide.

— Ah, vraiment, eh bien, je n'en crois rien.

— Et je le sais moi, son propriétaire. Je l'ai bâtie *exprès*.

— Comment exprès ?

— La bâtisse coûte cher, Monsieur le Comte.

Le noble étranger passa outre, et ça et là sous les pieds bondissants des danseurs, le plancher s'entrouvrit. Et l'on parla longtemps du succès d'un jeune colonel russe qui n'avait pas son pareil pour s'élancer bravement avec sa danseuse au delà de ces abîmes.

Ce n'est nullement une raison pour que je m'écrie avec Bazancourt : La Danse c'est le salut des nations, le contrepoids de la politique, l'oubli ou le pardon des révolutions !

C'est quelque peu excessif, bien certainement,

Or, ce fut à cette même époque (1854) que la comtesse de Cessole, née de Castellane, eut l'idée de donner en son hôtel de la place Saint-Dominique une soirée de tableaux vivants, et parmi les beautés qui *posaient,* ses deux filles, Mlles Marie et Mathilde de Cessole n'étaient pas les moins belles, surtout la dernière.

Les peintres en renom Ferri et Eug. Lamy avaient composé les sujets. Le premier tableau représentait un *Concert sous Louis XV,* le second, *Un vœu à la Madone,* le troisième, *Rebecca à la Fontaine.* Montés avec beaucoup de soins et de luxe, ces tableaux vivants eurent un succès prodigieux.

Précédemment ce fut en 1846 que les tableaux vivants firent sensation en Italie et en France. Le professeur allemand Keller était venu avec sa troupe exécuter à Rome, et, ensuite au Cirque des Champs Elysées à Paris, des poses plastiques formant des scènes d'une pureté antique et d'une vérité saisissante, disent les journaux du temps. Le plus beau sujet de la troupe était Mme Wilhelmine Keller, femme du professeur Keller, beauté merveilleuse que la statuaire a reproduite à l'infini. Qui ne connaît la statuette d'*Ariane sur la Panthère,* de Dannecker ; Mme Keller (Ariane) y est mollement et majestueusement assise.

Les sujets de cette troupe se présentèrent au début, presque complètement nus pour plus de vérité classique. Mais l'autorité de l'époque leur imposa le maillot en soie *rose,* pour la plus grande indignation des admirateurs de la plastique antique.

En ce temps là le comte Apraxine, russe opulent et digne émule du comte de Cessole, honorait l'art musical et les artistes dans sa belle et ombreuse propriété de Saint-Philippe. Mais, dans des conditions excessivement intimes. Néanmoins, des célébrités mondiales s'y réunissaient avec empressement et une très vive satisfaction. Entre autres : Vieuxtemps, Blumenthal, Seligmann, Rubinstein et les demoiselles Ferni. Deux sœurs, à cette époque deux enfants, et déjà de grande réputation comme violonistes. Il leur arriva un jour une aventure qui leur infligea quelques heures pénibles. C'était toujours chez le comte Apraxine, Rubinstein s'y trouvait, et l'on applaudissait vivement les deux sœurs. Soudain, le maître de la maison les pria d'exécuter une symphonie à livre ouvert avec Rubinstein. Très émues, très troublées, elles commencent avec hésitation, se trompent, et finalement se jettent dans les bras l'une de l'autre en fondant en larmes. On s'empresse auprès de ces jeunes filles, désolées de cet insuccès ; on cherche à les rassurer, à les consoler. Mais elles ne demandèrent qu'une seule consolation, celle de jouer le lendemain la même symphonie. Ce qu'elles firent en toute perfection, et obtinrent enfin le succès souhaité et mérité.

Et le vieux comte de Cessole fit cadeau aux jeunes Ferni d'un Stradivarius provenant de la succession de Paganini.

J'ajouterai que c'est chez le comte Apraxine que se firent entendre pour la première fois, dans le monde à Nice, les chanteurs de la Chapelle impériale de Russie.

Plus tard, nous verrons le baron Von Derwies lui succéder, mais alors avec une somptuosité autant dire royale. Les soirées de Valrose sont mémorables à jamais.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XVII

Affaire des Congrégations — Monseigneur Sola — Manifestation en faveur de Garibaldi — Le Général Turr

Pendant l'été 1880, à l'occasion de l'exécution des décrets du 1er Empire, ressuscités contre les congrégations, une vive agitation s'était produite en France. A Nice, plus particulièrement elle se trouvait justifiée par cette considération que le traité d'annexion de 1860 avait spécialement garanti aux Niçois le maintien de tous les établissements existant à cette époque dans le comté. L'exécution de ces décrets d'une illégalité flagrante avait été fixée au 30 juin 1880. Plusieurs magistrats du Parquet démissionnèrent alors, afin de mieux protester. Le premier substitut du Procureur de la République à Nice, magistrat fort distingué, homme d'une grande loyauté et de valeur indiscutable, M. Bernard-d'Attanoux, rattaché par son mariage avec Mlle Gautier, à une famille très importante du pays, M. Bernard-d'Attanoux, dis-je, fut naturellement du nombre de ceux qui refusèrent de s'associer à cette mesure doublement arbitraire. Le Ministre d'alors, M. de Freycinet ordonna de surseoir à l'exécution, et finalement, pour le moment, les droits des

Niçois, si outrageusement méconnus depuis, furent respectés.

Les couvents de Cimiez, de Saint-Barthélemy, de Saint-Jaume ne furent pas inquiétés.

Néanmoins, la maison hospitalière des Missions Africaines établie à la place Croix-de-Marbre, postérieurement à l'annexion ne bénéficia pas du même avantage.

Dès les premiers jours de novembre, le préfet, comte de Brancion, ancien officier de cavalerie, décida l'expulsion de ces religieux. Craignant une manifestation en leur faveur, il prit des dispositions militaires. Un bataillon d'infanterie cernait la place Croix-de-Marbre, empêchant l'accès du couvent aux amis de ces religieux parmi lesquels se trouvait le fameux Père Dorgère, dont le concours fut depuis si précieux pour la conquête du Dahomey, que la République en fit un chevalier de la Légion d'honneur. Malgré toutes ces mesures, des scènes émouvantes eurent lieu dans la chapelle et dans le couvent au moment de l'expulsion par la police.

Ces faits furent relatés dans les journaux de l'époque, notamment dans *Le Petit Niçois* qui venait à peine d'être fondé par un groupe de réactionnaires. Le premier numéro avait paru le 1er août 1880, il avait alors comme rédacteur en chef le fougueux polémiste Alziary de Roquefort. Ce n'est que quelques années après que M. Borriglione ayant acquis la majorité des actions sous l'administration de M. Pascal Robaglia, donna au journal une autre direction que celle donnée par ses fondateurs.

En 1880 Monseigneur Sola mourait le 31 décembre à l'âge de 91 ans. Il fut évêque de Nice pendant vingt ans, son grand âge lui avait fait donner sa démission en 1878, il eut pour successeur Monseigneur Balain. Depuis cette époque, il vivait l'hiver à la villa Sorgentino, route de Gênes, propriété de la famille Barberis qui lui donna l'hospitalité, et l'été dans les terres épiscopales de Drap, comté apanage des évêques de Nice.

Né à Carmagnola (Piémont), Monseigneur Sola avait été précepteur de Victor-Emmanuel et du commandeur

Nigra. — Il était officier de plusieurs ordres et notamment de la Légion d'honneur. — Très doux, très indulgent, très bienveillant, et charitable jusqu'à la faiblesse, tel était le caractère du digne prélat. — Il passait pour un esprit quelque peu libéral. — Aimé dans le pays, il laissa d'unanimes regrets.

Après avoir été embaumé, le corps revêtu des habits épiscopaux fut exposé dans une chapelle ardente, pendant trois jours. Une foule recueillie lui donna un dernier adieu. Les obsèques eurent lieu le mercredi à la cathédrale, au milieu d'une grande affluence de monde — clergé, autorités, confréries, congrégations, etc., Monseigneur Sola, selon l'usage fut inhumé le jeudi suivant dans les caveaux de la cathédrale de Nice.

Six mois plus tard, le 9 juin 1882, un vendredi, à l'heure même où avaient lieu à Caprera les funérailles de Garibaldi, la ville de Nice faisait une imposante manifestation en l'honneur de cet homme illustre auquel elle s'honore d'avoir donné le jour. A quelque point de vue que l'on se place il faut reconnaître que Garibaldi a su conquérir dans l'histoire une place de premier ordre : sa popularité est si grande qu'on pouvait lui appliquer, aussi exactement qu'à Victor Hugo, ce vers de Coppée :

Il est entré vivant dans l'immortalité.

Si, à Nice, la manifestation en son honneur a été si grandiose, si chaque Niçois avait tenu à y prendre part, c'est que dans notre ville on est très fier de ce compatriote qui, parti de la plus humble condition, avait su si bien faire son glorieux chemin dans le monde.

Dans cette foule mmense qui suivit le cortège, de la place Garibaldi au cimetière, il y avait bien des Niçois qui avaient connu le héros tout enfant, alors qu'il s'amusait au port ; d'autres avaient combattu sous ses ordres, ou connu intimement ses parents, ses amis. Tous, étaient attachés par un lien étroit à ce Niçois dont la renommée a rempli le monde !

A 9 heures, un cortège, comprenant les autorités et de nombreuses délégations, s'était réuni sur la place Garibaldi, décorée pour la circonstance. Le bassin avait été mis à sec et rempli de massifs de plantes ; au centre on avait placé un buste de Garibaldi couronné de lauriers.

Le cortège défila devant ce buste, puis il prit la rue Cassini, pour se diriger vers le Château.

Le but de ce pèlerinage était là, au cimetière, où se trouvent les tombes de la mère et de la femme de Garibaldi, Rosa et Anita.

Divers discours furent prononcés sur les tombes, pendant que l'on y déposait les couronnes et les fleurs, offertes par les diverses sociétés, par la ville de Nice, et par des particuliers. Le nombre de ces couronnes était si grand que, bientôt, les tombes étaient littéralement cachées sous leur amoncellement.

A midi seulement, nous quittions le cimetière, vivement impressionnés par la cérémonie qui venait d'avoir lieu devant les tombes, renfermant les deux plus chers amours de l'illustre Niçois : son amour de fils et son amour d'époux.

Quelque temps après, les dames de Civitâ-Vecchia offraient à la ville de Nice, la calotte de Garibaldi confectionnée par elles. On peut la voir au Musée de Nice. Elle est en velours couleur prune, et ornée de broderie en or de deux couleurs.

Et l'on contemple avec un léger sourire ce couvre-chef d'aspect intime de cet illustre guerrier.

En 1860 la ville de Nice avait offert à son illustre enfant Garibaldi une épée d'honneur. La poignée représentait Minerve appuyée sur un bouclier aux armes de la ville de Nice. Elle était admirablement ciselée et d'un dessein artistique exquis. Cette épée d'honneur témoignage de sympathique admiration de la Municipalité Niçoise fut votée au mois de juin 1859 et fut offerte en février 1860.

A propos de Garibaldi, un de ses plus brillants officiers passait tous ses hivers à Nice dans les dernières années de sa vie, j'ai nommé le général Turr. Né en 1825 à Baja, en Hongrie, il s'engagea comme volontaire dans un régiment d'infanterie Hongroise. Quand la Révolution éclata

il était sous-lieutenant. Au premier mouvement en Italie, il passa en Piémont et fut chargé par le roi Charles-Albert d'organiser et de commander la Légion Hongroise. C'est en cette qualité de commandant de la Légion Hongroise qu'il prit part à la bataille de Novare.

Ensuite, Etienne Turr, aussitôt que la Révolution éclata dans le grand-duché de Bade, y prit du service et fut promu au grade de colonel. De là, il partit pour Londres, Constantinople et la Valachie. Il fut alors reconduit en Hongrie et condamné comme déserteur. Mais le gouvernement Britannique s'interposa et obtint sa mise en liberté. Lors de la guerre d'Italie, Etienne Turr suivit Garibaldi à Varese et devint son chef 'Etat-Major.

C'était un très vaillant soldat et un fort bel homme, de très haute taille, à l'allure martiale, aux moustaches formidables, à la tête énergique. Il avait épousé Adeline Bonaparte-Wyse, sœur de Mme Rattazzi et plus belle encore que cette dernière. Il en eût un fils.

A Nice, le général et sa femme vivaient très retirés dans un bel appartement du boulevard Victor-Hugo qu'ils durent quitter ruinés par l'inconduite de leur fils ! Il mourut à Budapest le 1er mai 1908.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XVIII

Quelques chroniques — Adolphe Dibbel, Bargozzi. — V. Martin — Weiss. — Commandant Ramakers — Programme d'une 1re représentation en France de « Lohengrin » au Cercle de la Méditerranée, avec Mme la Vicomtesse Vigier — Projet d'un théâtre et d'un Hôtel de Ville nouveaux — Projet de Champs Elysées — Mort de Bertall — Mort du Vicomte de Caston. — Bosco.

Maintenant parlons quelque peu sports, autour desquels on mène si grand tapage aujourd'hui.

Il y en eut de tous genres depuis des acrobates tels que le fameux Blondin, dont les exploits firent sensation.

A une hauteur vertigineuse sur la corde raide, entre le Paillon et la mer, il évoluait avec aisance — fumant, lisant. Et, sur un fourneau allumé faisait des crêpes, les mangeait et buvait du champagne à la santé des spectateurs. Il se livrait ensuite aux exercices les plus périlleux avec un admirable sang-froid.

En 1879 on pouvait voir à Nice, Adolphe Dibbel,

l'*Homme-Cheval* viennois, plusieurs jours de suite à la Promenade des Anglais, galoper pendant quatre heures et plus sans être seulement essoufflé. Il fumait sans gêne aucune et parlait sans effort, sans nulle altération dans la voix. Son allure était celle 'un bon cheval ; l'on en percevait la régularité au bruit des grelots qui entouraient sa taille. Cet homme-cheval faisait 20 kilomètres à l'heure, et, chose extraordinaire, nous avons vu sa femme vêtue de vêtements ordinaires, courir pendant longtemps près de son mari et au même trot.

Puis, un M. Bargossi, dit l'homme-locomotive, qui le 13 mars 1881 donna une représentation sur la Place d'Armes, dans une arêne construite pour la circonstance ; M. Bargossi défiait tout coureur à pied et même le cheval le plus vigoureux. Il fit ensuite, le trajet de Cannes à Nice en 2 heures 30.

Nous eûmes aussi : M. V. Martin, surnommé l'*Homme-Hirondelle* qui paria de venir de Paris à Nice en 13 jours, et M. Weiss, l'*Homme-Etincelle* qui battait un cheval monté, sur 72 tours de piste, soit 22.750 mètres.

Rien n'est nouveau sous le soleil.

A cette même époque, aux bains Bonnet, Promenade des Anglais, eurent lieu des expériences de sauvetage. Un nouvel appareil était dû à l'esprit inventif du commandant Ramakers, ex-voltigeur de la Garde-Impériale, bon vivant, haut en couleur et plastronnant. L'appareil se composait de déchets de liège, renfermés dans une enveloppe de toile à voile, et formait une sorte de boule que l'on fixait au corps au moyen d'une ceinture, également de toile. En outre, une poche y était adaptée et pouvait contenir des vivres. Quelle que fut la position de l'homme à la mer, il pouvait se diriger, se reposer, boire ou manger. Les variations du temps n'amoindrissait pas ses qualités, et M. Ramakers ayant déchargé sur ladite sphère un revolver, elle ne perdit aucune de ses propriétés.

Qu'est devenue cette invention ? Je l'ignore. Sans doute où ont été tant d'autres inventions, jusqu'à ce que de plus intrigants et de moins scrupuleux — peut-être— en profitent ?

Mais, à la date du 21 mars 1881, nous enregistrons un événement sensationnel, une chronique mémorable, le Cercle de la Méditerranée lançait la circulaire suivante :

A l'occasion des régates de Nice, première représentation en France de *Lohengrin,* légende mythologique du duché de Brabant, paroles et musique de Richard Wagner. (La scène se passe à Anvers, sur les bords de l'Escaut, l'an 947).

Lundi 21 mars 1881, dans la salle des fêtes du Cercle, à 8 heures très précises du soir,

GRANDE FÊTE DE CHARITÉ

offerte à la ville de Nice par le Cercle de la Méditerranée, au bénéfice des pauvres assistés par le Bureau de Bienfaisance.

Les rôles sont ainsi distribués :

Elsa, (Fille du duc de Brabant)
Madame la Vicomtesse Vigier

Lohengrin, chevalier de St-Graal'. . M. Edouard Scovello.
Premier ténor.

Henri, roi des Saxons . . . . M. Evasio Scolara.
Première Basse du Théâtre Impérial Italien de St-Pétersbourg et de Covent-Garden de Londres.

Comte de Telramund Frédéric, prétendant au trône de Brabant. M. Sante-Athos.
Premier baryton des Théâtres Impériaux de St-Pétersbourg et de Rio-Janeiro.

Orlande de Rabrod, princesse des Frisons. . . . . Mme Wittman.
Premier contralto du Théâtre de Stuttgard et de l'Académie de musique de New-York.

Godefroid, jeune duc héritier de Brabant . . . . Mlle ....

Héraut d'Armes. . . . . M. Puvarell.
Du Théâtre d'Odessa

Pages : Mlles Maufredi, Ferran, Vianello, Bouvard.

Chevaliers d'honneur : MM. Maufredi, Polacco, Ferrario, Vianello.

Cour de la duchesse de Brabant : Dames des chœurs de *Covent-Garden.*

Chevaliers Brabançons, Comtes de Saxe et de Thuringe : Chœurs de *Covent-Garden.*

Chef d'Orchestre : M. le Chevalier Auguste Vianesi. — Directeur des chœurs : M. Biaggini.

Grand orchestre du Cercle des Etrangers de Monte-Carlo, gracieusement offert à la ville de Nice par Mme Blanc et la direction du Cercle.

Eclairage *à giorno.*

Prix des places. — Fauteuils d'orchestre de pourtour, d'amphitéâtre et de grande loge indistinctement. fr. 60 ; loges grandes (entrées non comprises), fr. 300 ; loges petites, fr. 250 ; entrées aux loges, fr. 25.

C'est par une salle merveilleusement remplie que fut applaudie frénétiquement la vicomtesse Vigier laquelle n'avait pu ressusciter Sophie Cruvelli alors âgée de 55 ans.

Beaucoup d'autres événements et de projets, en 1881-1882, qui se réalisèrent ou ne se réalisèrent pas.

D'abord, cet appel de la Municipalité qui siégeait à cette époque à Nice. Elle s'adressait à tous les architectes de France, pour l'édification, par voie de concours, avec prix, d'un grand théâtre et d'un Hôtel-de-Ville, sur l'emplacement des Terrasses qui allaient êtres démolies.

Le théâtre, disait-elle, serait construit à l'ouest de la Mairie nouvelle, pour servir aux représentations lyriques et dramatiques, françaises et italiennes.

L'éclairage à l'électricité primerait celui au gaz.

Une somme de 2,500.000 francs, sans le mobilier, serait employée à cette construction.

La Mairie serait prévue pour une population de 120.000 habitants. Outre les locaux consacrés à l'Administration, qui seraient aménagés avec confort, on édifierait cinq salons de réception pouvant contenir 3.000 personnes et une vaste salle de concert avec un orchestre de 90 musiciens.

La somme à dépenser s'élevait à 1 million 500.000 fr.

Les projets devaient être exposés publiquement.

Enfin, l'ancien théâtre italien serait rebâti et aménagé pour être un palais des Beaux-Arts et la bibliothèque et son musée y auraient été installés.

Un projet encore à la mer !...

Puis, un autre. Il s'agissait d'un Champ-Elysée, à la requête d'un M. Letorey, dont le projet était appuyé par une centaine de commerçants du quartier St-Etienne aux fins d'obtenir les autorisations nécessaires à sa réalisation.

Encore un projet à la mer !..

Les projets sont souvent comme les serments, autant en emporte le vent !

A cette époque, des personnalités de haute valeur, MM. V.-E. Gauthier, Léon Pilatte et Ed. Corinaldi fondèrent un journal indépendant, *L'Eclaireur de Nice,* qui eut une extension rapide. Aujourd'hui, cet organe, dont l'influence est considérable dans toute la région, a pour directeur M. L. Garibaldi, journaliste militant de race, et pour secrétaire général M. M. Ardoin, doué de grandes capacités administratives.

Ce fut aussi en 1882 que mourut cet homme charmant, ce dessinateur inoubliable qui signait Bertal, et qui se nommait Charles-Albert vicomte d'Arnoux, comte de Limoges-Saint-Saens. Bertal était l'anagramme de son prénom. Il illustra tant d'œuvres connues, que la nomenclature en est devenue inutile.

Je le vis souvent chez Sardou et aux réceptions intimes de la Préfecture. Il passait ses hivers à Nice, assez retiré. Mais il professait pour notre Littoral une très vive admiration.

En cette même année, au même mois, mourait à Monaco un prestidigitateur fameux qui vint, maintes fois, se produire à Nice. Ce dernier, lui, tenait à se présenter avec son titre de vicomte — le vicomte Alfred de Caston !

Il était tout chamaré de décorations et il n'avait pas son pareil pour ses tours de cartes, ses séances de thaumaturgie et ses exercices de mnémotechnie.

Mais puisqu'il avait l'orgueil des titres et des grandeurs, il aurait été jaloux, avec raison, de ce noble hivernant qui vint à Nice dans la même année et qui se nommait Ferdinand-Maria-Christina-Urbano-Filippo-Giovanni, 3e prince d'Antuni, né à Rome, le 21 février 1857, mort à Rome le 2 mai 1906, fils du prince Philippe et de sa femme Maria-Milagros-Maria del Carmina-Ampavo-Isabella-Fernanda-Giovanna Munoz y Bourbon, née en 1835, morte en 1903, elle était fille du duc de Rianjavès, marquis de Costellejo, marié morganitiquement à S. M. la Reine Marie-Christine d'Espagne. Le prince Ferdinand épousa, en 1881, Marie, fille du marquis de la Gandava et de la marquise Rosana la Plazola y Limonta.

Quand on prend des noms, on n'en saurait trop prendre. En ce qui concerne le vicomte de Caston, sa réputation ne put jamais égaler celle de Bosco, de prestigieuse mémoire et qui avait récolté des brassées de lauriers, à Nice, en 1860.





NICE D'ANTAN
NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XIX

Incendie du Théâtre Municipal

Il a été souvent question à Nice, de modifier notre Théâtre Muncipal : l'*Opéra* qui fut édifié sur l'emplacement de cet ancien théâtre : le *Théâtre Italien*, de charmante et funèbre mémoire. *Charmante*, parce que dans ce théâtre nous y avons vécu des heures exquises d'art, de mondanité, de lyrisme, de poésie et d'élégance enivrantes. Avec sa façade au péristyle à colonnes, ses sculptures, bustes et bas-reliefs ; avec sa salle du plus pur style italien, où les loges bien découvertes, aux draperies de velours rouge, aux lambris dorés faisaient ressortir les luxueuses toilettes et la beauté des femmes, ce théâtre réalisait la meilleure des conceptions du théâtre et du théâtre lyrique. Les plus grands artistes du monde entier accouraient avec joie pour s'y faire acclamer et couvrir de fleurs. Deux huissiers à chaîne officielle et un grand suisse galonné, avec tricorne et hallebarde, ajoutaient à l'allure princière du monument ; lequel, ainsi que je l'ai déjà dit, dans un précédent chapitre, datait de 1830. Lorsque l'incendie le détruisit le 23 mars 1881, c'était alors le seul théâtre italien de France. Ce théâtre, certes, nous est de char-

mante mémoire — j'ai dit pourquoi charmante, — je vais dire pourquoi funèbre. Beaucoup de mes contemporains ont oublié ce lugubre événement ; et plusieurs m'en ont demandé le récit, ayant, moi-même, échappé miraculeusement à l'incendie.

C'était après une belle journée, à l'époque des Régates et des fêtes ; j'étais arrivé depuis cinq ou six minutes, et, assis aux premiers rangs des fauteuils d'orchestre, j'examinais la salle, constatant combien on était en retard pour une représentation extraordinaire, et j'attribuais ce retard à la fête des Régates. La dernière représentation de Mlle Bianca Donadio était annoncée. Le spectacle se composait de *Lucia di Lamermoor* et du nouveau ballet *Vera*.

Des loges du premier rang, quatre seulement étaient occupées : l'une par le colonel Fischer et sa famille, une autre par Mme et Mlle Conneau et Mlle Pasqualini ; les deux dernières par des inconnus. Au deuxième rang des fauteuils, le docteur Goiran (frère du général, ancien maire de Nice) et sa femme.

Les stalles et le parterre commençaient à être occupés, les loges de troisième, de même, les galeries et le paradis presque bondés.

Tout à coup retentit un fracas paraissant provenir d'une partie éloignée de la scène. C'était une explosion de gaz, dit-on, — mais j'attribuai le bruit à la chute de grands décors. — Presque immédiatement, un grondement sourd se fit entendre et le rideau s'agita violemment. Je crus à une querelle entre des employés du théâtre, lesquels en auraient été aux voies de fait. Au même instant, un mouvement s'opéra dans la salle — on partait — les musiciens se disposaient à agir de même. Croyant toujours à une querelle, je restais, lorsque je vis l'un d'eux, M. Somaschi, escalader la rampe et regarder derrière le rideau, immédiatement, il se rejeta effrayé. — Cette action avait établi un courant d'air, et la toile s'enflamma de telle sorte qu'on eût cru qu'elle avait été relevée par un pouvoir magique. Alors, la scène n'apparut pas seulement en flammes ; mais une fournaise incandescente — le lustre s'éteignit subitement. — La majeure partie des musiciens s'échappa en se précipitant vers l'entrée de l'orchestre, et

la minorité escalada les fauteuils, les stalles jusqu'à la porte du parterre. J'essayai de franchir les portes de l'entrée des fauteuils d'orchestre, où j'occupais le numéro 11, mais une fumée épaisse me fit reculer. Je sus le lendemain, que plusieurs personnes qui voulurent l'affronter, furent trouvées asphyxiées entre lesdites portes et le tambour. Comme j'hésitais à prendre une direction, j'entendis des appels qui partaient du fond de la salle, je me retournai et je vis le premier alto, M. Freri Hector, et l'huissier du théâtre, Cuggia, qui me faisaient signe d'escalader les fauteuils. Ce que je fis aussi promptement que possible. Soudain, une chaleur intolérable m'atteint dans le dos, je me retourne instinctivement et je vois les flammes qui envahissaient les avant-scènes, l'orchestre et les fauteuils. Le gaz s'étant éteint, dès le début, l'incendie seul éclairait la salle.

Arrivés dans les corridors et les escaliers, l'obscurité était profonde. Il fallait une grande connaissance des lieux et ne pas manquer de sang-froid pour se sauver. Ceux qui s'étaient enfuis les premiers avaient renversé les grands arbustes qui se trouvaient à chaque marche de l'escalier. Des personnes tombées pêle-mêle avec les plantes, poussaient d'horribles cris de terreur. Dans cette obscurité, en nous sauvant, nous trébuchions tantôt sur des corps, tantôt sur des vases. Des régions supérieures du théâtre, on entendait des cris épouvantables, des hurlements vibrer dans les escaliers de façon terrifiante. Un moment, en descendant les marches, qui du palier du parterre conduisaient au palier où l'on contrôlait les billets, nous restâmes stationnaires ; il me sembla que ceux qui étaient en avant ne se rendant pas compte que l'escalier tournait, cherchaient à remonter. Cette poussée, des uns contre les autres, me fit croire un moment que nous étions perdus. Grâce à Dieu, il n'en fut rien. Mais, hélas ! il n'en a été ainsi que pour un très petit nombre. A peine dans la rue, je vis encore quelques échappés, parmi lesquels : M. le docteur Goiran, Mme Goiran, le ténor M. Vicini, la basse M. Bettarini, tous deux en costumes, prêts à entrer en scène. Sur le balcon, un certain nombre de personnes appelaient. — On appliqua des

échelles, — elles arrivèrent à terre sans accident ; puis, sous le péristyle apparurent Mlle Donadio et sa dame de compagnie, épargnées miraculeusement. Mlle Donadio, vêtue de son costume de Lucie, tenait enlacée sa dame de compagnie complètement affolée. Avec beaucoup de sang-froid et de douceur, elle cherchait à la calmer et lui prodiguait des soins touchants.

Quelques instants après, le lustre s'écrasait dans la salle.

Pendant ce temps, quel lugubre et indescriptible drame se déroulait à l'intérieur du théâtre ! Une fumée épaisse avait envahi la salle. Rien n'avait été prévu pour une catastrophe, même pour une panique quelconque : corridors étroits, paliers de 4 mètres carrés, portes s'ouvrant en dedans, et peu nombreuses, fenêtres fermées par des volets, pas d'eau dans les réservoirs ; et, une telle incurie que depuis plusieurs jours une forte odeur de gaz se répandait dans le théâtre ; et je me souviens que la veille de ce sinistre, assistant à la représentation du *Partisan,* du comte d'Osmond, je voyais le long de la rampe danser des feux follets, l'odeur du gaz était très forte, et le grand lustre suintait.

Les spectateurs des galeries et du parterre sont suffoqués et c'est une effroyable ruée vers les escaliers qui sont trop étroits, pour la cohue enveloppée de fumée et léchée par les flammes. Toutes les issues sont encombrées, obstruées par des monceaux de corps compacts et carbonisés. Quelques malheureux, pris de vertige, se précipitaient des galeries dans la salle et sont restés dans le gouffre. Des inconnus qui occupaient une loge de premier rang, un irlandais, M. Kennedy et ses deux sœurs ; le beau-frère de l'impresario du théâtre, M. Bolognini, ne purent être retrouvés. Des familles entières disparurent dans la fournaise.

Malgré la promtitude des secours et le dévouement très actif de bon nombre de personnes, le théâtre s'est rapidement et entièrement embrasé, sauf la façade principale ; et les victimes atteignirent un chiffre considérable. Parmi lesquelles on compte des âmes dévouées et courageuses. Un inconnu sauva Mlle Conneau et une autre jeune fille, toutes deux dans une loge de premières, attendaient Mme Con-

neau qui venait de quitter le théâtre pour aller chercher une amie. Le malheureux inconnu, après les avoir conduites saines et sauves dans la rue, rentra pour ne plus ressortir. Un docteur allemand, M. Arrendt Schillingt Von Carronstad, après avoir transporté plusieurs corps du théâtre à l'église ne revint plus. Le pauvre Catani, l'excellente basse-bouffe, qui nous avait fait tant rire, se trouvait dans une loge de troisième ; dans l'escalier, un des premiers, il entendit des cris de femmes affolées, il revint sur ses pas pour leur porter secours. Dévouement inutile. On le retrouva vivant encore ; mais il expirait quelques minutes après. Le musicien, M. Somaschi, qui avait soulevé le rideau comme je viens de le raconter plus haut, s'était enfui ; sa mère qui était aux stalles avait fait de même ; mais à sa sortie, ne la voyant pas dans la rue, le pauvre garçon s'élança à sa recherche au milieu des flammes et son cadavre ne fut pas retrouvé. Un marin, après avoir enlevé un grand nombre de victumes, mourut de la même mort ; des figurants et des danseuses du corps de ballet subirent le même sort.

Enfin, l'église Saint-François-de-Paule était jonchée de cadavres défigurés.

Si l'on parle des secours, il faut avouer combien notre ville était pauvre de ressources à cette époque. Trois petites pompes insuffisantes. Heureusement que celles de la Gare, de la manufacture des Tabacs et du Génie arrivèrent promptement, et que M. Ricci avait eu la présence d'esprit de se faire conduire en toute hâte à Villefranche, demander des secours à l'escadre. Les navires en rade, envoyèrent chacun un canot et une pomp e. Les marins, arrivés en 20 minutes de Villefranche, furent admirables.

D'autre part, le corps des pompiers, commandés par M. Lattès, les douaniers, les soldats du 111e, sous les ordres du général Carrey de Bellemare, du colonel Fischer, du commandant Régnier, etc., la police, sous les ordres de M. Gontier, commissaire central, s'efforçaient de combattre l'incendie.

Les autorités civiles étaient aussi accourues. — Le Préfet, comte de Brancion et ses secrétaires, MM. Le Roy

et Bellivet, le Procureur de la République, M. Nadal et ses substituts, MM. Olivier et Giraud, le Maire et ses adjoints, etc.

L'enlèvement des cadavres fut presque entièrement opéré par MM. Février, de Champmorin, un aspirant de marine, trois matelots et le sculpteur Schaeffer.

Les cadavres furent transportés, la plupart, dans l'Eglise Saint-François-de-Paule, d'autres à la Mairie et à l'Hospice.

Les docteurs Scofier, Goiran, Fighiera, Faraud, Gaziglia, Garnier, de Châtillon, Desjardin, rivalisaient de dévouement, essayant de rappeler à la vie ces pauvres carbonisés et asphyxiés — espérance vaine — et ceux qui respiraient encore mouraient en arrivant au refuge.

Pendant toute la nuit de mercredi, la journée et la nuit de jeudi, le feu n'avait cessé de consumer le théâtre, ne laissant que les quatre murailles entourant un amas de décombres fumants.

On ne saura jamais le nombre exact des victimes, que l'on déclara être de 200, mais il est probable qu'il fut plus élevé. Le lendemain matin, sur les murs de la ville de Nice, on lisait l'affiche suivante :

MAIRIE DE NICE

Un affreux malheur vient de frapper la ville de Nice.

En présence d'un pareil désastre, toute réjouissance publique est impossible.

Les fêtes d'aujourd'hui et de demain n'auront pas lieu.

La Municipalité est certaine que la population toute entière et la colonie étrangère s'associeront à cet immense deuil public.

Les fonds destinés aux réjouissances seront distribués aux familles des victimes et une souscription publique est ouverte à la Mairie.

La Municipalité fait appel au dévouement et à la charité de tous.

Le Maire : Borriglione.

Et le surlendemain, celle-ci :

VILLE DE NICE

Des funérailles publiques seront faites aux victimes de l'incendie du théâtre, à l'Eglise du Port.

Le cortège officiel se réunira à la salle d'asile Saint-Augustin, au pied de la montée du Château, aujourd'hui vendredi 25 mars, à 9 heures du matin.

Les autorités civiles et militaires sont priées de vouloir bien assister à cette douloureuse cérémonie.

Le Maire : BORRIGLIONE.

Dès le matin, tous les magasins sont fermés en signe de deuil et les habitants se sont portés en masse au Château, sur le parcours du cortège, et aux alentours de l'Eglise du Port. — A 9 heures 30, le défilé funèbre commençait. — Un piquet du 111[e] ouvrait la marche, suivi de la musique Municipale, — ensuite toutes les Congrégations religieuses, les Confréries, Monseigneur Balaïn, entouré du Chapitre de la Cathédrale. Le Clergé des paroisses St-Augustin et du Port précédait les cinq chars funèbres, entourés de serge noire, de crêpe, couverts de fleurs et contenant les dépouilles des victimes. — Ces chars, montés sur des prolonges d'artillerie, étaient traînés par des chevaux conduits par des artilleurs en grande tenue. De chaque côté, les Chevaliers Sauveteurs, le Corps des Pompiers et les Cessolines, — derrière, les parents en deuil, la musique du 111[e] de ligne, puis toutes les autorités civiles et militaires. Précédée des appariteurs de la Mairie, Mme la vicomtesse Vigier (Sophie Cruvelli), suivait les chars. Toute la population assistait au triste défilé — c'était lugubrement imposant de voir cet immense cortège descendre lentement du Château, au milieu des longues allées bordées d'arbres de haute futaie.

Arrivés à la porte qui donne sur la place Bellevue, les chars ne pouvant passer, il fallut démolir cette porte.

Une foule énorme, émue et respectueuse s'écartait pour

laisser le cortège parvenir jusqu'à l'Eglise, où un autel provisoire avait été dressé sous les portiques. Là, les chars se massèrent et la cérémonie religieuse fut célébrée au milieu d'un profond recueillement. Les chœurs du théâtre italien chantèrent différentes parties de la messe et, à plusieurs reprises, la Musique Municipale exécuta des morceaux funèbres. C'est Monseigneur Balaïn qui donna l'absoute et une allocution de circonstance fut prononcée par le Maire, M. Borriglione. Ensuite, le cortège reprit le chemin du Château.

Dès le lendemain, des souscriptions furent ouvertes à la Mairie, à l'Evêché, dans les bureaux du *Phare du Littoral,* etc. Parmi les principaux souscripteurs : Mme Blanc et ses enfants, 10.000 francs ; la Société des Bains de Monaco, 15.000 ; le Maire, 500 ; chacun des adjoints, 400 ; MM. Chauvain, 1.000, Vial, 1.000, Gal, 1.000, A. Bounin, 200, A. Barberis, 3.000, vicomte Vigier, 1.000, comte d'Osmond, 500, Rosa Bonheur, 200, baron A. de Rothschild, 2.000, Cercle de la Méditerranée, 5.000, Cercle de Bellegarde, 3.000, Chassepot, 1.000, le Corps des agents de change, 600, la Société Immobilière, 5.000, Société du Gaz, 5.000, la Chambre de Commerce, 500, Cazalet, 5.000, le docteur E. Scoffier, 100, le Consul d'Italie, 1.000, Monseigneur Balaïn, 200, Lafitte, 500, comte de Bethune, 100, comte Rapallo, 1.000, etc.

Les souscriptions s'élevèrent avec une telle rapidité qu'elles atteignirent 200.000 francs, en la ville de Nice seulement.

Hélas ! sur la façade intacte du théâtre on put voir, pendant plusieurs jours, deux affiches colossales de couleur rouge et noire, encore apposées :

Dernière Représentation
de Mademoiselle BIANCA DONADIO
LUCIA DI LAMERMOOR
et le nouveau Ballet VERA
(*Eclairage à giorno*)

Ces affiches que le feu et l'eau avaient épargnées, semblaient une amère ironie !

Douloureuses études du cœur humain.

J'ai vu au plus fort du désastre des groupes, rares il est vrai, composés de garçons et de filles très en gaieté et je les ai entendues dire en riant : « En voilà qui font Saint-Michel ». A la sortie du théâtre, un individu qui venait d'échapper à l'incendie demandait si on lui rendrait son argent — un monsieur indigné, lui répondit à coups de canne en plein visage. Je voudrais savoir le nom de ce dernier ; mais toujours ignorer celui des autres. Il est des monstruosités de cœur aussi navrantes que les plus déplorables sinistres.

Heureusement que les nombreuses manifestations de sentiments nobles et dévoués donnent sinon l'oubli, du moins, atténuent l'âpreté de tels souvenirs.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XX

Dernières tentatives du Théâtre Italien : Ses déplacements ; Athénæum, Théâtre de la Renaissance. — Entreprises malheureuses : La Barlani-Dini, Naudin, Corsi, etc. — Inauguration du nouvel Opéra. — Bolognini. — Sonzogno. — Fin de l'Opéra Italien. —

Hélas ! malgré tous les héroïques efforts de l'impresario Bolognini, au Cercle de la Méditerranée, l'entreprise du théâtre Italien ne prospéra pas. C'était matériellement impossible dans de telles conditions. La Municipalité perdait du temps en délibérations. Si bien que Bolognini me dit en un jour d'insurmontable découragement : « Un homme était bien malade, on ne le soignait pas, et l'on ne se décida à demander un médecin que lorsqu'il fut mort ». Et quand l'entreprise mourut, la Municipalité offrit une subvention de... 20.000 francs ! juste le prix du loyer.

Entre temps, il y eut quelques timides tentatives d'Opéra Italien.

Primo. — A l'Athénæum, situé au boulevard Victor-

Hugo, angle de la rue Ferrero, et transformé aujourd'hui en maison de rapport. Cet édifice avait été construit par une Société pour qu'il y fut donné de grands concerts populaires, sous la direction du maestro Borelli, musicien de très grande valeur et chef d'orchestre parfait. Tamberlick, le roi de l'*ut* de poitrine ; Sivori, l'élève de Paganini ; Mme Conneau, la Barlani-Dini, Marsick, Mme Dory, Mme Essipoff, Mme et Mlle Lablache, la Trebelli, la Palmieri, la Zucchini, Mme Galitzine, le violoniste Simonetti, le violoncelliste Oushorn, etc,. s'y firent entendre dans des concerts sensationnels.

Quant à la tentative d'Opéra Italien, sous la direction de l'impresario Sinico, elle fit *fiasco*. La salle, mal construite, était sombre, triste, la scène trop petite. On se contenta simplement des concerts.

J'assistai à l'un de ces concerts, où le nom de la Barlani-Dini était en vedette, et qui fut un des plus curieux et des plus intéressants auxquels il me fut donné d'assister. Cette cantatrice, déjà sur le retour, était célèbre en Italie et s'était ruinée en prenant la direction, successivement, de plusieurs théâtres ; et il ne fallait pas causer longtemps avec elle pour s'apercevoir de son absence d'esprit administratif. Bref, allégée de son argent, elle pensait en recolter à Nice (on a toujours cru et on croit toujours que Nice est le pays des louis d'or). Elle se présenta à moi, sollicitant mon appui. La Barlani-Dini était une femme petite, trapue, point jolie et très myope, nullement recherchée dans sa toilette, et d'allure batailleuse ; mais douée d'une voix extraordinairement belle, d'une étrange étendue et conduite avec un art tout fait d'intuition et de science innée. Enfin, une perfection absolue. C'était un contralto, et cependant elle chantait aussi les rôles de ténor — oui de ténor. Ainsi, dans une grande ville d'Italie dont le nom m'échappe, on ne pouvait reprendre l'opéra *Il Pirato*, dans l'impossibilité où se trouvait la direction de rencontrer, alors, un ténor capable d'assumer la responsabilité du rôle.

La Barlani-Dini se présente et, en travesti, la moustache postiche collée à la lèvre supérieure, elle joue et chante le rôle avec un rare bonheur. Eh bien ! lors de son

concert à l'Athenæum, quelle ne fut pas la surprise de l'auditoire, en la voyant arriver, sur la scène, en pantalon, habit noir, gilet blanc, tendu sur un abdomen quelque peu rebondi, cravate blanche sous le faux-col, perruque blonde sur des cheveux noirs, et une moustache en crocs à la lèvre supérieure. Le public, amusé, la regardait en riant ne sachant quel parti prendre. Mais lorsqu'elle eut attaqué le *Spirto Gentil* de la « *Favorite* » avec une douceur exquise, un organe bien timbré, un phrasé admirable et un style impeccable, l'auditoire lui fit une chaleureuse ovation. De même, après l'air de *Martha, Une furtiva lacrima* de l'*Elisir d'Amor,* et le duo de *Don Pasquale,* avec la Zucchini.

On l'entendit quelques jours après dans un grand concert à l'Hôtel de la Méditerranée ; mais cette fois en costume de son sexe. Elle chanta à ravir, avec Mlle Zucchini le duo de *Roméo et Juliette,* de Vacaï.

Euffemia Barlani-Dini était fort spirituelle et d'une originalité pleine d'imprévu.

Quelques années auparavant, elle était venue en France au nombre des artistes appelés pour chanter la messe de Verdi. Il paraît, même, qu'elle exhibait une robe de soie canari qui mettait en gaîté l'auditoire. A cette époque, Escudier, le fameux impresario Escudier, jugea à propos de l'engager pour une tournée.

Mais arrivée à Toulouse, une ville de connaisseurs et de juges sévères, la Barlani-Dini n'étant pas payée, déclare ne pas vouloir chanter ; Escudier fait afficher aux portes du théâtre : « *Relâche pour refus de service de Mme Barlani-Dini* ». A l'heure de l'ouverture, le commissaire central vient trouver l'artiste, lui faisant remarquer qu'il a bien voulu se déranger afin d'arranger cette affaire. « Pardon, pardon, interrompit vivement la cantatrice, je constate que c'est moi que vous dérangez ».

Bref, hostilités, la populace s'ameute sous les fenêtres et gronde. Mme Barlani-Dini paraît et demande aux mutins si quand leurs patrons persistent à ne les vouloir payer ils travaillent ? — Non, non, non. — Eh bien ! mes amis, voilà mon cas. La populace approuve, fait volte-face,

et court en fureur sous les fenêtres de l'impresario. Deux jours après on plaidait. L'avocat de la partie adverse débutait ainsi : « Mme Barlani-Dini, une célèbre cantatrice italienne — l'artiste dit : merci. — Silence Madame, s'écrie le Président.

— Pardon, je croyais que je devais cette *politesse.*

L'avocat continue : « S'est comportée comme certes, ne l'eut jamais fait une artiste française, elle a péroré au balcon, etc., etc. — Protestations d'une part, nouveau *silence !* de l'autre. Conclusion : M. Escudier fut condamné à payer son dû à Mme Barlani-Dini laquelle, à son tour, fut condamnée à 3 francs d'amende pour refus de service et à 2 francs pour avoir *péroré* au balcon. « Vraiment ! s'écria l'artiste, est-ce que M. Gambetta qui avait aussi péroré de la sorte deux jours auparavant, a subi la même peine ? » (Hilarité).

Le soir, dans les dîners de Toulouse on servait des *bombes à la Barlani-Dini,* et le lendemain l'excellente artiste, enfin payée, se faisait entendre aux applaudissements de tous.

Elle chanta ensuite à Marseille, sous la direction Campocasso. Elle obtint un succès retentissant dans cette ville.

N'ai-je pas dit que la Barlani-Dini était plutôt laide et trapue, vulgaire d'allure. Lorsqu'elle vint à Rome, dès sa première apparition en scène, il y eut des rires qui se prolongèrent à un tel point, que la pauvre artiste, troublée, fondit en larmes. Enfin, le calme revint, et l'incomparable artiste fut acclamée et reconduite en triomphe à son hôtel.

A propos de laideur d'artistes, j'ouvre une parenthèse pour citer cette spirituelle anecdote concernant Tacchiardi, le père de la célèbre Persiani, un merveilleux ténor du siècle dernier. Il était fort laid et presque un nain, et lors de ses débuts à Paris, des spectateurs firent des observations désobligeantes sur sa laideur, et cela à haute voix. Alors Tacchiardi s'avance vers la rampe, salue et dit :

« Messieurs, je suis venu ici pour me faire entendre et non pour me faire voir ». Aussi, dès qu'on eût entendu l'admirable chanteur, on l'applaudit avec transport, et

l'écouta avec émotion. Le même fait se renouvela donc pour la Barlani-Dini.

Enfin, n'ai-je pas dit qu'elle avait l'allure batailleuse ? Je vais le prouver : dans un théâtre d'Italie, elle venait de jouer le rôle de Roméo, et sortait de la scène, lorsqu'elle se prit de querelle avec un officier qui se trouvait sur son passage. Elle tira son épée et voulut incontinent se battre. Il fallut la désarmer. Je tiens d'elle-même ces anecdotes qui me furent confirmées par des artistes, ses anciens camarades.

Avec tout cela et malgré tout cela, l'Athénæum traîna trois ans encore, et fut mis aux enchères, au prix de 58,500 francs ! ? ! Aujourd'hui, ainsi que je viens de l'écrire — c'est une maison de rapport — *proh pudor !*

Secundo. — La deuxième tentative d'Opéra Italien — qui ne fut pas plus heureuse — eut lieu au théâtre de la Renaissance ou Opéra-Comique, et qui s'élevait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le Temple Israélite et l'Olympia, rue Deloye. M. Taddei, fit de très louables efforts. Troupe excellente avec une délicieuse « prima donna », Mlle Leria, le fameux ténor Corsi, du théâtre Italien de Paris, Pantaleone, Villa. Achille Corsi, dont la voix était fatiguée, car il n'était plus jeune, était néanmoins admirable comme acteur et comme chanteur — superbe d'attitude, beau de style. Il était le gendre de Naudin. Naudin ! que ce nom évoque l'image d'un artiste de la belle école et d'un homme courtois, aimable et sympathique ! Créateur du rôle de Vasco de Gama de l'*Africaine* — ce rôle avait été écrit pour lui par Meyerbeer. C'est à Paris, en 1865, que fut donnée cette mémorable création, et, au lendemain, le critique G. Héquet écrivait : « Il a (Naudin) une voix éclatante, il attaque les notes élevées avec audace, il les soutient avec vigueur ; il a du style, de l'élégance, de la passion même ».

Mais le critique lui reprochait d'être aussi peu acteur que possible.

A Nice, on ne l'entendit que dans des conditions inférieures et... il avait 65 ans ! C'était en 1882. Presque tota-

lement ruiné, à son bénéfice, on donnait la *Lucie,* au théâtre de la Renaissance, avec la prima-donna Senespleda et le baryton Moriami — heureusement bons partenaires.

Naudin était beau et avait grand air. C'était un brun au teint blanc mat, aux dents éblouissantes, au profil régulier. Mais il avait alors 65 ans, et je vis, hélas ! un *primo amoroso* passablement suranné, et cependant un Edgardo non dépourvu de prestige ! Quelle belle, quelle splendide voix encore ! malgré son âge ! C'était rare, rarissimo. Mais aussi avec quel art, quelle science, il mettait en œuvre toutes les ressources d'une méthode exquise, et d'une expérience intelligente, afin de suppléer au manque d'ampleur et de fraîcheur ! Il connut encore, ce soir là, les ovation sincères et bruyantes. Il en était tout ému !

Quelque temps après, il voulut renouveler cet effort, au *Cirque* (quelle déchéance). Pendant l'été de 1883, M. Taddei tentait encore une saison d'Opéra Italien. On monta, pour Naudin *Un Ballo in Maschera,* avec une troupe plus que médiocre.

Toujours imposant dans un magnifique costume, fier d'allure, son entrée fut saluée par des applaudissement frénétiques ; mais soudain, il fut pris d'un tremblement nerveux ; et le public en un silence respectueux lui laissa le temps de se remettre. C'était impressionnant. Hélas ! il eut d'inévitables défaillances. Ce fut pénible, aussi saisissait-on avec joie, les beaux moments pour l'acclamer.

C'était la fin.

Comme homme, Naudin était très bon, très doux et très affable.

Après une existence fastueuse, il dû réduire son train de maison, et vint à Nice, où il conserva longtemps, boulevard Dubouchage, n° 23, un bel appartement, au premier étage, très luxueusement meublé, et rempli d'objets d'art. Il tenait amicalement table ouverte. Sa vaisselle plate était riche et des collections de réelle valeur ornaient les salles. Il recevait en grand seigneur. et j'y ai passé de belles soirées. Un soir, à table, je lui dis : Vous êtes italien et de l'Opéra Italien, vous vous appelez Naudin — pourquoi pas Naudini ? — Parce que, répondit-il, étant Italien, je n'ai

pas éprouvé le besoin de changer la terminaison de mon nom, comme M. Nicolas, qui bien que Français, se fait appeler Nicolini.

Un jour, on vendit tout aux enchères. Et, peu d'années après, en 1890, Emilio Naudin mourait dans une maison de santé de Bologne, l'esprit *perdu* tout comme son illustre camarade la Frezzolini. Je ne puis y penser sans un sincère attendrissement.

A la même époque, vint le fameux tragédien Ernesto Rossi. L'affiche portait : *Ameleto* et *Kean*.

Rossi fut comme toujours, cet artiste puissant, aux superbes élans de passion, aux emportement tragiques. Mais le grand tragédien, alors, fort de corpulence et quelque peu lourd, ne personnifiait pas, physiquement, le petit et maigre Kean. Et l'œuvre, malgré tout son mérite, ne put me satisfaire.

Ce n'était pas ainsi que je me représentais Kean, le grand tragédien anglais. Je ne retrouvais pas, dans toute la vérité voulue, son caractère, son originalité, ses qualités et ses immenses défauts, ou ses vices ; car un homme de génie ne doit avoir que des vices, dit-on, et non des défauts. — C'était un génie alcoolisé, d'abord ivre de misère, puis ivre de gloire, de richesse, d'orgueil, d'originalité aristocratique un jour, plébéienne le lendemain, et finalement ivre, ivre de gin et d'humiliations !

Toute la vie de Kean est un drame exceptionnel ; ce n'est donc point dans des amours sinon vulgaires, du moins banales, que j'aurais voulu voir mettre en scène Kean, mais dans sa vie de famile et de théâtre.

Quoi de plus fécond ? Et la besogne était toute taillée. Je développai le scénario dans ma critique hebdomadaire, et le lendemain, je recevais un mot aimable et plein d'approbation d'Ernesto Rossi. Et quinze jours après, je recevais une lettre très intéressante, très remarquable et de bon style, émanant d'un litérateur de haute valeur : Victor Garien qui fut longtemps rédacteur en chef de deux journaux politiques, à Nice et qui eut le grand tort d'abandonner la littérature pour la politique avec laquelle il fit, d'ailleurs,

fort mauvais ménage, si bien qu'il dût quitter Nice, et s'en alla mourir ignoré aux environs de Paris.

Ne pouvant citer cette lettre *in-extenso,* le lecteur me saura gré d'en détacher quelques passages du plus haut intérêt, et les lettrés en feront leur profit, lettre qui reçut la haute approbation de Rossi, ainsi que m'en fit part le célèbre tragédien.

« Mon cher Directeur,

« Vous avez écrit dans l'*Union,* un article judicieux sur le *Kean,* d'Alexandre Dumas, démontrant que le vrai drame n'avait pas été vu par notre brillant mousquetaire français, dans la vie tour à tour fastueuse et sordide de ce comédien britannique qui eut nom Kean. Il y aurait un drame, ou plutôt l'idée d'un drame, à extraire de votre article intitulé : *Les deux Kean.* Qui osera le faire, après le triomphant romancier qui, dans cette circonstance, a donné à l'histoire de telles entorses qu'elle en restera boîteuse toute sa vie ? Hélas ! ce sont là des points de critique littéraire destinés à défrayer les conversations de quelques oisifs, et à former le goût de quelques lettrés. Rien de plus. *No more !*

« Je viens, à mon tour, vous entretenir d'*Hamlet.* Non pas, grands Dieux ! que je veuille faire apprécier au profane vulgaire ce prodigieux chef-d'œuvre. Il y faudrait une mise en scène, des figurations, une interprétation géniale qui ne sont nullement dans mes moyens. Je n'ai jamais été *impresario,* ni n'ai envie de l'être ; et j'en suis réduit à me donner le spectacle dans un fauteuil, en attendant qu'un directeur intelligent, secondé par un artiste de génie comme Rossi, veuille bien réaliser l'œuvre de Shakespeare telle qu'elle a été conçue, écrite, mise en scène par ce divin artiste.

« Et le peuple lui-même, oui, le peuple alors la saisirait dans l'immensité de ses proportions, au lieu de rester confondu devant une énigme impénétrable qui le renvoie entièrement à vide dans ses foyers. Ennemi des restaurations et des mutilations quelconques dans les œuvres d'art, je ne comprends pas plus un drame de Shakespeare tronqué dans

une ou plusieurs de ses parties que je ne comprendrais l'Eglise Notre-Dame avec une de ses tours en moins. »

....

Et Victor Garcin part de là pour analyser et critiquer la mise en scène du chef-d'œuvre de Shakespeare dans certaines conditions.

Et il termine sa lettre par cette conclusion de superbe envergure.

....

« Marcellus s'écrie : *Some thing is rotten in the state of Denmark.* (Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark).

« Oui, quelque chose est corrompu autour de ce trône où le meurtre, l'adultère et l'inceste se sont assis. C'est la fin d'un règne, la chûte irrémédiable d'une dynastie. Les objets se déforment à la cour de Danemark et s'y réfléchissent comme sur les eaux troubles d'un étang. L'espionnage y fleurit; les grands y parlent comme des bouffons; le courage y devient perfidie et trahison; la beauté, la jeunesse, l'amour prennent insensiblement les traits de la folie. Ce n'est déjà plus qu'une informe caricature de toutes les belles et grandes choses; elle s'efface et va disparaître comme une page arrachée violemment des annales du Danemark.

« Pour fortifier, en terminant, la valeur de ce commentaire, je reviendrai un instant sur la scène caractéristique du quatrième acte (passage des troupes de Fortinbras) et sur le monologue d'Hamlet qui la termine (scène et monologue omis par Rossi). Après avoir questionné un soldat et avoir appris que tous ces aventuriers s'en vont conquérir « une motte de terre qui ne vaut pas cinq ducats ». Hamlet s'écrie douloureusement : « Comment resté-je donc immobile ici, moi, qui ai un père assassiné, une mère souillée... autant d'aiguillons qui pressent mon courage et ma raison; et comment les laissè-je, tous, s'engourdir dans un lâche sommeil ! Tandis, qu'à ma honte, je vois la mort prochaine de vingt milliers d'hommes qui, pour une chimère, pour une vaine renommée, vont à leurs tombeaux comme à leurs lits ! »

« Il me semble que toute la pensée du poète est contenue dans ce passage significatif. Et Rossi ne l'a pas vu. La scène est tronquée, comme insignifiante et épisodique sans doute. Tant pis pour le tragédien italien qui, d'ailleurs, déploie dans ce rôle d'immenses qualités de noblesse et de distinction intelligente, d'élégance native et raffinée. Mais il n'a pas vu le côté mystérieux du personnage, il n'a pas traduit la « sublime inquiétude » de ce rêveur aux prises avec la réalité. Son Hamlet est trop calme, trop pacifique. Ernesto Rossi a une tête d'empereur romain et et des épaules charpentées comme Atlas pour porter un monde. Et cependant il succombe sous le fardeau. Pareil au saint Christophe de la légende, que le poids du petit Jésus faisait ployer comme un roseau ; cette façon de géant ne peut porter l'œuvre radieuse du poète britannique.

A vous, « Victor Garien ».

Enfin, en 1885 on inaugurait le nouvel Opéra, reconstruit sur l'emplacement de l'édifice incendié.

Le vieux théâtre italien relativement petit, mais de style non sans élégance, était remplacé par l'opéra actuel, beau monument, mais trop massif, qui paraît posé sur le sol avec lourdeur, sans la majesté des marches. C'est M. Aune, l'architecte de la Ville, et de grand talent, qui le créa. Ce monument beaucoup plus vaste et beaucoup plus riche en ornementation, peinture et dorure que le précédent, est d'extérieur plus important. A ce propos, je rappellerai que l'ancien Opéra Italien possédait sur la façade — côté de de la mer — un fort beau et curieux cadran solaire, qui fut respecté par l'incendie et que la Municipalité a relégué dans un dépôt quelconque. Le regretté docteur Baréty avait demandé qu'il fût remis à sa place sur le nouvel Opéra. Le général Goiran (maire alors), l'avait promis. Depuis sa retraite, il n'en est plus question.

Mais, je reviens à l'ouverture du nouvel Opéra.

Bolognini était toujours le directeur, mais les charges étaient augmentées, les frais plus élevés, et la subvention de 35.000 francs, je crois. Aussi Bolognini découragé, se retira du théâtre malade de déboires et d'ennui, pour mourir bientôt après.

Puis, Sonzogno vint. Il se contenta de la subvention, en y ajoutant de sa poche 100.000 francs. Mais en sa qualité d'éditeur il imposa ses *ours*, et quand on lui exprimait son mécontentement, il répondait avec flegme : « Pardon, je m'amuse pour mon argent ». Seulement, la saison achevée, lorsqu'on le pria, avec égards, de changer de système, il répondit : « Libre à vous de le faire, pour moi mon système en cette occurence, c'est de partir ».

Et il s'enfuit à Milan pour ne plus revenir.

L'Opéra Italien avait rendu son dernier chant. Le Théâtre Italien avait vécu !





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXI

Théâtre Municipal. — L'Opéra Français. — Directions : Taillefer, Gunsbourg, Costa, Lafon. — Maestri et Artistes en renom

L'Opéra Italien avait rendu son dernier chant, son chant du cygne, l'Opéra Français claironna son chant de triomphe. En 1888, il s'empara du Théâtre Municipal. Il eût d'heureux débuts et de fort brillantes représentations avec les impresarii Taillefer, Gunsbourg, Costa, Lafon.

L'ouverture s'effectua le 29 novembre par *La Juive,* interprètes : Mmes Marie Laurens, Terrestri ; MM. Devilliers, Bordeneuve, etc. Puis, la création, à Nice, du *Roi d'Ys* avec Mmes Marie Laurens, Terrestri ; MM. Delmas, Manoury, Bussac, etc. *Manon,* avec Mmes Marie Roze, Miranda ; MM. Delmas, Bussac, etc., et la création de *Joël,* opéra de la baronne Legoult, sous le pseudonyme de Gilbert Desroches. Interprètes : Mlle Martini, MM. Manoury, Delmas, Bussac, etc., opéra de valeur et qui eut un réel succès.

Après la direction Taillefer, vint la direction Gunsbourg en 1889. Il débuta par *Les Huguenots* avec Mmes Eva Dufrane, Tarquini d'Or, MM. Chevallier, Dulin. Puis, il

monta *Don Juan* de Mozart avec une délicieuse *prima donna,* toute jeune, Mlle Tylda, et Mmes d'Alba, Tarquini d'Or. Manoury incarnait Don Juan; *Richard III* avec Mmes Richard, d'Alba, Vaillant-Couturier, Devoyod, Saleza, Gardoni — de fort beaux ballets, avec la célèbre et merveilleuse et fantasque Virginia Zucchi : *Notre-Dame de Paris, Brahma, La Fille mal gardée.*

Très entreprenant, très habile, très audacieux, n'admettant nul obstacle, M. Gunsbourg monta *La Prise de Troie* avec Mmes Tylda, Vaillant-Couturier; MM. Saléza, Manoury.

A ce propos, le prince Henri de Valori qui fut un collaborateur de mon journal, m'écrivait, lors de cette représentation en février 1891 :

Berlioz, pas plus que Wagner ne fondera d'école. Par sa puissance d'instrumentation, par son originalité même, il se maintient sur la cîme escarpée. Il ne transmettra pas à la postérité le secret de son merveilleux équilibre. Il n'en est pas moins vrai que, comme symphoniste, il est le continuateur de Haydn, de Mozart, de Beethoven, le rival de Wagner. Il est de ceux qui ont ajouté de la force, à l'éclat de l'orchestration. Berlioz comme Wagner, a choisi pour ses essais d'opéra, des libretti absolument en dehors du document humain, par conséquent hors de la vérité. S'il n'a pas cherché, comme Wagner, dans le surnaturel, les fictions qui défient toute compréhension; s'il ne s'est pas installé dans des nuages et des abîmes où peu de personnes ont la tentation de le suivre, il s'est confiné dans la mythologie. Il l'a rendue plus assommante que nature. Ses livrets de *La Prise de Troie* et des *Troyens* sont des gageures. Le maître avait, sans doute, parié de dépasser tous les ennuyeux passés, présents et futurs. L'excès même des procédés et des doctrines de Berlioz aura forcé la science instrumentale et même harmonique à marcher en avant. M. Gunsbourg a eu le courage de monter *La Prise de Troie.* Cette initiative mérite des compliments.

On n'ignore pas que M. Gunsbourg, qui est lui-même un grand artiste, pratique avec une chance inouie, magique même, l'*Audaces fortuna juvat.*

Pour des fêtes de bienfaisance, il lança de par la bonne ville de Nice, une cavalcade historique — soldats de Napoléon Ier ayant à leur tête l'Empereur. — Mais quel empereur ! Le choix de l'artiste n'était pas heureux. Il fut pleinement heureux au théâtre où, jouant lui-même, M. Gunsbourg personnifia lors de ces fêtes, le rôle du *Roi Lear* en une superbe et impressionnante identification.

Mais, il se livra à d'étranges fantaisies, pendant ces sortes de représentations au bénéfice des pauvres. C'était risqué ; mais pour les pauvres, il faut *forcer* la recette, et renforcer les programmes.

Le 13 février 1890, une soirée burlesque est donnée à l'Opéra. *La Belle Hélène*, vous lisez bien : *La Belle Hélène !* y est représentée avec les artistes de l'Opéra. Mme Eva Dufranc, la Belle Hélène, Mme Tarquini d'Or, Cupidon, MM. Gunsbourg, Ménélas, Chevallier, Paris, Roux, Calchas. M. Gunsbourg, pour mieux personnifier son personnage et en donner la psychologie, s'était fardé en *jaune*. Ce fut certes un succès, où les éclats de rire fusaient de toutes parts ! Joignez-y une bonffonnerie : *Kaleïdoscope*, revue de M. Gunsbourg, une ballet *Carnaval*, dansé par la célèbre Zucchi. Et, au dernier acte, M. Gunsbourg, grimé, paré en ballerine s'étant maquillé, afin de ressembler le plus *possible* à la Zucchi, vint danser un pas de ballet avec un rare bonheur. *L'Almanach illustré* de Monaco, de l'époque, en donnait un portrait dessiné par Douhin. Puis, ils organisa un bal promenade, après la représentation. Mais les fauteuils enlevés, comme on n'avait pas ajouté un plancher, les trous des calorifères effrayèrent les danseurs.

Et l'on se dispersa fort amusé de cette représentation extraordinaire, parmi les *plus extraordinaires*.

En 1891 M. Gunsbourg eut encore la fantaisie de monter, à l'Opéra, au bénéfice des pauvres, une opérette, *Les Cloches de Corneville*, où il remplit le rôle du vieux Gaspard avec une maîtrise indiscutable. Dans cette soirée, on entendit cet oiseau rare nommé la Patti, le beau chanteur Manoury, et le duo d'*Hérodiade* avec les excellents artistes Cossira et Mme Vaillant-Couturier.

Cette même année, nous voyons encore M. Gunsbourg monter, avec un grand luxe inusité et une excellente interprétation, *La Vie pour le Czar,* de Glinka. Les interprètes principaux étaient Mmes Darclés et d'Alba ; MM. Devoyod, Chevallier et la célèbre ballerine Zucchi. Le roi Milan et le duc de Hamilton assistaient à cette première. Puis, Salvayre venait faire représenter son opéra *Richard III.* Les interprètes étaient parfaits, Mme Richard, de l'Opéra de Paris, Devoyod, du théâtre de Pétersbourg ; Salezza, le ténor en renom. Ces artistes furent au-dessus de tous éloges. Devoyod était surtout impressionnant entre tous, déployant toutes les ressources de son physique terrible et de sa voix magnifiquement sombre. Cet étrange artiste, au masque tourmenté, mourut à Pétersbourg, en scène, en pleine représentation, foudroyé par une ambolie, et revêtu de son costume de Rigoletto.

Bref, en 1891 M. Gunsbourg passe à Monte-Carlo, et M. Costa lui succède à la direction. Il monte de nombreux opéras, parmi lesquels *Lohengrin* avec Mmes Martini et Nardi ; MM. Cossira, Devriès, Vérin ; *Cavalleria Rusticana* avec Mmes Martini, Cossira, MM. Cossira, Devriès et le ténor niçois Ansaldi ; *Sigurd* avec Mmes Minnie Tracy, Ardiny, Lensi ; MM. Cossira, Guillemot, Bordenave ; *Werther,* avec Sybille Sanderson, Albouy, MM. Cossira, Boyer ; *Samson et Dalila* avec la superbe, la tragique Renée Vidal, de l'Opéra de Paris. Saint-Saëns l'avait envoyée à Nice pour cette création. Sa voix splendide fit merveille. C'était (elle est morte aujourd'hui) une belle personne, mais d'une taille bien au-dessus de la moyenne (1m80). Arrivée à Nice, comme elle m'était recommandée par le compositeur Noël Desjoyeaux, elle vint me voir. Débutant dans le rôle de Dalila, elle me demanda si le ténor Paulin qui devait chanter le rôle de Samson était grand. « S'il est petit, ajouta-t-elle, je refuse de chanter avec lui, vous comprendrez que je ne veux pas que le public me prenne pour Samson ».

Je la rassurai, en lui disant que, bien moins grand qu'elle, Paulin cependant était de belle prestance.

La taille de Renée Vidal l'entrava dans son répertoire. Elle ne pouvait incarner les héroïnes de prime jeunesse, ni de grâce. Dans Amnéris, d'*Aïda*, elle était magnifique ! Ce rôle me remet en mémoire une anecdote : Renée Vidal était donc à Nice, en représentation : elle ne devait pas jouer le dimanche. Un dimanche, M. Costa, la pria de se produire dans *Aïda*. Elle résistait énergiquement. Enfin, elle céda et me fit part de sa mauvaise humeur. Alors, je m'empressai de me rendre à cette représentation. La salle était presque vide. Je m'installai très déçu, à mon fauteuil. Et, lorsque, majestueuse, Amnéris-Vidal passa devant la rampe, elle me lança sourdement, l'œil flamboyant : « Quelle salle ! tout mon sang de fille des Pharaons se révolte ! »

Dans l'entr'acte, j'allai dans sa loge, et la trouvais en train d'injurier copieusement M. Costa, fort penaud.

Mais reprenons : on monte *Tannhauser* avec Mlles Vauthrin, Issaura, MM. Paulin, Lafargue et Guillemot.

Puis M. Lafon succède à M. Costa. Il donne *Hérodiade* avec Mmes Bossi, Brazzi, MM. Bucognani, Cansoni, Stamler ; *Paillasse* avec Mme Roelants, MM. Defly, Cobalet, Stamler. Il crée : *Onéguine* de Tschaïkowsky, libretto de Michel Delines ; interprètes : Mmes Brietti, Brozzi, MM. Labis et Defly (un Niçois). Le succès fut de bon aloi. Puis, *Le Bal Masqué* avec Mmes Bossy et Brazzi ; MM. Bucogani et Labis.

Tamagno vint en même temps récolter grands succès et hauts cachets au Casino Municipal. J'avais fait sa connaissance chez Renée Vidal. Ce colosse de stature et de voix, ne savait et ne pouvait que personnifier *Othello*. Il tenait son seul mérite de la nature d'un organe rarissime d'une étendue prodigieuse, souvent rude, cuivré, nasal ; mais il était lourd d'esprit comme de corps et doué d'une mémoire exceptionnelle qui masquait son manque d'études, ce dont il se flattait. Verdi avait trouvé en lui, dans cette voix aux vibrations inouies, les accents léonins du rôle qu'il incarna à souhait. Sa nature s'y prêtait merveilleusement

comme plastique, énergie vocale et rudesse d'action. De même pour *Samson et Dalila* où il eut l'imposante Renée Vidal comme Dalila, laquelle avec plus de souplesse, beaucoup d'intelligence et d'instruction, était bien sa véritable partenaire.

Mmes Melba, Albani, Ella Russell, la belle Ella, se firent entendre, et la Patti revint souvent chanter à Nice à l'Opéra, soit en italien, soit en français, et quelquefois avec Nicolini. Puis, vint Mlle Calvé, d'abord pendant la direction Sonzogno, ensuite sous la direction Costa.

L'Ere de l'Opéra Français était donc en pleine voie de prospérité sans défaillance.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXII

Hivernants illustres ou célèbres. — Mouvement mondain. — Artistes et Littérateurs. — Le prince Henckel Von Donnersmarck. — La marquise de Païva. — Saint-Saëns. — Obsèques du duc de Parme. — La Reine Nathalie de Serbie. - Obsèques de Gambetta. Le Roi et la Reine de Wurtemberg. — Don Pedro du Brésil. — Le Prince de Galles. — Le Duc de Hamilton. Fanny. Lear. Cora. Pearl.

Nice attira toujours une foule de célébrités, de personnages illustres, d'hivernants plus ou moins en *vedette* ou de réputation mondiale, et je dois en compléter la liste en groupant les dates, plus ou moins rapidement :

Lady Fitzgerald (1775), le duc de Glocester (1784), le duc d'York (1785), l'archiduc de Milan (1786), la duchesse de Bourbon-Condé, reine d'Etrurie (1809), Marie-Béatrix, duchesse de Modène (1811), prince de Talleyrand (1816), le prince Mestchersky, le duc de Manchester, Lord Brougham, la duchesse Visconti de Milan, la duchesse de

Bedford (1840), le duc de Montmorency, le duc de Devonshire, la duchesse d'Otrante (1842), le prince de Schwarzenbourg, prince de Liéven (1845), prince Caracciolo, le marquis Doria, Mérimée, le duc de Vicence (1851), le docteur Conneau, le fidèle médecin de Napoléon III, la princesse de la Trémouille, la reine de Hollande, la duchesse Marie de Leuchtenberg, le grande duc Michel, le grand duc Nicolas, la reine de Danemark (1859), la grande duchesse Olga, la grande duchesse Hélène, la grande duchesse Catherine (1860), le prince de Salm Dick qui mourut à Nice ; Halévy, qui habita 5, rue de France et y mourait en 1862 ; le prince Oscar de Suède, le duc d'Argile, le duc de Caylus, la duchesse de Malborough, Mme Emile de Girardin qui habitait 7, quai Masséna ; la comtesse Delphine Potocka, née de Komar, qui possédait une belle villa à Carabacel, cette grande dame, d'une intelligence supérieure, musicienne incomparable, et amie de Chopin. C'est elle qui, à la demande de l'illustre musicien mourant, chanta près de son lit pour adoucir la douloureuse agonie du maître. La comtesse Potocka accueillait très aimablement les artistes en renom. Paul Delaroche entre autres passa quelques hivers chez elle en sa propriété de Carabacel, occupée aujourd'hui par l'Ecole Masséna, et non par le Grand Palais comme on l'a écrit.

On rencontrait souvent dans le monde, et tous les matins en promenade, la baronne d'Andrian-Werburg qui hivernait aussi à Carabacel. Cette fille de Meyerbeer lui ressemblait beaucoup physiquement. Elancée, maigre, les traits accusés, la démarche saccadée, elle déambulait silencieuse et impassible. Son mari, le baron d'Andrian-Werburg était un violoncelliste amateur de talent.

Presque à la même époque Meyerbeer vint à Nice (1854). Deux ans après, Liszt arrivait aussi avec la comtesse d'Agoult. On sait que la comtesse d'Agoult, née de Flavigny, était une femme de lettres célèbre, sous le pseudonyme de Daniel Stern. Elle eut de Liszt deux filles : l'aînée épousa, en premières noces, Hans de Bulow, et en secondes noces Richard Wagner ; la plus jeune fut la première femme d'Emile Olivier. Quant à Liszt, il s'était marié en

1846 en Allemagne, et le courriériste de l'*Illustration* de l'époque s'écriait :

« L'oiseau mélodieux s'est donné une cage dorée. Trois millions tombent ainsi dans son escarcelle de musicien, c'est ce qui s'appelle frapper fort, jouer juste et faire œuvre de ses dix doigts, car, s'il faut en croire la petite chronique c'est au prestige de la musique et de son piano que M. Liszt doit la conquête de sa fiancée, et son mariage restera comme la plus brillante de ses improvisations ».

Enfin, le fidèle et zélé *hivernant*, baron de Bazancourt, l'escrimeur gaucher redoutable, y venait régulièrement écrire ses légères et spirituelles chroniques. Seule la mort les interrompit en 1865. A Nice encore, le prince Elim Mestchersky essayait de reconquérir sa santé, et y écrivait ses remarquables et originales *Roses Noires*, poèmes essentiellement personnels, inspirations sombres de désenchanté!

Beaucoup plus tard, on vit déambuler dans notre ville, un grand corps de bohème, étourdi et remuant. C'était un autre poète, mais d'un tout autre genre, et bien français, Albert Glatigny, l'auteur des *Vignes Folles*. Poète charmant, esprit délicat, artiste dans l'âme. Il avait une instruction peu étendue, très superficielle, mais un profond sentiment de l'art l'embellissait. C'était aussi un comédien de race, mais vagabond d'un autre âge. Il vécut pauvre et mourut pauvre — cela va sans dire.

Son esprit primesautier était de belle allure.

Un jour, étourdiment, il promit à un ami de le mener à l'Opéra Comique. Mais le moyen ? Pas un sou en poche. Alors, il se présenta dans l'antichambre du directeur M. Lafargue, et comme l'huissier lui présentait papier et crayon pour y inscrire son nom et l'objet de sa visite, Albert Glatigny écrivit ce quatrain :

L'Eté n'a point de feu, l'Hiver n'a pas de glaces,
Pour les inassouvis qui demandent des places
Lafargue, j'ai marché tout le jour, et ce soir,
Je réclame de vous, deux sièges pour m'asseoir !

Inutile d'ajouter que Lafargue sourit, et s'empressa de donner deux fauteuils.

Albert Glatigny, était le beau frère de Victor Garien, le journaliste niçois, et le littérateur dont j'ai déjà entretenu le lecteur.

Un autre bohème déambulait aussi, dans les rues de Nice, mais beaucoup moins sympathique que Glatigny qui était fort bon enfant. Je veux parler de Desboutins, le graveur en renom, un des promoteurs de la pointe sèche, et qui fut décoré de la Légion d'honneur qu'il étalait sur un costume d'un laisser-aller incroyable avec un sans gêne inoui, mais qui égalait sa vanité.

Lorsqu'il entreprit le portait de Victor Hugo : Caillebotte lui demanda s'il n'en était pas ému. Desboutins répondit avec emphase : « Depuis quand l'Himalaya tremble-t-il devant le Mont-Blanc ? » Tout commentaire serait superflu.

Tout bohème qu'il fut, Desboutins prétendait au titre de marquis de Rochefort. Il paraît qu'il n'y avait aucun droit. Où l'amour du blason allait-il se nicher ? Chez lui, qu'on pouvait voir le matin au marché du Cours, un marmot sur le bras, un panier à la main, la courte pipe culottée à la bouche, traînant les pieds avec nonchalance. Et, comme Degas lui objectait qu'il n'avait pas besoin de porter la Légion d'honneur dans ces conditions. « Il faut, cependant, répliquait-il, quand j'accomplis ces besognes sans idéal, que l'on sache que je suis décoré. » Le procédé manquait de decorum et n'aura pas, je présume, rencontré beaucoup d'imitateurs. On voyait aussi, autrefois, à Nice, un artiste à l'allure caractéristique, solidement bâti, la tête aux traits irréguliers, doux et forts tout à la fois, à la chevelure, abondante et bouclée, retombant sur le front. J'ai nommé le sculpteur Bonardel, l'auteur d'un splendide buste en marbre de Fragonard. C'était un pince-sans-rire très amusant. Un jour que nous causions sur l'avenue de la Gare, Mme Amélie Ernst et une jeune dame s'approchent, Bonardel adresse de galants propos à la jeune dame. Mme Ernst, très mûre à cette époque, mais n'ayant pas encore abdiqué, lui dit vivement avec mauvaise humeur, pendant qu'il déclarait, à la jeune dame : « Vous êtes ma *flamme !* » :

— Et moi donc, que suis-je pour vous ?

Sans regarder Mme Ernst, Bonardel riposte :

— Taisez-vous vieux brasier.

Ce sculpteur et peintre de grande valeur, n'était point comme Desboutins bohème et vaniteux. Il vivait à l'écart du monde, consciencieux de son talent.

Mais je me transporte dans un autre monde.

Pendant plusieurs hivers, on vit à Nice un « évangéliste », muet et bellâtre ; il s'appelait le comte Guido Henckel de Donnersmark ; colossalement riche, né à Breslau le 10 août 1830, ami intime de Bismark et de l'empereur d'Allemagne, il reçut le 18 janvier 1901 le titre de prince, avec la qualification d'Altesse Sérénissime. Depuis longtemps, il vivait avec « la Païva », dont nous parlerons ci-après ; il l'épousa le 28 octobre 1871, il avait 41 ans et elle 45 ans ; veuf en 1884, il se remaria en 1887 avec Catherine Slepzow, née à Saint-Pétersbourg en 1862, divorcée Mouraview (elle est encore vivante) ; de ce dernier mariage sont nés deux fils ; le prince est mort à Berlin en 1916. Revenons à la Païva : née à Moscou, d'après Gotha en 1826, ce doit être en 1819, puisque sur l'acte de son premier mariage en 1836, elle est portée comme ayant 17 ans. Son père officiel était un pauvre tisseur juif nommé Martin Lachman, elle se vantait d'être la fille du grand-duc Constantin Pavlovitch, gouverneur de Pologne. Elle épousa en premières noces F. H. Villoing, tailleur (selon le Gotha, banquier ?) à Moscou. Elle s'était convertie au catholicisme ; elle eut un fils. Ayant rompu avec son mari, elle s'en fut à Constantinople, puis à Paris en 1841, où elle fut la maîtresse de l'autrichien, pianiste-compositeur-fabricant de pianos : Henri Herz (né en 1806, mort en 1887), qui la faisait passer pour sa femme ; une fille naquit de ces relations, elle mourut à l'âge de douze ans. Villoing étant mort en 1851, elle se fit épouser par le marquis Araujo de Païva, union qui ne dura que quelques mois et fut annulée par le Saint-Siège le 16 août 1871. Enfin, elle épousa, le 28 octobre 1871, de Donnersmark. La Païva n'était point belle, mais le corps était parfait, comme les héroïnes de

Rubens, ainsi que Paul Baudry l'a représentée nue, dans le plafond de l'hôtel de Païva. Cet amas de chairs était bien fait pour séduire un lourdaud tudesque. Son port était imposant et son esprit alerte.

Le comte-prince de Donnersmark habita pendant plusieurs années au boulevard Carabacel, la villa Mayrargues, aujourd'hui la villa Durandy.

Egalement à Carabacel, cette belle colline ensoleillée, verdoyante et fleurie, demeurèrent : la comtesse de Berg, sœur de la princesse Yourewsky, le prince et la princesse de Beauvau, le poète Dabadie et Mme Dabadie, née de Ransonnet. C'est dans leur propriété que s'élève aujourd'hui le Grand Palais ; le comte et la comtesse Bouxeheden, Monselet, Charles Deslys, M. E. Halphen, etc.

A partir de 1881, des événements à Nice se précipitent.

En 1881, Saint-Saëns, de son véritable nom Schoen, vint donner un concert au Grand Hôtel. On éprouva plus d'enthousiasme pour le compositeur que pour l'exécutant. Cet illustre compositeur, au point de vue musical, eût une curieuse enfance. Lors de ses débuts, un chroniqueur parisien publia des notes du plus grand intérêt.

« A 22 mois, retour de nourrice, tout est pour lui sensation musicale, les bruits des pendules, des portes, les cris des marchands ambulants. Il courait d'une pièce à l'autre pour comparer les sons. Sa mère, stupéfaite, le croyait idiot. La première fois qu'il entendit un piano sa joie fut immense. Il voulut savoir. On lui promit de le satisfaire dès qu'il saurait lire. Ce ne fut pas long. A 2 ans ½, il lit couramment, et à 3 ans, il écrit la musique qu'il compose déjà. A 5 ans, il compose des valses, et à 8 ans il aborde divers sujets, surtout des sujets religieux. Enfin à 10 ans, il donnait à Paris, un concert à la salle Pleyel, avec le concours de l'orchestre des Italiens. C'était en mai 1846. Et la presse se répandit en éloges sur la grâce, la largeur, la parfaite entente du style des différents compositeurs qu'il interpréta, et sa prodigieuse mémoire ». Sa merveilleuse facilité d'improvisation ne fut pas oubliée.

Aussi Saint Saëns souleva dès cette époque, un enthousiasme qui ne se démentit jamais. En ce même temps, le comte d'Osmond faisait représenter, à l'Opéra, son *Partisan,* mais sans grand éclat : l'orchestration était remarquable et due au fameux chef d'orchestre Borelli, compositeur plein de modestie, ce qui nuisit à sa fortune et à sa renommée. Disons cependant, que l'œuvre du comte d'Osmond n'était pas sans mérite réel.

Ce comte recevait beaucoup, des artistes surtout, son salon était même quelque peu *panaché.*

Et curieuse particuliarité : ce grand seigneur devenu manchot, par suite d'un accident de chasse, conduisait néanmoins avec maîtrise un mail ; et jouait du piano d'une seule main et à merveille.

J'enregistre encore divers événements, entre autres : la vente de plusieurs belles villas. La villa Stirbey vendue 500.000 francs (promenade des Anglais), la villa Haussmann (au Mont-Boron), 600.000 francs, à M. Frémy, la villa Acquaviva (promenade des Anglais), 850.000 fr. et acquise par Mme Marie Blanc. En cette même année 1881, le fameux mécène russe à Nice, le baron Von Derwies, mourait, et Valrose, qui avait retenti du bruit des fêtes et des accnts harmonieux, était depuis lors plongé dans le froid et implacable silence.

C'est encore en 1881, que le comte d'Arnim, ancien ambassadeur d'Allemagne à Paris, s'éteignait à Nice.

En 1882, l'Impératrice Eugénie venait prendre ses quartiers d'hiver à la villa Frémy, au Mont-Boron.

La même année vint le général Boris Nelikoff, ex-gouverneur de Pétersbourg.

En 1883, le Cap Martin, acheté primitivement par le duc de Mouchy 70.000 fr. (! ! !) et ensuite par M. Sabatier 110.000 fr. (!!) est vendu 2.500.000 fr.

Quel beau coup de fortune ! Quel beau bénéfice !

La chronique est inépuisable ; le Prince de Beauveau-Craon meurt au Palais Marie, à Carabacel.

Egalement la même année, obsèques du duc de Parme, décédé à Nice. Le deuil était conduit par le duc Robert, héritier des droits du duc décédé, son frère le Comte Bardi, le Comte de Caserte, la Duchesse de Madrid, la Princesse Alice, grande Duchesse de Toscane. Le corps fut ensuite transporté en Toscane où il fut inhumé dans la chapelle des ducs de Lucques.

La chronique ne tarit pas. Après la reine Isabelle d'Espagne qui habita la villa Stirbey, c'est la Reine Nathalie de Serbie qui vient, avec le prince héritier, pour sa santé et son repos. Elle descend à l'Hôtel de Nice, à Carabacel. Elle y revint le 4 avril 1883, accompagnée du prince héritier.

La reine Nathalie de Serbie voyageait sous le titre de comtesse de Takowo, titre pris du nom de l'ordre de Takowo, fondé par le prince, alors roi Milan Obrenovitch, après la proclamation de l'indépendance de la Serbie, en 1877. La reine était accompagnée de Mmes Marie de Pelingre et Hélène Catargi, du colonel Tancovitch, aide de camp du roi, du lieutenant-colonel Petrovitch, et d'un certain nombre de personnes de service.

La souveraine, fille du colonel russe de Ketchko, était née à Florence en 1859, elle avait un fils unique, le prince Alexandre, né pendant la guerre de 1876.

Puis l'Archiduc Charles d'Autriche, frère de l'Empereur, vint à son tour.

Ensuite a lieu la translation des restes de Léon Gambetta à Nice, cérémonie vraiment nationale, à laquelle les autorités et la population prirent part, afin de rendre un solennel hommage au grand tribun. Et l'imposant cortège accompagna la dépouille mortelle jusqu'au cimetière du Château où elle repose et où de nombreux et éloquents discours furent prononcés.

Le 19 novembre 1884, le roi et la reine de Wurtemberg, Charles Ier et la reine Olga Nicolaiewna, fille de feu l'Empereur de Russie Nicolas, prenaient leurs quartiers d'hiver au Château Carabacel.

Se conformant aux désirs du roi et de la reine qui voyageaient incognito sous le nom de comte et comtesse de Teck, on ne leur avait pas fait de réception officielle.

Leurs Majestés étaient arrivées le mercredi matin par un temps superbe. Dans le salon d'honneur de la gare, tout orné d'arbustes, de plantes et de fleurs, le comte de Dillen, maréchal des voyages, présenta au roi et à la reine :

M. Lagrange de Langre, préfet des Alpes-Maritimes ;
M. Borriglione, maire-député de Nice ;
M. de Rekowski, consul d'Allemagne ;
M. le colonel Patton, consul de Russie ;
M. Poullan, premier adjoint au maire de Nice ;
M. Bonnefoy-Sibour, secrétaire général de la Préfecture.

M. Lagrange de Langre et M. Borriglione leur souhaitèrent la bienvenue au nom du gouvernement et de la ville.

Le roi témoigna toute sa sympathie aux représentants français et les remercia chaleuresement de leur accueil. Puis la reine, s'adressant au préfet, lui dit :

— Je vous remercie, monsieur le Préfet, et je suis enchantée de voir arriver le roi à Nice, où j'espère qu'il pourra rétablir sa santé, et j'ai été extrêmement touchée de l'offre des belles fleurs qui m'ont été remises de votre part à Menton.

En effet, les souverains étant venus par la route d'Italie, à leur entrée en France, c'est-à-dire à Menton, M. Lagrange de Langre leur avait fait remettre un magnifique bouquet aux couleurs et aux armes Wurtembergeoises.

Enfin, se tournant vers M. Borriglione, la reine ajouta :

— Recevez aussi M. le Maire, pour tous vos témoignages de sympathie, l'expression de mes remerciements, je ne suis point une étrangère à Nice que je connais et que j'aime. J'y ai déjà séjourné plusieurs fois.

La reine était venue à Nice alors qu'elle était la Princesse Olga de Russie, et pendant plusieurs années la Princesse prolongea son séjour jusqu'à la saison des bains de mer. La reine avait donc pu apprécier les bienfaits de notre climat. Il en était de même du roi qui vint naguère, dans notre ville, plusieurs fois en pleine saison.

Leurs Majestés, à la sortie de la gare, montèrent dans une voiture découverte ; sur le devant de la voiture avaient

été déposés des bouquets enrubannés aux couleurs Wurtembergeoises.

La nouvelle de l'arivée du roi et de la reine de Wurtemberg à Nice, fut télégraphiée à tous les grands journaux de France et de l'Etranger.

Personnages de la suite du roi et de la reine de Wurtemberg :

Baronne de Massenbach, dame de la Cour ;

Baronne de Wœllisarth, dame d'honneur ;

Baron de Spitzemberg, aide de camp général, général d'infanterie et Grand Chambellan ;

M. de Griesenger, conseiller d'Etat, chef du Cabinet ;

Comte de Beroldengen, Chambellan ;

De Fackson, Conseiller intime de la Cour ;

Baron de Water, aide de camp, major ;

Baron de Reitzenstein, aide de camp, major ;

Felzer ,médecin du roi ;

Comte de Dillen, maréchal des voyages ;

Raff, conseiller de chancellerie.

A Monaco, même accueil aux souverains. Le gouverneur de la principauté, M. le baron de Saint-Priest, présenta au roi et à la reine l'hommage de son Gouvernement et les compliments du Prince Charles-III de Monaco, proche parent de la famille d'Urach-Wurtemberg. Leurs Majestés chargèrent alors le baron de Saint-Priest de transmettre au prince de Monaco tous leurs remerciements.

Arrivent ensuite le Prince et la Princesse de Galles. Le Prince de Galles était un fidèle hivernant. S. A. R. la Princesse Marguerite d'Orléans, la Princesse Czartoryska, l'ambassadeur de Chine à Paris, Makien Chin Shong ; Don Pedro, Empereur du Brésil. Infortuné souverain ! Pendant son séjour en France, dans son palais de Rio de Jeneiro on vendit le mobilier impérial. Le trône, en palissandre, 2.016 fr., et le piano de l'Impératrice, 6.048 fr. !

En 1885, arrivent : le Duc et la Duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha ; la Duchesse de Hamilton, Princesse de Bade ;

l'année suivante, son fils Lord Charles Hamilton, mourait à l'Hôtel Julien, boulevard Dubouchage. Il était âgé de 39 ans.

En 1886, une célébrité sans grandeur, mais non sans *vedette,* mourait pauvre, à Nice, d'une attaque d'apoplexie: Fanny Lear (Hatle Blacford) qui fut l'héroïne d'une pièce non moins célèbre, et dont les amours avec le grand Duc Nicolas Constantinovitch firent scandale, et enfin dont les mémoires, de tapageuse publication, empêchaient Cora Pearl de dormir. — Autre hivernante tout aussi célèbre par ses scandales et ses amours princières. Après avoir dévoré plusieurs fortunes, elle mourut aussi dans un état voisin de la gêne.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXIII

La villa Arson. — Le comte Arson. — Villa de Cessole. — Les Palmiers. — La villa Gambart. — M. Gambart. Rosa Bonheur.

Qui n'a visité le domaine Arson, à Saint-Barthélemy ? Ce domaine du vieux comte Arson de Saint-Joseph, qui y mena pendant de longues années une vie de sciences très retirée, mystérieuse même, s'occupant d'alchimie et de découvertes scientifiques plus ou moins occultes. Il portait les vêtements traditionnels du magicien. Longue robe de velours rouge et noir, coiffure idem, ce qui ajoutait encore à l'étrangeté de sa vie et le faisait passer pour sorcier. Aussi des légendes se murmuraient à l'oreille.

La villa Arson enchantait ses visiteurs. Situation admirable, dominant Nice et ses environs, parc immense, aux allées ombreuses, bosquets mystérieux, pelouses fleuries, terrasses grandioses au sol de mosaïques, balustres à colonnettes, perrons mousseux, bois de cèdres et de pins, longues allées à la sombre verdure, éclaircies inattendues et magiques ; fontaines de rocaille, d'où émergent des statues antiques, portiques majestueux se détachant sur un

rideau de noirs cyprès, palais italien monumental et imposant.

C'est la nature somptueuse et magnifique ; les oiseaux y chantent de sublimes poèmes, et la vie s'élance en un nouvel essor !

M. de Talleyrand, du haut des terrasses, dit un jour : « Si j'avais su que ce pays fut si beau, ce n'est pas le roi de Sardaigne qui l'aurait ».

Napoléon III l'a eu. Et en 1860 il ne put retenir un long cri d'admiration en le contemplant.

Quant à Alphonse Karr, le *jardinier* de Saint-Etienne, accoudé à une balustrade, il soupira : « Oh ! le bel endroit pour haïr les hommes et aimer une femme ! »

Certainement, il en aima une ? plusieurs sans doute, ce qui ne l'empêcha pas de les molester tout comme il malmenait les hommes.

En 1830, une fête magnifique y fut donnée au roi et à la Cour de Sardaigne.

Une autre villa superbe, celle-ci vers le bas de la colline, est plutôt un vaste palais, au milieu d'un parc de toute beauté, avec des arbres séculaires et une vue admirable. C'est la villa de Cessole, aujourd'hui l'Evêché.

Il y avait encore deux beaux domaines de ces côtés. Outre la propriété Bermond, il y avait le domaine Peillon, qui fut habité, en 1865, par l'Impératrice de Russie. Splendide résidence avec ses fresques de Hauser, avec ses grands arbres, et qui possédait la Victoria Régia, fleurissant en septembre ; avec ses pièces d'eau, ses bassins, ses bosquets, ses massifs d'arbres, ses serres, ses tourelles, et ses immenses volières. Tout est détruit aujourd'hui ! Tout a été donné en pâture, à la spéculation. Le propriétaire, un dentiste, M. Peillon, s'est ruiné. Il exerçait en dernier lieu, boulevard du Pont-Vieux. Quant au domaine Van Zuylen, aussi dans ces parages, avec sa magnifique villa de style italien, ses dattiers et ses arbres de Judée renommés, de propriétaire en propriétaire il est devenu comme les autres : morcelé, anéanti, disparu !

En allant dans un quartier opposé, à Sainte-Hélène,

nous voyons un domaine qui fut en renom de toute autre façon, et son aspect est bien différent.

Mais tout passe, hélas ! qui parle aujourd'hui de la villa Gambart, du *Château Barla,* appelée aussi *villa des Palmiers.* A vrai dire, un palais à la longue façade de marbre de Carrare, prolongée par des serres très vastes où les fleurs les plus rares s'épanouissaient.

« Les Palmiers.... Des Palmiers ! Sommes-nous en Asie,
« Dans le monde réel ou dans la fantaisie ?
« Voici le Chêne-Vert, voici l'Eucalyptus.
« Les ronces de l'Afrique, Aloès et Cactus,
« Puis l'Araucaria haut comme une montagne,
« L'Oranger plein de fruits... Serions-nous en Espagne ?
« Puis les Pins-parasols et les gris Oliviers ;
« On se croirait en Grèce à voir tant de Lauriers ;
« Puis les monceaux de fleurs en plein hiver écloses :
« Sommes-nous à Poestum, l'ancien pays des Roses ?
« Au Nord, les monts boisés sous les pics anguleux ;
« Au Sud, la vaste mer, une mer aux flots bleus,
« Où le céleste azur en saphir se reflète,
« Il faut donc tout ici se tienne et se complète ;
« Il manque au paysage un palais : le voilà !
« Est-ce un château gothique, un temple, une villa ?
« Le plan est-il venu de Rome ou de l'Attique ?
« Est-ce un livre moderne écrit en style antique ?
« Il est de marbre blanc comme le Parthénon,
« Invoque-t-il Diane ou Minerve ou Junon ?
« Quelques Dieux inconnus ou quelque allégorie ?
« Mystère ! Entrons . . . . »

En décembre 1874, à l'inauguration de la villa *Les Palmiers,* Gustave Nadaud disait ces vers qui dépeignent si bien et le site et le Palais. Là, tout est superbe, tout est grandiose : les jardins, les terrasses, les serres, les galeries de tableaux et la façade du Palais sur laquelle est gravé au fronton ce beau vers de Keats :

A thing of beauty is a joy for ever

(Une chose de beauté est une joie pour toujours.

Jamais rien ne fut plus vrai et n'eut une application

plus judicieuse. L'origine de cette épigraphe est fort curieuse. Voici comment elle fut contée. Un jour, il y a de cela quelques longues années, en 1849, M. Gambart, l'heureux propriétaire de la villa *Les Palmiers*, se trouvait à déjeuner en compagnie de Sir Everette Millais, Holman Hunt, Dante Rossetti et plusieurs autres hommes illustres.

On vint à parler de génies inconnus et Keats fut nommé, Keats ce contemporain de Byron, mort en pleine jeunesse, en plein talent, et dont la tombe à Rome, fut longtemps ignorée. On déplora le peu de retentissement de ses merveilleux poèmes : *Endymion*, le *Vase de Basilic*, etc. — « Eh bien ! dirent les enthousiastes, jurons de faire un jour, chacun une œuvre consacrée à la mémoire de Keats ». Les peintre Sir Everett Millais et Holman Hunt, s'inspirant du *Vase de Basilic*, fixèrent sur la toile quelques scènes de ces admirables poèmes, le premier flt Isabelle et Lorenzo, à déjeuner chez le frère d'Isabelle (1849) ; le second, Isablle pleurant sur le vase de Basilic (1860).

La façade, de style italien, est toute en marbre blanc, vingt-sept bateaux venus de Carrare l'ont apportée par pièces, si bien combinées, qu'à l'ajustement il n'y eut pas erreur d'un millimètre. MM. Bardi et Bonnani avaient exécuté, avec une précision extraordinaire, les dessins de M. Biasini.

Dans des niches, aux extrémités de ce Palais, la sculpture a personnifié la *Poésie*, la *Danse*, la *Musique* et l'*Astronomie*. Au-dessus de la loggia, nous voyons quatre statues représentant l'*Architecture*, la *Sculpture*, la *Peinture*, et la *Gravure*.

Deux lions au repos gardent l'accès des galeries à la réputation européenne.

Nommer les œuvres de tous pays qui y étaient renfermées et les décrire en une seule fois serait chose impossible. Nadaud improvisa un jour de réception les vers suivants :

« Mais non ! Est-ce un mirage, ou bien est-ce un prodige ?
« Voici Rosa Bonheur, Rosa Bonheur vous dis-je,
« Avec ses bœufs, son chat, son âne, son bélier ;

« Voici Meissonnier fils et le grand Meissonnier,
« Les portraits de Debufe et les enfants de Frère,
« De vrais petits enfants, moins grands que père et mère;
« Voici Browne et Bonnat, et Potaëls et Gallait,
« Giannetti, Tadèma, Landseer : tout est complet!

A propos de Landseer, M. Gambard nous contait aussi cette anecdote :

Le célèbre animalier anglais, Landseer, venait de mourir, et il avait laissé inachevée une grande toile allégorique intitulée *Un coup de hasard,* inspirée par le poème de Water Scott, *Rockby.* On sait qu'il est de règle pour les vrais chasseurs de ne pas tirer une biche. Dans ce tableau, une biche blessée mortellement par un chasseur maladroit, expire. Ce sujet était traité par le maître avec une vérité impressionnante; mais seule la bête était complètement peinte. M. Gambart en devint acquéreur, et c'est alors que Rosa Bonheur eut l'idée de terminer le tableau. Elle y représenta de son magistral pinceau un superbe paysage. Et, au bas de ce chef-d'œuvre, signé de deux animaliers de génie, on lisait ces mots de la légende de Water Scott :

« Souvent un trait lancé au hasard atteint un but « que l'archer ne se proposait point. — Souvent un « mot lancé au hasard blesse ou tue un tendre « cœur «.

M. Gambard qui était alors consul d'Espagne, avait été un grand éditeur de gravures à Londres. Le premier, il avait reproduit des tableaux de Rosa-Bonheur. Il lui acheta ensuite plusieurs de ses œuvres, l'attira à Nice, et fit construire pour elle, la villa Africaine.

Sa collection était moderne, et parmi tous les noms des illustres peintres de tous pays Rosa Bonheur trônait en belle cimaise : ses chevaux, ses bœufs, ses lions, etc., faisaient l'admiration des visiteurs.

Il nous faudrait le pinceau d'un peintre orientaliste pour donner une idée de ces sites enchanteurs, où s'élève le château des Palmiers ; il nous faudrait la plume d'un divin poète pour chanter les terrasses ensoleillées, les bosquets

fleuris et les massifs verdoyants, et c'était dans toute cette magie que les réceptions étaient nombreuses et magnifiques, et réunissaient tout ce que la ville et la colonie étrangère comptaient de personnalités en vue. Les artistes en renom de l'ancien et du nouveau monde, tenaient à honneur de s'y faire accueillir. M. Gambart était d'ailleurs, un Mécène empressé, aimable et bienveillant. On y rencontrait très souvent Gustave Nadaud, ce chansonnier essentiellement français d'esprit, de verve fine, fraîche, d'un sentiment si personnel.

Avec lui, arrivaient souvent aussi le beau chanteur Diaz de Soria, à la superbe tête espagnole, à la voix de baryton d'une suavité et d'une pureté incomparables ; Mme Juliette Connau, cette grande dame à la beauté majestueuse, à la voix ravissante et prenante. Mais Rosa-Bonheur ne se montrait pas dans ces réunions mondaines.

Aujourd'hui, le grand collectionneur et la grande artiste sont morts ; la villa des Palmiers ne retentit plus du bruit des belles réceptions et le Palais de marbre blanc de Carrare est silencieux, la splendide collection est dispersée au loin !

On m'a demandé si Rosa Bonheur avait exposé à Nice ? Je ne le crois pas en dehors de la galerie de M. Gambart qui, par traité spécial, achetait tous ses tableaux.

Son atelier à Nice était très fermé aux visiteurs, et sa fidèle amie, Mlle Micas, en défendait farouchement l'entrée. Celui de Paris était plus hospitalier, et j'ai sous les yeux une gravure de Hattelin et Régnier qui le représentait, en 1852. Mme Rosa Bonheur avait alors 30 ans. Elle occupait avec son inséparable amie, Mlle Micas, peintre de nature-morte, ce vaste atelier où les toiles s'entassaient.

Quelques animaux y vivaient joyeusement : un chien, un chat, un lapin. Une grande baie s'ouvrait sur un non moins vaste local au sol couvert de paille. Et, dispersés çà et là, quelques instruments aratoires, et des selles, des fouets, des caisses d'arbustes. Le long des murs, des boxes

où s'agitaient moutons, chèvres et voire même un cheval.

Plus tard, des lions s'y promenèrent, et des lionceaux y prirent leurs ébats.

Cette artiste au pinceau puissant et sévère, à l'aspect rude, au costume masculin, avait un caractère d'une virilité presque sauvage. On a beaucoup critiqué ce costume, et la plupart des *critiqueurs* ne se rendaient pas compte de sa raison d'être.

Rosa Bonheur peignait presque toujours en rase campagne, en pleine forêt, en plein terrain de labour, plus ou moins rocheux ou épineux; le costume féminin était incommode, peu décent, peu pratique pour se mouvoir, et risquait de devenir de lamentables loques. D'ailleurs, elle le justifiait par une absence complète de coquetterie. On la voyait parfois le matin à la promenade des Anglais prolongée, en pantalon de velours à grosses côtes, et recouvert de la longue blouse bleue des conducteurs de bestiaux.

A Nice, Rosa Bonheur habita d'abord la villa Africaine qui appartenait à M. Gambard, et qui est aujourd'hui la villa Marnier. Ensuite, elle prit ses quartiers d'hiver à la Bornala.

J'allai un jour lui rendre visite; elle habitait alors cette villa Bornala où elle avait un fort grand atelier et un beau parc pour ses animaux. Elle portait le même costume devant son chevalet où elle était campée, la palette au poing. De taille moyenne, plutôt trapue, la tête un peu carrée, aux traits fins, les cheveux grisonnants coupés courts, l'œil lumineux extraordinairement pénétrant, le sourire affable; mais la voix au ton bref et net, elle personnifiait d'impressionnante façon la caractéristique de son génie.

Un jour que chez M. Gambard je m'exclamais d'admiration devant ces chefs-d'œuvre : le cerf, les sangliers, de Rosa Bonheur ! et la famille de lions de Rosa Bonheur ! Que cette maman lion est donc superbe en son amour maternel ! que ce papa lion a une expression étonnamment

vivante, m'écriai-je, on dirait qu'il pense, ou regarde au loin, quelque chose de bien intéressant pour lui !

— Vous ne croyez pas dire si vrai, me dit en riant M. Gambart. En effet, lorsqu'il posait, Mlle Rosa Bonheur lui avait ménagé la vue de quelque chose de très intéressant pour lui. Ce lion avait été acheté à Bidel, et dans sa cage, au beau milieu du parc de la célèbre artiste-peintre, il était loin de vouloir poser convenablement. A la *pose* il faisait damner l'artiste. Qu'imaginer ?... Mlle Rosa Bonheur eût une inspiration sans précédent et qui devait réussir à souhait. Elle fit acheter journellement, un délicieux morceau de viande de bœuf, et armant son amie, la pauvre défunte, Mlle Mica, d'une lance, elle piquait au bout le délicieux morceau de viande. Mlle Mica, non loin de la cage, se tenait immobile. Le lion, bien nourri, considérait ce morceau de choix comme une excellente friandise. Il le regardait donc avec convoitise, avec amour, se pourléchant. « Tiens-toi bien, murmurait Mlle Mica, c'est pour toi. » Et lui, se disait mentalement : « l'aurai, l'aurai pas, l'aurai pas, l'aurai ! »

Alors, à ce moment, ses yeux brillaient d'impatience, sa queue s'agitait nerveusement.

« Donnez-lui le morceau ! criait Rosa Bonheur.

Et quelques instants de repos étaient pris par le maître et le modèle. Voilà comment le roi des animaux sut si bien *poser*.

L'été, Rosa Bonheur se retirait à la lisière de Fontainebleau, dans sa propriété de By. Elle y peignit, entre autres, une toile qui figurait au milieu de la collection de M. Gambart : *Un cerf dans la Forêt de Fontainebleau*. A ce sujet, je citerai une anecdote, laquelle donne une idée des sentiments patriotiques qui animaient la célèbre artiste. Le Prince de Saxe était venu visiter son atelier, Rosa Bonheur refusa de le recevoir, et comme il insistait pour voir au moins le Cerf, elle lui fit répondre ces simples mots : « Il n'a pas encore été vu par des yeux français ».

Rosa Bonheur était décorée de la Légion d'honneur qu'elle portait sur ce costume de coupe masculine, costume

de velours noir, galonné. Et cette croix seyait bien à cette mâle figure et à ce mâle talent !

En terminant ce chapitre, je veux jeter un coup d'œil rétrospectif sur les humbles débuts de cette illustre femme.

Rosa Bonhcur était l'aînée de quatre enfants. Fille d'un professeur de dessin, à l'école elle se faisait punir pour ses crayonnages sur les murs de la classe. Adolescente, elle entra comme apprentie chez une couturière, mais elle n'y resta pas longtemps et s'adonna à la peinture. Ses modèles étaient presque toujours des animaux, et en 1845 elle exposait sa première toile des *Lapins*. Elle qui fut plus tard le génial peintre des *Lions* !





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXIV

Casino Municipal. — Jetée Promenade. Galerie Portalier. — Histoire de brigands.

Si je parlais quelque peu du Casino Municipal, ce monument quelconque, qui eut une inauguration quelconque en 1882 — et que les Niçois surnommèrent galamment *La Feniera* (La grange), pour définir la vulgarité de l'édifice.

En 1879, il y eut deux projets : M. Delbouille proposait de couvrir le Paillon depuis l'alignement de la Promenade des Anglais jusqu'à la place Masséna et de construire le Casino sur la place des Phocéens. Il demanda une concession de 60 ans et la garantie de 4 % sur 4.000.000 francs. M. Lazard, lui, couvrait aussi la partie du Paillon comprise depuis son embouchure jusqu'à la place Masséna. Sur cet emplacement : Jardins, Casino, annexes étaient construits. Un orchestre de 60 musiciens, un café, un salon de lecture, etc., complétaient l'ensemble, et M. Lazard demandait une concession de 80 ans et une subvention annuelle de 85.000 francs. Ce fut ce dernier qui l'emporta. L'administrateur fut le Comte d'Adhémar de Grandsac, et les directeurs

artistiques MM. Moreau-Sainti et Vianesi, entrèrent en fonctions.

Ils débutèrent brillamment, mais la plus belle époque fut la direction Louis Tessier. Le Casino eut alors des jours et des soirs splendides, et la prospérité s'affirma. Naturellement, l'idée d'une concurrence, d'une rivalité, germa, et un projet de Casino-Jetée-Promenade surgit. Le projet fut mis en exécution, et en 1883, la Jetée-Promenade, construction de l'ingénieur anglais James Brunlers, allait effectuer son ouverture officielle, lorsque le mercredi 4 avril, vers 6 heures du soir, une épaisse colonne de fumée s'éleva au-dessus de la ville en des bonds furieux, et l'on vit, avec terreur, de larges et longues flammes la traverser rapidement et des étincelles retomber en pluie. A quelque point de la ville que l'on fût, le sinistre semblait proche ; mais au cri : « Le feu est à la *Jetée-Promenade !* » toute la foule courut sur la plage. Là, le spectacle était magnifique d'horreur. Cette gracieuse, cette élégante, cette charmante construction était une fournaise vomissant des flammes ; la fumée épaisse et noire se tordait dans ses galeries dentelées, et ses coupoles qui, une heure auparavant étincelaient sous les derniers rayons du soleil couchant. En quelques minutes, tout le svelte édifice crépitait, craquait, s'effondrait, épouvantant la foule.

Son ossature en fer se tordait, le zinc, les vitrages, le plomb devenaient lave et en tombant dans la mer, la rendait, alentour, bouillonnante. La Jetée-Promenade brûlait, brûlait comme un feu de la Saint-Jean ; la violence des flammes, l'intensité de la chaleur était telle que des vitres de l'hôtel des Anglais volèrent en éclats, et que les abords de la plage étaient devenus inaccessibles ;on suffoquait, on se sentait aveuglé, brûlé. En moins d'une heure, malgré les prompts secours des pompiers, sous les ordres de leur brave commandant Lattès, de la gendarmerie, de la troupe et le zèle des autorités, il ne restait plus de la Jetée-Promenade que les pilotis.

Le vent du Sud-Est soufflait, activant l'embrasement, faisant jaillir des flammèches au loin.

Afin de circonscrire le feu, les pompiers avaient coupé le pont de la Jetée conduisant à la Promenade des Anglais.

L'on dut s'estimer heureux que nulle mort d'homme ne fut à déplorer.

Quant à la perte matérielle, tout était à recommencer ; bien que l'édifice fut assuré pour 4 millions et demi — d'aucuns disaient 2 millions et demi seulement — à la *Paternelle,* au *Gresham* et au *London Joint Stock Bank.* Les causes du sinistre restèrent inconnues — toujours est-il que le feu avait éclaté sur plusieurs points en même temps.

Enfin, tout était à recommencer ; trois ans de travail perdus en une heure! Complètement détruit ce charmant édifice qui, avec une légèreté aérienne, s'avançait sur la mer et l'ornait de sa coquette architecture. Lors des régates le public en avait admiré les détails. Le café était déjà ouvert. On terminait la salle du théâtre ; et sous la direction de M. de Maraine, la *Jetée-Promenade* devait effectuer son ouverture officielle quelques mois après. — Or, il ne restait plus rien, sauf les colonnes de fer qui soutenaient ces vastes galeries-promenoirs, où la foule aristocratique se promettait de si agréables rendez-vous.

Quand on songe à l'indescriptible horreur de la catastrophe si elle était survenue lors des régates, et le soir de la fête de nuit, quand des milliers de personnes s'y trouvaient ! La pensée seule fait frémir.

Ceux que le feu n'aurait pas dévorés, la mer les eut engloutis, car les deux redoutables éléments formaient une terrible et monstrueuse alliance.

Le nouveau palais fut reconstruit et fit son ouverture en 1885. Plusieurs directeurs se succédèrent parmi lesquels MM. Hirscheller et Paële ; puis M. Tessier, qui en fut le directeur audacieux et intelligent.

M. Roubaudy non plus, ne manqua pas d'habileté. La Jetée-Promenade eut de brillantes représentation d'opéras, d'opérettes, de comédie, des concerts. Salvayre y fit donner son *Bravo,* mais sans succès, hélas ! Les Concerts Classiques étaient, et sont encore très appréciés et très suivis. Le meilleur chef d'orchestre fut M. Gervasio, qui dirige encore les vaillants musiciens de la Jetée.

Le nouveau Palais de la Jetée était, primitivement, artistique et luxueux à l'intérieur. Son théâtre, à l'architecture

et à la décoration hindoues et son vaste hall persan, étaient d'un férique aspect. On a changé, modifié, tout de déplorable façon. Quant à l'extérieur, ce sera bientôt un baraquement sans rival. Il dépare la célèbre Promenade de Nice sans vergogne.

En 1882, nous avons eu également un curieux événement : l'incendie de la galerie Portalier (aujourd'hui Temple Protestant), au boulevard Dubouchage. Cette galerie avait été édifiée par un être difforme, haut comme un enfant de 3 ans ; une tête d'oiseau, des mains estropiées et tournées en dehors, des jambes et des pieds incapables de le soutenir. Cet être monstrueux avait nom Portalier, on le *portait* à bras, ou bien on le traînait dans une petite voiture. Eh bien ! cet ambryon d'homme, fort intelligent, était un sac à ruses, malices et autres coquineries. Il était antiquaire et n'avait pas son pareil pour maquiller de *ses propres mains* un tableau, un objet d'art quelconque ; pour imiter les signatures, reproduire avec la patine, les outrages du temps, les œuvres des maîtres. L'orgueil lui ayant fait entreprendre l'achat du terrain du boulevard Dubouchage et la bâtisse de cette superbe galerie, il se trouva un beau jour à court d'argent et d'expédients — pas tout-à-fait, cependant. — Bref, la belle galerie d'objets d'art, assurée pour la somme de 480.000 francs prit feu, et dès octobre 1882, on pouvait lire dans les journaux de Nice :

Affaire Portalier. — L'enquête révèle des faits de plus en plus graves. On vient de découvrir, annonce-t-on, un certain nombre de faux qui aggravent les charges pesant sur M. Portalier.

Deux maisons de banque de notre ville ont déposé entre les mains du juge d'instruction, diverses lettres de change d'une valeur de 20.000 francs environ, avec de fausses signatures.

M. Portalier, interrogé sur ces lettres, aurait, assure-t-on, convenu que les signatures sont falsifiées, mais il a ajouté qu'il y avait été autorisé par l'intéressé, au moyen d'une lettre qui, dit-il, a été brûlée lors de l'incendie.

Allégations fort douteuses — car on annonce aussi que les experts chargés de l'inventaire de la galerie, auraient

mis la main sur un outillage complet pour la fabrication des billets de banque.

Depuis combien de temps cet outillage était-il en fonction ? Combien de billets faux son propriétaire avait-il mis en circulation ? Voilà ce que l'on ignorera peut-être toujours, car M. Portalier n'était pas disposé à faire des aveux et persistait à se déclarer innocent avec beaucoup d'énergie et d'habileté.

Il avait été saisi, en outre, des billets de banque, parfaitement imités — ceux qui connaissaient la difformité de M. Portalier pouvaient juger impossible qu'il se fût rendu coupable de ces faux — mais ceux qui ont visité ses galeries ont pu voir aussi quelques tableaux bien peints et bien dessinés et la réparation des gravures anciennes par M. Portalier. Bref, l'instruction se poursuivit et le procès fut curieux.

M. Portalier fut bel et bien porté à bras au Tribunal où il se débattait comme Asmodée, le diable boîteux. Et en fait de galerie, il eût le promenoir de la prison.

A ce propos, si je donnais, ici, une histoire de brigands? dont plusieurs scènes se passèrent à Nice. Il y a fort longtemps, un *Vieux Greffier* la raconta par le menu. Mais je serai bref.

Au commencement du siècle dernier, un forçat évadé, ayant nom Collet, après avoir escamoté les papiers du baron de Tholozan et avoir été somptueusement fêté à Rome sous ce titre, s'était enfui de la Ville Eternelle après maintes escroqueries. Il avait traversé Turin en se disant général de brigade et avait dupé un banquier. Mais l'erreur reconnue, la gendarmerie était en campagne. Je laisse le *Vieux Greffier* nous conter l'histoire.

« Quoi qu'il en fut, pendant que les gendarmes galopaient sur la route de Gênes que le « général » avait prise, un évêque du plus grand air, monsignor Pasqualini, descendait à l'hôtel de la Truite, à Nice, et recevait, conformément à l'étiquette et en leur donnant sa bénédiction et sa main à baiser, les deux vicaires généraux de l'évêché que Monseigneur de Nice, averti à la hâte, envoyait au-devant de son collègue qui n'était autre que Collet.

« Arrivé alors pendant les Quatre-Temps et invité par l'évêque qui lui avait fait inspecter le séminaire, à assister aux cérémonies de l'ordination, Collet se vanta plus tard d'avoir conféré les divers ordres de prêtrise à de nombreux séminaristes « que j'émerveillai, dit-il, avec un sermon découpé dans les œuvres de Massillon et de Bourdaloue qui ne me quittaient guère ». L'évêque de Nice n'était pas d'ailleurs, sans quelque défiance, et il le prouva en donnant à Monseigneur Pasqualini, pressé peut-être par la certitude de cette défiance de quitter la ville, un aumônier de son choix pour remplacer celui qu'il racontait avoir perdu à Milan, et pour l'accompagner à Cannes et à Grasse. Ici se place un épisode du plus haut comique (constaté judiciairement), qui montre qu'à sa supériorité comme grime, Collet joignait une réelle habileté dramatique.

« Il organise à Cannes, avec un individu dont il fait connaissance en changeant de chevaux à la poste, un simulacre d'arrestation à main armée sur sa propre voiture. Il veut, dit-il, à l'homme, savoir à quoi s'en tenir sur le courage de son aumônier, qui ne cesse de parler de ses campagnes à l'armée ». Tu nous demanderas la bourse ou la vie, avec quelques gaillards qui tireront, s'il le faut, sur les voyageurs, mais sans blesser personne! joue bien ton rôle; il y a vingt-cinq louis à gagner, et surtout pas de violences. L'homme, — soupçonnant probablement à quelle espèce de prélat il avait à faire, s'acquitte à merveille de son rôle. Coups de fusil au milieu d'un bois, cris furieux, effarement de Monseigneur, pillage pour rire, évanouissement de l'aumônier qui tombe malade en arrivant à Grasse et prend le lit, pendant que Collet conte aux autorités de l'endroit qu'on lui a volé pour cinquante mille francs d'espèces et de bijoux.

« L'un des plus gros fabricants de parfumerie de Grasse vient supplier Monseigneur de vouloir bien lui permettre de mettre sa caisse à sa disposition. Conclusion : 30.000 francs acceptés par Sa Grandeur contre un reçu signé : « Domenico Pasqualini, vescovo di San-Giminiano ».

« Mais sur ce coup-là, renoncement absolu à la soutane

violette, que Collet porte trois jours encore, trois jours de résidence au château que le général comte de L... possède près d'Antibes, et où il est magnifiquement reçu et hébergé par la comtesse, à qui il s'est présenté comme ami et ancien aumônier de l'Armée d'Italie.

Au bout de quelques jours, il partit exécuter d'aussi audacieuses prouesses en Bretagne et en Normandie, tantôt sous l'habit religieux, tantôt sous l'habit militaire.

Collet s'appela tour à tour frère Anthelme, le baron de Tholozan, le marquis d'Adda, Monseigneur Pasqualini, le comte Borromeo, le vicomte Goland.

Je ne puis raconter ici toutes ses prouesses. Mais il fut de nouveau pris et de nouveau s'évada. Ce ne fut qu'en 1820 qu'il retourna au bagne où il se conduisit fort bien et mourut de mort édifiante, en 1840.

Espérons que Dieu accueillit bien ce bon Larron !





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXV

Le Panorama. — Exposition Universelle.

En 1882, on inaugurait le *Panorama* de Nice, qui s'élevait, rue Saint-Philippe — côté de la promenade des Anglais — M. Pichat en était le directeur. Ce Panorama fort bien exécuté offrait comme spectacle le Tout-Paris au Bois. On voyait :

En montant, à gauche, le champ de courses de Longchamp, en pleine animation ; en face et à droite, les magnifiques *parades* du Tout-Paris artistique, aristocratique et mondain.

Là, sur la pelouse : le maréchal Canrobert et le duc d'Aumale, assis, causaient.

Un peu plus loin : Ranc et Clémenceau. Le marquis de Rougé, Cassagnac, Karl Desperrière, Détroyat, Léonce Dupont, Bontoux, Léo Delibes, Espeleta et José Raymond de Bourbon, duc de Morny, duc de Rivoli, Jules Ferry, Vaucorbeil, Mlle Croisette assise sur un banc rustique, Faivre des Français, Arthur Meyer ; Angèle, Gabrielle Gauthier, Depoix ; les uns à pied, les autres à cheval, ou en voiture ; Réjane, Dupuis, Capoul, Dieudonné, Céline Montaland (un peu mincie), Krauss, Angelo, Mme Sacha ; le président Grévy en calèche avec M. Wilson, prince de

Rohan, marquis de Caux, général de Galiffet, Meissonier et Gérôme, Daubray, Hyacinthe, les deux Coquelin, Gambetta et Arnaud de l'Ariège, comte et comtesse de Béchevet, comtesses de Galiffet et de Pourtalès, etc., etc.

Derrière, un coin charmant, et, assis sur le gazon, Victor Hugo jouait avec ses deux petits enfants. A deux pas, sous un parasol, Blanche Pierson peignait, Saint-Marceaux, assis près d'elle, suivait son travail ; non loin, Sarah Bernhardt, sa vaporeuse personne entourée de tulle et de gaze, son chapeau printannier à la main, *posait* au milieu d'un groupe composé de Victorien Sardou, Cabanel, Gounod, Dumas, Créty, Albert Wolf, Daudet, assis ; le beau Carolus Duran (peint par lui-même) *posait* et *fumait* avec un chic!... et de Neuville regardait dessiner Detaille. Tout près, un autre groupe composé de : Arsène Houssaye, Sarcey, Garnier (de l'Opéra), Lachaud, Jousselin, de Penne, Patton et Edmond About, assis. Un trio se tenait à l'écart ; Zola, appuyé à la palissade, Claretie et Paul Saunière causaient avec lui.

Le bâtiment avait été exécuté sous la direction de l'architecte Alziari de Malaussène. Pour les peintures, les collaborateurs de M. Pichat étaient MM. Langerock, Blum et Payl.

Il eut beaucoup de succès pendant un certain temps, puis faute d'attractions variées on le délaissa. On en fit alors un skating à patins à roulettes. Puis un jour, il brûla. Et le Panorama s'en alla en fumée.

Ce qui ne s'en alla pas en fumée, ce fut notre belle Exposition Universelle de 1884. Sur la superbe colline du Piol, elle se développait imposante, majestueuse, rayonnante.

En 1883, la Municipalité avait voté pour l'Exposition 200.000 francs, et M. Ed. Blanc avait donné 200.000 francs. Enfin, une société s'était formée au capital de 600.000 fr. Ce serait plus coûteux aujourd'hui.

On arrivait à l'Exposition par l'avenue de la Gare, d'abord reliée au quartier de Saint-Etienne par le boulevard de ce nom, et ensuite par le boulevard Gambetta.

Le Palais de l'Exposition, étagé sur une éminence,

faisait face à l'Est; sur la partie inférieure, au Nord et au Sud de l'entrée principale de l'enceinte, étaient établies les annexes 1 et 2 pour les expositions spéciales.

Dès l'entrée dans l'enceinte, on se trouvait au milieu d'un jardin anglais, sillonné par de larges et belles avenues. A droite et à gauche de l'avenue principale, au milieu des massifs de verdure, s'élevaient les pavillons des villes de Nice, Cannes, Monaco, Menton, Antibes, Grasse, Vallauris, Saint-Raphaël et Toulon.

Chacun de ces pavillons était construit dans un style et avait un caractère particulier d'originalité. Dans les autres massifs, étaient disséminés les bars, restaurants, cafés, buvettes, débits de tabacs, kiosques, etc., etc.

Un des attraits de cette Exposition était sans conteste le chemin de fer funiculaire qui amenait, sur la grande terrasse du Palais, les visiteurs paresseux, ne voulant pas s'astreindre à gravir les marches de l'escalier monumental qui contournait la grande cascade, de laquelle les eaux de la Vésubie s'échappaient en bouillonnant.

C'était là une heureuse imitation de la célèbre cascade du Trocadéro.

Le Palais mesurait deux cents mètres de profondeur, la largeur de sa façade était de 103 mètres, la superficie d'environ 16.000 mètres carrés.

Il se composait d'un grand bâtiment principal, formant la facade; derrière s'étendaient perpendiculairement trois nefs parallèles; ces longues galeries étaient coupées par une nef transversale, au *transept*. D'autres galeries latérales étaient adossées à ces galeries principales, à cause de l'affluence inespérée des demandes d'admission.

Le bâtiment principal était divisé en un corps central formant saillie; à droite et à gauche s'étendaient deux galeries ouvertes formant loggias. Ces galeries aboutissaient à deux pavillons carrés, aux extrémités. En retour, latéralement, d'autres loggias semblables à celles de face allaient rejoindre un nouveau pavillon carré qui les encadrait.

Cette partie principale du Palais ne mesurait pas moins

de trois mille mètres de superficie horizontale et sept mille mètres de surface de façades vues.

Le corps central formait une forte saillie sur le reste de la façade ; le centre en était occupé par un vaste porche dont l'ouverture avait 14 mètres de hauteur sur 9 mètres de largeur ; au-dessus se développait un immense fronton surmonté des armes de la ville de Nice et de deux Renommées ailées.

Ce corps central était flanqué de deux tours hautes de 50 mètres, au sommet desquelles se trouvait une vaste galerie où on accédait par des ascenseurs.

Les loggias étaient fermées par des arcades retombant sur des colonnes couplées, reliées par des balustrades à jour.

L'entablement saillant était supporté par des consoles et surmonté d'une crête dentelée à jour.

Les pavillons d'extrémité s'élevaient un peu plus haut que les loggias, ils étaient surmontés de dômes couronnés par des lanterneaux ornés et dorés.

L'aspect général de cette construction était celui d'un monument en pierre, et l'esprit a peine à comprendre comment on avait pu élever une bâtisse de cette importance en quelques mois.

Les bâtiments étaient entièrement en charpente de bois. Ils étaient revêtus à l'extérieur d'un enduit léger en mortier qui leur donnait l'apparence de la pierre ou de la maçonnerie.

La nature lui faisait un cadre admirable. Selon le point d'où on le regardait et l'heure de la journée, on voyait tour à tour sa forme capricieuse dessiner ses silhouettes en lumière, sur le fond d'azur foncé des montagnes, ou se détacher sombre sur l'horizon illuminé de la mer.

Il était impossible de choisir une plus belle situation.

L'imposante cascade et le double escalier qui la contournait, pour conduire sur l'esplanade supérieur, faisaient un large socle au monument.

On accédait dans le Palais, proprement dit, par un porche conduisant à un grand vestibule, qui divisait en deux la grande nef de face. Les services administratifs

étaient établis au Nord et au Sud de cette grande nef, en face de laquelle s'élevait un portique couvert d'où les visiteurs pouvaient jouir de la beauté du panorama qui se déroulait sous leurs yeux.

Ce n'était pas le spectacle le moins curieux que la vue de la ville de Nice s'étendant dans cette immense plaine, bornée au Sud-Est par le Mont-Alban et le Château, qui forment en quelque sorte un cadre de verdure à cette cité de plaisirs et de luxe qu'on nomme la ville de Nice.

De vastes promenoirs à travers la nef centrale et les nefs latérales et postérieures, permettaient aux visiteurs d'admirer les produits de l'agriculture, du commerce et de l'industrie du monde entier, réunis par une main de fée dans cet immense palais.

Les diverses sociétés musicales de Nice se faisaient entendre à tour de rôle dans l'enceinte de l'Exposition.

Que de belles heures j'y ai passées, que dis-je, des journées entières.

Or, le 6 janvier 1884, avait lieu à 2 heures de l'après-midi la cérémonie d'inauguration de cette Exposition Internationale de Nice. Dès le matin, les salves d'artillerie retentissaient, et des brigades de gendarmerie, des compagnies du 111e, des escouades d'officiers de paix, le corps des pompiers étaient sous les armes. Tous les abords de l'Exposition étaient pavoisés.

Une estrade tendue de velours rouge et or avait été dressée à l'entrée pour recevoir les autorités ; à droite et à gauche, deux tribunes pour les invités ; au centre, des fauteuils et des chaises pour les dames.

Parmi les personnages présents sur l'estrade : M. Lagrange de Langres, préfet des Alpes-Maritimes ; M. Borriglione, maire de Nice ; le général Thierry ; MM. Mouravieff, Luzzati, Raymond, Desmons, Renault, Gambetta père, Léon Chiris, Dieudé-Defly, Rouvier, de Marcère, Dietz-Monin, sénateur ; Granet, Marion, Beauquier, Nadaud, A. Picard, député ; le comte Carlo Borromeo, commissaire général du Gouvernement italien, et Hartber-

ger, commissaire général du Gouvernement d'Autriche-Hongrie ; Boyer de Sainte-Suzanne, gouverneur général de la principauté de Monaco ; le chevalier de Barontcévitch, délégué russe ; le corps consulaire ; Bonnefoy-Sibour, secrétaire général de la Préfecture des Alpes-Maritimes ; Poulan, Faraut et Bermond, adjoints au maire de Nice ; un grand nombre d'officiers ; le comte de Cessole, président du Comité des Fêtes de Nice ; Saétone ; Chauvain, président du Tribunal de commerce ; les conseillers généraux, les conseillers municipaux, les juges de notre Tribunal ; les magistrats ; MM. Martelly, maire de Grasse ; Gazagnaire, maire de Cannes ; Faraut, maire d'Utelle ; M. Raiberti, maire de Saint-Martin-Lantosque ; Justin Barralis, maire de La Turbie ; Durandy, président du Conseil général des Alpes-Maritimes ; Seligman, président du Tribunal civil ; M. Félix Martin, commissaire général, et ses principaux collaborateurs.

Deux discours furent prononcés : le premier, par M. Borriglione, député-maire de Nice ; le second, par M. Lagrange de Langres, préfet des Alpes-Maritimes.

« La ville de Nice, dit M. Borriglione, résidence hivernale, point principal de ralliement d'une brillante colonie cosmopolite, s'est résolue aux plus grands sacrifices afin d'assurer au pays un renom toujours plus large d'hospitalité, de centre d'activité et d'intelligence.

« De ce désir patriotique est née la pensée d'ouvrir, chez nous, une Exposition industrielle, agricole et artistique à laquelle ont été libéralement conviés les producteurs, les inventeurs, les travailleurs de toutes les contrées.

. . . .

. . . .

« Un de mes devoirs, dit-il ensuite, est de souhaiter une cordiale bienvenue aux personnages distingués des diverses nations étrangères qui ont bien voulu nous apporter des preuves certaines de leurs précieuse sympathie.

« Heureux de leur dire tout le prix que nous attachons à leurs témoignages de haut intérêt, je me fais avec

bonheur, auprès d'eux, l'interprète des sentiments de gratitude de la population niçoise.

« Messieurs, il n'y a pas plus d'un an que le projet a été conçu de faire à Nice une Exposition Internationale. Il y a moins de dix mois qu'on préludait, ici même, aux travaux de sa mise en exécution. Cette œuvre grandiose, que je puis qualifier de colossale pour une ville comme la nôtre, a été en quelque sorte improvisée ; j'ajoute que la célérité prodigieuse avec laquelle elle a été conduite est et restera comme la note la plus caractéristique de cet heureux événement.

« Ceux qui ont connu, avant sa transformation si complète, la colline et les abords du Piol, peuvent seuls se rendre compte de l'immensité de la tâche accomplie en si peu de temps. »

. . . .

En effet, rien n'était plus beau que le Palais, la cascade et tout l'ensemble de l'Exposition, au milieu de ce splendide panorama.

Ce discours achevé, M. le Préfet prit la parole ; à son tour, il exprima, en termes éloquents, les mêmes remerciements et la même admiration témoignés par M. le Maire.

Après les discours, le cortège se forma pour monter au Palais. Dès l'entrée, le coup d'œil était ravissant, les principales expositions étant déjà installées ajoutaient à l'harmonie des décorations. Les musiques Municipale, du Théâtre Italien, du Conservatoire, des Tziganes étaient échelonnées et se faisaient entendre alternativement.

Le soir, à 6 heures, un banquet de 250 couverts réunissait les invités dans la vaste salle du restaurant Catelain, à l'Exposition même.

Au champagne, des toasts furent portés par M. le Maire, M. le Préfet et M. le comte Carlo Borromeo, délégué italien, M. Harris, consul d'Angleterre, M. le chevalier de Barontcévitch, M. de Marcère.

Cette Exposition était vraiment remarquable dans ce cadre unique. Elle eut le succès mérité.

Pendant sa durée MM. Godard aîné et Godard fils installèrent leur ballon captif place Anglicane.

Sarah Bernhardt, en représentations à Nice, bien entendu, profita de l'occasion, pour effectuer des ascensions sensationnelles, avec force mise en scène.

Evoluer dans les airs, monter, planer, quelle belle réclame ! *Quo non ascendam !*





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXVI

Villemessant. — Monaco, Monte-Carlo contribuent à la prospérité de Nice. — Le Prince Charles III. — M. François Blanc et sa famille. — Société des Bains de Mer. — Casino. — Vie artistique et mondaine. — Le Prince Albert Ier

A ces époques assez lointaines, parmi les hivernants les plus remarquables et les plus remarqués, il y eut de Villemessant, ce titan du journalisme, avide, et cependant cœur généreux, et qui donna une vogue retentissante à notre littoral, surtout à Nice et à Monaco. Je dois donc en parler, tout en rayonnant jusqu'à Monaco, qui a une si large part dans la prospérité de notre ville.

Lors de son premier séjour à Nice, en mars 1869, il écrivait :

« En général, les hommes qui vivent des labeurs de l'esprit, surmènent leur cerveau et lui demandent plus qu'il ne saurait produire, ne sont guère aptes à réparer les désordres de leur organisation désastreusement privilégiée. Les uns, selon le triste mot d'un écrivain charmant, tombé

victime de ce déplorable paradoxe, se traitent par l'indifférence. Les autres, que leur pauvreté ou leur isolement réduit malgré eux à la même inertie, ne se soignent pas du tout.

« Combien ont succombé ainsi, que des soins intelligents, c'est-à-dire opportuns, auraient sauvés. Il eût suffi peut-être de leur faciliter les moyens de passer quelques mois d'hiver dans un climat moins rigoureux, loin de Paris, de ses agitations, de ses entraînements, de ses meurtrières exigences. Paris est le grand fracasseur et fricasseur de cervelles. Au lieu de lui arracher ses proies, les hommes d'initiative et de lutte qu'il dévore, qu'en fait-on ? On les envoie tout simplement dans une maison de santé (de santé !), où assurément rien n'est épargné de ce qui peut soulager leurs souffrances, mais dont les calorifères ne leur procurent point l'équivalent des salutaires tiédeurs du Midi. C'est le calorifère du Bon Dieu qu'il leur faudrait ! Et voilà comment tout à coup et trop souvent éclate une nouvelle qui nous attriste. « Un tel » est mort, dit-on, et c'est fini. Il ne reste plus à ses amis qu'à répandre, sur sa fosse de banales et bien inutiles fleurs de rhétorique.

« Au mal que je viens de signaler, voici le remède que j'apporte. Il est simple et assurément applicable.

« Etant découvert un endroit salubre et riant, dont la température serait à peu près celle de Nice, de Menton, de Cannes ou d'Hyères, je voudrais qu'une Société se constituât qui, avec les ressources que je vais indiquer, y fît construire un bel hôtel peu luxueux, mais confortable, spécialement destiné à ceux des nôtres qui ont besoin de retremper pendant quelque temps leurs forces physiques ou intellectuelles. Pour faire les premiers frais de cet établissement, *Le Figaro* donnerait de grandes fêtes, non plus à ses intimes seulement, mais à tout son public de choix, et plus variées, plus éclatantes encore que celles qu'il a déjà organisées. Je prépare dès ce moment un programme irrésistible. Les théâtres certainement ne se refuseraient pas à monter des représentations extraordinaires au bénéfice de notre œuvre collective, aussi utile aux artistes dramatiques et aux musiciens qu'aux littérateurs. Je connais les artistes,

ils ont le cœur excellent; pas un qui ne fût heureux de prêter le concours de son talent à la réalisation d'une idée d'où dépend le salut de tant de chères existences. L'Hôtel serait tenu par un gérant que nommerait et surveillerait la Société. Les bénéfices prélevés sur les dépenses des résidants, au profit de la caisse commune, étant très minimes, ces dépenses seraient nécessairement très légères. Je suis persuadé que sous ce rapport une habile direction accomplirait des prodiges et ferait paraître monstrueux, ainsi qu'ils le sont véritablement, les prix auxquels messieurs les maîtres d'hôtels ne craignent pas de tarifer leurs consommations et leur trop peu écossaise hospitalité. »

Et Villemessant, à la fin de son article, proposait d'appeler ce lieu de refuge « La Villa du Soleil ».

Il fut donc le promoteur de cette grande œuvre philanthropique. La Compagnie du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée se mit à la disposition des commissaires qui accompagnaient de Villemessant jusqu'à Nice. Ces commissaires étaient : Paul Féval, représentant la Société des gens de lettres ; Dennery et Siraudin, représentant les auteurs dramatiques ; Henri Rochefort, représentant les journalistes, et Victor Massé, représentant les compositeurs de musique. Cette commission, ayant à sa tête Villemessant, vint se fixer à Nice, rayonna aux environs et fixa son choix au Cap d'Antibes, à la pointe, et l'édifice s'éleva dans ce site merveilleux. Mais, par une ironie de la destinée, les circonstances politiques et autres ayant bouleversé le projet, la Villa Soleil est devenue la propriété des hôteliers si fort molestés par Villemessant. La Villa Soleil est aujourd'hui l'Hôtel du Cap d'Antibes.

Villemessant était un fervent admirateur de Nice et la fréquence de ses visites le prouvait. Il acheta la villa n° 85 de la Promenade des Anglais.

Ce journaliste, remarquable par son habileté, son audace, son esprit entreprenant, aventureux et fécond, a été le premier grand maître de la publicité et de la polémique gauloise. Comme tous les gens de réelle valeur, il eut beaucoup d'envieux et par conséquent beaucoup d'ennemis,

mais il eut aussi des amis. Et pour le côté comique de l'esprit gaulois, on racontait ses polémiques avec son rageur confrère Commerson, le fondateur du *Tam-Tam* et du *Tintamarre*. Et les tribunaux étaient parfois saisis des différents qui surgissaient entre ce dernier et le fondateur du *Figaro* et de l'*Evénement*.

Au début, lorsque Villemessant n'était pas encore arrivé, c'était à qui des deux se jouerait les plus mauvais tours. J'ai entendu conter l'anecdote suivante, laquelle d'ailleurs fut publiée.

Un jour, Villemessant entre à l'imprimerie où les deux confrères ennemis imprimaient leur journal. Il était accompagné d'un monsieur opulent et guindé. Il s'écrie, en s'adressant à Commerson : « Tu vois, monsieur ? Il m'apporte 100.000 francs pour mon journal. — Mon fils, répond Commerson en tournant autour du Monsieur, d'un air mélancolique, tu peux te vanter d'avoir de la chance ! Je n'ai jamais trouvé des... amateurs comme monsieur, moi ! A peine si mes pigeons veulent mettre cent sous dans mon *Tintamarre*. Encore prennent-ils avec moi le rôle de la pie voleuse, en m'emportant mes couverts. As-tu de la chance d'avoir des pigeons à cent mille francs ! »

Le monsieur, très ennuyé de ce colloque, et se souciant peu de rester sur la sellette, s'esquive :

Commerson le regarde partir et dit à Villemessant : « Malheureux, il est parti ! Il a encore sa montre ? »

— Une montre, fi donc ! répond Villemessant, je laisse ça au *Tintamarre*. »

Et, ravi de sa flèche du Parthe, il s'éloigne majestueusement.

— C'est égal, murmure Commerson, de façon à être entendu, c'est égal ! Il court tout de même après la montre. »

Pauvre Commerson, si son *Tintamarre* n'a pas fait la fortune de ses actionnaires, le *Figaro* a fait la fortune des siens.

De Villemessant quitta Nice pour Monte-Carlo, où il possédait la villa Beaumarchais, en face du Casino. Il y mourut au mois d'avril 1879.

Il avait fait souvent une énorme publicité à Monte-Carlo, en sa faveur et d'une façon aussi intelligente qu'efficace, bien que Monte-Carlo eût déjà une prospérité et une vogue mondiales. Je dois en parler d'autant plus que Monaco et Monte-Carlo sont étroitement liés à Nice. Un coup d'œil sur le passé s'impose donc.

Or, en 1858, une autorisation pour des jeux fut sollicitée auprès de S. A. S. le Prince Charles III, par MM. Aubert et Langlois. Autorisation accordée. Les jeux fonctionnèrent à La Condamine. Plus tard, ces messieurs cédèrent leur privilège à M. Frossard, qui alla s'établir place du Palais, dans une maison seigneuriale des Rey de Villarey. M. Frossard passa alors son privilège à M. Duval, et finalement une Société en devint propriétaire.

Je ne veux pas m'égarer dans des origines peu remarquables, mais m'arrêter à celles qui ne comptent vraiment que de l'arrivée de M. François Blanc, homme d'une haute intelligence, d'une activité phénoménale et d'une habileté rare.

Le Prince Charles III avait stipulé qu'un Casino serait construit dans la Principauté, au lieu dit « les Spélugues ». Les Spélugues n'étaient qu'un amas de rochers des plus arides. Les fonds manquaient. C'est alors que M. François Blanc vint. D'un coup d'œil, il jugea la situation et le parti qu'il pouvait en tirer. Il fit présenter un projet de cession à l'approbation du Prince ; le projet accepté, la cession consentie, la « Société des Bains de Mer de Monaco » fut formée, en peu de temps, sous l'impulsion de M. François Blanc, ce financier supérieur, ce capitaliste audacieux, qui faisait surgir, des rochers des Spélugues, un palais merveilleux au milieu de jardins asiatiques ! Et le Prince Charles III, souverain intelligent, protecteur des Arts, aimant la beauté sous tous ses aspects, baptisa ce rocher féerique : *Monte-Carlo* (de Charles).

Il ne faut pas croire que les débuts furent exempts de difficultés. Oh, non ! M. F. Blanc dit un jour : « J'avais engagé 15 millions à Monaco. Eh bien ! pendant longtemps

mon argent ne m'a rien rapporté. Puis, il me procura ensuite seulement du 2 ou 3 pour cent. » Mais l'élan une fois donné, la progression fut rapide, sous la conduite de cet habile financier, auteur estimé d'un livre sur la question des capitaux, et de nombreux et remarquables articles dans *Le Constitutionnel.*

M. F. Blanc, non seulement donna un magique, un merveilleux essor à la prospérité du pays, mais les Beaux-Arts trouvèrent à Monte-Carlo, et trouvent toujours un royal accueil, ce qui était et est toujours un bienfait pour Nice, d'autant plus que M. et Mme Blanc subventionnaient princièrement, l'un et l'autre, les fêtes de notre ville et nos établissements de bienfaisance.

Mme Blanc contribua largement, entre autres, à la construction de Notre-Dame. Depuis, ces engagements moraux furent respectés par leurs fils, et continués, aujourd'hui, si généreusement avec une belle courtoisie, par M. Camille Blanc, qui suit la tradition de son père. Et sachant s'entourer de collaborateurs précieux.

Dernièrement, après une longue et brillante carrière de 38 ans de service, s'éteignait un de ces distingués collaborateurs : M. Georges Bornier, unanimement regretté. C'était un homme d'honneur et un honnête homme d'une valeur inappréciable. Sous une apparence réservée et un peu froide, c'était un cœur généreux, accessible à l'émotion sincère ; c'était un esprit juste et charitable, c'était une intelligence supérieure, guidée par une noble simplicité. M. Camille Blanc, président du Conseil d'administration, qui avait trouvé en M. Georges Bornier un précieux collaborateur, l'avait en haute estime.

Pour en revenir au passé, ainsi que je l'ai déjà dit, Nice et Monaco se sont étroitement liées pour contribuer aux progrès, aux charmes, à la prospérité de notre région. Et le Prince Albert Ier, cette grave et belle figure, ce savant profond, travailleur infatigable, dont les travaux rendent de si grands services, cet explorateur, navigateur célèbre, depuis longtemps convie les plus illustres savants de tous

les pays à des congrès se réunissant dans sa principauté. Mais je m'étendrai plus tard davantage sur ce sujet, et sur les événements récents, car Monte-Carlo a été un merveilleux tremplin pour l'essor qui fit de Nice ce qu'elle est, une des premières villes du monde.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXVII

Le Café Américain. — Premier Eldorado. — Isolina Piamonti. — Gemma Cuniberti. Théâtre Risso. — La Diligenti et Sarah Bernhardt. — Le sort d'«Elisabeth d'Angleterre». — Théâtre place Garibaldi. — Politeama. — Les Marionnettes. — Colombes et Perruches Théâtre des Puces.

Autrefois, au quai du Midi, sous les terrasses, il y avait un café précédé d'un jardin, c'était le *Café Américain,* primitivement Café Royal. L'été on édifiait un théâtre en planches, en plein jardin. Un beau soir, je vis apparaître sur ce théâtre infime, une grande artiste. Une épave des troupes Rossi et Salvini : Isolina Piamonti. C'était au mois d'août 1882.

Artiste dans toute l'acception du mot ; par nature, par sentiment, par intelligence et science, elle était arrivée à ce degré de perfection qui défie l'analyse. Grande et svelte de taille, au port noble et gracieux, ces avantages physiques étaient rehaussés par une rare distinction de manières, un regard traduisant les impressions de l'âme, une voix aux inflexions exquises, des demi-teintes les plus délicates, des nuances les plus charmantes, se fondaient en une merveilleuse harmonie. Après s'être fait admirer dans l'interprétation de quelques-unes des meilleures œuvres italiennes,

elle aborda quelques traductions du répertoire français. Je la vis dans *La Dame aux Camélias*. La veille de la représentation ; comme je lui demandais :

— Avez-vous vu Sarah Bernhardt dans la *Dame aux Camélias ?* l'avez-vous vue mourir ?

— Non, répondit-elle, mais je sais qu'elle meurt debout.

— Ferez-vous de même ?

— Je l'ignore, j'agirai selon mon sentiment, mon inspiration.

Elle avait raison ; aux grands artistes le soin de créer, aux inférieurs le devoir d'imiter. Mme Piamonti a été admirablement une toute autre Marguerite que Sarah Bernhardt.

Elle donna ensuite *Amleto* et *Suor Teresa,* de Camelotti, etc.

Nous apprenions, peu après, que Rossi proposait à la grande artiste une seconde tournée avec lui, en Russie.

Puis, bien des années s'écoulèrent, je la retrouvai un jour, à Nice même. Hélas ! elle jouait les duègnes au théâtre Risso ! ! ! Une remise transformée en théâtre pour un quartier d'ouvriers.

Isolina Piamonti était triste, mais toujours digne, silencieusement résignée.

Isolina !... qu'est-elle devenue ?

Un soir, en 1880, passant devant un établissement d'été, *Eldorado,* un théâtre dans un jardin, je vis l'annonce d'une troupe italienne ayant comme première artiste une enfant prodige âgée de huit ans. J'entrai avec empressement.

Gemma Cuniberti, âgée de huit ans, était petite pour son âge. Elle débutait à Nice par une pièce écrite pour elle: *La Figlia Abbandonata,* comédie en 3 actes de Pietracqua. Elle y remplissait un rôle considérable, tenant la scène du commencement à la fin de chaque acte, et n'éprouvant jamais une défaillance ou un oubli.

Les auteurs dramatiques italiens : Ferrari, Marenco, Gallina, etc., écrivaient des pièces pour la *Piccola Ristori.* Tel était son surnom. Elle était, sur la scène, d'un naturel étonnant. Il suffisait de voir Gemma Cuniberti une seule fois, pour se convaincre de ses qualités innées. Son réper-

toire était très étendu, et elle y déployait une grande activité et un immense talent. Aussi admirable dans les rôles gais que dans les rôles tragiques, qu'elle interprétait avec une entente parfaite de la scène, une aisance rare, un jeu irréprochable et une expression de physionomie toujours en harmonie avec l'action. Elle ignorait l'hésitation ; d'ailleurs les enfants ignorent ce que les artistes appellent le *trac*. Et, dès qu'elle entrait en scène, on éprouvait une sécurité complète. Enfin, elle portait le travesti avec une spirituelle crânerie. Dans une pièce écrite pour elle, elle interprétait cinq rôles, dont deux travestis. Et dans *Carlino e Marietta,* la scène de la mort bouleversait les spectateurs tant l'émotion était intense.

Mais, deux ans après, en 1882, Gemma Cuniberti se rendit à Rio de Janeiro, et jouait devant la famille impériale. De magnifiques cadeaux lui furent offerts, parmi lesquels plus de 20.000 francs de diamants.

Puis Gemma Cuniberti grandit, devint une grande jeune fille, quitta le théâtre pour les Lettres où elle réussit avec un certain éclat, et... se maria ! J'espère qu'elle eut beaucoup d'enfants, comme dans les contes de fées. Mais, des enfants prodiges, généralement la gloire s'en va vite en fumée. *Cosî va il mondo !*

Ainsi que je l'ai déjà dit, dans une cour entourée d'écuries, se trouvait une sorte de grange, laquelle s'intitulait pompeusement *Théâtre Risso.* Des troupes quelconques italiennes, venaient y donner des représentations, devant une salle remplie par le *populo,* et dont les prix variaient de 0 fr. 25 à 1 franc. Ces troupes, bien que très pauvres, étaient loin d'être sans mérite. Celle des Griffoni, par exemple. M. et Mme Griffoni étaient des artistes de très réelle valeur, mais qui ne firent pas grand bruit.

Vint ensuite la troupe Diligenti, ayant à sa tête la Diligenti et M. de Ricci. Je me suis occupé activement, en ce temps-là, de la troupe Griffoni d'abord et de la troupe Diligenti peu après. Comme protagoniste, Mme Diligenti avait un talent et une énergie qui s'imposaient plus que

le talent et le courage de Mme Griffoni. Puis, son interprétation d'*Amleto*, qu'elle personnifiait, et celle d'*Elisabeth d'Angleterre,* de Giaccometti, furent un succès éclatant pour elle. Mais elle ne sut pas en profiter. Enfant de la *balle,* son talent très primesautier, non cultivé par l'instruction et l'éducation classique, ne s'affirma pas avec assez d'autorité, ne se perfectionna pas assez ; elle était bohème, indolente, paresseuse même dans la vie privée. Impulsive, elle jouait d'inspiration, avec une grande puissance dramatique, mais sans finesse artistique suffisante.

Un jour, j'y conduisis Sarah Bernhardt, alors en représentation à Nice. J'avais demandé à la Diligenti de jouer *Elisabeth d'Angleterre,* en matinée, *uniquement* pour Sarah et sa troupe. Cela amusait beaucoup la grande artiste. Ce fut avec un vif empressement, cela se conçoit, qu'on se rendit à ce désir.

Mais la Diligenti, soit qu'elle voulût trop bien faire, soit qu'elle fût intimidée, à ma grande déception se montra inférieure à elle-même. La grande Sarah ne retint de cette matinée que le mérite de l'œuvre dramatique. Elle *voulut immédiatement* en avoir une traduction française pour la monter sur son théâtre. Elle me chargea de ce travail et, après autorisation de la Société Dramatique Italienne, je me mis à l'œuvre.

Mme Sarah Bernhardt annonça le drame dans la grande presse parisienne, avec mon nom joint à celui très célèbre de Giacometti. J'allai donc à Paris pour les répétitions. Puis, un beau jour, les rôles copiés, les artistes choisis et indiqués de la main même de Mme Sarah, qui incarnait Elisabeth — cela va sans dire — il ne fut plus question *de rien.*

Et quand le grand photographe Valéry m'écrivit pour que je vinsse poser chez lui, afin de fournir des clichés à la presse, j'étais déjà de retour à Nice. Mme Sarah, sans crier gare, avait d'autres pièces en tête, lesquelles, d'ailleurs, eurent le même sort, Mme S... d'A..., qui fut dans le même cas que moi, en fit une grave maladie. Je ne l'imitai point.

Peu après, pour en revenir à Lina Diligenti, cette artiste

italienne retourna en Italie. Bohème dans l'âme, je le répète, au théâtre et encore plus dans la vie privée, elle ne sut donc pas profiter de cette vague de chance, et fut victime des caprices de la Fortune. Le public mondain, hélas ! s'était engoué d'elle quelques mois ! Elle crut marcher de pair avec les Duse, les Pezzana, les Tina di Lorenzo, et *tutti quanti* du ciel dramatique italien, et mourut pauvre et obscure dans sa ville natale.

Depuis, le Théâtre Risso fit encore quelques efforts infructueux, et l'on n'en parla plus.

Alors, un théâtre installé dans le grand café de la place Garibaldi, le *Politeama* (où se trouve actuellement un cinéma), et fort bien dirigé par M. et Mme Robini, recevait des troupes lyriques et quelques troupes dramatiques, comme celle de Dominici, par exemple. Toutes italiennes, presque toutes sans aucun renom à cette époque, mais qui donnaient des représentations très correctes, avec des chanteurs débutants ou sur le retour, absolument remarquables. Nous y avons applaudi avec ardeur : *Le Barbier de Séville, La Lucie, La Traviata, Le Trouvère,* etc., avec une mise en scène très sommaire, bien entendu, et des costumes peu luxueux. Mais tous les ténors invariablement *décrochaient* le fameux *ut* de poitrine, sans le moindre effort, et supportaient les *bis* sans broncher.

Plus tard, il vint une troupe d'*opéra d'enfants* (troupe Guerra), qui fit sensation.

Nous eûmes aussi des troupes de marionnettes, au Café Américain, puis au Théâtre Risso, puis au Politeama.

Comme marionnettes, nous avons vu à Nice, d'abord, il y a longtemps, les marionnettes Holdens. Elles étaient grandes et se mouvaient au moyen d'un jeu de tuyaux et de soufflets ménagé dans la coulisse. Elles étaient fort curieuses, mais ne valaient certes pas les pupazzi de Lemercier de Neuville, beaucoup moindres de dimensions, mais beaucoup plus fins et spirituels. Quant aux pupazzi de M. Guerci, c'étaient de pures merveilles. Ces petits personnages se mouvaient par des fils imperceptibles et

jouaient des comédies en plusieurs actes, et exécutaient des ballets avec une correction, une science, un style impeccables ! Les premiers danseurs et les premières danseuses étaient les Vestri, les Petitpa, les Taglioni, les Rosita Mauri de ce théâtre en miniature, où la richesse des costumes et de la mise en scène rivalisaient de somptuosité. Cela avait coûté près de cent mille francs à M. Guerci, et alors, c'était une somme considérable.

Le fameux ballet *Excelsior* fut monté en perfection et le *Ballet du Chevalier de la Rose* était de toute beauté. Une partition spéciale avait été composée par un excellent maestro, Petillo. Et la *prima marionnetta* y était si captivante, si enchanteresse, qu'un américain fanatique l'avait comblée de bijoux de prix : diamants, perles, etc., lors d'une soirée à son bénéfice.

Gianduia, orné de sa queue rouge classique, venait avec son effronterie non moins classique et son nazillement insolent, se mêler aux scènes, quelles qu'elles fussent, pour se moquer, morigéner et ironiser sans vergogne. Les acteurs n'en avaient cure, bien entendu. Et Boby, le petit clown plein de grâce et d'esprit, déployait sa coquetterie !

A cette troupe chorégraphique était jointe une troupe de café chantant, toujours de marionnettes. Accompagnés par un piano minuscule, chanteurs et chanteuses faisaient entendre : airs d'opéras, romances ou chansonnettes. Un phonographe, dans la coulisse, venait à leur secours, et ces artistes étaient si bien articulés et suivaient si bien mesures et notes, que l'illusion était complète.

Oh ! chères marionnettes, où êtes-vous ? Où sont les roses d'antan !

Mais j'ai vu encore à Nice, des acteurs plus minuscules : des colombes et des petites perruches, qui jouaient fort bien la comédie. Il y avait surtout une perruche-marquise qui faisait valoir beaucoup de dignité et qui tenait son rang avec une gravité de bon aloi. Mais j'ai admiré des comédiens plus minuscules encore : des souris et... des puces, oui, des puces. Elles avaient établi leur *théâtre* dans une salle de l'avenue de la Gare. J'eus deux fois l'occasion de les applaudir. Sont-elles sensibles aux bravos ? Je n'ai

jamais pu le savoir. C'est probable, la vanité étant sans bornes. Quoi qu'il en soit, je les ai admirées faisant l'exercice avec un fêtu de paille comme fusil, traînant un canon de je ne sais qu'elle composition, allant en carrosse : l'attelage, les maîtres, les valets, tous des puces ! J'ai vu aussi l'avant-bras de leur *dompteur,* considérablement amaigri par les repas de ses artistes. Il ne leur donnait aucun cachet, mais il fallait bien les nourrir ! Vraiment, ces puces m'ont paru pleines d'intelligence et d'esprit, pimpantes et *piquantes* d'allure, de désinvolture — sans jeu de mots.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXVIII

Mario Comte de Candia. — La Grisi. — Mort de Mario. — Ses obsèques. — Mort du duc d'Albany. — Une apparition. — Le professeur F. Guidi. - Donato, Pickmann.

En janvier 1884, je recevais de Rome la nouvelle suivante .

Les obsèques de Mario ont eu lieu à Rome, il y a quelques jours, et, bien que le défunt eût recommandé que la cérémonie se fît sans pompe, elle a eu un grand éclat, vu le nombre de hauts personnages qui y assistaient. En effet, on voyait dans le cortège le ministre Mancini, M. Cusins, représentant la reine Victoria, le marquis de Villamarina, les princes Odescalchi et Doria, le président de l'Académie Sainte-Cécile, quantité de compositeurs et de chanteurs, presque toute la colonie anglaise, les représentants des maisons Ricordi, Lucca, Sonzogno, etc.

Sur le catafalque, il y avait beaucoup de fleurs ; on remarquait surtout une couronne offerte au nom de la reine d'Angleterre. La messe a été célébrée en l'église San Rocco, qui était complètement pleine. Des artistes et un prince ont porté le cercueil à l'église. Enfin jamais on ne rendit de plus magnifiques honneurs à la mémoire d'un artiste.

Mario, comte de Candia, le célèbre, l'illustre Mario, le ténor à l'impérissable souvenir, venait donc de mourir en décembre 1883. Ses obsèques avaient lieu en grande pompe, avec un grand éclat.

Ainsi, Mario, le comte de Candia, le *Comte d'Almaviva* par excellence, s'éteignait à Rome, où il vivait, ô ironie ! d'un emploi d'inspecteur des Musées. Sa fortune cependant avait été énorme, et son train de maison absolument princier ! — Il avait été l'enfant chéri de la Fortune. Fort beau, très aristocratique d'allure, d'une distinction parfaite, doué d'une voix flexible et pleine de charme, de suavité, de douceur, de grâce, il pouvait néanmoins déployer une vigueur *athlétique* et une sonorité *formidable.*

A sa mort, Mario était âgé de 73 ans. Et, sentiment inquiétant, lui et sa femme avaient l'épouvante du nombre 13, qui reparaissait à toutes les dates funestes de leur existence. A chacun aussi, ce fut la date de sa mort. Cela fait frissonner !

Mario, le beau Mario, passa la première partie de sa belle jeunesse à Nice où son père était gouverneur militaire sous le gouvernement piémontais. Il était aide-de-camp de son père. Il n'embrassa pas la carrière artistique par amour, comme dit la légende, mais par dégoût de sa famille. Son père, dur, d'un caractère insupportable, était, en outre, d'une avarice sordide. Mario, découragé, ennuyé, humilié, jeta un jour la cape et l'épée par dessus les remparts, et avec une guitare pour tout bagage, alla réaliser la fortune qu'il avait dans son gosier. Mario débuta à l'Opéra en 1839 dans *Robert le Diable ;* l'année suivante, aux Italiens, dans l'*Elisir d'amore.* Puis vint : *Il Barbiere, La Lucia ,Lucrezia Borgia, Il Trovatore, Les Huguenots,* etc. Ses dernières créations à Paris furent *Un Ballo in Maschera* et *Rigoletto.* Mais il était Almaviva comme la Grisi, sa femme, était Rosine. L'exquise Grisi chantait encore à Covent Garden à l'âge de 60 ans. Et l'impresario Gye l'avait engagée pour 3 ans avec un dédit de 250.000 fr. Où trouvez-vous aujourd'hui, des cantatrices qui peuvent chanter dans de pareilles conditions !

Mario et la Grisi eurent cinq filles. A ce propos, se souvient-on de la réponse spirituelle que fit un jour la Grisi à l'empereur d'Autriche, lequel, en voyant ses enfants, lui dit avec malice : « Ce sont vos petites Grisettes ? »

— Non, Sire, répliqua-t-elle, souriante, « ce sont mes petites Marionnettes ».

En ce qui concerne la carrière artistique de Mario, je fais le curieux relevé suivant : Mario de 1838 à 1870 prit part à 924 représentations, dont 225 fois des œuvres de : Donizetti, 170 de Meyerbeer, 143 de Rossini, 112 de Verdi, 82 de Bellini, 70 de Gounod, 68 de Mozart, 30 de Flotow, 12 de Cimarosa, 12 d'Auber. Il chanta les *Huguenots* 119 fois, le *Barbier de Séville* 102 fois, *Lucrezia Borgia* 91 fois.

Quels beaux, quels magnifiques états de service ! Quelles belles campagnes artistiques !

Mais, la mort des siens, et la ruine finale avaient tout fauché autour de lui ! Contre la mort, il n'y pouvait rien ; mais la ruine était son mea culpa !

A propos de la Grisi qui chantait encore au théâtre à 63 ans et plus, un de ses compatriotes, Donzelli, lui, chantait encore à 75 ans, et interprétait le rôle d'Othello de Rossini, avec la vigueur d'un jeune homme, disait son impresario Strakosch. La scène le galvanisait ; car, hors du théâtre, on était obligé de l'aider à marcher.

Ils avaient vraiment le feu sacré, ces artistes, et l'art était pour eux l'eau de Jouvence. Il faut remarquer, aussi, qu'aujourd'hui, les compositeurs, dans leurs opéras, abusent de la voix de leurs interprètes ; aussi, souvent, à l'âge de 40 ans les chanteurs sont *usés*. Meyerbeer est le premier qui ait *forcé* ainsi les voix. Wagner l'a dépassé.

En cette même année 1884, le duc d'Albany mourait presque subitement à Cannes, à son retour de Nice où il avait assisté au bal des Bachelors. A peine arrivé en gare, il s'était rendu au Cercle Nautique, et glissa si malheureusement dans l'escalier, qu'il expirait quelques heures après. L'on me conta à cette époque, que le matin du jour de sa mort, le Prince avait vu une apparition de sa sœur morte

depuis peu ; et qu'elle lui faisait un signe d'appel en lui disant : « Venez! venez! et ne soyez pas effrayé ».

Pour les *croyants,* c'est une grande consolation, et un grand espoir.

A ce propos, et dans le même temps, je connus personnellement le professeur italien Francesco Guidi et sa femme, couple fort sympathique. Ils vinrent à Nice donner des séances de psychisme et de spiritisme fort curieuses et assez troublantes.

le Professeur Guidi était surtout un hypnotiseur, guérisseur extraordinaire, et un très honnête homme. Il fut, après, suivi du fameux Donato, de bruyante et fâcheuse mémoire, et qui eût force désagréments avec le Gouvernement italien, lequel le pria d'aller opérer hors du royaume. Il était venu à Nice avec une nommée Lucile qui, un jour, fatiguée, obsédée de son esclavage, s'enfuit et se réfugia dans une famille de mes amis, laquelle, d'ailleurs, ne la connaissait pas, « Cachez-moi, dit-elle, pleine de terreur. *Il* partira demain et sans moi ! »

Hélas ! le jour même, Donato rencontrait M. Barlet et, s'approchant de lui, dit : « Je suis Donato, je ne vous connais nullement. Mais vous avez Lucile chez vous. » Et, avec un sourire sardonique, il ajouta : « Peu importe, ce soir je lui ordonnerai de rentrer au logis, et elle rentrera ». Puis, virant des talons, il disparut.

Le soir, Lucile, désespérée, par une attraction irrésistible, se remettait au pouvoir de Donato.

Quant à moi, je connus d'étrange sorte, le non moins renommé : Pickman, mais de très honnête mémoire. Voici comment : Un jour, en 1887, je vis entrer dans mon cabinet de travail, un homme à l'air résolu, en culottes courtes, veston de velours, boucles d'oreilles endiamantées. C'était Pickman. Le fameux Pickman qui me tint exactement ce langage :

— Vous m'avez blessé par votre article *Prestidigitateurs,* dans votre journal *L'Union,* vous m'avez classé parmi les faiseurs de tours, les équilibristes et les fakirs.

— Pardon, pardon, dis-je, je vous abandonne les premiers, mais je défends les derniers. Les fakirs ? les fakirs, M. Pickman ! Mais ce sont nos précurseurs en découvertes

extra-naturelles, mais se sont nos maîtres en magnétisme, hypnotisme et suggestion.

— Certes, néanmoins permettez-moi de vous faire observer M. le rédacteur, que vous avez traité la question légèrement, et je vous déclare en bon garçon, en homme qui a beaucoup d'amour-propre, mais qui n'est pas assez sot pour le mal placer, que je me crois sinon offensé, du moins blessé.

— M. Pickman, vous êtes très habile homme : si vous étiez venu chez moi les coups de poing tout faits, je vous eusse indiqué une porte pour sortir ; mais vous êtes un homme bien élevé et point du tout sot, prenez donc un fauteuil.

— Ainsi, M. Pickman, vous attendez de moi une petite réparation.

— Pardon ! j'attends que vous vouliez bien me rendre justice. Vous avez dit une fort bonne chose en reconnaissant le danger de ces sortes de spectacles et en demandant leur interdiction, (j'étais dans le vrai, puisqu'aujourd'hui l'interdiction est un fait accompli). Je suis convaincu que d'ici peu la vulgarisation théâtrale de l'hypnotisme, selon votre expression, sera supprimée par ordre supérieur ; mais je suis honnête homme, c'est-à-dire que je n'abuse pas de mon pouvoir ; je suis père de famille et il me faut travailler, lutter pour la vie. Je vous demande donc simplement de traiter sérieusement la question en ce qui me concerne.

— Scientifiquement, M. Pickman ? impossible, ce serait étaler mon incompétence en public.

— Non, je vous prie seulement, de me recevoir demain chez vous, dans votre salon privé ; et là, me traitant comme un particulier qui n'aurait rien de particulier, me permettre de vous donner une séance.

— Mais...

— Je vous en prie

— J'accepte.

— C'est dit !

— C'est dit.

Le lendemain, Pickman donnait sa séance privée chez moi, devant le préfet, M. Arsène Henri, le procureur de

la République, le vicomte du Moiron, la vicomtesse du Moiron, la comtesse de Reculot et Mlle de Reculot, la comtesse de Toulouse Lautrec, la baronne de Wykerslooth, la comtesse de Ballore, M. Sardou père, le docteur Raugé et Mme Raugé, M. de Powney, etc...

C'est-à-dire ni compères, ni commères.

Pickman, les yeux bandés, à la volonté de telle ou telle personne présente, tour à tour exécuta ce qu'on lui ordonnait mentalement. Prendre un objet désigné, le poser à l'endroit indiqué, etc. Puis, conduit dans une pièce éloignée du salon, il revint au milieu de l'assistance, et, après avoir eu de nouveau les yeux bandés, il découvrit immédiatement un gant que l'on avait soigneusement caché, en son absence, dans une touffe de bruyère. Il endormit, en quelques minutes, une dame, la faisant rire ou rester impassible à son gré.

Ensuite, il vécut ce qu'il appelle *l'histoire d'un crime.*

Ayant demandé douze couteaux et deux serviettes, il dit à une personne de la société de choisir un des couteaux, de faire semblant d'en frapper mortellement quelqu'un, de voler un objet à la victime et de cacher cet objet. Le plan conçu, Pickman sortit du salon et alla causer avec M. de Powney dans une pièce éloignée. Rappelé, on lui banda les yeux avec deux serviettes. Après quelques hésitations, il découvrit parmi les douze couteaux, celui qui avait servi ; puis il alla à l'assassin, c'était le procureur de la République, comte du Moiron, et ensuite à la victime, le Préfet M. Arsène Henry, indiqua qu'elle avait été frappée à la nuque et au cœur, et enfin découvrit l'objet volé, bien qu'il fut caché avec des précautions infinies.

Je dus donc, devant des preuves aussi concluantes, des faits aussi probants, me déclarer vaincu et convaincu, et déclarer Pickman un magnétiseur, un hypnotiseur et un curieux et habile *liseur de pensées,* comme il s'intitulait si judicieusement. Quel joli titre : liseur de pensées !

— Mais où irons-nous avec de pareilles découvertes ? m'écriai-je.

Cependant, Bernheim affirme que le sommeil provoqué

dépend pas de l'hypnotiseur, mais du sujet. Nul ne peut re hypnotisé contre son gré, s'il résiste à l'injonction.

Oui, mais résiste-t-il toujours à l'injonction ?

A propos de Bernheim, il raconte des faits inouis en tière de suggestion, néanmoins il prouve qu'avec beau-up de volonté et d'énergie on peut toujours résister.

Oui, quand on est fort et conscient, mais quand on est ble et inconscient ?

That is the question ?





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXIX

**Berlioz. — Souvenir de son séjour à Nice
Critiques.**

Le très vif regain d'enthousiasme pour Berlioz qui se ıanifeste de plus en plus, la création à Monte-Carlo de *a Damnation de Faust,* mise à la scène, l'érection de son ıste dans les jardins, évoquent des souvenirs qu'il est bon e raviver; car ce fut à Nice qu'il écrivit l'ouverture du *oi Lear.*

Berlioz revenait de Rome. C'était en 1831. L'illustre ıaître se reposait de longues fatigues; et il écrit ses imressions :

« Je suis à Nice, s'écriait-il, j'en aspire l'air tiède et nbaumé à pleins poumons. Voilà la vie et la joie qui accouınt à tire d'aile, et la musique qui m'embrase, et l'avenir ıi me sourit, et je suis à Nice à errer dans les bois d'oraners, à me plonger dans la mer, à dormir sur les bruyères e la route de Villefranche; je vis entièrement seul, j'écris ouverture du *Roi Lear,* je chante, je crois en Dieu. — onvalescence. C'est ainsi que j'ai passé à Nice les plus eaux jours de ma vie. O Nice! O Nice! Nice! »

« J'avais fini, dit-il, par échanger quelques paroles au ıfé avec des officiers de la garnison piémontaise, cela

suffit pour inspirer au chef de police des soupçons graves sur mon compte.

« Evidemment, ce jeune musicien français n'est pas venu à Nice pour assister aux représentations de *Matilde di Sabran* (le seul ouvrage qu'on y entendit alors) ; il ne va jamais au théâtre. Il passe des journées entières dans les rochers de la route de Villefranche... Il attend un signal de quelque vaisseau révolutionnaire. Il ne dîne pas à la table d'hôte... pour éviter les insidieuses conversations des agents secrets. Le voilà qui se lie doucement avec les chefs de nos régiments... Il va entamer avec eux les négociations dont il est chargé au nom de la *Jeune Italie ;* cela est clair, la conspiration est flagrante ! »

« O grand homme ! politique profond, tu es délirant, va ! » s'écrie Berlioz.

« Enfin, dit-il, je suis mandé au bureau de police, et interrogé en ces termes :

« Que faites vous ici, Monsieur ?

— Je me rétablis d'une cruelle maladie ; je compose, je rêve, je remercie Dieu d'avoir fait un si beau soleil, une mer si belle, des montagnes si verdoyantes.

— Vous n'êtes pas peintre ?

— Non, Monsieur.

— Cependant on vous voit partout, un album à la main et dessinant beaucoup. Seriez-vous occupé à lever des plans ?

— Oui, je *lève le plan* d'une ouverture du *Roi Lear*, c'est-à-dire j'ai levé le plan, car le dessin et l'instrumentation en sont terminés. Je crois même que l'entrée en sera formidable !

— Comment l'entrée ? Qu'est-ce que ce roi Lear ?

— Hélas ! Monsieur, c'est un vieux bonhomme de roi d'Angleterre !

— D'Angleterre !

— Oui, qui vécut, au dire de Shakespeare, il y a quelques dix-huit cents ans, et qui eut la faiblesse de partager son royaume à deux filles scélérates qu'il avait, et qui le mirent à la porte quand il n'eut plus rien à leur donner. Vous voyez qu'il y a peu de roi...

— Ne parlons pas de roi !... Vous entendez par ce mot instrumentation ?...

— C'est un terme de musique.

— Toujours ce prétexte ! Je sais très bien, Monsieur, qu'on ne compose pas ainsi de la musique sans piano, seulement avec un album et un crayon, en marchant silencieusement sur les grèves ! Ainsi donc, veuillez me dire où vous comptez aller. On va vous rendre votre passeport ; vous ne pouvez rester à Nice plus longtemps.

— Alors je retournerai à Rome, en composant sans piano, avec votre permission.

« Ainsi fut fait — je quittai Nice le lendemain, fort contre mon gré, il est vrai, mais le cœur léger et plein d'*allegria* et bien vivant et bien guéri ».

Treize ans plus tard, Berlioz y revint, mais ne repartit pas de même. De retour à Paris, les journaux de la capitale publiaient que « M. Berlioz, l'homme des inaugurations et programmes musicaux, venait lancer *La Damnation de Faust,* œuvre inédite à laquelle il conviait le public dans la salle de l'Opéra-Comique. On cite à l'avance, ajoutait-on, des morceaux étourdissants de cette nouvelle partition, que les uns désignent comme une symphonie chantée, les autres, comme un opéra sans mise en scène. M. Berlioz, disait-on, qui avait tenté des innovations si heureuses dans le rhytme et la mélodie, avait voulu cette fois, révolutionner la langue, et l'on rapportait qu'à cet effet il avait adapté à notre idiome, des lambeaux de langue infernale, langue métallique et sulfureuse que les démons parlent entre eux ».

Et Alphonse Karr lançait une de ses *Guêpes,* avec cette inconcevable appréciation :

« *La symphonie de M. Berlioz.* — Bien des gens prennent de l'obstination pour du génie. La musique est la mélodie. Une musique sans mélodie est *une perdrix aux choux* qui ne se composerait que de choux. La science est un moyen et non pas un résultat. On dit que la musique de M. Berlioz est savante. Cela est dit par des feuilletonistes qui ne peuvent pas le savoir. Gréty disait à un musicien : « Vous

n'avez ni génie ni invention ; il ne vous reste que la ressource d'être savant ». Prenez un commissionnaire, et vous le rendrez savant avec des maîtres et du temps. La musique de M. Berlioz, que je n'accepte pas comme de la musique, est le résultat d'une fausse apprécitation. M. Berlioz veut peindre par la musique ce que peignent les paroles. Ce n'est pas là un progrès : c'est une dégradation. La musique est au-dessus de la poésie ; elle commence là où finit le langage. Ceux qui veulent l'astreindre aux proportions du langage, ressemblent à un chasseur qui fait tomber avec un plomb meurtrier l'alouette joyeuse qui chante dans le ciel.

« ... M. Berlioz a peint *en musique,* comme l'annonce le programme, Roméo sentant les *premières atteintes du poison* ; les violons ont fait entendre un bruit strident ; au milieu d'un tumulte assez vif de cors et de contrebasses, j'ai voulu savoir ce que ça voulait dire, et j'ai vu au livre rose, servant de programme : *le jardin de Capulet, silencieux et désert* ».

J'aime à croire que, plus tard, Alphonse Karr désapprouva *sa* « Guêpe », et aurait donné beaucoup pour effacer ces lignes indignes de lui.

Avoir tant d'esprit et en faire commerce, hélas ! est souvent dangereux, même aux plus forts et aux plus célèbres (Karr était du nombre). Il faut savoir s'en servir, et pour cela un frein, un régulateur est toujours nécessaire : le tact.

Berlioz revint à Nice, en 1844, et l'illustre musicien écrivait :

« Je ne revis pas sans émotion les lieux où je m'étais trouvé treize ans auparavant.

« Je nageai beaucoup dans la mer, je fis de nombreuses excursions aux environs de Nice, à Villefranche, à Beaulieu, à Cimiez, au Phare. Je commençai mes explorations des rochers de la côte, où je retrouvai, toujours dormant au soleil, de vieux canons de ma connaissance ; des anses feuillues et riantes, tapissées d'algues marines, où je me baignais autrefois.

« La chambre où j'avais, en 1831, écrit l'ouverture du

Roi Lear, étant occupée par une famille anglaise, j'étais allé me nicher dans une tour appliquée contre le rocher des Ponchettes, au-dessus de la maison.

« J'y jouis avec délices, d'une vue admirable sur la Méditerranée et d'un calme dont je sentais plus que jamais le prix. Puis, je quittai cette ravissante côte qui a toujours pour moi un si puissant attrait, et je revins à Paris reprendre mon rôle de Sisyphe ».

Ce grand admirateur de nos rivages enchanteurs n'a pu connaître ce merveilleux site de Monte-Carlo qui eût exalté son enthousiasme jusqu'au délire ; aussi ses mânes ont dû tressaillir d'allégresse pendant la belle et imposante cérémonie de l'érection de son buste dans les splendides jardins du Casino !

C'est sous le haut patronage de S.A.S. le prince Albert Ier de Monaco, que cet hommage lui a été solennellement rendu.

Berlioz était un tourmenté et un *tourmenteur* de lui-même et de sa famille. D'un naturel irritable et tragique, insatiable et pessimiste, si un événement heureux survenait chez lui ou pour lui, il s'écriait avec ironie et doute : Et *après ?* Cet homme de génie, au moral et au physique, semblait un échappé fantastique des Contes d'Hoffmann. Une sorte de Coppélius, au visage glabre, aux yeux ardents, aux lèvres minces et amères, au nez crochu, à la chevelure serpentine. Sa vie ne fut pas seulement un roman dans sa vie privée et artistique, elle fut aussi une sombre tragédie, où les mots *Et après* sonnaient le glas, comme le *jamais plus* du corbeau d'Edgard Poë !





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXX

Madame Nilsson. — Cachets d'Artistes. — La Patti. — Madame Agar. — Elena Sanz et ses fils.

Tout comme Sophie Cruvelli, baronne Vigier, Mme Nilsson fréquentait beaucoup Nice, bien que cette dernière séjourna tous les hivers à Monte-Carlo. Cette *prima donna* célèbre, qui sous la conduite de l'impresario Strakosch, fit tant de triomphales tournées, notamment avec le ténor suédois Pojorksten ; cette artiste pour laquelle à Bergen on tirait, à son arrivée, des salves d'artillerie de 101 coups de canon, (ce qui était vraiment un peu exagéré), pour laquelle on pavoisait les rues, pour laquelle les billets de concerts se vendaient aux enchères ! et qu'en deux heures on vendit 2.500 billets à 3 couronnes, et les prix d'entrée à 8, 10 et 15 couronnes.

Cette artiste, dont l'enthousiasme des foules nécessitait que la police fut sur pied pour la préserver d'accidents imprévus, Christine Nilsson, l'incomparable créatrice d'Ophélie, dans *Hamlet,* fut l'objet de l'étrange prédiction du fameux Desbarolles qui lui avait prédit qu'elle rencontrerait dans sa vie l'incendie et le suicide. En effet, plusieurs de ses propriétés devinrent la proie des flammes, et elle ins-

pira plusieurs fois des passions jusqu'à la démence. Et l'on n'ignore pas que son mari, M. Auguste Rouzeaud, mourut de cette terrible maladie : la folie !

Christine Nilsson se produisit à Nice, dans deux concerts de bienfaisance seulement.

Au Théâtre Italien, je l'entendis alors une seule fois, hélas ! Elle était retirée depuis longtemps de la scène, et le public fut déçu, tout comme moi, et resta absolument froid, car tous les efforts de Mme Nilsson ne purent faire jaillir le moindre écho de ce merveilleux organe, qui avait enthousiasmé les foules !

A ce propos, que parle-t-on, aujourd'hui, de l'énormité des cachets ! Pour les artistes *ordinaires*, certes, ils étaient autrefois, très médiocres ; mais non pour les artistes *extraordinaires*. Loin de là. Constatez.

En 1807, la Catalani se rendit à Londres où elle gagna en quatre mois 240.000 francs, pour chanter *God Save the King* et *Rule Britania*.

Un seul concert lui rapporta 2.000 livres sterling. Pendant sa carrière théâtrale, cette admirable artiste et femme de cœur donna des concerts de charité qui rapportèrent aux pauvres 2 millions.

En 1835, la Malibran reçut à Milan 420.000 francs pour un engagement de moins de trois mois.

La Schalchi recevait 25.000 francs par mois, Campanini 5.000 francs le cachet, Stagno 4.000 francs, la Sembrich 7.000 francs, Mario et la Grisi 500.000 par an. Ce qui était énorme pour l'époque. En Amérique, Strakosch, donna, en deux saison à Mme Nilsson, un million, plus 350.000 francs, montant de sa part dans les recettes au-dessus de 20.000 francs.

Le ténor Masini était engagé au théâtre Royal de Madrid pour deux saisons au prix de un million. Et à New-York, 700.000 francs pour six mois.

Tamagno n'avait demandé, lui, à l'Opéra de Paris, pour six mois, que 540.000 francs.

A Londres, pour un engagement de quinze mois, Jenny Lind reçu 1.800.000 francs.

Le colonel Mapleson, dans sa tournée en Amérique, donnait à la Patti 25.000 francs par représentation.

La Patti, lors de ses débuts, recevait 3.000 francs par soir. A cette époque, M. A. Blanc, directeur du Casino de Hombourg, voulut engager la diva, Strakosch, son impresario, demanda le prix fixé. M. Blanc fit observer que la salle de son casino était petite. — « Mettez les places à un louis, dit Strakosch, et vous donnerez à la Patti la moitié de la recette, et ce sera le chiffre des cachets pour les représentations suivantes. »

Dans sa loyauté, M. Blanc répondit que ce prix des places si élevé éloignerait beaucoup de monde, et qu'il craignait que Mlle Patti chantât pour une somme dérisoire.

Strakosch insista vivement, et M. Blanc céda avec un sentiment de compassion. Et l'on fit chaque soir salle comble, soit 10.000 francs. Mlle Patti reçut donc 5.000 fr. au lieu de 3.000 francs.

Plus tard, beaucoup plus tard, Mme Patti touchait à Monte-Carlo 15.000 francs par représentation, et Nicolini également 15.000 fr. par soirée.

Plusieurs fois, la tragédienne Agar vint jouer à Nice, au Théâtre Français. Combien l'avons-nous admirée, applaudie, louangée cette tragédienne magnifique, à la beauté marmoréenne, la plus pure du plus pur style antique ! Et quel noble et beau regard, et quel fier et doux sourire, et quelle voix profonde et chaude ! Même lorsque la paralysie l'eut terrassée, elle n'avait rien perdu de sa parfaite beauté et de sa bonté. On n'ignore pas que c'est en scène, en pleine représentation, que la superbe tragédienne fut immobilisée par la terrible attaque qui ne désarme jamais.

Toute sa situation s'écroulait en cette lamentable soirée.

Elle revint à Nice dans la détresse. Elle s'adressa à mon amitié, et je sonnai l'appel des bonnes volontés. Plusieurs artistes y répondirent, ainsi que des membres de la Colonie étrangère. M. Gunsbourg, alors directeur de l'Opéra, offrit généreusement sa salle pour un grand concert, et quelques artistes de sa troupe — c'est alors qu'eut lieu le mardi 25

novembre 1890, à 2 heures, au Théâtre Municipal, une *Matinée extraordinaire*, organisée avec l'appui de M. Gunsbourg, sous le patronage des dames de la Colonie étrangère, au bénéfice de Mme Agar, avec le gracieux concours de : Mmes Dufrane, Darclée, P. Rocher, Tarquini d'Or, Justin Née, Mlle Virginia Zucchi, Mmes Luzona et Solesmes; MM. Devoyod, Chevalier, Saleza, Montfort, Dulin, Degrave, Rebeval, Linières, Debroux, Magri.

La recette fut importante et quelques semaines après, Mme Agar partait pour Alger. Pourquoi son mari, M. Mary, la transportait-il à Alger ? Je l'ignore. Je reçus quelques lettres d'elle... et plus rien. — La superbe, la marmoréenne tragédienne avait cessé de vivre !

Un an plus tard, en 1891, le journal l'*Estafette*, publiait la note suivante :

« La mort de Madame Agar, si pitoyable et tragique, dans une auberge de village, en Algérie, provoque plus d'une pensée morose sur la fortune de l'Art au temps où nous vivons. Nul ne sait où l'on va, ni quelles sont les réelles aspirations de l'esprit d'aujourd'hui dans l'art du théâtre. On loue toujours Molière et Corneille, Racine et Hugo. Mais je vois qu'en fin de compte l'on court aux scènes de genre, si, de préférence l'on ne va pas au café-concert ou aux théâtres de revues.

« Madame Agar, au début de sa carrière, parut brillante et fière entre toutes. Elle avait une beauté superbe. Dans ses traits, d'une énergie antique, réguliers et purs, éclairés d'un regard de feu, le grand art de la tragédie avait mis, semblait-il, une noblesse hautaine. Elle disait le vers avec ampleur, d'une voix profonde et harmonieuse. Son geste était pur. Sous le masque des héroïnes tragiques, elle apparaissait comme une statue du marbre le plus pur, animée par le souffle du poète tragique.

....

« Mais, hélas ! elle venait trop tard. La foi tragique, depuis longtemps déjà, n'avait plus d'enthousiasme.

....

« Elle joua le drame, et s'y montra d'une originalité forte. M. Coppée lui doit le triomphe du *Passant*.

« On demande quels motifs ont empêché Mme Agar de se créer au théâtre, la situation supérieure à laquelle lui donnaient des droits incontestables son talent, son caractère qui fut généreux et sa beauté qui est un mérite notable dans l'art. Sans rien rechercher des jalousies qu'elle avait suscitées à la Comédie-Française, parait-il, et qui, par deux fois, lui rendirent la place intenable dans la Maison où tant de médiocre réussissent, j'imagine que la cause principale de ses mésaventures n'est point ailleurs que dans la désaffection du public pour l'art tragique. Elle sut faire admirer et applaudir son art de tragédienne. Il était au-dessus de ses forces de relever la tragédie des ruines où elle sombrait.

....

« La gloire nourrit peu. Mme Agar, peu soucieuse de ses intérêts, ne sut point prévoir pour les jours de la vieillesse. Du reste, elle ne connut de sa vie les succès d'argent.

« Elle meurt dans la détresse, tombée par besoin, la noble artiste, dans le dernier cabotinage. La malheureuse, évidemment, n'était pas de notre temps où les pires comédiens, économes et rangés, savent se donner la respectabilité d'une vie bourgeoise, ordonnée et somptueuse. Mme Agar était au temps de la tragédie, où le mérite des artistes les plus en renom ne les enrichissait pas toujours. Ce fut son tort.

« Une diseuse de platitudes graveleuses au café-concert, fait aujourd'hui fortune en deux ou trois saisons. Tel grime de brasserie fait dans le monde, figure de grand seigneur. Il le peut. Il ne chante pas pour moins de cent mille francs par an. Il a son agent de change, qui lui bourre son coffre-fort de valeurs de bon rapport. On lui sait un château, puis une villa sur les bords de la mer et un hôtel à Paris. Et, au fond, il est artiste ni plus ni moins que le serpent qui siffle au lutrin de mon village. Pas même un comique à jouer dans un vaudeville.

« La chanteuse en vogue, dans les beuglants, millionnaire. Le bouffon de la chansonnette, gros capitaliste. Et Mme Agar, morte de misère ! »

O Tempora O Mores !

Il y a plus de vingt-cinq ans, Elena Sanz venait chanter à Nice, au Casino d'abord, au Palais de la Jetée ensuite.

Cinq ans ne s'étaient pas écoulés, qu'elle revenait malade, et que dans le joli site de Saint-Barthélemy au pavillon Marie, Elena Sanz s'éteignait lentement d'une impitoyable maladie de poitrine.

J'ai, pendant ses dernières années, intimement connu la grande artiste espagnole, et j'ai assisté aux derniers jours de cette femme au charme étrange, fait de douce et caressante affabilité et d'orgueil naïf.

Physiquement, elle réalisait le beau type espagnol ; sa tête était casquée d'une magnifique chevelure noire, son teint avait la couleur mat du camélia blanc, ses grands yeux, aux sourcils merveilleusement arqués, rayonnaient d'intelligence et d'inspiration.

Comme caractère : d'une exubérance chaude et communicative, elle était enthousiaste et vibrante.

Mme Elena Sanz Martinez de Arizala, de noblesse, était née à Valence (Espagne), en 1850, elle fit ses études musicales au Conservatoire de Madrid.

Ce n'est qu'après un engagement à Varsovie qu'elle vint au Théâtre Italien de Paris, où elle chanta avec la Patti. Elle produisit une immense impression.

Nos désastres de 1870 arrivent. Mme Elena Sanz, quoique espagnole, ne veut pas quitter la France, sa seconde patrie. Elle se dévoue ; on la trouve, infatigable, aux ambulances du Théâtre Italien, de Champigny et de Bagneux. Elle reçoit une médaille d'or et son diplôme signé du maire de Paris (et ce maire était alors M. Méline), atteste son dévouement.

Très charitable, elle fait des aumônes, et chante dans des représentations et des concerts de bienfaisance.

Après la guerre, Mme Sanz se rend à Milan où elle chante *La Favorite* avec Gayarré. Puis, elle parcourt pendant trois ans l'Amérique du Sud ; ensuite elle retourne à Paris où, sous la direction Escudier, elle crée le rôle d'Amneris, dans l'*Aïda,* création merveilleuse qui consacra sa renommée à tout jamais. Elle part, peu après, chanter au Théâtre Royal de Madrid ; revient à Paris, et enfin retourne

de nouveau à Madrid en 1879, et alors elle quitte le théâtre. Le roi Alphonse s'étant énamouré d'elle éperdument, l'oblige à briser sa carrière en plein triomphe ; non moins éprise du jeune roi d'Espagne, Elena fit le sacrifice exigé avec l'ardeur qui caractérisait toutes ses actions. Elle eut deux enfants du roi : Alphonse et Fernand. Mme Sanz les chérissait passionnément. Ils eurent une jeunesse accidentée, conséquence d'une éducation désorientée, d'une instruction incomplète et d'événements dramatiques.

Enfin, toute la lumière, tout le soleil d'Espagne, était dans les grands yeux noirs d'Eléna Sanz !

Toute la séduction, toute l'attirance espagnole était dans son sourire !

Toute la passion enveloppante, enivrante et farouche était dans sa voix aux inflexions inexprimables, aux nuances pénétrantes et infinies, aux accents mollement caressants ou fougueusement vibrants !

Dans sa vie privée, elle était quelque peu *bohème,* mais avec esprit, d'allure aristocratique, et parfaitement bien élevée.

J'ai donc assisté à Nice à ses derniers moments, à sa lente agonie d'une douloureuse maladie de poitrine, et j'ai pu constater avec émotion, qu'elle sut conserver jusqu'au dernier soupir, sa superbe vaillance et sa belle intelligence peuplée de rêves !

Cependant elle était attachée à la vie, et un jour que nous nous promenions en voiture, à Gairaut, après avoir jeté un coup d'œil ravi sur le panorama qui nous entourait : « Croyez-vous, me dit-elle qu'on puisse mourir quand il fait si beau ! » Je la rassurai de mon mieux.

Elle eut la douce consolation d'être entourée de soins dévoués et d'affectueuse sollicitude, de la part de ses enfants : Georges Sanz, Alphonse et Fernand, et de sa sœur, Mme Dolorès Banarès, accourue d'Espagne à l'appel de la mourante.

Elle voulut reposer sous le beau ciel de Nice, qu'elle aimait tant ! Elle est inhumée au cimetière de Caucade, sous des monceaux de fleurs ; cette artiste dont Rossini

disait, après l'avoir entendue chanter son Stabat : *Elle aura mes dernières larmes.*

Avant d'achever ce chapitre, je reviens aux enfants d'Elena. En 1885, lorsque le roi d'Espagne Alphonse XII mourait subitement au Pardo, ses dernières paroles furent· « Mes fils ! Mes fils, quel conflit ! » Il pensait à Alphonse XIII et aux deux fils qu'il avait eus d'Elena Sanz. L'Espagne, alors, exila la mère et les enfants, qui se réfugièrent en France. Une pension de 30.000 francs était assurée à l'ancienne favorite. Ses enfants ayant été reconnus par le roi, il était stipulé qu'à leur majorité, s'ils voulaient recevoir le capital, ils devaient renoncer par un acte public, à toute filiation naturelle paternelle. Mais, soudain, une brusque interruption de la rente a lieu. Alarmés, les jeunes gens s'informèrent et ils apprennent, avec stupeur, que le banquier chez lequel avait été déposé les fonds, s'était ruiné dans des spéculation malheureuses.

La mère était morte en 1893. Naturellement, les jeunes gens s'adressèrent à la Cour d'Espagne, dont ils n'eurent qu'une fin de non-recevoir. Un procès scandaleux pour la Cour d'Espagne s'en suivit. Ne pas vouloir payer une somme aussi dérisoire aux enfants légitimés du feu roi, était vraiment un scandale et un manque de respect pour les volontés suprêmes du défunt.

L'argumentation des frères Sanz reposait donc sur :

1° Un dossier de 75 documents autographes, signés d'Alphonse XII, roi d'Espagne ; d'Isabelle II, mère du roi ; du Père Bonifacio Marin, confesseur d'Isabelle II ; de Prudencio Menendez, le serviteur le plus intime du roi Alphonse XII, etc., documents ayant trait à la filiation de M. Alphonse Sanz. Ce dossier fut communiqué aux juges de la Cour de cassation ;

2° Une soixantaine de documents autographes et signés d'Alphonse XII. C'est la plus grande partie de sa correspondance avec Mme Sanz pendant six ans. Ces documents où Alphonse XII reconnaît, paraît-il, Alphonse et Fernand Sanz de la façon la plus formelle et la plus explicite, ont été rendus, il y a vingt et un ans à la reine Marie-Christine, par l'intermédiaire de son intendant, M. Abella, en vertu

de la convention officielle dont il a été question plus haut. La production de ces documents devant la Cour de cassation est exigée par l'avocat des frères Sanz, Me Nougues ;

3° L'engagement de dépôt de 1886 dont nous avons parlé plus haut ;

4° Un dossier complet de la procédure suivie à Paris, en 1905, contre le banquier à la garde duquel le capital avait été confié. Ce banquier, qui n'avait reçu et conservé ce dépôt des mineurs que grâce à l'autorisation et au consentement de l'intendant du roi, était le banquier de la cour d'Espagne et de la reine Isabelle à Paris depuis plus de trente ans !

Les fils du roi Alphonse XII et d'Elena Sanz eurent enfin gain de cause. Mais ce fut une médiocre satisfaction et une ombre sur la couronne d'Espagne.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXXI

Pléïade d'artistes au Théâtre Français : Déjazet, Ravel, Théo, Judic, Jeanne Granier, Laugier, Jane Hading, Zulma Bouffar, Péchard, Marie Petit, Marie Laurent, Tiste, Agar, Sarah Bernhard, Madame Pasca, Madame Doche, Thérésa, Marie Cabel — Le Théâtre Français au Casino.

Après avoir parlé des origines des théâtres de Nice, je dois consacrer encore quelques pages à certains artistes en renom qui ont joué sur notre scène française dans une auréole de triomphe. C'est sur cette scène que je vis pour la première et unique fois Déjazet. J'étais fort jeune et elle était fort âgée. Mais elle produisit sur moi une impression d'admiration inoubliable. C'était dans les *Premières Armes de Richelieu*. Quel esprit ! quelle finesse talon rouge ! quelle nature exceptionnelle, quelle intelligence inaltérable, quelle jeunesse éternelle !

Nous eûmes à Nice, pendant plusieurs années, une de ses meilleures élèves, Esther May, qui avait conservé toutes ses traditions avec un rare bonheur.

Puis nous voyons le fameux Ravel, la jolie Théo, plus de beauté que de talent, Zulma Bouffar, Péchard, Judic, Granier, Jane Hading, Marie Petit, Marie Laurent, Luigini, Tiste, Laugier, Agar, Sarah Bernhardt, Mme Pasca, Mme Doche, l'élégante et incomparable créatrice de *La Dame aux Camélias* qui joua en 1880 *La Fiammina* pour le bénéfice d'une artiste du théâtre, Mme Laurent. Elle donna aussi son précieux concours à M. Tiste, ce grand comique qu'on ne saurait oublier. Ce soir là, Mme Théo et Aristide, un excellent ténor, s'étaient joints à Mme Doche. Et, mais n'oublions pas Thérésa, Emma Valadon, qui est morte il y a peu d'années, dans un âge très avancé. Elle parut pour la dernière fois sur la scène de notre Théâtre Français en 1887. Quel succès ! Quel éternel triomphe !

Comme les *Canards* qu'elle chantait d'inimitable façon, elle nous a dit des riéns, mais ces riens étaient tout un monde d'esprit et de drôlerie indicible. Sa diction, ses gestes courts, car elle était alors fort grosse, étaient de prodigieuses révélations d'imprévu comique. Quel art de bien dire, quelle science d'expression, et que les *bêtes* chantées par elle avait donc de l'esprit ! Mais, ô prodige ! si la note comique était chez elle un art personnel, il en était de même pour la note dramatique. Alors cette belle voix grave, profonde, devenait émouvante, irrésistiblement impressionnante !

Dans mes notes, je retrouve, datée de 1865, une page de Grimm, le courriériste parisien. Il raconte sa première entrevue avec Thérésa. C'est bien une des pages les plus amusantes et les plus spirituelles qui se puissent lire : Qu'on en juge.

Mlle Thérésa, marquise de l'Alcazar est une étoile. N'est pas Thérésa qui veut.

« Il m'a été donné, dit-il, de voir Mlle Thérésa face à face, non pas dans les gloires et les triomphes quotidiens de son royaume du Faubourg Poissonnière, mais dans un salon, au bord d'un piano sans queue, sous le feu de cent bougies brûlant pour le plaisir de la meilleure compagnie, et dans une toilette qu'une vicomtesse un peu excentrique n'eut pas dédaignée.

« Quand on est Mlle Thérésa on ne suit pas la mode, on la précède.

« La scène représente un salon de la Chaussée d'Antin. Des fauteuils et des chaises sont rangés en ordre de bataille, aux clartés éblouissantes des appliques et des lustres ; un grand nombre de jeunes femmes en belles toilettes de bal, attendent toutes frémissantes d'impatience ; la maîtresse de maison va et vient avec une nuance charmante d'embarras et de gaîté.

« Des hommes, le regard fixé sur la porte, échangent des chuchotements dans les coins. La conversation flotte indécise.

« Un piano, orné de deux flambeaux, offre un clavier menaçant à l'un des angles du salon, mais, au lieu de tourner vers lui des yeux courroucés, chacun le caresse d'un sourire en passant.

« On devine qu'il y a un événement dans l'air. Cet événement c'est Thérésa. Tout à coup, un frémissement parcourt l'assemblée. On se lève à demi, toutes les têtes se tournent comme si elles avaient été mues par un ressort. C'est elle! Mlle Thérésa paraît, vêtue d'une roble de taffetas vert d'eau, garnie de jais blanc, sans crinoline, et plaquée sur les hanches. La traine mesure trois mètres.

« Les ambassadrices elles-mêmes, et je parle des plus brillantes, n'en ont pas de plus longues et de plus tapageuses. La robe, en glissant sur les tapis, fait entendre un léger bruit métallique produit par le contact des brins de jais qui frôlent les pieds tordus des fauteuils. On dirait les crotales d'un serpent à sonnettes passant parmi les buissons. La robe verte, décolletée outrageusement, comme on se décollette aujourd'hui (*déjà !*) est serrée à la taille par une large ceinture blanche. Rien dans les cheveux, si ce n'est un bouton de rose égaré près de l'oreille, une ou deux mèches folâtres et frisées, badinent sur le front. Tous les yeux regardent l'héroïne du jour, tous les yeux la dévorent. Il n'y a plus ni messieurs ni mesdames ; il n'y a que des curieux et des curieuses.

« Cependant sous le feu de cette artillerie qui croise ses œillades, Mlle Thérésa s'avance et traverse le salon. Telle

autrefois Junon paraissait sur les nues. On sait des marquises et des comtesses qui voudraient avoir cette démarche et cette aisance. Point d'embarras, point d'assurance non plus, mais quelque chose qui semble dire : « Regardez-moi ; tout à l'heure, vous allez applaudir ».

« C'est la conviction en robe de bal. »

— Ce portrait nous montre une Thérésa inconnue de beaucoup, moi du nombre. — Mais continuons :

« Mlle Thérésa est d'une taille moyenne ; elle est maigre avec une poitrine étroite, des bras maigres, la taille plate (*alors ! Mais depuis...*), les cheveux noirs, les pommettes saillantes, les yeux brillants et semblables à du jais. Sa physionomie est vivante et expressive. L'éclat de ses yeux, le mouvement de la bouche, la puissance du sourcil, lui donnent du caractère.

« Ce magnifique collier qui brille à son cou, c'est une ambassadrice, et je parle de la plus célèbre (*Mme de Metternick peut-être ?*) qui dans un beau mouvement d'enthousiasme le lui a offert. Cette bague qui scintille à son doigt, c'est la maîtresse d'un des salons les plus aristocratiques de Paris, la duchesse de G... qui la lui a donnée.

« Au point de vue de sa profession, Mlle Thérésa est une artiste, une véritable artiste ; elle chante avec un goût, une délicatesse, un art, une expression que beaucoup de cantatrices seraient heureuses de posséder. Sa voix a une puissance et un volume extraordinaires. Dans un salon, elle ne lui permet jamais de s'émanciper ; elle aurait trop peur, dit-elle, de faire tomber les lustres et de casser les glaces, ce qui augmenterait dans des proportions inusitées les frais d'une soirée. »

Et Grimm ajoute : Mlle Thérésa, n'a jamais appris à chanter, et ne connait pas non plus, une note de musique. C'est une artiste d'intuition. Et tous les plus grands maîtres de proclamer l'excellence de son chant, la qualité bien posée de sa voix, la franchise de sa méthode.

Quant au répertoire qu'elle promène ainsi au faubourg Saint-Honoré, il faut bien le dire, reconnait le spirituel chroniqueur, c'est celui de l'Alcazar !

A ce moment Thérésa avait 72.000 francs d'appointe-

ments fixes et 12.000 de feux et, en plus, le revenu de ses soirées dans le monde. On pouvait faire fortune à moins.

Et les mines d'or aujourd'hui sont aux Alcazar. Kursaal, Eldorado, Music-Hall !

Mais, je continue ! Après la silhouette de Thérésa, je rappelle que Sarah Bernhardt vint plusieurs fois à Nice et fut toujours accueillie avec cet enthousiasme qu'elle sut toujours inspirer avec un rare prestige.

Puis, une autre célébrité vint à son tour. D'abord en 1879, cette superbe et incomparable artiste voulait se reposer à Nice de ses tournées en Russie où elle fut acclamée et adorée. Elle était de toutes les fêtes, voire même de toutes les chasses, de presque toutes. Se souvient-on que c'est dans une chasse à l'ours avec Mme Nilsson, engagée en même temps en Russie, que Mme Pasca tua un ours blanc gigantesque d'une balle droit au cœur ? Je vis ce colossal fauve naturalisé chez la grande artiste à Paris, dans l'antichambre où il surprenait les visiteurs.

A son retour de Russie, Mme Pasca se rendit aux sollicitations de M. Cortellazzo, pour donner au Théâtre Français une représentation du *Demi-Monde*. M. Laugier, le commerçant-comédien (de Nice) lui donnait la réplique dans le rôle d'Olivier de Jalin.

A cette époque, je la vis pour la première fois, et dans le *Demi-Monde,* sa pièce de début. C'est alors qu'il me fut donné d'apprécier ses dons exceptionnels, son rare talent, cette distinction native, cette beauté altière, qui révélait sa personnalité. Le pinceau magistral de Bonnat immortalisa tous ces dons dans un portrait célèbre, si bien décrit par Guy de Maupassant.

Mme Pasca, douée d'une fort belle voix de mezzo-soprano, se disposait à la carrière du chant, lorsque Dumas fils, à la prière du professeur Delsarte qui trouvait en Mme Pasca, une nature de tragédienne, l'entendit et frappé de la beauté de son organe si riche, de la majesté de son port, de la noblesse de ses manières et de la superbe de son masque, Dumas, dis-je, l'attira à lui ; mais jugeant la mobilité de sa physionomie et ses finesses d'ex-

17

pression, le maître lui confia d'abord le rôle de la baronne d'Ange du *Demi-Monde*. Ce fut une révélation !

Elle créa ensuite : la *Charmeuse, Fabienne, Héloïse Paranquet, Les Idées de Madame Aubray, Séraphine, Fanny Lear, Fernande, la Comtesse Romani, etc., etc.* Partie en Russie, elle y joue tout le répertoire de la Comédie Française, du Gymnase et du Vaudeville.

Après cinq ans d'un exil plein de charme et de triomphes, elle revint à Paris.

Et alors ses créations se succèdent avec une rapidité qui n'a d'égal que ses rententissants succès.

La grande artiste vint encore à Nice en 1885 où elle joua *Séraphine* au Théâtre Français, et *Les Danicheff, Serge Panine* au Casino Municipal. On se passionnait pour la femme artiste et l'on recherchait avec ardeur, l'artiste grande dame dans les salons de la haute société.

Il me souvient que le jour de la représentation de *Séraphine,* Guy de Maupassant vint chez moi avec le comte Potocki, m'inviter à dîner, et, à aller ensuite, au Théâtre Français applaudir notre amie Mme Pasca. Ce que nous fîmes tous trois fort gaiement, trop gaiement, car nous riions en lui adressant la parole à mi-voix. Si bien, que lorsque nous allâmes la féliciter dans sa loge, elle était fort irritée contre nous, et nous fit de vifs reproches ; nous laissant fort penauds, puisqu'ils étaient mérités.

Une de ses dernières créations, la plus sensationnelle, fut *La Lutte pour la Vie*. La grande artiste était âgée alors, mais son talent était toujours jeune.

Après la *première*, Alphonse Daudet mourant lui adressa la lettre suivante que Mme Pasca me communiqua, et dont j'ai pris copie. La voici : on est ému en lisant cette douloureuse missive qu'une dernière lueur de joie éclaire :

« Chère Madame, j'aurais voulu, et ma femme aussi, monter dans votre loge pour remercier « la duchesse Padovani », mais j'étais dans l'impossibilité de *faire un pas,* et si vous m'aviez vu me traîner à ma voiture après ces six heures d'immobilité vous auriez eu pitié de votre auteur et c'est vous qui seriez venue l'embrasser, l'encourager dans sa cruelle *lutte pour la vie*. Oh ! comme vous

avez admirablement *vécu ;* car ce n'est plus jouer, cela, tout le second acte. Pas un mot, pas un geste qui ne soit la perfection, j'ai vu et entendu ma duchesse, c'est une sensation d'orgueil et de joie que je n'ai pas souvent connue. Pardon, je suis épuisé par ces lignes.

« ALPHONSE DAUDET ».

Il est impossible de rien ajouter à cette lettre, tous commentaires seraient inexpressifs et pâles !

La grande dame artiste n'est plus aujourd'hui, mais je me souviendrai toujours de nos longues années de fréquentation, de sa précieuse amitié et d'une correspondance pleine de charme et de vif intérêt.

Je ne puis, non plus, ne pas citer son triomphe dans *l'Invitée* de M. F. de Curel, bien connu à Nice dont j'eus en communication la lettre suivante adressée à Mme Pasca:

« Chère Madame,

« L'*Invitée* n'a pas longtemps vécu, je lui avais prodigué ce dont bien des gens ne se soucient guère, vous lui donniez ce qui fait pleurer tous les yeux, il me semble que nos dons réunis la faisaient à peu près complète... Le public en a décidé autrement.

« C'est une croix qui tombe sur mes seules épaules, car mes interprètes étaient la perfection même, vous la première. Heureusement mes épaules ne fléchissent pas trop. Je suis un grand coupable avec un petit repentir, mais avec un souvenir bien reconnaissant pour celle qui a si vaillamment défendu ma cause. »

« F. DE CUREL ».

On n'est pas plus spirituel et plus charmant !

Et je fais suivre cette lettre, d'une autre écrite par Jeanne Granier, la ravissante divette, devenue la fine exquise comédienne, lettre que m'a également communiquée Mme Pasca, et non moins spirituelle et non moins intéressante :

« Ma chère amie,

« Oui, vous avez été sublime, merveilleuse, belle, superbe, enfin le dictionnaire Larousse ne me fournit pas l'expression que mon enthousiasme voudrait. J'aurais voulu aller vous embrasser après le baisser du rideau, mais on m'a dit qu'il y avait un monde énorme sur la scène et, craignant que vous ne me remarquiez pas dans la masse j'ai préféré arriver ce matin toute seule avec ma petite lettre.

« Vraiment, ma chère, vous êtes désespérante ; c'est en vous voyant jouer que l'on se rend compte du peu que l'on sait, de tout ce que l'on a à apprendre.

« Tendresse, énergie, douleur, colère, tous ces sentiments sont si bien rendus qu'il semble que vous les éprouvez véritablement tout à tour.

« Encore mille compliments, je vous embrasse bien tendrement.

« JEANNE GRANIER. »

Ces lettres, pleines de simplicité vraie et d'émotion sincère, font honneur à celle qui les a reçues, et à ceux qui les ont écrites, d'autant plus qu'elles n'étaient pas destinées à la publicité.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXXII

Marie Cabel. — Maria Rebuffi-Anfossi. — Lettre de Victorien Sardou. – Interdiction de ses pièces. – Opéra de M. Preyre. - Madame Marguerite Baux. — Paderewsky. — Léopold de Meyer.

En juin 1885, on apprenait la mort de Marie Cabel.

La dernière fois qu'elle apparut sur la scène, à Nice, c'était au Théâtre Français, dans *Galathée.*

C'était à son déclin. Ce fut, alors, un étonnement au lever du rideau, de voir une jolie tête sur un corps presque informe, une masse ! Et lorsque animée, au feu de la passion de Pygmalion, la *statue* descendit de son piédestal, je devins inquiet et rêveur en voyant la lourdeur et l'hésitation de ses premiers pas, non que cela me surprît de la part d'une statue, mais je me demandais, avec anxiété, comment l'artiste allait s'en tirer. Dès les premières notes, je me sentis rassuré : d'une jolie bouche s'échappaient, fraîche, légère, harmonieuse et agile, une voix semblable à celle d'une cloche de cristal, une vocalisation brillante au timbre éclatant et velouté. Elle ravit complètement son au-

ditoire, et le fameux air de la coupe fut chanté par Marie Cabel avec un charme infini.

Le public qui bondait la salle lui fit une ovation : bravos, rappels, bis, lui furent prodigués.

La dernière fois que je la vis, c'était encore à Nice, à son lit d'agonisante, vaincue par la paralysie, l'œil hagard, méconnaissable. De temps en temps, elle sortait de sa torpeur ; alors, un sourire doux et fugitif éclairait son visage, l'intelligence n'était pas morte, mais le cerveau fonctionnait lentement, la parole s'embarrassait et restait souvent inachevée.

Dans ses meilleurs moments, elle essaya maintes fois de me raconter de curieuses anecdotes, mue par ce double sentiment de revivre à ses souvenirs, et de grossir de faits inédits mon bagage de journaliste. Mais subitement, la mémoire lui échappait, l'expression la trahissait, elle cherchait péniblement à les ressaisir, c'était en vain.

Affligeant spectacle qui me laissait une impression douloureuse.

Ayant bravement pris son parti de l'oubli des hommes, elle avait, parfois, une ironie pleine de finesse, un mot, qui prouvait le cas qu'elle faisait des succès et du monde. Chose rare, elle aimait la voix et le talent chez les autres, appréciant celles qui lui avaient succédé.

Un jour, toujours malade, elle témoigna du désir d'assister à un concert donné par des Italiens. Je me rendis à son désir et je l'y conduisis. A ce concert chantaient la Dory et la Léria. Ces dames m'ayant demandé de les présenter à Marie Cabel, je le fis avec empressement ; et la cantatrice française félicita les *prime donne* en des expressions qui ne laissèrent aucun doute sur la netteté de son état d'esprit. Elle aimait beaucoup Mme Conneau ; elle était heureuse d'entendre cette grande dame artiste qui, seule, avait conservé pour l'étoile éteinte, égards et admiration.

Je ne peux m'empêcher de faire un rapprochement entre Marie Cabel et Maria Rebuffi-Anfossi, qui avait épousé la célèbre basse chantante Anfossi. Cantatrice

italienne, élève chérie de Rossini, et qui fut en renom jadis à Londres et en Amérique, et qui tristement vint mourir dans la plus profonde détresse, à Nice, il y a de bien longues années, à l'âge de 85 ans.

Le hasard me la fit découvrir mourant isolée, oubliée, inconnue même, dans le fond de la cour d'une maison de la vieille ville ! Je l'assistai dans ses derniers moments, et lui rendis les derniers devoirs.

Qui se souvient aujourd'hui de Maria Anfossi ! de cette étoile éteinte à qui Rossini écrivait de Paris, lorsqu'elle était à Londres. J'ai eu cette lettre entre les mains :

« Je suis heureux et fier de vos succès, carina, mais non surpris ; vous avez la voix d'un ange, et la Colbran vous a donné la science de son art incomparable » ?

On sait que la Colbran, grande cantatrice, était la première femme de Rossini. Mais, pour en revenir à Marie Cabel, elle n'avait que 58 ans lorsqu'elle mourut. Ainsi va le monde, ainsi va la gloire, ainsi disparaissent les étoiles éteintes !

En 1885, je recevais un beau matin deux télégrammes de Victorien Sardou, télégrammes adressés à moi personnellement. Le premier disait : « Vous prie interdire représentation *Divorçons* au Casino. » Quelques jours après, venait ce second télégrammes : « Faites annoncer, je vous prie, que ne voulant plus voir jouer mes pièces de façon indécente, je fais signifier interdiction de mon répertoire aux deux théâtres niçois Casino et Théâtre Français, — Sardou. »

Et enfin, peu après, il adressait la lettre suivante à M. Félix Poullan, adjoint au maire de la ville de Nice :

« Paris, 11 novembre 1885,

« Mon cher Monsieur Poullan,

« Contre les attaques injustes, grossières et stupides, auxquelles vous êtes en butte, je vous apporte spontanément mon témoignage, dont vous pourrez faire l'usage qu'il vous plaira.

« Je suis venu vous trouver et je vous ai dit : « Le Théâ-
« tre Français de Nice est administré d'une façon déplo-
« rable. C'est une honte qu'une ville de luxe telle que la
« vôtre, ne puisse pas offrir mieux à ses hôtes d'hiver,
« que ces représentations théâtrales dont ne se contenterait
« pas une ville de province de quatrième ordre. Voulez-
« vous m'aider à modifier cet état de chose ? » Vous m'avez répondu : « de tout mon cœur ».

« Et de ce jour là nous avons combiné nos efforts pour obtenir un résultat si désirable. Les ridicules exigences d'un propriétaire que les questions d'Art laissent absolument froid, ont rendu impossible la combinaison que j'avais projetée, et le plus clair résultat de cet échec, c'est que Nice ne possèdera pas encore cet hiver le théâtre de comédie auquel elle aurait droit, où qu'elle l'aura dans les conditions grotesques auxquelles elle est condamnée depuis nombre d'années.

« Dans cette affaire, mon cher Monsieur Poullan, vous n'avez rien dit et rien fait qui n'eut en vue la réforme du Théâtre-Français de Nice, et par conséquent l'intérêt général. Les remercîments que je vous adresse publiquement pour votre empressement à vous associer à mes efforts. tout le monde vous les doit. Vous ne recueillez que des injures. C'est tout naturel et cela ne doit pas vous étonner, surtout à Nice.

« Je vous serre la main bien cordialement.

« Victorien Sardou,
« *Président de la Société des auteurs*
« *et compositeurs dramatiques* ».

Et je dus, en son nom, faire exécuter l'interdit au Théâtre Français et au Casino Municipal pour le répertoire de Victorien Sardou, qui tint rancune comme il savait le faire.

Puis, le Théâtre-Français fut acheté par la Compagnie du Gaz qui le rasa pour édifier son usine.

Vanitas vanitatum et omnis vanitas.

A propos de lettres de Victorien Sardou, sa calligraphie dévergondée est connue. J'eus force difficultés à lire sa missive; tout comme M. Poullan. Plusieurs fois, j'ai apporté, au célèbre auteur, ses propres lettres pour qu'il me dise ce qu'il avait écrit. Il n'y parvenait presque jamais. Des pattes de mouches crochues !

En mars 1893, un Niçois d'adoption, M. Preyre, avoué à Nice, donnait au Casino Municipal un opéra comique en 2 actes : *La Jeunesse de Pierre Le Grand*. Le libretto de Labour est intéressant, la musique de M. Preyre est mélodieuse, l'inspiration est gracieuse et appropriée aux paroles. La contexture générale se rapproche de l'ancien opéra comique. Elle eut beaucoup de succès, mais ne tint pas longtemps l'affiche. Pourquoi ? — Faute de réclame sans doute. Les rôles étaient personnifiés par la délicieuse Mme Morin (Pierre Le Grand), Mlle Duperret, MM. Duschivers, Duthoit, Richard, Lary.

Par la suite, que de belles représentations au Casino Municipal ! Rappelons ; La Patti, Sarah Bernhardt, La Duse, Céline Chaumont, Salvini, Maurel, Tamagno, etc. Coquelin aîné que je rencontrais souvent dans les salons, affectant une familiarité bon enfant, mais pleine de fatuité et d'un goût douteux souventes fois.

Mme Marguerite Baux, la belle et superbe soprano qui fit entendre son chant du cygne au Casino, non pas que l'âge l'y contraignit, loin de là. Elle était jeune encore, mais elle désirait se retirer de la scène. On put alors applaudir une fois de plus cette admirable artiste, au style impeccable, à la voix puissante et chaude, aux intonations exquises et qui la firent une des plus grandes artistes de l'époque et l'une des mieux douées qui aient jamais existé.

Fille d'un ancien maire de la ville de Marseille, descendant des comtes des Baux de Provence, Marguerite Baux n'était pas destinée au théâtre mais, un jour, elle avait dix-huit ans à peine, Reyer l'entendit; il comprit le brillant avenir qui pouvait s'ouvrir pour la jeune fille. Il en parla, la recommanda à Mme Miolan-Carvalho qui lui donna des leçons. Les progrès furent rapides et sans passer par le

Conservatoire Marguerite Baux débutait à l'Opéra de Paris dans le rôle de Rachel de *La Juive.* Ce fut une révélation, un enthousiasme continu de bon aloi. On l'applaudit ensuite dans *Le Roi de Lahore, Don Juan* avec Gabrielle Krauss et Gaillard, *Robert le Diable,* les *Huguenots, L'Africaine,* la première reprise du *Freischutz* à Paris, *Aïda* à Lyon, *Hérodiade* à Bordeaux. Elle fait l'ouverture du nouveau Théâtre de Rouen par *Les Huguenots,* créa *Françoise de Rimini* et Ambroise Thomas conduit les représentations. Enfin, la jeune *prima donna* marche de triomphe en triomphe, fêtée, choyée, acclamée. Et l'Amérique la réclame. Là aussi, elle y moissonne les lauriers à profusion.

Toute la critique de l'ancien et du nouveau monde rivalisa d'éloges. M. de Themines disait : « Sa voix puissante est sympathique, est d'un beau timbre, les hautes notes jamais criardes, le médium homogène. »

Très belle, très distinguée de sa personne, tout concordait à faire d'elle, l'artiste d'exception. Richesse d'organe, grand talent, jeu passionné, diction merveilleuse. Elle inspira toujours l'admiration. Aujourd'hui, retirée du théâtre, depuis de longues années, après s'être fait entendre dans quelques salons privilégiés, et quelques concerts, elle se fixa dans notre bonne ville de Nice où elle est très aimée et recherchée par la meilleure société.

Je ne veux pas terminer ce chapitre, sans rappeler les beaux concerts de Paderewsky qui faisait vibrer avec le piano sa chevelure d'inspiré ! Cela me fait souvenir d'un autre pianiste qui vint aussi à Nice, en 1861 se faire entendre avec succès, Léopold de Meyer, et qui se vit féliciter ainsi par l'empereur Ferdinand d'Autriche, lors d'un concert à la cour : « Monsieur de Meyer, j'ai entendu Liszt, j'ai entendu Thalberg et Chopin, mais je n'ai jamais vu transpirer comme vous ! »





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXXIII

Comte et Comtesse de Chambrun. — Parc Chambrun. Madame Conneau. — Madame Marie Roze. — Madame Ackermann. — Mme Amélie Ernst. Le Président de la République M. Carnot. Le général Seliverstroff. — La statue de Garibaldi. Inauguration.

L'ère des brillantes réceptions fût longtemps radieuse. Les chapitres succèdent aux chapitres. Parmi les plus brillantes, nous voyons celles de la comtesse de Chambrun, née Godard, propriétaire de la Cristallerie de Baccarat, et son mari, le comte de Chambrun, possesseurs d'une très grande fortune qui leur permettait de jouer le rôle de Mécène. Sa villa n'était par elle-même rien de bien remarquable, mais le parc, alors non mutilé, était fort beau, et le temple en marbre blanc à colonnade circulaire, reproduction du temple d'Athènes nommé la Lanterne de Diogène est célèbre dans toute la région. Or, cette villa était un centre de réunion artistique et mondaine. Le comte de Chambrun était un érudit, un savant. Il a écrit

des études politiques et littéraires de grande valeur. La comtesse était une poétesse non sans mérite, mais très *précieuse.*

A cette époque aussi florissait le salon de Mme Conneau. Chez elle j'entendis de grands artistes : Nadaud, Diaz de Soria, l'exquis compositeur Tosti, le compositeur anglais Sir Arthur Sullivan, gentleman ami intime du Prince de Galles, et que ses œuvres ont placé parmi les meilleurs musiciens de notre époque ; les deux compositeurs napolitains Denza, l'auteur de *Funiculi-Funicula,* chanson populaire qui fit *fureur,* Mario Costa, auteur de mélodies charmantes et de pantomimes expressives ; Tagliafico, le chanteur et compositeur bien connu, le violoncelliste Hollmann à la tête léonine, le beau sicilien Felice Lebano, harpiste incomparable, le célèbre Naudin, etc. J'entendis là encore Tagliafico avec sa femme chanter son *Saint Janvier* de façon inimitable ; Simonetti, le violoniste fixé à Londres aujourd'hui.

A propos de Simonetti, j'ouvre une parenthèse, il y a quelques années de passage à Nice, il vint me voir. Définitivement fixé à Londres et marié en cette ville, le virtuose ne revenait plus en France. Comme je lui demandai si sa femme appartenait au monde des artistes. — « Non me répondit-il en souriant, elle ne comprend même rien à la musique, mais elle m'est très précieuse pour mon art ». Je regardai mon interlocuteur avec étonnement. « Oui, reprit-il. Un matin, devant jouer le soir dans un grand concert, je répétais un morceau du programme, et je croyais avoir atteint la perfection, lorsque ma femme survenant, me dit : « Mon Dieu que c'est donc difficile ce que tu joues ! » Stupéfait, je lui demandai pourquoi ? — Mais. parce que tu peines beaucoup en le jouant. — Alors s'écria Simonetti, ce fut un trait de lumière pour moi, car le public ne doit jamais s'apercevoir des difficultés de l'artiste, et je me remis au travail. »

Combien d'exécutants devraient s'inspirer de cette remarque, car souvent les contorsions qui accompagnent leur jeu, distraient l'auditoire et provoquent le rire. Mais je reprends :

Ces soirées étaient mondaines et intimes tout à la fois. Cela, hélas ! n'existe plus !

Madame Conneau, bien après la chute de l'Empire et la mort du docteur Conneau, médecin de Napoléon III, avec sa fille et sa sœur, vint s'installer à Nice où elle finit par passer tous les hivers. Ses salons étaient le rendez-vous de tous les grands artistes de passage ; et la haute société de tous les partis et de tous les pays y fréquentait. La beauté et la grâce accueillante de la grande dame, jointes au charme d'une voix exquise attiraient les sympathies. Un jour qu'un solliciteur d'autographes présentait son album à la grande dame artiste, la comtesse de Chambrun qui se trouvait là, prit l'album et y traça cet impromptu :

Ma plume n'a rien à vous dire,
J'aî d'autres armes pour charmer :
J'ai ma voix et mon sourire
Qui vous font rêver ou pleurer.

Circé, la Malibran ont leur sceptre ou leur lyre
Pour enchanter le monde ou pour le gouverner,
Les prêtresses de l'Art ne daignent pas écrire ;
Elles savent chanter, aimer, se faire aimer ?

Pendant de longues années, dans les plus aristocratiques salons de Nice, dans les grands concerts, et aux célèbres concerts classiques de Monte-Carlo, la grande artiste se fit admirer et applaudir avec enthousiasme.

Jusqu'à la fin de sa vie, elle conserva sa grâce prenante, son sourire charmeur, sa voix suave et fraîche.

C'était une amie chère, et à jamais regrettée.

Elle dort, aujourd'hui, son dernier sommeil à Paris. Cette voix mélodieuse s'est tue pour toujours ! Plus rien ne reste de ces accents divins, que le souvenir pour ceux qui ont pu les entendre !

En 1888 au Cercle de la Méditerranée où il y avait fête, le compositeur bien connu et très apprécié, Noël Des-

joyeaux, me présenta le colonel Henri Mapleson et Marie-Roze Mapleson, sa femme. Marie-Roze venait créer *Manon* à Nice, à l'Opéra, devenu français sous la direction Taillefer. Très fatiguée, entourée d'artistes qui savaient insuffisamment leurs rôles, tant l'œuvre avait été montée à la hâte, Marie-Roze fut inférieure à elle-même. Elle passa, ne laissant que le souvenir de son éblouissante beauté. C'était justifié au point de vue beauté, c'était injuste au point de vue musical. La ravissante artiste était la créatrice, avec le ténor Capoul, du *Premier Jour de Bonheur*, qui fut pour elle et Capoul un immense succès. On ne s'en souvenait plus assez à Nice.

Cependant les journaux de Londres ne venaient-ils pas de retentir du nom de la grande artiste, là-bas si fort aimée ! Un correspondant écrivait :

« A l'occasion de son anniversaire et comme témoignage de grande sympathie, un groupe de *gentlemen* de tous états comme de tous partis, ayant résolu de lui offrir un cadeau princier, un comité se constitua sous le patronage de la comtesse de Lathom et avec le comte de Lathom pour président. Les souscripteurs abondèrent bientôt : nobles, magistrats, marchands, journalistes, membres de l'institut musical et dramatique, ouvriers et ouvrières, même, tous apportèrent leur tribut d'admiration.

« Or, vous allez voir qu'il ne s'agissait point d'un bibelot. En effet, on offrit à Madame Marie-Roze un diadème formé par cinq étoiles, comportant 250 diamants de diverses grosseurs, tous de la plus belle eau, comme du plus haut prix.

« La reine, elle-même, s'associa à la manifestation de ses sujets par la voix de lord Chamberlain, chargé d'exprimer à l'artiste «les plus chaudes congratulations et les meilleurs souhaits de Sa Majesté. »

Je la revis ensuite la belle et captivante Marie-Roze. Son beau visage était empreint de mélancolie. Pendant un certain temps, nous échangeâmes des lettres. Enfin l'éloignement fit son œuvre (elle vivait en Angleterre) ; avec le

temps la correspondance cessa, mais le souvenir reste toujours vivace.

En 1890, mourait à Nice Mme Louise Ackermann, âgée de 77 ans. Elle était la sœur de Mme Girard et la tante du duc Amédée Astraudo. Très jeune, elle avait épousé M. Ackermann, jeune aussi et qui mourait après deux ans de mariage. C'était un savant de bel avenir. Ils habitaient Berlin en parfaite union de pensée et de manière de vivre.

Cette femme de Lettres avait une immense réputation comme poète et comme philosophe matérialiste. *Contes et Poésies; Poésies philosophiques* et *Pensées d'une solitaire* ont une grande valeur, et ont placé Mme Ackermann au rang des premiers littérateurs de notre époque.

La philosophe matérialiste a été cependant enterrée religieusement — d'après son autorisation — et, elle qui avait horreur des robes *noires,* se plaisait, cependant, dans la société de l'abbé Vérani, dont elle avait fait un ami.

Napoléon Ier, à son lit de mort, disait : « N'est pas athée qui veut ». Qui sait ?

La tombe de Mme Ackermann est au petit cimetière Saint-Pierre de Nice.

J'ai rencontré plusieurs fois cette femme remarquable et remarquée dans une maison amie. C'était une femme au visage régulier, aux yeux de feu, au sourire sarcastique. L'allure était virile et le ton de voix autoritaire.

Caractère rude, tourmenté; elle ne pouvait vivre qu'à l'écart du monde. Son cœur dur et froid ne recherchait aucune sympathie. Elle dédaignait la louange et méprisait la réclame, disait-elle. Le feu sombre de son regard révélait son orgueil. Son pessimisme était farouche, comme son génie était désespérant.

Mme Ackermann habitait solitairement sa villa Belvédère, au quartier dit La Lanterne. C'était un ancien petit couvent. De tous côtés s'étendait une vue admirable. Les promeneurs cherchaient à y pénétrer, et Négrin disait :

« Si vous avez la chance d'être reçu par Mme Ackermann, docte poétesse qui comme Rabelais pourra parler

dans leur langue à tous les visiteurs, elle vous fera les honneurs de son belvédère, et là vous verrez autour de vous la somme de tous les paysages de Nice ».

Après avoir été liée avec Mme Amélie Ernst, j'ignore pourquoi elles se brouillèrent à mort.

Mme Amélie Ernst vécut longtemps à Nice, où je l'ai connue et fréquentée. Elle y mourut il y a peu d'années, très âgée et délaissée. Elle était franchement bohème, et son intérieur offrait l'aspect d'un véritable capharnaüm. Sa vie était calquée sur ce modèle. Si elle vous invitait à déjeuner, il fallait l'aider à chercher cuillères et fourchettes dans tous les coins de la maison ; et, un jour, j'ai disputé au chat un bifteack qu'il avait emporté sous un canapé. Elle habitait tantôt une jolie villa, tantôt un affreux petit appartement dans un quartier éloigné.

Douée d'une prodigieuse mémoire, sans instruction première étendue, ayant beaucoup lu et interprété beaucoup de rôles plus ou moins classiques, sa conversation était fort intéressante, et souvent émaillée d'anecdotes qui eussent été précieuses, si, tout aussi souvent, la malveillance n'était venue en altérer la vérité.

Mme Amélie Ernst avait été très jolie ; mais la vieillesse n'avait rien conservé de cette beauté.

Elle avait épousé, encore jeune, Henri Ernst, alors âgé et déjà infirme.

Le célèbre violoniste, surnommé le Chopin du violon, vint avec sa femme se fixer à Nice, il y a fort longtemps. Il y mourut et son tombeau est au cimetière du Château. Il fut une époque où Ernst suivait partout Paganini qui, on le sait, s'appliquait avec rage, à trouver des effets nouveaux, des sonorités originales en recherches fantastiques. Ernst descendait dans les mêmes hôtels, s'installait dans une chambre voisine de celle de l'extraordinaire violoniste ; appliquait son oreille à la serrure et écoutait les étranges exercices du maître. Et cela pendant toute une semaine. Mais cette recherche de ce fameux *fa dieze* n'aboutit qu'à donner à Ernst de violentes courbatures.

Enfin, pour en revenir à Mme Amélie Ernst, femme de

Lettres de réelle valeur, conférencière distinguée, elle avait été avant son mariage, une belle artiste dramatique. Et, en 1852, le critique Busoni annonçait que Mlle Siona Lévy (c'était son nom de famille), de l'Odéon, dont le nom indiquait la tribu, venait d'embrasser le christianisme.

Ce fut d'un bon exemple, car son frère se fit moine et mourut en odeur de sainteté. Quant à elle, bohème, très indépendante, très fantasque, elle mourut solitaire dans un petit appartement du pont Magnan.

En 1890, le Président Carnot vient à Nice, le 24 avril. L'escadre d'évolutions de la Méditerranée, escortant le cuirassé-amiral le *Formidable*, ayant à son bord le chef d'Etat, arrive entre 9 et 10 heures du matin. L'escadre évolue un instant au large, puis dans la rade de Villefranche.

A son arrivée sur le quai Amiral-Courbet, le président de la République est reçu par le général Japy, commandant en chef du XVe Corps d'Armée ; par le Préfet des Alpes-Maritimes ; par le général comte de Novion, gouverneur militaire du groupe de la défense de Nice ; par l'évêque de Nice ; par le bureau du Conseil général ; par le Maire de Villefranche, entouré de son Conseil municipal et par les autorités civiles et militaires.

Son séjour n'est marqué par aucun incident important. On avait espéré aussi la représentation d'un opéra de Mme Pauline Thys. Elle vint à Nice dans ce but. J'entrai en relations avec cette femme de haute valeur si appréciée et si fêtée à Paris. Elle ne fit dans notre ville, qu'un séjour de courte durée, sans donner aucune de ses œuvres. Elle arrivait de Marseille où l'on montait un de ses opéras comiques. La presse parisienne nous l'avait déjà présentée.

Pauline Thys est auteur et compositeur de talent, de beaucoup de talent. Elle chante à ravir. Elle écrit les livrets de sa musique.

Elle écrit également bien pour les voix, chantant elle-même avec beaucoup de charme. Elle est aussi l'auteur de romans pleins de sentiments élevés, de fine observation, de psychologie. C'est en toute sincérité une femme affable, spirituelle, très sympathique et, je puis ajouter, de génie.

Pendant plusieurs hivers je rencontrai souvent dans les salons, et aux fêtes, notamment à la préfecture et chez le général de Castex, le général Seliverstroff. C'était un petit homme aux yeux bleu d'acier, à l'expression implacablement cruelle, au regard étrangement glacial, à la moustache énorme et farouche. Il parlait peu avec un accent slave très prononcé ; sa parole était saccadée et brève. Toute sa personne révélait une énergie invincible.

On se souvient de sa fin tragique au moment où, à Paris, il se disposait à revenir en sa ville préférée : Nice.

En novembre 1890, les journaux de Paris annonçait ainsi la lugubre nouvelle :

« L'hôtel de Bade, situé sur le boulevard Montmartre, à Paris, a été, la semaine dernière, le théâtre d'un meurtre qui continue de vivement préoccuper l'attention publique.

« Le général russe Séliverstroff a été assassiné d'un coup de révolver par un nommé Padelesky, de nationalité russe, employé de la maison Bernoff, qui a organisé à l'Institut Rudy, 77, rue Royale, des soirées mondaines franco-russes. Padelesky avait été chargé, mardi matin, d'une façon tout à fait fortuite de porter au général Séliverstroff une invitation à l'une de ces soirées. A l'hôtel de Bade il avait demandé à voir le général. Sa mine et sa mise n'inspirant pas une grande confiance, on lui répondit d'abord que c'était impossible. Il insista en disant qu'il attendait une réponse et on finit par lui indiquer l'appartement occupé par le général. Il s'y rendit, et là il attendit cinq minutes environ avant d'être reçu. Enfin, il fut introduit et, peu de temps après, il quittait l'hôtel, très calme et sans se hâter. Presque au même moment, le domestique du général Séliverstroff trouvait son maître mourant.

« Le général était assis à sa table de travail, placé entre les deux fenêtres, quand on lui annonça la venue de Padelesky.

« Ce dernier venait, ainsi que nous l'avons dit, de la part de la maison Bernoff, et était chargé de réclamer le montant d'une souscription en faveur d'une des soirées franço-russes organisées par cette maison. Le prix de la cotisation était de cinq francs et la soriée devait avoir lieu jeudi, 7, rue Royale. La lettre qui accompagnait le billet envoyé par M. Bernoff était écrit en russe et on avait ajouté en français, en *post-scriptum* : « Il y aura beaucoup de jolies femmes ».

« Le général se leva, vint chercher Padelesky dans l'antichambre et l'introduisit lui-même dans son cabinet pour lui remettre le prix de sa souscription, et, dit-on, pour lui demander l'adresse d'un de ses compatriotes.

« Que se passa-t-il alors pendant les courts instants qui précédèrent la sortie de Padelesky et l'entrée du domestique ? L'instruction n'a pu l'établir exactement.

« C'est le valet de chambre du général qui découvrit le meurtre, en se présentant chez son maître qu'il trouva sans mouvement et le front ensanglanté. Le général mourut quelques heures plus tard, sans avoir pu articuler une parole.

« Le général Séliverstroff, au moment du crime, était porteur d'une somme de mille trois cents francs qui a été retrouvée intacte dans sa poche. Il avait également dans son secrétaire une somme pouvant varier de vingt-cinq mille à quarante mille francs, provenant d'un change de valeurs russes qu'il avait transformées en monnaie française quelques jours auparavant.

« Possesseur d'une fortune considérable, acquise en grande partie dans la fabrication des draps pour l'armée russe, le général était très répandu dans le monde des coulisses, et il fréquentait notamment le foyer de la Comédie-Fran ;aise.

« Son physique très caractéristique, ses longues moustaches avaient rendu sa physionomie populaire dans le monde où l'on s'amuse. Il allait, chaque année, passer une

partie de l'hiver à Nice, et se disposait à s'y rendre prochainement ».

Padelesky était un agent nihiliste.

On se souvient de ce procès sensationnel qui émut tout Paris, et où se trouvèrent mêlés M. Labruyère, Mme Duc-Quercy, femme du rédacteur en chef au *Radical Algérien* et Mme Séverine, l'écrivain distingué et bien en vedette, que j'ai rencontré dans le salon de Mme Pollonnais.

A cette même époque vint à Nice d'une façon régulière, Paul Deroulède, ce grand patriote de belle et sympathique allure, à l'éloquence entraînante, au verbe sonore et chaud, à l'ardeur soutenue et enveloppante. Il vint sur la colline du Mont-Boron, bien portant, d'abord, malade ensuite, et mourant dans sa villa ensoleillée.

L'événement le plus sensationnel de 1891 fut l'inauguration de la statue de Garibaldi, œuvre de Deloye. Elle eut lieu en grande cérémonie et en un bel éclat d'enthousiasme.

M. Rouvier fut délégué par le Gouvernement français et le général Canzio représentait la famille. M. Cavallotti et le colonel Missori, d'Italie étaient venus à Nice pour cette cérémonie.

Des députés et journalistes français et italiens, au nombre de 150, entouraient le monument. Victor Garien, président du Comité, prononça un fort beau discours auquel répondirent M. le sénateur Ranc et M. Cavallotti. Et Nice tout ce jour, fut pavoisée aux couleurs françaises et italiennes !





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXXIV

Valrose et le baron Von Derwies. — Le Jardin Zoologique et Léa d'Asco. — Cimiez, son couvent, ses ruines, ses anciennes villas ; coup d'œil sur l'Observatoire et St-Pons. — La reine Victoria. Le Roi des Belges Léopold II. Le Prince de Galles Edouard VII. — Le général Tom Pouce

Ainsi c'en était fait ! Un beau jour on apprenait que le Domaine de Valrose était vendu ! Les attractions de Luna Park chassèrent les souvenirs d'antan !

Ce domaine splendide aux abords de Cimiez, ce parc majestueux, ce château magique qui recueillit les accents les plus purs de la grande et belle musique, tout cela était muet depuis de longues années !

Quel réveil !

Valrose créé par un noble russe, le baron Von Derwies, fût un lieu enchanté et enchanteur. Cent jardiniers entretenaient parc et jardins. Dans le Château, une magnifique

salle de théâtre recevait de nombreux invités qui applaudissaient des artistes de premier ordre, un orchestre d'élite composé de soixante-dix musiciens et des chœurs admirables, sous la direction d'un éminent chef, M. Muller-Berghauss. La prima donna attitrée était Madame Dumbar Schutze, célèbre cantatrice.

Opéras et concerts réalisaient un enchantement des yeux et des oreilles. D'ailleurs, ce grand dilettante pouvait se permettre tout le luxe et toutes les satisfactions désirabls, ayant 62.000 fr. à dépenser par jour.

Lorsqu'il prit droit de Cité en notre bonne ville, le baron Von Derwies fit à la Municipalité le don d'une *journée.* Il dépensait ensuite princièrement pendant tout le reste de l'année. Mais c'était un étrange original, ne recevant aucun de ses invités, laissant ce *devoir* à sa femme. A son théâtre, deux fois par semaine, on jouait pour lui seul. Les autres jours il n'assistait à aucune des représentations.

Le baron Von Derwies mourut en 1881. Il dota Nice d'un asile et d'une école communale qui portent son nom.

Puisque nous sommes à Cimiez, évoquons le souvenir du Jardin Zoologique, qui fut créé par une femme mi-artiste de théâtre, mi-aventurière ; non sans talent, remarquablement intelligente, pleine d'imagination, d'énergie et d'audace. Elle était fille d'une directrice de pensionnat, à Paris, et avait nom Victorine Girard. Mais se faisait appeler *Lea d'Asco,* et disait avoir épousé religieusement un fils de famille, le comte Tripier de Lagrange (le nom de Tripier, seul, lui appartenait. Il était simplement M. Tripier-Lagrange). Le (pseudo) comte mourut aux Indes, lors d'un voyage qu'il fît dans le but d'expédier de là, des animaux pour son jardin Zoologique. Le jeune Tripier-Lagrange, car il était jeune, avait une corpulence phénoménale, et la maladie de l'éléphantiasis y ajoutait encore. Un jour, étant dans son parc, comme j'arrivais, il se leva pour me recevoir, mais il dut s'appuyer contre un arbre, tant il était dans l'impossibilité de se tenir debout une minute.

Mais pour en revenir à sa femme, à la mort de son mari, elle se livra à de grands frais, afin de peupler son immense parc qui se trouvait à Cimiez-Cap-de-Croix, et de le peupler d'animaux rares et de toutes espèces. C'était excessivement coûteux. Les fonds vinrent à manquer. Alors Léa d'Asco s'adressa à la Municipalité, sollicitant qu'elle lui vînt en aide. Certes, elle le méritait. Un jardin Zoologique à Nice se trouve tout indiqué. On s'étonne que la Municipalité fit impitoyablement la sourde oreille. La débâcle fatale arriva. A bout de ressources, criblée de dettes, Léa d'Asco, la vaillante (il faut le reconnaître), se suicida ou... fût *suicidée*. Il y eût du mystère dans cette mort. L'enquête ne put rien prouver, et même conclut à un *accident* (?) Mais la Municipalité eut grand tort de laisser périr cette création d'un si puissant attrait pour Nice, dont le climat peut si bien favoriser le groupement d'animaux exotiques à très peu de frais, quand il coûte si cher dans toutes autres villes!

Léa d'Asco était aussi une excentrique par excellence. Elle portait souvent des costumes extravagants. Ne l'avons-nous pas vue en horse-guard enjuponnée ; la jugulaire au menton, moulée à souhait dans le drap rouge ? Ne l'avons-nous pas vue menant au bruit des grelots, un panier attelé de deux petits poneys fougueux ou de deux mules paisibles? Ne l'avons-nous pas vue montant en ballon, ou s'occupant de spiritisme ? Allant en pélerinage, ici et là, et faisant sensation à Cimiez avec un beau missel en main et un immense chapelet en tour de taille ? Un jour, elle m'invita à des séances de spiritisme. Je m'excusai. Or, il paraît que lorsque la pauvre Léa fut morte et que la justice fit faire son autopsie — c'était en plein jour, dans la salle aux larges baies — au moment où le chirurgien ouvrit le corps, toutes les lampes électriques s'allumèrent sans qu'on put savoir comment. Cela donna lieu à force commentaires de la part des spirites fervents.

Léa d'Asco était généreuse, très charitable, mais n'avait pas plus de sens moral que de sens pratique. Elle l'a payé chèrement.

Ne quittons pas Cimiez. Cimiez ! cette antique et célèbre colline ! couronnée de son vieux couvent, dont l'église

fut élevée sur les ruines du temple de Diane, vers le IXe siècle, selon l'inscription gravée sous le portique. Ses jardins en terrasses offrent un merveilleux panorama.

J'ajouterai que les seules femmes qui aient pu pénétrer dans ces cloître et jardins sont : l'Impératrice douairière de Russie, en 1857, et l'Impératrice, sa bru, en 1865. Le portique extérieur fut construit en 1662, et c'est un seigneur de Nice qui en fit les frais, le comte de Roubion.

Ce monastère n'a de remarquable que les peintures de Bréa, peintre niçois, et les fresques de Giacomelli, peintre vénitien. Sur la petite place, devant le cimetière, s'élève une colonne torse romaine que surmonte un séraphin crucifié sur une croix en marbre blanc, en mémoire, dit-on, de celui qui apparut à St-François d'Assise (1477).

Cimiez ! A Cimiez, les ruines de son amphithéâtre qui pouvait contenir 8.000 spectateurs ! Chez le comte Garin, on retrouve les vestiges d'un Temple d'Apollon, une partie d'un aqueduc, des thermes et des inscriptions. Tout ce qui stimule la curiosité des touristes et la passion des collectionneurs. Autrefois, M. Guilloteau, dans sa propriété derrière le monastère, avait découvert des trésors pour un collectionneur avisé. Il légua heureusement sa précieuse collection à la Ville. Elle est exposée au Musée.

Nous nous joignons à Robert de Souza, l'auteur de *Nice Capitale d'Hiver*, pour dire avec lui : « Donner à ces arènes et aux débris qui les avoisinent la retraite assurée d'un parc auquel on aurait joint les jardins du couvent. Conçue dans le caractère des vieux jardins niçois, cette œuvre de vénération fondamentale eût commandé les transformations de Cimiez en appelant vers le charme de sa verdure, de ses fleurs, de ses ruines et de ses points de vue, toute la création d'art d'une petite ville indépendante, isolée de la grande, une ville de luxe calme, somptueuse et discrète, patricienne. »

. . . .

« A une certaine époque, la villa Garin qui récèle à travers ses arbres les débris épars les plus importants de l'antique Cemelenum, était pour ainsi dire abandonnée. L'achat n'en eût pas été dispendieux ; et l'idée était excellente, aussi profitable au renom et à l'avenir de la ville

entière qu'au développement de Cimiez même, dans son sens naturel. »

De là, on aperçoit l'Observatoire sur le Mont-Gros, don de M. Bischoffsheim. M. Garnier en fut l'architecte. Abaissant nos regards, nous les arrêtons sur cette belle route de Saint-Pons où se trouve la jolie Abbaye de Saint-Pons, plus jolie par sa situation pittoresque que par sa valeur architecturale. Elle est fort ancienne, puisqu'elle date de 775. Retournons au cœur de Cimiez. De superbes villas se sont élevées sur cette merveilleuse colline : Liserb, Evans, des comtes Laurenti, Desjoyeaux, d'Auvare, Héraud, Faraudi, Colombo, Baquis, Butterfield, Ratti, de Luserna, Germain, etc... Chez les Desjoyeaux, la musique primait tout, et les plus grands maîtres et artistes s'y faisaient entendre. Chez les de Luserna, à la villa Albertina, dans la splendide galerie de tableaux, les fêtes succédaient aux fêtes. L'Orangini, achetée 550.000 francs (aujourd'hui elle vaut des millions), par Mme Henri Germain, femme du fondateur du Crédit Lyonnais, était le rendez-vous de toutes les personnalités qui venaient à Nice, Cannes et Monaco.

Quel enchantement que ces allées de palmiers, ces pelouses fleuries, ces vastes serres, ce parc immense, ce bois profond, cette forêt d'orangers, de citronniers, de figuiers, de lauriers, de mimosas, etc... Et ces immenses terrasses d'où l'on découvre la mer, Nice et ses environs ! Mais hélas ! que de splendides villas ont disparu pour faire place à d'énormes et anti-artistiques hôtels, coupant, obstruant, masquant les plus beaux, les plus impressionnants, les plus magiques points de vue !

Les deux souverains qui furent les hivernants les plus fidèles à Nice, étaient la reine Victoria et le roi des Belges Léopold II.

Pendant de nombreux hivers, jusqu'à sa mort, S.M. la reine Victoria d'Angleterre vint à Nice, à l'hôtel de Cimiez, d'abord, à l'hôtel Regina ensuite. Elle faisait des promenades aux environs de son hôtel, dans une petite voiture

traînée par un petit âne tout rond, tout gras, tout luisant, ventru, bourru, têtu à souhait ; et en ville, dans une voiture dite victoria, et précédée de son piqueur à l'impeccable correction britannique. Dans cette victoria, nous voyions souvent S. M. Britannique, sommeillant la tête branlante, sans souci des passants qui se découvraient le long de la route. Elle était hors de son pays : *Honni soit qui mal y pense.* Sa Majesté était accueillante et distribuait des *souvenirs* à tous les fonctionnaires, et des dons selon les circonstances.

Je me suis laissé dire qu'un jour où ces dames de la Poissonnerie étaient venues lui souhaiter la bienvenue, elle les gratifia d'un petit don et leur fit, ensuite, offrir le *thé*. En présence de cette eau chaude, ces dames de la Poissonnerie firent une grimace significative. Elles auraient préféré un verre de gin.

Beaucoup de personnes ignorent que la reine Victoria, dans sa jeunesse, avait une fort jolie voix ; et l'illustre chanteur Lablache disait que si Sa Majesté n'était pas reine d'Angleterre, elle eût pu être une reine du chant.

A propos des séjours de cette reine en France, je remonterai à 1855 pour relever une chronique de l'époque, qui met bien en lumière une absence de tact de la reine et un oubli inconcevable de l'Empereur Napoléon III. A Paris, la reine Victoria voulut visiter les Invalides et le tombeau de Napoléon Ier. *Elle* écrivait le jour même : « J'étais là, au bras de Napoléon III, son neveu devant le cercueil de l'adversaire le plus acharné de l'Angleterre, moi la petite-fille du roi qui le haïssait le plus et qui l'a le plus vigoureusement combattu, et là, près de moi, son neveu qui porte son nom, devenu mon plus proche, mon plus cher allié ! Puis l'orgue de l'Eglise a joué le *God Save the Queen* ».

On croit rêver en lisant ces lignes qui ajoutent encore à l'inimaginable inconvenance de cet incident.

Quel réveil que l'an 1870 !

Quel épilogue que la mort du Prince Impérial !

Et dire que cette anecdote regrettable, avait eu un pré-

cédent qui trouve sa place ici même. En 1845, Charles S. Stratton, dit le général Tom Pouce, sous la conduite de son *manager,* M. P. T. Barnum, s'embarquait à New-York pour l'Europe. 10.000 personnes assistaient à ce départ. Sa première exhibition fut pour l'Angleterre. Mandé par la reine Victoria, M. Barnum, voulant flatter les sentiments nationaux de Sa Majesté Britannique et de ses sujets, présenta le nain sous le costume de Napoléon Ier. Ce qui mit le comble à l'enthousiasme pour ce petit homme mesurant 25 pouces anglais, joli et admirablement proportionné. Et il parada en Angleterre sans quitter le costume napoléonien. Très sensible à cette flatterie de si mauvais goût, les journaux anglais de l'époque, annoncèrent que la reine le reçut trois fois à la Cour et le combla de cadeaux. Pour ses mémorables visites, Tom Pouce eût un équipage traîné par des poneys de 34 pouces de haut, un cocher de 3 pieds 8 pouces, un piqueur de 3 pieds. Et la voiture mesurait 20 pouces de haut et 12 de large. Le tout absolument luxueux.

Tom Pouce parlait facilement de ses conquêtes, et se vantait d'avoir été embrassé par 6.000 femmes ! Les Don Juan ne se mesurent pas à l'aune.

Mais en quittant l'Angleterre, Tom Pouce vint à Paris. Là, M. Barnum prévenu sans doute, n'osa pas produire son phénomène sous le costume impérial. Le royal gouvernement français n'eût pas toléré cette inconvenance. On a dit que le général Tom Pouce était venu s'exhiber à Nice. C'est une erreur. Mais toute cette gloire et toutes ces splendeurs, n'empêchèrent pas le général Tom Pouce de mourir lamentablement dans un hôpital d'indigents.

Le roi des Belges Léopold II était bien différent de la reine d'Angleterre, pour en revenir aux véritables souverains.

Cette autre tête couronnée, non seulement vint hiverner tous les ans, mais se rendit propriétaire de magnifiques domaines à Cap-Ferrat. Il allait et venait comme un simple particulier ; sa haute silhouette, sa longue barbe, sa grande

figure, étaient bien connues à Nice, où il se souciait fort peu du protocole. Il était en vacances !

Il venait parfois accompagné de S. A. R. la princesse Clémentine qui ressemblait à son auguste père.

Sa manière de vivre en France avait créé bien des légendes greffées sur des faits non dénués de vérité, et qui fournissaient des chroniques plus ou moins édifiantes à la Presse, tout comme Edouard VII, prince de Galles. Notre littoral les ayant attirés l'un et l'autre par une irrésistible attraction.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXXV

Vivier : Sa célébrité, son séjour à Nice, anecdotes, ses mystifications, sa fin.

J'ai très souvent entendu dire que généralement les grands artistes étaient, par certains côtés, de grands enfants. Quand ils sont de bonne nature, incapables de méchanceté, leur originalité, leurs exagérations, leurs enfantillages, font simplement sourire avec sympathie ; tel est le cas pour Sophie Cruvelli et Vivier. J'ai beaucoup connu Vivier, quand il vint passer ses hivers aussi longtemps que la Vicomtesse Vigier, et ils se fréquentaient et se rencontraient fort souvent chez le duc et la duchesse de Rivoli (depuis prince et princesse d'Essling).

Vivier, qui adorait Nice, était un artiste de génie, un original bon enfant et d'une simplicité charmante. Dans les dernières années de sa vie, il se noircissait à outrance la barbe et les cheveux. Je le rencontrai, un jour, place du Vœu. Après les saluts d'usage, il me demanda, s'il n'avait pas du noir sur le bout du nez ? Et comme je m'étonnais sans répondre, il ajouta : « Je n'ai pas besoin de vous dire que je me *teins* — quelquefois, selon que la teinture est plus

ou moins bonne elle tourne au vert ou au violet — je préfère ça aux cheveux gris ou blancs ; mais comme ma vue est fort mauvaise, souvent mon pinceau s'égare sur mon nez, et je ne le vois pas — c'est pourquoi je vous ai adressé cette question ».

Vivier, le célèbre corniste, que l'on entendit à Nice au Casino (Cercle de la Méditerranée) et au Casino de Monte-Carlo, n'eut pas de *maître* et ne put faire aucun élève ; son talent extraordinaire et *extra-naturel* ne pouvait être qu'à lui seul et ne provenir que de lui seul.

On a entendu des violonistes exécuter des œuvres diverses sur une seule corde, on a entendu Bottesini chanter sur sa contrebasse des mélodies exquises, d'une délicatesse inouie, avec une grâce, une élégance merveilleuses. M. Busoni a dit, au beau temps de la gloire de Vivier qu'il y avait trois Vivier en lui. Le roi du cor, le compositeur et l'exécutant. Il y avait quatre Vivier, ajouterai-je, il y avait le mystificateur qui prit trop de place dans sa vie. Et il tirait autant vanité de cette *faiblesse* morale que de son torse d'Hercule, de ses poumons énormes qui lui permettaient de rester sous l'eau fort longtemps, de ses doigts qui cassaient une noisette en se jouant. On a dit de Vivier qu'il y avait en lui du Beethoven et du Rabelais : mais on n'a jamais entendu qu'un Vivier.

Lors de ses débuts dans la vie il était un modeste employé des contribution indirectes, à Lyon, il avait appris le violon au collège et son jeu faisait prévoir un excellent artiste.

Son père, amateur de quelque réputation, nous apprend M. de Pompery, jouait du violon et du cor. Un jour, dit-il, le jeune homme s'empara du cor paternel, et dès les premièrs notes, comprit tout le parti qu'il en pouvait tirer. L'ambition s'empara de lui, il quitta Lyon pour Paris où il arriva avec vingt francs dans sa poche, pour toute fortune. Ne voulant pas être à charge à sa famille, il fit des démarches auprès de ses chefs ; le chef du personnel, heureusement, s'occupait de musique, il entendit Vivier et lui donna une place dans ses bureaux à Paris.

Le jeu de Vivier comme corniste était tellement invrai-

semblable que Auber, Halévy, Adam, voulurent l'entendre ; et les journaux parisiens de l'époque — mai 1843 — publièrent ce grand événement.

Et voici en quels termes :

« Un jeune artiste arrivé depuis peu à Paris, M. Vivier, fait entendre sur le cor ordinaire, sans aucune espèce de mécanisme, des passages à deux, trois et même quatre parties. C'est un phénomène étrange que toutes les académies des sciences et tous les physiciens de l'Europe ne pourraient expliquer ».

Pour la première audition qu'il donnait à ses illustres auditeurs, Vivier se plaça d'abord, dans une pièce voisine, et l'on crut à quelque supercherie ; mais lorsque se plaçant au milieu du groupe il fit entendre, tantôt le cor à une seule partie, tantôt avec plusieurs sons simultanés, sans la moindre préparation et sans quitter l'embouchure de son instrument, il a bien fallu reconnaître que la chose était absolument inexplicable.

Ordinairement, les cornistes se divisent en deux classes: les premiers cors, qui ne jouent que dans les tons élevés, les seconds cors, qui jouent dans les notes graves. Le célèbre maître Adolphe Adam écrivait : « M. Vivier n'est ni l'un ni l'autre, ou plutôt tous les deux. — Avec le ton de *fa*, il nous a fait entendre une gamme de trois octaves, faisant ainsi sonner quatre *ut* de l'échelle du cor par degrés diatoniques ».

Chez Adam, le célèbre corniste rencontra Spontini, Meyerbeer, Donizetti — tous l'admirèrent.

Lors de la réception au château d'Eu, de la reine Victoria, Vivier contribua aux fêtes. La reine le complimenta et l'engagea à se rendre à Londres, où il se produisit en compagnie du grand pianiste Thalberg.

Enfin en 1846, Vivier se fit entendre au théâtre italien de Paris, alors très en vogue et fréquenté par la haute aristocratie et par le grand public parisien. Son succès fut prodigieux ! Il voyagea ensuite dans toute l'Europe, récoltant force lauriers. — Puis, il revint à Paris ; et nous lisons, sous la signature de G. Héquet, le compte rendu d'un concert de Vivier en mai 1856 :

Il y débutait par quelques tribulations. La sœur de Sophie Cruvelli devait s'y faire entendre, et ce début, on le croira aisément, piquait la curiosité publique. O déception ! Prise d'un enrouement subit, la cantatrice se fait excuser, M. Gueymard est dans le même cas ; enfin Mmes Wertheimer, Dobré et Guénée sont venues au secours du bénéficiaire. — Mais laissons parler le critique musical qui assista à ce concert : « M. Vivier, dit-il, a *chanté* sur son cor l'une des plus charmantes mélodies de Schubert *L'éloge des larmes* avec une grâce, une tendresse de nuances qui faisaient rêver de Rubini. *Sa grande Chasse* connue depuis longtemps, a produit son effet accoutumé. C'est la composition la plus originale du monde, et les quatre sons que l'on entend sortir à la fois du même tube sont un des phénomènes les plus extraordinaires dont on ait jamais ouï parler. M. Vivier pourrait faire ainsi son programme : *Moi seul, et c'est assez.* »

Vivier fut admis dans l'intimité des grands personnages, des souverains, même, grâce non seulement à son talent exceptionnel, mais encore à son esprit brillant et primesautier, à sa verve intarissable, à sa belle et bonne humeur. L'empereur Napoléon III l'attirait beaucoup à lui et s'amusait fort de ses *mystifications.* C'était alors la grande vogue des mystifications, jeu à la mode qui avait ses célébrités parmi lesquelles excellait l'illustre corniste. — Vivier en sema quelques-unes à Nice.

Fort audacieux, il dépassa les bornes, n'en déplaise à M. de Pompéry qui prétendait qu'il avait du tact. Pas toujours ; car il pratiquait la mystification de la façon la plus téméraire même pour une époque où elle était très en vogue. Or, la mystification est toujours un manque de tact, de dignité de soi-même, de respect d'autrui. Ce genre de succès avait tellement grisé le *bon enfant* que le récit de quelques-unes de ses mystifications provoque l'étonnement, le dédain ou le blâme. Il en est de tellement... vulgaires que je ne pourrais les raconter.

D'autres fois, il mystifiait de pauvres marchands ambu-

lants en les faisant monter au septième étage d'une maison ; puis, à la plus haute marche d'un escalier en colimaçon, il les recevait de fort mauvaise humeur, leur faisant dégringoler l'escalier en les rudoyant, et sans rien acheter, bien entendu. Dans un omnibus, il simula un suicide en présence d'une pauvre sœur de charité au désespoir qui le priait et le suppliait de renoncer à son sinistre projet. Arrivé à une station, il descend, brise son pistolet, offre la crosse au conducteur, et mange le reste au nez de la pauvre religieuse ahurie. — Le pistolet était en chocolat. — Ce qui prouve que le bon enfant oubliait que l'on n'a pas le droit de mystifier les petites gens dans leur gagne-pain, et les gens de cœur dans leur sensibilité. — On appelle cela de l'esprit... hum ! des enfantillages, soit, Est-ce pour cela alors, que La Fontaine a dit en parlant de l'enfance — Cet âge est sans pitié ! — parce qu'en général, les enfants sont taquins et mystificateurs jusqu'à la cruauté. — Mais, eux, ont une excuse : l'absence de raisonnement et l'inexpérience de la vie.

Parmi les mystifications d'un goût douteux que Vivier inventa à Nice, la plus étourdissante fut celle qu'il fit à un propriétaire grincheux qui avait interdit l'accès de sa maison à un chat, un chien et un corbeau, trois vieux amis, mais dont le facétieux corniste ne se sépara pas sans regrets. A quelque temps de là, les locataires se plaignirent d'être réveillés par un son étrange et prolongé qui semblait partir de l'appartement occupé par Vivier. Un Américain assurait même que c'était un buffle. A la fin les beuglements devinrent intolérables, et le propriétaire se décida à visiter l'appartement. Il y découvrit... une petite vache. La génisse trop grande pour passer par les escaliers fut expulsée par la fenêtre.

Vivier n'avait mis personne dans la confidence de cette farce. Une belle nuit il avait subrepticement introduit la bête quand elle n'avait encore que quelques jours d'existence, et l'avait soigneusement nourrie pour la plus grande stupéfaction de son propriétaire. C'était une mystification d'un esprit fort problématique et d'un mauvais goût incontestable. L'abus fait commettre de ces erreurs même chez

les plus avisés.

Un jour il fit des visites avec un habit coupé dans un morceau de vieux tapis de la roulette de Monaco. Le vert et l'étoffe de cet habit intriguaient ceux qui recevaient notre audacieux original. « Voyez, disait-il, dessus mon habit des gens se sont enrichis ou ruinés, mois je finis de l'user » — Et retournant un des pans « Tenez là, regardez bien n° 35 — noir, impair et passe ». Il y en avait qui se fâchaient d'autres qui riaient. — Ces derniers avaient raison, la mystification était inoffensive et comique.

Mais Vivier en fit bien d'autres et en haut lieu ! Enfin, c'est lui qui apprit en Russie, à des Altesses Impériales voire même à l'Empereur Nicolas, à faire des bulles de savon, avec accompagnement de fumée, et il mit si bien ce jeu à la mode qu'il circulait, dans Pétersbourg, des invitations lithographiées, terminées par ces mots : « *On fera des bulles de savons.* » — *Audaces fortuna juvat.*

Vivier eut des chances inouïes. La célèbre Jenny Lind la *prima donna* suédoise, lui offrit une tournée en Amérique avec d'énormes cachets. Le sultan Adhul Hamid lui donna 25.000 francs pour une soirée et un magnifique diamant.

A Berlin, Vivier est invité aux fêtes du mariage du prince Charles de Prusse avec la princesse de Dessau. Un concert est donné au château de Charlottembourg, Vivier jour du cor accompagné par Meyerbeer. Après avoir fait entendre *L'éloge des Larmes,* la reine de Prusse demanda *La Sérénade,* Meyerbeer n'en connaît pas la musique et refuse d'accompagner. « Jouez sans accompagnement », dit la reine à Vivier. Celui-ci se trouble, alors le prince Georges, qui sait la mélodie de Schubert, peut l'accompagner sans musique, Ce qui fut fait à la vive satisfaction de tous. Dans une soirée, M. de Humbold lui porte son cor. Et Rossini qui avait écrit pour lui de belles pages de musique l'appelait son fils chéri.

L'empereur Napoléon III le traitait avec une telle sympathie qu'il le mettait sur le pied de l'intimité la plus familière. Ce dont Vivier abusait étrangement quelquefois,

sans parvenir à fâcher le bienveillant souverain. Et celui-ci le décora de la Légion d'honneur afin d'honorer son incomparable talent. Et tout cela, hélas ! pour aboutir à une vieillesse pauvre, laquelle s'éteignit dans l'ombre et presque dans l'oubli.

Vivier était le bohème sympathique par plus d'un côté, mais incorrigible ! Il aurait pu tenir dans le monde la place conquise par son talent et... la chance — car il faut compter avec la chance — avec un bonheur plein de dignité et de respect.

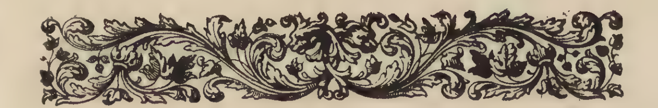
Il n'en fut rien.

Vivier, qui vécut pauvrement à Nice, avait cependant autrefois, reçu au cours de sa carrière triomphale des cachets fabuleux. Il demandait souvent de telles sommes, que les artistes célèbres qui se produisaient avec lui en étaient inquiets. Et cela dura de longues, longues années ; mais que fit-il de son argent ?... Toujours est-il qu'il vint échouer *pauvre* à Nice ; que le Prince d'Essling, alors duc de Rivoli, l'accueillit en Mécène, le préserva des gros embarras pécuniaires, assista à ses derniers moments et le fit inhumer au cimetière du Château.

Vivier était à ce moment âgé de plus de quatre vingts ans. Il était né en 1817. Vivier, je l'ai déjà dit, était bon enfant, selon l'expression courante, spirituel et primesautier et, dans son Art, il n'a pas été égalé et ne le sera jamais ; mais il voulut être original et se servit inconsciemment ou consciemment de la réclame : originalité.

C'était une faiblesse, une petitesse, car il n'avait nul besoin de la réclame, puisqu'on lui reconnaissait du génie dans son art !





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXXVI

Edwige Kindermann Reicher interprète des œuvres de Wagner.

En juin 1883 on annonçait la mort à Trieste de Mme Hedwige Reicher Kindermann, fille du célèbre baryton Kindermann et femme du comédien en renom Reicher.

Née à Munich le 15 juillet 1853, elle avait donc trente ans. *Prima donna* du théâtre wagnérien de grande réputation je l'avais connue à Nice lorsqu'elle vint se faire entendre à Monte-Carlo, avant que sa célébrité se fut glorieusement affirmée.

Fille d'un grand chanteur de la scène lyrique allemande, la jeune Helwig, eut d'excellentes leçons et ses études achevées au Conservatoire de Munich, sa voix exceptionnelle ne tarda pas à attirer l'attention. M. Angelo Neumann la tira de pair en l'engageant à Leipzig où elle joua *Fidelio* de Beethoven, *Armide* et *Orphée* de Gluck, et plusieurs rôles de Wagner. C'est à ces rôles et surtout à celui de Brunnehilde qu'elle doit sa réputation, qui prit son essor à Berlin, lors des représentations de la troupe Neumann au Victoria-Theater en 1882, où elle fit une telle impression

sous les traits de Sieglinde de *la Walkyrie* et de Brunehilde dans *le Crépuscule des Dieux,* qu'elle fut immédiatement engagée à l'Opéra Impérial.

Il y avait en elle, une superbe nature et un immense talent. La mort de cette artiste, si richement douée, a excité partout d'unanimes regrets.

Alors je me reportais par la pensée, à la saison 1880 à Monte-Carlo. C'était le soir de la réouverture annuelle. On s'écrasait, on s'étouffait dans la salle. Madame Carvalho était en scène ; j'écoutais, ravi, notre grande cantatrice française, lorsque je fus distrait par des acclamations enthousiastes exprimées, moitié en français, moitié en allemand ; je détournai la tête pour regarder qui admirait ainsi, et je vis une jeune femme d'une beauté marmoréenne ; au profil grec, à la stature puissante et massive des statues qui personnifient les villes. Un petit garçon de trois ans à peine — aussi beau que sa mère — était sur ses genoux, et suivait la musique en des mouvements de tête d'une intelligence musicale si extraordinaire à cet âge, que j'en demeurais surpris. — Et je devais contempler la femme et l'enfant, avec des yeux bien éloquents, car l'artiste et la mère me comprenant, me remercia d'un regard et d'un sourire, et m'adressa la parole — toujours pour s'extasier sur la méthode de Madame Carvalho.

Pendant l'entracte, mon inconnue me dit d'un air timide souligné d'un petit rire inquiet — contraste étrange avec la majesté de son imposante personne.— « Mon Dieu, que c'est donc tourmentant de se présenter sur la même scène après une telle *prima donna !* » Et comme, pris d'une vive curiosité, je l'interrogeais du regard. — Elle ajouta : « Je suis Edwige Kindermann-Reicher, j'arrive directement de Bavière, mon pays, et après-demain, j'entre en scène ici, dans la *Favorite ;* c'est la première fois que je quitte mon pays, et pour la première fois je chanterai un répertoire italien et français. Imaginez si j'ai peur ! » — je la rassurai de mon mieux, en lui disant que sa voix devait être aussi douée que sa personne — conviction pure.

La représentation finie, elle me remercia chaleureuse-

ment de ma sympathie, de ma confiance en sa valeur artistique, et me fit promettre de ne point manquer à sa représentation de débuts ; puis, elle partit avec la majesté lente et pesante d'une statue antique descendue de son piedestal.

Inutile d'affirmer qu'à la représentation de la *Favorite* je me rendis un des premiers.

Dès que *Eléonora* Kindermann-Reicher parut, un murmure d'admiration se répandit dans la salle, mais dès qu'elle eut lancé les premières notes, ce fut une impression bizarre qui s'empara de l'auditoire. L'immense étendue de sa voix, son étrange puissance, sa vibration cuivrée, mises en saillies excessives, par l'accent tudesque dominant quand même, et l'inexpérience de la très jeune artiste à diriger une voix aussi extraordinairement fougueuse, exaspéraient l'étonnement jusques à la stupeur.

L'auditoire s'en alla étourdi, ahuri — Edwige Kidermann-Reicher était incomprise, et le public déprécie toujours, ce qu'il ne comprend pas. — Le lendemain, la Presse ne l'épargnait guère. Seul je fis exception.

Elle vint alors chez moi avec une lettre de la célèbre Alice Urban, retirée du théâtre en Bavière. J'essayai de relever son courage, de la consoler, je n'y parvins pas. — « Je veux partir, pleurait-elle, je veux partir ! » A la seconde représentation, elle s'efforça de mieux diriger cette voix si puissante heurtant les murs d'une salle trop petite pour elle. Le public lui fut plus favorable, mais sans la comprendre. Le lendemain, je la vis venir à moi profondément affligée, blessée. Un grand artiste M. F..., faisant partie de la troupe de Monte-Carlo comme engagé *extraordinaire,* daignait l'honorer de sa malveillance et la traitait de *prussienne* : « Je suis bavaroise, disait-elle, en pleurant, et puis les artistes sont tous frères, ils n'ont qu'une même patrie : l'Art — pourquoi me blesser ? pourquoi ne pas me donner des conseils ? — heureusement je n'ai qu'à me louer de l'Impresario et de l'administration du Casino. » Bref, la saison terminée, je parlai d'elle aux impresarii de Nice, mais en vain ; et la cantatrice retourna en sa Bavière. Et je n'entendis plus parler d'elle jusqu'au jour funèbre de

l'incendie du Théâtre Italien de Nice. Alors elle m'écrivit afin d'être rassurée sur mon sort.

Je transcris cette lettre dans toute son incorrection naïve et dans toute sa simplicité, pleine de cœur.

« Munich, 26 mars 1881.

« Je viens de lire du grand feu au théâtre de Nice, et je vous prie sérieusement, envoyez-moi quelques mots que vous n'avez pas été au théâtre !

« Je pense toute la journée à vous et comme je me lève justement d'une grande maladie je suis encore beaucoup *altérée !* Je pense que vous avez entendu de mes succès énormes.

« Je suis bien contente avec ma carrière. En 1882, je m'embarquerai pour l'Amérique.

« Si vous me portez encore un peu d'intérêt, faites-moi le plaisir, écrivez-moi, je vous prie aussitôt que possible !

« Franz le petit (*c'était son enfant*) a beaucoup grandi. Il vous envoie des embrassements.

« Avec mes compliments et amitiés sincères je reste votre amie.

« Edwige Reicher-Kindermann. »

Je la rassurai, et elle m'écrivit en m'envoyant des journaux qui relataient ses immenses succès.. Rivale de la Materna, l'impresario Angelo Neumann la produisait en tournées en Belgique, en Italie, dans les opéras wagnériens où elle excellait ; mais hélas, toujours malade. Appelée à Trieste pour des représentations, elle y mourait pleine de jeunesse et en pleins triomphes.

Inhumée sur les bords de l'Adriatique, Edwige Reicher-Kinderman y dort son dernier sommeil.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXXVII

M. A. L. Sardou père. — Victorien Sardou. — La Duse. — Sarah Bernhardt. — Rostand Une lettre de Maupassant

Journellement, pendant de très longues années, on rencontrait M. Léandre Sardou, ce grand vieillard admirablement conservé au physique et au moral, et qui à 92 ans était resté une encyclopédie vivante.

Journellement aussi, pendant de longues années, j'ai vécu dans son intimité, et profité de son érudition impeccable, et de ses précieux enseignements et conseils. Ce dont je lui suis profondément reconnaissant. Ce robuste vieillard, maigre, sec aux traits rudes, était un véritable savant, un profond érudit, un historien précis, et qui connaissait la langue française et le Provençal à la perfection.

Il était président de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes. Et il aurait dû être plus encore; aussi Charles Monselet, dans *L'Evénement* du 2 juillet 1877 écrivait :

« M. Victorien Sardou a un père.

« Le fait n'a rien que de fort naturel.

« Mais ce qui est moins naturel, c'est l'obscurité qui enveloppe le père, alors que tant de lumière environne le fils.

« Obscurité injuste !

« Si M. Sardou fils a mérité d'être de l'Académie Française, M. Sardou père a mérité au moins d'être de l'Académie des inscriptions et belles lettres.

« Erudit à 24 carats, auteur de nombreux travaux philologiques, M. L.-A. Sardou est le dernier commentateur de Rabelais, et le meilleur à coup sûr, celui qui est allé le plus loin dans l'interprétation de ce colossal, terrible et souvent énigmatique farceur.

« M. Sardou père est un vieillard encore des plus verts qui habite Nice les trois quarts de l'année. »

Mais M. Sardou père s'était depuis trop longtemps retiré en province loin de Paris.

Il passait ses hivers à Nice et ses étés à Marly-le-Roy chez son fils Victorien Sardou, qui vint, lui aussi, pendant quelques années hiverner à Nice avec sa belle et nombreuse famille, au boulevard Victor-Hugo d'abord, à la villa Graziella au Mont-Boron ensuite. Là il projetait d'édifier une sorte de palais avec théâtre, et il en jeta les vastes fondations soutenues par d'immenses arcades taillées dans le roc, et que les plaisants avaient baptisées : « La Folie Sardou ».

Victorien Sardou se lassa promptement de cette imposante construction projetée ; d'autant plus que le climat de Nice, s'il convenait à lui, était défavorable à Mme Sardou, et que l'âge de ses fils exigeait de longs séjours à Paris pour leur instruction. Il vendit donc sa propriété de Montboron à la baronne de Vaughan, qui la céda à son tour au comte de Valbranca. Mais parlons de lui.

Victorien Sardou enivré de gloire, ne s'est pas assez souvenu de ses pénibles débuts dans la vie pour devenir indulgent, aux jeunes qui le connurent dans tout l'éclat de sa célébrité. Il a trop su se faire craindre et pas assez se

faire aimer. C'est regrettable, car il avait des moyens de séduction irrésistibles. Mais tout de suite après la parole aimable, il fallait redouter parfois le trait blessant.

Quant à ses débuts dans la vie, une longue lettre que me donna M. Sardou, père de Victorien, et que j'ai sous les yeux, me fournit quelques notes.

Victorien avait brillamment achevé ses études, et son père songeait à le faire entrer, à l'Ecole Polytechnique, lorsqu'il déclara résolument qu'il ne le voulait pas. Alors, on lui proposa l'étude de la médecine qu'il accepta. Il suivit, pendant six mois, les cours de l'Ecole et de la Clinique. Après ce laps de temps, il dit à son père : « Je renonce à la médecine, j'écris pour le théâtre. »

Ce qui désespéra le père, on le conçoit vu les difficultés sans nombre que rencontrent les *jeunes* à se faire jouer. Seule, la mère avait foi dans le talent et en l'avenir de son fils.

Victorien écrivit alors une première pièce *Les Amis imaginaires* qui ne fut pas représentée ; ensuite un curieux drame intitulé *La Reine Ulfra.* La scène se passait en Scandinavie, à une époque assez reculée. Et, dans cette œuvre, l'auteur avait fait une innovation. Les rois et les grands personnages y parlaient en vers de douze syllabes, forme qui se prête le mieux au style noble et pompeux ; les personnages secondaires, les gens du peuple s'exprimaient en syllabes plus capables d'admettre le langage familier au vulgaire, en vers de dix, de huit et même de six ou de quatre syllables.

Enfin, Victorien Sardou fit jouer *La Taverne des Etudiants* à l'Odéon ; mais sans succès aucun. Il présenta ensuite un drame en vers *Bernard Palissy* qui resta dans les cartons.

Quatre années se passèrent en démarches chez des éditeurs pour placer un roman, ou chez des directeurs de théâtres pour faire jouer une pièce.

Un jour, une amie de Déjazet eut la bonne inspiration de lui donner une lettre pour cette admirable comédienne.

Elle était à la campagne aux environs de Paris. Vic-

torien s'y rendit, un manuscrit sous le bras. Il arrive devant une petite maison entourée d'un jardinet. Il perçoit une femme de taille moyenne, élancée, qui, la jupe retroussée, une truelle à la main, gâchait du plâtre et réparait un mur. « Que voulez-vous jeune homme ? » — « Vous parler, madame, et vous soumettre une pièce pour votre théâtre ». — « Bien, attendez que j'ai bouché le trou de mon mur, et je suis à vous ».

Et huit jours après, *Les Premières Armes de Figaro* étaient annoncée au théâtre Déjazet, où les représentations eurent un immense succès. Puis, vint *Monsieur Garat* au même théâtre, et Victorien Sardou avait le pied à l'étrier !

On sait le reste. L'illustre dramaturge fut d'une fécondité exceptionnelle, et l'un des plus heureux et des plus illustres auteurs de notre époque et l'un des académiciens les plus en vue.

Cette anecdote de Sardou et de Déjazet a un pendant que je veux rappeler ici.

Maurice Strakosch, qui fut l'impresario de la Patti, dans sa jeunesse, était un pianiste remarquable et remarqué, mais comme il avait de la voix il voulut être chanteur. Il se rendit en Italie dans ce but avec une lettre d'introduction pour l'illustre Mme Pasta, la créatrice de *Norma* et de la *Sonnambula.* Elle se fit acclamer, applaudir, autrefois, à Nice. Agée à cette époque, elle s'était retirée dans une villa princière qu'elle possédait au Lac de Come. Ce jour-là, tout comme Déjazet, elle était mal mise et arrachait les mauvaises herbes du jardin. Strakosch, la prend pour une paysanne, et lui demande s'il pourrait voir Mme Pasta ? — Tout en arrachant les herbes, elle tournait le dos. Aussi répondit-elle vivement : « C'est bien facile, si je me retourne » et, comme Déjazet, elle rendit service au jeune homme.

On n'ignore pas que Victorien Sardou épousa une fort jolie femme, et une femme charmante. Mlle Soulié, fille du conservateur du musée de Versailles. Son fils aîné, M. Pierre Sardou, est un architecte très distingué et le

second M. Jean Sardou est auteur dramatique non sans valeur — quand on porte un pareil nom — et sa fille jolie comme sa mère est aujourd'hui, la comtesse Robert de Flers. M. Robert de Flers, nul ne l'ignore est l'heureux auteur de tant de fines comédies, son talent bien personnel et bien français l'a mis au premier rang de nos meilleurs écrivains, et l'a conduit, jeune, à l'Académie Française.

D'une activité extraordinaire, Victorien Sardou était toujours en mouvement, chez lui ou hors de chez lui. On le rencontrait dans la rue marchant à pas pressés un foulard blanc au vent, le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux ; ou bien dans quelques salons, notamment à la Préfecture où, ce non moins extraordinaire causeur, d'une rare érudition attirait de nombreux auditeurs. Toujours nerveux, agité, s'emportant à la moindre contradiction. Il avait infiniment d'esprit, esprit incisif, caustique, j'ai même entendu dire *sardounique*. Le docteur Barety affirmait qu'il avait le masque napoléonien. — Non : jeune, il y avait bien dans son masque de la ressemblance avec Bonaparte, premier consul, mais plus tard, avec l'âge, lorsque chez lui on le voyait avec son bonnet de velours enfoncé jusqu'aux sourcils, il y avait du Louis XI. D'ailleurs, il aimait et admirait ce dernier. Je l'ai souvent orienté sur ce sujet dans l'intimité, et malgré mes protestations et nos disputes, il ne tarissait pas d'éloges à l'adresse de ce sombre roi de France.

Très impulsif, Victorien Sardou parlait souvent sans prévoir et sans s'inquiéter où sa parole tombait, et si des conséquences fâcheuses en surgissaient pour les personnes en cause. Son tempérament d'une nervosité excesive lui faisait lancer le trait, au risque de le regretter! Et cela aussi bien au théâtre que chez lui, ou dans les salons.

Il avait une érudition prodigieuse, secondée par une merveilleuse mémoire et une facilité d'élocution proverbiale. Ce qui en faisait un causeur *unique*. Le mot n'est pas impropre doublement, car, où il était, la parole lui appartenait sans partage. Il s'en grisait, mordant, incisif, railleur, alors il blessait, souvent malgré lui, un peu, beaucoup ; mais souvent aussi pour se divertir ou

se venger d'une critique. Les acteurs en avaient une peur insurmontable. Les gens du monde redoutaient sa verve moqueuse à l'emporte pièce, et cependant avec ardeur le recherchait. J'ai entendu raconter que dans un déjeuner où il était écouté avec grand intérêt, comme il prenait son verre pour boire, Sardou surprit le mouvement d'un convive ; le causeur infatigable crut que ce convive voulait prendre la parole, et tout en buvant, fit signe de la main, impérieusement, qu'il n'avait pas fini de parler. Un journal satirique, dit-on, s'empara de l'anecdote pour en faire une caricature. Sardou, malgré toute son impétuosité inquiétante et redoutée, savait fort bien à ses heures, être aimable et serviable. Et alors, il était excessivement séduisant et le savait — tout comme une jolie femme. Or, puisqu'il savait charmer, il était donc bien coupable quand il était tout le contraire.

Irrésistiblement, il lui prenait des boutades de collégien. Ainsi, à Paris, un matin que nous causions, lui et moi, dans son cabinet de travail, le valet de chambre apporta la carte d'un jeune auteur dramatique en vogue. Sardou prit la carte, y jeta un coup d'œil, et la remit au valet, en disant : « Rendez-lui sa carte avec un coup de pied... quelque part. » Puis, sans respirer et sans plus y penser le maître continua l'entretien.

Il y avait des fâcheries furieuses entre lui et la grande Sarah. Alors c'était la tragédie dans toute son horreur ! Puis, on tombait dans les bras l'un de l'autre avec des transports d'allégresse. Ce que j'ai entendu d'invectives de part et d'autre ! !... Mais cela ne tirait vraiment pas à conséquence ; très mal venu, qui aurait pris leurs querelles au sérieux !

Un jour M. Sardou père me remit une boutade rimée de Raoul Toché qui jongle avec les titres en A de certaines pièces de Sardou, et de ses nombreuses querelles avec Mme Sarah au moment de la création de *Théodora:*

Autrefois Sardou fit Dora
Le Vaudeville prospéra,
Puis, ensuite il fit Fedora

Et tout le public admira
La pièce aussi bien que Sarah
Qui, dans ce rôle se montra.
L'académicien extra,
En voyant cela murmura :
« *Si la désinence* Dora
Jusques à présent me dora
Et certainement me procura
Honneur, argent et cœtera,
Ce mot encor me servira,
Et mieux qu'un neuf au baccara
Dans l'avenir m'enrichira ».
Ayant dit, il se prépara,
Dans son château se retira,
Et rapidement perpétra
Un drame où chacun pleurera,
Intitulé Théodora,
Ça finit toujours en Dora.
La pièce, dit-on, paraîtra
Sur le théâtre que Sarah
Des mains de Meyer retira
Et que Duquesne ouvrira
Prochainement. Moi, ça m'ira.
Mais qui sait ce qui surviendra ?
Tout d'abord on répètera
Puis, peut-être, on se fâchera,
S'insultera, s'énervera
Et, pour terminer s'enverra
Promener. Tout s'arrangera,
Et l'on se raccommodera,
Et puis... ça recommencera.
Sardou ne se tourmentera
Pas de ce qui se passera ;
Il sait que grâce au mot Dora,
Malgré tout il triomphera,
Son étoile lui manquera !
Soit, son beau drame rentrera
Dans ses cartons ? Bravo ! Hurrah !

Car l'auteur de Monsieur Garat
S'entêtera, persistera ;
Si bien que, n'ayant plus Sarah
Pour jouer Théodora,
Autre part il se tournera,
Et bien tranquillement fera
Reprendre par Théo Dora.

(1884).

A ce propos, encore, je ne puis résister au plaisir de reproduire la note ci-dessous que m'envoya jadis M. Sardou père. — « Le roi Louis II de Bavière ne rêve que de faire bâtir des châteaux où, en dehors de lui, nul ne pénètre, et de se faire représenter de certaines œuvres à des époques et à des heures indéterminées. Rien de ce qui sert dans ces représentations mystérieuses ne doit être vu du public. Le roi a son matériel particulier ; il n'admet pas qu'une pièce puisse se dérouler dans les mêmes décors dont se régaleront ensuite les bourgeois. « Théodora », par exemple, a été montée pour le roi avec tout le luxe des décors et des costumes de la Porte Saint-Martin : la pièce de Sardou a été jouée deux fois devant Sa Majesté toute seule : une fois à neuf heures du matin, l'autre fois à six heures de l'après-midi. La mise en scène a coûté cent cinquante mille francs, après quoi on a remisé les décors et emballé les costumes ; en ce moment, ajoute le correspondant, on refait un second matériel pour le peuple qui, l'hiver sera admis à voir le drame dans des conditions plus modestes. Avant d'ordonner la première représentation de *Theodora,* le roi de Bavière s'est rendu incognito à Paris ; il a vu la pièce deux fois à la Porte-Saint-Martin pour bien se rendre compte que son intendant n'avait rien négligé. Sur quelques points, le roi a voulu encore embellir la mise en scène, déjà si merveilleuse du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Sa Majesté pense que c'est bien plus beau à Munich qu'à Paris ! »

Or, je reprends : On a voulu me persuader que le théâtre, les coulisses du moins, loin d'adoucir les mœurs, rendent méchant et qu'il ne faut guère s'y aventurer. Mais

j'ouvre encore une incidente en faveur de quelques anecdoctes.

La Duse aussi vint à Nice. J'avais déjà vu la célèbre artiste italienne à Marly-le-Roi, chez Sardou, et à Paris, chez Sarah Bernhardt. Je la vis jouer pour la première fois au théâtre de cette dernière. Elle fut admirable comme toujours. J'étais dans la loge de Sarah qui, de son sourire inquiétant, lui lançait son approbation, quelque peu problématique.

La Duse n'a pas cette mesure, cette pondération, ce classique du jeu de l'illustre Sarah. Mais quelle passion, quelle fougue, quelle émotion, quelle sensibilité rayonnante et communicative !

Lors de mes démêlés avec notre géniale artiste, à Paris, je rencontrai un soir, dans sa loge, Edmond Rostand. Sarah fit la présentation. Nous causâmes, et pendant toute notre causerie, le célèbre poète-auteur dramatique eut une attitude étrange. Etait-ce pour... m'*épater,* comme l'on dit vulgairement, moi, venant de *Province* ? C'est probable. Mais, pendant toute la conversation, l'auteur de *Chantecler* s'appliquait à poser son chapeau au bout de son pied et à le lancer de façon à le faire retomber sur sa tête. Ce à quoi il ne parvint jamais, pas plus qu'à m'*épater*. Cela me fit même une fort médiocre impression. Mais les gamineries sont en vogue dans les loges d'artistes et même dans les coulisses et hors des coulisses.

Un soir, pendant une représentation de *La Tosca,* j'étais entre deux portants, et, comme après le premier acte, Sarah se retirait sous les salves d'applaudissements, je l'entendis avec stupeur, murmurer en saluant : « Mais oui, cher public badaud, nigaud, idiot, etc., etc. » et j'en passe et des meilleurs. Et les spectateurs se méprenant sur les paroles qui se confondaient avec les bravos, redoublaient d'enthousiasme pour la plus grande joie de la malicieuse et irrévérencieuse Sarah, qui se moqua de moi en me voyant effaré.

D'ailleurs, c'était bien mérité du public qui lui permettait toutes ses frasques avec amour et délices.

Mais, je reviens à Sardou. Pendant de longues années il partagea sa vie entre Paris, Nice et Marly-le-Roi, cette admirable résidence, véritable musée d'art et de souvenirs historiques des plus rares et des plus précieux. Au milieu d'un parc princier, avec son portail des Tuileries et son allée des sphinx à l'attitude énigmatique ! Aujourd'hui, Marly-le-Roi a passé en d'autres mains. Et ses richesses sont dispersées, hélas ! hélas !

J'eus la bonne fortune de présenter Guy de Maupassant à Victorien Sardou.

Pendant un de ses séjours à Nice, Guy de Maupassant qui hivernait souvent à Cannes, m'exprima le désir de faire la connaissance de Sardou. Je lui donnai un rendez-vous dans ce but. Je reçus le lendemain la lettre suivante :

« Cher Confrère,

« Comme je suis désolé de ne pouvoir profiter de l'invitation si aimable que vous m'avez adressée et de votre précieuse promesse de me faire faire la connaissance de M. Victorien Sardou, que je désire voir depuis si longtemps et pour qui j'ai une vive et sincère admiration.

« Hélas, je suis arrivé hier ici, et je vais repartir ce matin, avec deux amis qui ne me laissent point le loisir de flâner, pour l'Italie et la Sicile.

« A mon retour je passerai quelques temps à Cannes, et j'espère bien alors que nous nous verrons plus souvent.

« Je n'aurai peut-être plus la chance de trouver M. Sardou à Nice. Je chercherai à Paris une occasion de le rencontrer.

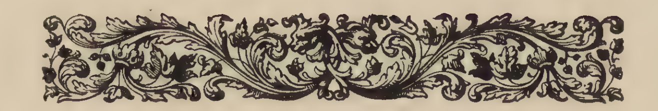
« Croyez-moi, je vous prie, votre confrère bien dévoué et ravi que Madame Pasca nous ait mis en relations.

« Guy de Maupassant. »

Je lui fournis l'« occasion », à Paris ; et Victorien Sardou et Guy de Maupassant se fréquentèrent fort agréablement.

Quand Sardou eut vendu son terrain du Montboron, soutenu par ces énormes arcades qui se voient de tous les points de Nice, il ne revint plus !





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXXVIII

Guy de Maupassant.

A Nice, dans ma jeunesse, j'ai été lié pendant de longues années, avec la famille de Maupassant ; et je me souviens de l'indignation avec laquelle Madame de Maupassant et son fils Guy s'élevaient contre Maxime du Camp, dont la plume avait révélé le mal impitoyable qui assombrit la vie de Flaubert. Maladie nerveuse moins affreuse que la folie cependant.

En 1885, Maupassant vint me voir pour me remettre une lettre de Mme Pasca. C'était un homme jeune, de taille moyenne, un peu trapu, le visage aux traits réguliers, à l'expression concentrée, au sourire pâle et vague, à l'œil lourd. Je le trouvai courtois, empressé, aimable causeur. On a dit qu'au physique, Maupassant était l'homme de ses œuvres : tête forte, épaules larges, carrure solide, un *petit taureau normand*. Il avait la moustache élégante et touffue, le front bien dessiné, couronné de cheveux légèrement roux. Il était tout à la fois timide et hardi, avec du charme et de la grâce dans les relations mondaines. Mais quand la gaîté le prenait, il se livrait alors à des petits jeux de collégien ou à des mystifications de rapin. Ce qui m'étonnait toujours. D'ailleurs, ces sortes de gaîté et

les... autres, avaient, hélas ! inévitablement des lendemains tristes. Bien que très peu expansif, il était souvent en proie à des accès de colère terrible qui s'apaisaient brusquement et le laissait parfois désemparé. Les voyages et surtout les voyages en mer sur son yacht, le passionnaient et son système nerveux trop vibrant, dût en souffrir malgré sa nature de marin au vigoureux sang normand.

La plupart de ses biographes l'ont vu tel que je l'ai vu, et à peu près, tous l'ont dépeint en termes identiques.

Dès cette première entrevue, nous fûmes amis et il me présenta ensuite à sa mère avec laquelle je me liai étroitement. C'était une femme supérieure, remarquablement intelligente et instruite. Son visage et l'expression de sa physionomie me rappelaient le visage et le jeu de physionomie de son fils. Sa silhouette était haute et mâle. Elle manifestait, dans sa manière de voir et de comprendre la vie, une énergie presque sauvage, qui frisait l'entêtement.

Son fils passait près d'elle la majeure partie de ses hivers dans le Midi, soit à Cannes et Antibes, soit à Nice — du moins pendant un certain temps — j'ai déjeuné et dîné souvent en leur agréable compagnie. Maupassant parlait peu, mangeait vite, semblait souvent absent. Il avait, dit-on, de grands accès de gaîté. Mais je ne l'ai vu, moi, que gai sans excès. Un jour, à Nice, il vint me prendre avec le comte Potocki pour dîner et aller voir ensuite Mme Pasca qui jouait, je l'ai déjà dit, *Séraphine*, au Théâtre Français. Il fut souriant, joyeux même. Après la représentation nous allâmes féliciter la grande artiste dans sa loge où se trouvait déjà Victorien Sardou, qui lui aussi passait alors une partie de ses hivers dans notre ville.

Peu à peu, sous l'influence de l'abus de l'éther, son caractère s'assombrit, sa nervosité devint excessive, la neurasthénie commençait à l'envahir. Sa mère ne s'en inquiétait outre mesure, ne soupçonnant pas la gravité du mal : « Il se surmène trop, travaille trop », me disait-elle.

Un jour, lors des premières atteintes de ce mal étrange et cruel, Guy de Maupassant, au milieu d'une conversation, l'oreille tendue, le regard inquiet, me dit brusquement : « J'entends des clameurs ! d'horribles clameurs ! Je les

entends souvent — c'est horrible ! » Voulant le rassurer, en souriant, je lui réponds : « Cela se produit quand le cerveau est très fatigué, surmené par un travail intellectuel excessif ».

Sa figure soudain s'éclaira, et avec un soupir de soulagement, il s'écria : « Est-ce que ce phénomène se produit chez d'autres ? Chez vous ? — Mais oui, répliquai-je, et maintes fois. »

Cette accalmie fut passagère ; peu après, il me quittait en marchant dans la rue éperdument, presque en courant. Je le suivis du regard, avec un pressentiment qui me saisit au cœur.

Une autre fois, il vint me chercher pour visiter des villas à Nice, voulant, disait-il, y séjourner tous les hivers. Nous prîmes une voiture, et la visite des villas commença. Ce fut de sourdes colères : les villas étaient affreuses, les propriétaires idiots. Il frappait du pied, invectivait les concierges et partait en coup de vent. Arrivés au Port, il congédia le cocher en l'injuriant. Puis, nous descendîmes à bord de son yacht, où il m'offrit des rafraîchissements, se plaignit alors de l'existence, de sa vie, et, peu après, sans aucun motif, s'élança comme un *fou* sur le quai et s'enfuit dans la direction de la vieille ville.

Je le retrouvais à Cannes l'hiver suivant, amaigri et plus nerveux, plus irritable, plus navré et plus navrant que jamais.

Quelques temps après, la catastrophe finale éclatait.

Au début de sa maladie mentale, Guy de Maupassant faisait des efforts surhumains, non seulement pour ressaisir la raison qui lui échappait, mais aussi pour en dissimuler la fuite, même à ses parents et à ses amis. Le sentiment de cette déchéance était une souffrance qui l'exaspérait au suprême degré. Dans la maison de santé, il était constamment préoccupé de chercher sa raison absente. Il la poursuivait sans relâche. Il se précipitait vers un coin de sa chambre ou sur un mur pour la saisir quand il s'imaginait l'apercevoir sous une forme tangible.

Après sa mort, des publicistes ont parlé de ses déboires, de son athéisme, de ses blasphèmes, de ses imprécations.

Folie pure ! Car peu d'auteurs, peu de poètes, peu d'artistes ont été aussi favorisés, dans la vie, que Maupassant.

Combien ont eu des débuts pénibles, une vie lamentable, et une mort de miséreux obscurs !

D'une famille noble, de fortune modeste, mais aisée, dans un milieu très intelligent, très littéraire, très artistique, Guy eut des débuts heureux ; car il se fit remarquer dès ses premières Nouvelles et un volume de poésies.

Tout de suite il eut des succès incontestés en journallisme, en librairie, et plus tard au théâtre. La fortune vint rapidement à lui, et les *bonnes fortunes,* même et surtout, dans le plus grand monde, prévenaient ses désirs. Belles femmes et beaux triomphes l'enivrèrent jusqu'à la satiété. Il a donc sombré *volontairement,* hélas ! en pleine gloire, en plein bonheur, selon la conception qu'il s'était faite du bonheur. Le bonheur dans la matière — caractéristique de son œuvre — psychologie matérialiste implacable et dissolvante.

Ici, j'ouvre une parenthèse, car, peu après sa mort en 1893, je lisais avec étonnement un article du journal *Le Matin,* ainsi présenté :

« L'éditeur Louis Conard recueille avec une piété d'érudit les manuscrits et jusqu'aux ébauches de Maupassant.

« Il a bien voulu nous communiquer le document inédit, peut-être le plus intéressant de cette collection. C'est la dernière page du dernier roman de Maupassant, l'*Angelus.* Le blasphème a été interrompu par la folie ».

Suivent les pages de Maupassant intitulées : « Dieu ». Chaque ligne est une révolte, chaque mot est un blasphème ! Et, certes, je ne saurais les transcrire.

L'article se termine par la reproduction d'une page autographe du célèbre écrivain, accompagnée de ce commentaire :

« Ici s'arrête l'œuvre. Au milieu de la phrase inachevée, le génie a sombré. Le manuscrit avec ses ratures, prouve le soin passionné avec lequel Maupassant ciselait son style ».

Je trouve, plutôt, que la multiplicité des ratures prouve le désordre, la détresse de l'esprit qui sombrait.

Si l'on doit la vérité aux morts, on leur doit aussi parfois le silence. Un proverbe oriental dit : « Ne remue pas les vieilles pailles ». En effet, souvent la surface masque la décomposition.

D'autre part, le domestique de ce pauvre Maupassant, à cette époque, publiait, lui aussi, ses *Mémoires* ! A ce propos, *Les Nouvelles de Lyon* s'exprimaient ainsi :

« Nul n'est grand homme pour son valet de chambre. dit le proverbe, et c'est sans doute pour jouer un mauvais tour à Guy de Maupassant que l'on vient de publier les souvenirs de son valet de chambre François. Il était difficile de mieux réussir, et, quelle que soit l'opinion que l'on puisse professer à l'égard d'un écrivain qui eut d'immenses défaut et exerça une déplorable influence, mais possédait du moins l'incontestable mérite — point si fréquent aujourd'hui — d'écrire admirablement le français, on ne peut que regretter de le voir ainsi présenter au public. François ne connaissait que les commérages de l'office ; on aurait mieux fait de les y laisser ».

Combien vous avez raison, cher confrère ! Cet esprit vigoureux, battu par la tempête des passions dissolvantes, a sombré dans la démence, son valet, qu'on avait surnommé le *fidèle* François, aurait dû être rebelle à une pareille besogne. Nul doute qu'il n'ait été sollicité et que l'appât du gain l'ait irrésistiblement tenté. Je le plains. Son livre, j'en suis certain, quel que soit le goût du public pour les révélations déplorables, a dû recevoir des lecteurs un blâme bien justifié, né d'une louable indignation.

Depuis, le silence se fit.

Mais, je reprends le cours des événements antérieurs. Dès 1892, tous les journaux parisiens étaient pleins des tristes nouvelles concernant l'état mental du célèbre romancier. Je m'étais constamment abstenu de parler de la catastrophe qui paraissait imminente et j'avais pu constater, hélas ! combien le journalisme, le reportage, notamment, est parfois cruel.

Mme de Maupassant mère était fort inquiète de la santé de son fils, et lui-même s'assombrissait en sentant ses forces intellectuelles défaillir, lorsqu'un matin le malade reçut un paquet de coupures de journaux envoyé par une de ces agences qui font parvenir aux intéressés ce qui se publie sur eux ou sur leurs œuvres. Inutile de transcrire ici, les notes désastreuses qu'il eût à parcourir. Le coup fut terrible. Alors, pensant à sa mère, abonnée à nombre des journaux en question, il prit immédiatement le train de Cannes pour Nice, où habitait Mme de Maupassant, et se présentant à la pauvre femme désespérée : « Me voici, lui dit-il, vous voyez bien que je ne suis pas dans une maison de fous ! »

On comprend tout le pénible de l'entretien, et avec quelle anxiété, par la suite on ouvrait les journaux que l'entourage cherchait cependant, à intercepter, mais la chose n'était pas toujours possible. La mère et le fils se disaient bien que les reporters donnent souvent de fausses nouvelles. Néanmoins, le mal existait, et l'un et l'autre pressentaient la catastrophe. On sait le reste, on connaît le déplorable dénouement.

L'année suivante il cherchait à s'évader de la vie, ne voulant pas, dans une lueur de raison, survivre à sa déchéance intellectuelle.

Alors, était-il nécessaire d'étaler, dans les colonnes des grands journaux, cette déchéance, et de perpétuer le souvenir de Maupassant insultant Dieu et cessant d'écrire dans un ultime blasphème ?

De ces articles relatifs au pauvre malade, il n'en était guère qui ne fussent entachés d'erreurs. Ainsi Zola, dans sa conversation avec le reporter du *Matin,* publiait des choses absolument erronées, tout en affirmant être l'homme qui connaissait le mieux Maupassant, sa vie et les siens.

J'ajouterai que M. Zola, soi-disant profondément affligé de l'état désespéré de son ami, trouvait le moyen de l'accuser d'être « *menteur, menteur comme un normand* » (sic).

On reconnaîtra que cela fut-il vrai, ce n'était ni le cas, ni le moment de parler ainsi, et que c'était une étrange manière de témoigner de sa douleur.

Cela ressemblait fort à une lâcheté, voire même à une trahison, à moins que cela fut de la *jalousie.*

Et pourtant quand Maupassant débuta avec tant de succès par *Mes Vers* et *Boule de Suif,* Zola s'était écrié : « M. Guy de Maupassant est certainement un des premiers écrivains qui aideront à l'évolution nouvelle ».

Qui donc a dit : Il faut agir avec les défunts comme on agirait avec eux s'ils étaient encore au nombre des vivants. Eh bien, agirait-on ainsi avec lui s'il était encore de ce monde et qu'il eût recouvré la raison ? Vous m'objecterez qu'aujourd'hui la licence est telle que l'on fait de l'*indiscrétion vertu.*

Eh bien, si vous le voulez soit, parlons des blasphèmes de Maupassant, puisque blasphèmes il y a, hélas ! Il fallait bien qu'il fût la proie de la démence irrésistible pour apostropher Dieu et l'insulter dans ses créations, ses desseins, son but, et dans la vie, et dans la mort ; car s'il est des malheureux que les déceptions cruelles, les maux de toutes sortes accablent au point de blasphémer, parce que leur foi n'est pas assez forte pour les soutenir et les rassurer, que ceux-là blasphèment c'est compréhensible, si je puis m'exprimer ainsi ; mais lui, tout lui avait réussi dans la vie ! Et il ne sut être que matérialiste.

Voilà ce que les gens sensés diront. Eh bien, en suivant, en étudiant cette vie tumultueuse de jouissances et de passions, je crois que l'auteur de *Bel Ami,* des *Sœurs Rondoli,* d'*Une Vie,* etc., n'était au fond, ni un cynique, ni un sceptique quand même.

En réalité, Maupassant qui était au physique un être robuste, taillé dans le roc, était un faible au psychique. Sa mère, en croyant faire un être fort et d'exception, en développant chez lui la matière et l'intelligence et non l'intellectuel, l'âme, avait orienté sa vie et son talent et non cette âme inquiète qui fut toujours en détresse ! Sa mère, je l'ai déjà dit, femme exceptionnellement intelligente et instruite, était une libre-penseuse, très matérialiste. Ses dernières volontés l'ont confirmé. Je l'ai beaucoup connue

et fréquentée, surtout lorsqu'elle habitait à Nice, rue de France, villa "Les Ravenelles", où Guy venait souvent la voir, et je l'aimais parce qu'elle était loyale ; — mais, il n'y avait aucune communion d'idées et de sentiments intimes entre nous.

Impérieusement autoritaire, elle relégua en *prince consort* son mari, et pesa fortement sur la destinée de ses fils, dont Guy était le préféré, d'autant plus qu'il lui ressemblait physiquement, et flattait son orgueil maternel. Elle raillait volontiers les spiritualistes avec un rire aimable et ironique tout à la fois. Maupassant, qui l'adorait et l'admirait, la consultait en tout et pour tout, avec une sorte de timidité, n'osant jamais la contredire. Mais, un jour que nous nous promenions dans Cimiez, Guy, déjà malade, se plaignit à moi du poids de l'autorité de sa mère ; et je compris que ce jour-là, il voulait l'éviter, fuir la véhémence de cette mère qui, sous une attitude d'apparence calme, était une exaltée. A ce moment, si Maupassant avait pu rompre avec son genre de vie, et terrasser la timidité qui lui donnait la fausse honte d'avoir certains sentiments secrets, et braver l'opinion de son Ecole, il serait encore de ce monde, et son talent aurait pris une autre orientation et une valeur encore plus grande. Il eût des velléités de mariage et il aimait très sincèrement les enfants. N'a-t-il pas écrit des pages émouvantes comme l'*Enfant,* et des pages où il ne méconnaissait pas la vertu, où l'idyle amoureuse était traitée avec émotion, *Mademoiselle Perle* et l'*Histoire du Vieux temps* le prouvent, et quelques autres encore. A côté de pages pleines d'horreur et d'épouvante comme *Le Horla, Le Fou, La Main !* Il avait de ces heures d'angoissante hantise, suivies d'inexprimables regrets.

Il a senti tout cela dans son for intérieur, et dans cette lutte de la chair, du respect humain et de la volonté agissante, le cerveau a sombré. Il voulait être croyant, il l'était virtuellement ; mais il n'osait l'être effectivement. Le *Qu'en dira-t-on* lui faisait peur.

Heureusement que pour ces âmes égarées, Jésus a dit : Paix aux hommes de bonne volonté !

Eh bien, si l'on doit la vérité aux morts c'est celle-là qu'on lui doit, avec une grande pitié pleine de regrets ; car avant de sombrer dans la démence, il eut à la dernière minute une lueur d'en haut — puisqu'il dit : « Le malheur, c'est qu'on n'a plus la foi en celui qui marchait sur les eaux ».

Aussi je ne veux uniquement me souvenir que de ce suprême aveu de Guy de Maupassant.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XXXIX

Nadaud. — André Theuriet. — Camille Flammarion. Marie Bashkirtseff. — Reyer. — Anecdotes.

Nadaud ! Nadaud, pendant de longues, longues années, était à Nice de toutes les réceptions, et admiré, entouré, aimé !

Nadaud, que j'ai beaucoup connu, était alors un petit homme tout rond, nerveux, impatient, remuant, très actif, au sourire malicieux, à l'œil vif. Ses œuvres sont tellement répandues que ce serait superflu d'en faire l'analyse.

Esprit primesautier, plein de bon sens, de charme et de gaîté bien française, chansonnier, bon poète, Nadaud réussissait aussi dans la romance sentimentale. C'était la belle et bonne époque de la chanson française, le café-concert ne l'avait pas encore corrompue. On riait franchement, on souriait finement. On ne ricanait pas, on ne plaisantait pas sans vergogne..

Il était né en 1820, à Roubaix, où ses parents étaient commerçants. Il fut envoyé à Paris pour y faire ses études au collège Rollin, et il publia son premier recueil en 1857. Poèmes et musique lui valurent une notoriété considérable, et le succès lui fut fidèle jusqu'à sa mort, qui survint en mai 1893. Il avait donc 73 ans.

Nadaud fut décoré en 1861. En 1870, il s'engagea en qualité d'infirmier et rendit de louables services à l'armée des Vosges et à l'armée de la Loire. Il publia, après la guerre, ses souvenirs d'infirmier.

Après avoir pendant longtemps habité son petit chalet Pandore, qu'il s'était fait construire au quartier Sainte-Hélène, tout près de l'église — et à côté de la demeure du peintre Ziem — il devint l'hôte de la famille Desjoyeaux, villa Noël, à Cimiez. Là, tous les grands artistes de passage à Nice trouvaient le plus charmant accueil dans cette famille amie, qui recevait grandiosement, et dont le fils aîné, M. Noël Desjoyeaux, est un compositeur savant et sévère, et qui, fort jeune, donna aux théâtres de Rouen, Marseille et Monte-Carlo, des œuvres de belle envergure : *Gyptis* et *Renaud d'Arles*, etc.

C'est dans cette accueillante famille que je rencontrai souvent Nadaud et que nous nous liâmes d'amitié.

Il a chanté la Liberté, la Patrie, l'Amour, la Nature et la Jeunesse ! C'était le chansonnier joyeux, observateur et moraliste bon enfant ; parfois, son cœur est mélancolique, mais une douce philosophie met en fuite la tristesse. Je lui ai entendu, dans maints salons de Nice, nous dire :

De chaque fruit, fut-il amer,
On exprime une nouvelle essence.
Et je la recueille d'avance,
Pour plus tard embaumer mon air
Des parfums de la souvenance.

Le cœur, dit-il encore...

Le cœur est un clavier vivant
Un air joyeux y fait souvent
Vibrer une corde touchante
Comme à travers le jour d'une cloison
On aperçoit un horizon immense,
Ainsi je revois mon enfance
Dans une ligne ou dans un son.

Et cette plaisante boutade philosophique :

Je m'en vais voir couler l'eau.
Il pleut, j'ai mon parapluie ;
Il fait froid, j'ai mon manteau,
Si par hasard je m'ennuie,
La nature tutélaire
Veille sur les passereaux ;
Je laisse tourner la terre,
Je ne lis pas les journaux.

Et la mélancolie des regrets de la dernière strophe de cette *Valse des Adieux* que j'ai chanté dans ma tendre jeunesse :

Un air nouveau remplace un air ancien.
Sans le savoir et surtout sans le dire,
Chacun de nous avait changé le sien.
Le souvenir même d'une folie
A quelque fois des larmes dans les yeux,
J'ai retenu la valse qu'elle oublie,
Pour l'appeler la « Valse des Adieux ! »

Et je termine par ce *Sursum Corda :*

Oh ! n'abaissons pas nos pensées
Tenons les fièrement dressées
Vers les hauts lieux
Nous nous sommes fait la promesse
De respecter notre jeunesse,
Devenus vieux.

Parmi les hivernants de marque dans les Lettres, Theuriet a occupé une belle place au premier rang. Ce timide à l'excès, ce sylvain, avait une passion enthousiaste pour le ciel, la mer, les bois, la flore de notre beau pays. On le rencontrait souvent dans la campagne, rêvant à un poème ou à un roman nouveau. André Theuriet fut un poète et un romancier si personnel, qu'il devint créateur d'un genre qui atteignit la perfection. En de suggestives

descriptions, il a chanté notre pays, il lui a consacré des pages admirables, pleines de sincérité, de magie harmonieuse, lumineuse et colorée.

Au physique, André Theuriet était un faune aux traits adoucis et rêveurs, au sourire tendre et mélancolique. La barbe en pointe, épaisse et grisonnante, les yeux vifs sous d'épais sourcils. Figure très martiale et qui aurait pu paraître farouche, si le sourire plein de finesse, le regard doux et rêveur, une caressante et discrète sonorité de voix, n'eussent corrigé la dureté du visage de ce modeste, de ce silencieux méditatif.

C'est chez lui, que je connus le grand poète François Coppée, de belle taille, de visage régulier et sympathique, et qui m'a laissé le souvenir d'un causeur exquis, d'un homme aimable au cœur tendre, et d'un profond penseur. Nous nous rencontrions chez Theuriet, quelquefois à Nice, rue Blacas ou à Bourg-la-Reine, la délicieuse habitation du maître. C'est aussi chez le célèbre romancier que je vis Camille Flammarion, et sa femme, aimable, charmante, très intelligente, très attentive auprès de son mari. Lui, simple dans ses manières, affable, causeur plein d'intérêt. Le savant astronome était alors très absorbé par l'*au-delà*. Il récoltait des anecdotes probantes, des déclarations puisées à bonnes sources. Il me parut toujours très soucieux à ce sujet, craignant l'erreur et ses conséquences.

Je le vois encore petit, le visage aux traits fins et souriants, alerte, vif ; agitant sa tête à la chevelure extraordinairement abondante. Il aimait Nice et y revenait assez souvent. Grand collectionneur d'objets ethnographiques, on peut voir, dans son musée, deux *numéros* très rares. Une tête humaine désossée, desséchée et vernie par des Indiens des bords de l'Amazone. Elle est réduite à la dimension d'une petite mandarine. Et tous les traits sont de même réduits dans d'admirables proportions. Ces Indiens obtiennent ce résultat en plongeant les têtes, après une certaine préparation, dans une eau bouillante remplie d'herbes aromatiques. J'en vis une, autrefois, chez Mme Pasca,

et j'en ai gardé un sentiment inoubliable. C'est impressionnant. Les Indiens des bords de l'Amazone conservent ainsi les têtes des chefs qu'ils ont tués chez leurs ennemis. C'est un trophée de guerre.

Autre souvenir macabre que possède, non le Musée, mais la Bibliothèque, de Camille Flammarion. On peut voir un de ses livres : *Les Terres du Ciel* avec cette inscription : *reliure en peau humaine* (femme) 1882. Une admiratrice fanatique de son talent, lui avait légué, en mourant, une partie du tissu cutané de son corps pour en servir de reliure à ce livre. Et les exécuteurs testamentaires s'étaient conformés à sa volonté dernière. Qui sait, si la nuit, l'âme de la dame ne vient pas feuilleter ce livre ?

Pour en revenir à Theuriet, ce grand ami de la famille Bashkirtseff mit au point le *Journal de Marie Bashkirtseff* et le présenta au public, ouvrage qui eut un immense retentissement. La jeune et célèbre artiste vint passer de longs hivers en la villa de la promenade des Anglais, propriété de sa tante Mme Romanoff. J'ai beaucoup fréquenté la maison, mais je n'ai connu que la mère et la tante, Marie venait de mourir, et elle n'avait que 23 ans !

Là, le souvenir de la morte était une religion. C'était en 1885.

Nice l'inspira, car, c'est sur cette plage de la Méditerranée que se déclara sa vocation pour la peinture.

Assoiffée de gloire, le feu du génie et l'orgueil inassouvi ont dévoré cette délicate créature, la flamme de l'enthousiasme en exaltant ses forces, les a consumées. La lame a usé le fourreau, l'esprit a tué le corps, la volonté a succombé sous le poids de l'impossible. Mais le fond de son *moi* surgit d'une façon assez nette, dans son aventure *blanche* (comme on dit mariage blanc) avec Guy de Maupassant. Je ne pourrais mieux le décrire qu'en empruntant ces lignes à M. Henry Bordeaux.

« La jeune fille (Marie Bashkirtseff) dont on connait l'étrange séduction, l'intelligence trop inquiète et énervée et la violente ardeur artistique, écrivit un jour au romancier une lettre fine et ironique, par désir d'introduire du

nouveau dans sa vie blasée (à son âge !) Charmé et agacé, Maupassant répondit : « J'écris parce que je m'ennuie ». Et ainsi que je l'ai dit dans le chapitre de ce livre qui concerne Maupassant je le répète avec M. Henri Bordeaux. Guy ne croyait qu'aux réalités, et souffrait de son désir qui allait au-delà. Mais, il ajoute : Maupassant veut savoir quelle est cette correspondante insensible, blagueuse et ironique. Qui sait ? peut-être lui apportera-t-elle cette émotion nouvelle qui le fera revivre ? Leurs lettres ressemblent à une passe d'armes : chacun des adversaires livre peu de fer, se fend avec rapidité, excelle à la parade. A la fin cela ressemble plutôt à une volée de coups de bâton. Ils se distribuent des violences, non sans apporter quelque volupté dans cet exercice brutal. C'est elle qui est le plus touchée ».

Ici, j'ouvre une parenthèse pour dire que j'ai eu entre les mains, une grande partie de cette correspondance, et je ne cachais pas à la famille de Marie Bashkirtseff, que j'en éprouvais une impression fort pénible, car Marie s'était attirée de la part de Maupassant des ripostes d'une brutalité un peu trop forte. Elle avoue alors qu'elle en pleura, mais de dépit et de rage. Guy, lui en demanda pardon. Mais la correspondance fut rompue, Marie cessa de répondre.

Henri Bordeaux conclut avec justesse : « qu'*elle* ne s'adressa à *Guy* que par snobisme, par une vanité détestable. Qu'elle ne saisit point ce qu'il y avait de sincère et de douloureux dans la confession de son ennui qu'il lui faisait. Elle voulait paraître, briller, jouer un rôle. Il n'y a pas une parole cordiale dans toutes ses lettres. Cette parole eût touché Maupassant bien plus que ce « déballage d'esprit et d'ironie. » Toute la réalité et la psychologie de l'aventure émanent de ces quelques lignes. On aurait dit que cette jeune fille était blasée avant d'avoir vécu, et qu'elle recherchait les émotions fortes, afin de les analyser cruellement.

Fille d'un maréchal de la noblesse de Poltawa, Marie Baskirtseff avait reçu l'instruction qu'exigeait sa prodigieuse intelligence. Elle parlait toutes les langues mortes ou vivantes. Elle lisait, traduisait, commentait tous les au-

teurs dans leurs œuvres originales. Tous les instruments vibraient sous ses doigts, et elle composait et elle peignait dévorée, consumée par cette passion ardente qui devait la conduire au tombeau. Elle voulait tout connaître avec une volonté âpre, étrange chez une aussi jeune fille. Parmi les auteurs modernes, parmi ses préférés, outre Maupassant, nous voyons Zola et les frères de Goncourt. Ses œuvres sont d'un caractère très réaliste, et qui étonne de la part d'une jeune artiste élégante, d'un aspect romantique, poétique, même idyllique.

Les toiles les plus remarquables et les plus remarquées sont : L'*Atelier*, *Jean et Jacques*, *La Rue*, des *portraits* et surtout le fameux *Meeting* acheté par l'Etat et qui est au Musée du Luxembourg. Le Musée de Nice possède aussi quelques œuvres de Marie Bashkirtseff.

A sa mort, Robert de Souza, alors adolescent, âgé à peine de 18 ans écrivait ce touchant sonnet à l'ombre de son tombeau.

Simplement sous l'attrait commun des pierreries,
Avec le luxe vif de sa jeune beauté,
Elle eut pu conquérir la douce primauté
De la femme qui tient aux louanges fleuries.
Mais elle dédaignait toutes les mièvreries
Du monde et le clinquant de sa banalité ;
Eprise dans son art de l'âpre vérité,
Elle fuyait l'éclat vulgaire des féeries.
Son âme qu'exaltait son indomptable ardeur,
Cherchait obstinément la profonde splendeur,
De la rude nature et de son charme intime.
O ténèbres ! la mort a cru devoir venir,
Mais sur l'œuvre et le blanc tombeau de la victime,
Planera l'Immortel regret de l'Avenir !

Robert de Souza est aujourd'hui un écrivain de race, un littérateur fort distingué, poète et prosateur ayant une place prépondérante dans les Lettres ; critique d'art, économiste, polémiste très autorisé et fort goûté.

Dans ce chapitre, j'ai parlé de l'aménité de Theuriet,

de l'affabilité de Coppée, je n'en dirai pas autant de Reyer, qui s'appelait Rey, ce grand et illustre compositeur que j'ai rencontré dans des salons où l'on supportait la rudesse de ses boutades, et, dirai-je, même de ses grossièretés plus que blessantes.

En 1890, René de Lapitau dans *La Musique Populaire* donnait ainsi le portrait de l'inoubliable compositeur de *Sigurd* et de *Salammbô,* la veille de la première à Bruxelles:

« Un vieux garçon endurci, à l'allure militaire, le chapeau sur l'oreille abritant de rares cheveux blancs, le front découvert, l'œil presque dur, bleu comme les eaux de la Méditerranée qui l'ont vu naître avec des profondeurs de rêves masqués par un sourire gouailleur, la moustache grise et quelque peu menaçante, l'air décidé, rébarbatif même, tel est au physique l'illustre Maître qu'à première vue l'on croirait bien plutôt officier en retraite que compositeur. »

Quant à moi, je l'ai entendu répondre à une dame, et d'un ton bourru qui s'harmonisait avec sa figure : « Vous me félicitez, vous admirez mes œuvres. Mais qu'en savez-vous ? Est-ce que vous vous y connaissez seulement ». Et il tourna les talons.

Une autre fois, dans un grand déjeuner, je l'entendis faire à haute voix des plaisanteries de fort mauvais goût, sur le nom d'un Monsieur d'un certain âge, assis en face de lui.

Comme homme, je ne l'ai jamais connu que sous ce jour défavorable, antipathique, choquant.

Un soir, causant avec M. Claret, alors secrétaire de notre Opéra Municipal je l'entendis s'écrier : « Mais il était si modeste ! à Nice, jamais il ne voulut paraître sur la scène malgré les appels du public ».

Je ne pus m'empêcher de sourire. Et pourquoi ? L'anecdote datée du mois d'août 1889 en est la raison. Un feuilletonniste parisien des *Débats* si ma mémoire ne me fait pas défaut, racontait pourquoi Reyer n'avait pas voulu paraître sur la scène du grand théâtre de Marseille après le dernier acte de *Sigurd,* malgré les cris enthousiastes de

la salle entière. Et ce passage du mordant écrivain compositeur vaut d'être reproduit :

« J'assistais un jour dans une ville capitale que je ne juge pas nécessaire de désigner, à la première représentation d'un ouvrage qui venait d'obtenir un très grand succès. On connaissait la présence du compositeur dans le théâtre, et comme il était étranger, on voulait voir s'il était petit ou de haute taille, s'il avait les cheveux blancs, noirs ou gris, teint coloré ou pâle, s'il portait des lunettes et comment il avait le nez fait. Les spectateurs le réclamaient à grands cris ; le vacarme prenait des proportions menaçantes : bon gré, mal gré, l'infortuné compositeur, il était d'une timidité rare, d'une *modestie* qui est l'*apanage* des gens de notre profession (*grand Dieu !*), l'infortuné compositeur fut bien obligé de se montrer. Du parterre au cintre, les hurrahs éclatèrent.

« Mais voilà que pendant que la première chanteuse le tenait embrassé, le premier ténor qui n'avait pu lui faire accepter un large ruban cerise avec inscription commémorative, s'avisa de le piquer au pan de sa redingote. Si bien que lorsque le maître, après force salutations exécutées la main sur son cœur, prit le chemin de la coulisse, cet appendice, dont l'éclat contrastait avec la sévérité de son costume, le rendit tellement ridicule qu'un long et bruyant éclat de rire succéda à l'enthousiasme que sa présence sur la scène avait excité. »

« J'ai juré — ajoute l'auteur de *Sigurd* — que pareille mésaventure *ne m'arriverait plus* » Ne m'arriverait *plus?...* C'était donc lui le compositeur *infortuné* et *modeste !*

Et voilà pourquoi je ne pus m'empêcher de sourire.

Puisque Reyer parle de modestie, je relève, ce fait qui nous vint tout droit de la capitale ; l'illustre compositeur mécontent des directeurs de l'Opéra de Paris qui représentait *Sigurd,* n'assistait pas à ces représentations. Comme on l'en plaignait, il riposta : « Hé, croyez-vous que ma musique ne s'entende pas d'ici ! » Passe pour cette réponse qui ne manque pas d'allure, mais ne signifie rien au fond. Pour le reste, je cueille ces quelques anecdotes intitulées pompeusement « Les bons mots de Reyer ».

Un pianiste préparant un concert à bénéfice disait au maître, d'un air effaré et affairé : « Ah ! vous ne savez pas combien c'est dur de donner un concert ! »

— Et de le recevoir, donc ! répondit Reyer.

Où est le bon mot ? Et qu'est-ce donc *recevoir un concert* ?

Un jour, un collaborateur du dictionnaire Larousse vient le trouver.

— Cher Maître, lui dit-il, je voudrais tenir de vous une définition exacte de la musique.

— Asseyez-vous, dit Reyer, et écrivez...

Puis, dictant :

— « La musique est l'art de combiner des notes...

— Des notes...

— De façon à ne pouvoir jamais payer celles de ses fournisseurs ».

Je ne vois aucun sel à cette impertinence.

« A une représentation de *Sigurd,* le maître interrompt brusquement l'orchestre et s'adressant à son chef :

« Monsieur Altès, vous avez une tête de pédicure, et je m'étonne que vous ne fassiez point partir les cors. »

Comment peut-on se permettre une pareille apostrophe ? C'est inouï ! Et comment M. Altès n'a-t-il pas séance tenante rendu son bâton de chef d'orchestre ?

Un jour un jeune compositeur se présente chez Reyer et lui montre ses premiers travaux.

— Etes-vous content de mes essais ?... j'adore la musique.

— A quoi attribuez-vous ça ? demande Reyer.

— Mais....

— Vous n'aviez donc pas le moyen de vous établir cordonnier ?

Comment un journal des plus sérieux, a-t-il pu citer de tels *mots* pour des *bons mots !!!* Illustre ou pas illustre, comment peut-on se laisser aller à de tels écarts de langage surtout sans que rien les justifie, les provoque ? S'il y a manifestement une absence d'esprit et de convenance, il y a aussi absence de cœur. Et il est plus que probable qu'un

homme *non arrivé* ne se serait pas permis ces écarts. Alors?...

Et je profite de l'occasion, pour dire que je n'ai jamais pu comprendre ni admettre qu'un individu, même de génie, devenu célèbre se croit autorisé à être impertinent, insolent, grossier, méprisant. Il oublie trop ce qu'il doit à ceux qui en fin de compte lui ont donné gloire et fortune. Il daigne, il condescend quand il est *convenable*. Qu'un homme de génie méconnu, pauvre, abreuvé de déceptions, de mauvais procédés, de calomnies, soit aigri et devienne méchant avec qui le blesse, cela se conçoit, et des circonstances atténuantes plaident pour lui. Mais les *arrivés ?*

Si c'est une pose — c'est d'un sot sans excuse — si c'est par orgueil méprisant, c'est d'un méchant.

Dans l'un et dans l'autre cas, ils sont impardonnables, et si la grossièreté est une méchanceté, la véritable politesse vient du cœur, — point n'est besoin d'une grande éducation pour être poli – et Mme Riccoboni a dit : « la fortune ne change pas les hommes, elle les démasque ».

Tel qui était modeste, humble, avant d'être illustre, devient d'une arrogance sans pareille une fois *arrivé*.

S'il y avait moins de courtisans pour tout accepter d'eux, sans leur répondre, ils auraient plus le souci de la dignité de soi-même et du respect des autres.

Heureusement que tous les *arrivés,* les gens célèbres, illustres, ne sont pas ainsi.

Et il en est qui sont d'autant plus affables qu'ils sont plus illustres. Et ceux-là sont dans le vrai.

Parlerai-je aussi de la caricature qui s'attaque trop souvent au physique des personnes plus ou mois en vue !

S'il est critiquable ce physique, comme on ne peut pas le changer, c'est absurde, c'est une discourtoisie, un manque de respect, et parfois même une calomnie. Or, souvent si l'on rend la pareille au caricaturiste, il se montre offensé, courroucé, rageur. Ce genre est admis en France surtout, mais les *crayons* spirituels ne sont pas légions.

Un jour la divine Malibran, l'inspiratrice des célèbres stances d'Alfred de Musset à elle dédiées :

.... Où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur,
Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée,
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur ?
Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur ?

La Malibran, dis-je, recevait quelques intimes ; un ami crut l'amuser en lui mettant sous les yeux sa caricature.

Quand elle se vit ainsi défigurée, enlaidie, ridiculisée, la Malibran pâlit, garda le silence, puis éclata en sanglots. Qu'on s'attaque aux travers, au caractère, aux habitudes, aux costumes des gens, soit, en le faisant avec esprit et tact. Car ceux qui sont visés peuvent se corriger de leurs travers, de leurs habitudes, de leur manière de s'habiller ; mais non pour le physique auquel ils ne peuvent rien !...

Quand il n'y a pas de critique à faire, je le répète, c'est uniquement irrévérencieux, et frise parfois la calomnie.





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XL

Music Hall. — Grand Cirque. — Paulus. — Juniori. Le Tour de Nice sans un sou. — Troupe Mariani. — La Baronne de Rahden.

Il ne me reste plus à parler, comme lieux de plaisir, que du grand premier Music-Hall de Nice et du Cirque, qui est devenu aujourd'hui l'Eldorado.

Ce grand Music-Hall se trouvait rue Garnier, anciennement rue du Temple. Il s'appelait Concert des Palmiers, et fut acheté par Paulus qui, tout de suite, y installa une salle de jeux que la police saisit pendant qu'on jouait (ô ironie !) *La Main leste*. Pour ce délit, Paulus comparut en correctionnelle, et se consola de la mésaventure par un spirituel jeu de mot à propos de la *Main leste*.

Paulus se fit souvent applaudir à Nice, et sa fille est Mme Morlay, femme du directeur de l'Eldorado.

J'eus l'occasion de voir Paulus de très près et de lui parler au sujet d'une pantomime-ballet que je voulais faire représenter. Je fus frappé de sa ressemblance avec Napo-

léon Ier. Le masque et la taille y étaient. Il aurait pu, grâce à cette ressemblance, mimer une série d'attitudes napoléoniennes fort curieuses et intéressantes, car d'après la courte conversation que j'eus avec lui, il me laissa le souvenir d'une intelligence souple et bien supérieure à la plupart de ses programmes.

A ce concert des Palmiers, paraissait alors, une fort jolie femme du nom de Valarès et qui ne chantait jamais que deux chansons !...

L'une commençait ainsi :

Tiens, tiens, la drôl' de fraise
Qu'a la petit' Thérèse...

Et cette fort belle personne, la chanteuse aux deux chansons, la chanteuse de la *Petit' Thérèse,* c'était... C'était ?... C'était celle qui est aujourd'hui Mme Juniori, la Juniori, la célèbre Juniori dont la présence éblouissante, les équipages fleuris étaient si remarqués à nos fêtes, batailles de fleurs, Casinos, Courses, etc.

A ce concert, aussi, fut donnée la première Revue à Nice : *Le Tour de Nice sans un Sou,* d'un jeune écrivain de talent, pétillant d'esprit, fine lame à ses heures puisque, entre parenthèse, il fut un des premiers à faire de l'épée à Nice. Nous avons nommé M. Auguste Verquière. Ce titre du *Tour de Nice sans un Sou* s'explique parce que cette année là, deux reporter parisiens avaient parié de faire le tour du monde sans un sou, et s'arrêtaient un mois à Nice avant de partir. Or, il paraissait plus difficile de faire le tour de Nice, en pleine saison, sans un sou, que le tour du monde ! Bref, chose curieuse, dans cette Revue, M. Verquière se livrait à des prédictions et à des critiques aussi mordantes que justifiées. C'était des scènes telles que : la *Cheminée* de la place Masséna, disparue depuis peu ; l'éventrement du *Jardin Public,* le *Palais de Justice* trop petit, la complainte de l'*Eucalyptus* de la place Masséna, méchamment mis à mort par M. Sauvan. Enfin les vieux Niçois n'ont certes pas oublié cette inoubliable revue.

Autrefois nous avions un fort beau cirque. On peut se rendre compte aujourd'hui de sa splendeur passée, lorsqu'on est à l'Eldorado.

Dans cette vaste enceinte, les troupes équestres les plus célèbres sont venues s'y faire applaudir. Rien n'est plus gai, plus vivant qu'un beau cirque avec une belle troupe et une salle comble.

Parmi celles en renom qui vinrent à Nice, en y laissant les meilleurs souvenirs, sous tous les rapports, fut la troupe Mariani. Les principaux sujets étaient les fils, les filles et les brus des directeurs M. et Mme Mariani qui avaient été eux-mêmes, jadis, les premiers sujets.

Bêtes et gens étaient de tout premier ordre. Cette troupe vint pendant plusieurs saisons consécutives (1890-1892) ; c'était une des plus belles de l'Italie, très honorables, très patriarcales. Les propriétaires de ces cirques ont généralement pour sujets principaux les membres de leurs nombreuses familles. Tous acrobates ou écuyers de père en fils. J'avoue que j'ai toujours eu une passion profonde pour les cirques, les guignols et les pupazzi. J'arrive *devant que les chandelles soient allumées* et je m'en vais quand on les éteint.

Pourquoi toutes ces distractions honnêtes, intéressantes, captivantes, la joie des petits et des grands, ont-elles disparues devant les dancings et les cinémas ? N'y avait-il vraiment plus de place pour eux ? Ce n'est pas possible. Bref, je reviens au cirque Mariani, des plus riches et des plus brillants. Chaque soir, pendant son séjour, j'assistais aux représentations et je flanais dans les *couloirs*, et je m'émerveillais de l'intelligence et de l'esprit des animaux ; car on ne trouve de *bêtes* que certains humains ; il y a beaucoup de sottes gens, mais point de sottes bêtes, et beaucoup de bêtes d'esprit. Or, comme je viens de le dire, je me trouvais toujours dans ma loge dès les premiers coups du piston et du trombonne — quand il y a encore beaucoup de places vides dans la salle — une vieille jument pommelée, de solide charpente et âgée de 35 ans, faisait alors deux ou trois tours de piste de ses jambes raides et pesantes. Sur son dos, une large plateforme en velours, soutenait une jolie ballerine, laquelle avec grâce, levait tan-

tôt un pied tantôt l'autre, faisant des ronds de bras et envoyait aux spectateurs, des baisers du bout des doigts. J'applaudissais avec sympathie et conviction.

Un soir, en arrivant au cirque où trônait à la caisse Mme Mariani mère, ancienne jolie écuyère ; mais alors chargée d'un énorme embonpoint et d'un non moins énorme chapeau empanaché, je l'entendis me dire les larmes aux yeux : « Carolina est bien malade ! »

— Comment ! Une de vos filles ?

— Mais non, Carolina, la jument, le premier numéro du programme ! Ah ! bonté divine ! Elle a pris froid, sans doute. Depuis hier, la nuit et le jour, on la frictionne ».

Je rassurais de mon mieux Madame Mariani mère, et je me précipitais dans les couloirs. A son box, Carolina était couchée, l'œil terne, les flancs agités. Près d'elle, sa ballerine pleurait. Comme consolation j'affirmai qu'elle guérirait. Et pendant plusieurs jours, j'allai prendre de ses nouvelles. Enfin, un beau soir Madame mère, du plus loin qu'elle m'aperçut, me cria : « Carolina fait sa rentrée ! » Pensez avec quel empressement je me précipitai dans ma loge ! A l'entrée, ou plutôt à la sortie des couloirs, les écuyers, selon leur protocole, faisaient la haie jusqu'à la piste. Entre les rideaux, je voyais la tête de Carolina qui attendait que l'orchestre eût achevé la ritournelle, *son* air, qu'elle connaissait fort bien ; et à la note précise, elle fit son entrée, très digne, grave même. Il me parut qu'elle était un peu préoccupée de son allure. La vieille artiste sentait ses genoux plus raides que jamais. Quand elle passa devant moi j'applaudis de toutes mes forces et je lui criai : « Brava Carolina ! Brava Carolina ! » Elle eût un petit frémissement des naseaux, remua les oreilles, et sa bonne tête encensant, elle accentua fièrement son galop, pendant que sa ballerine reconnaissante pour *deux*, m'envoyait des baisers.

Pauvre Carolina, dans quelque coin de la verte Italie tu dois, aujourd'hui, dormir en paix ton dernier sommeil.

Ce fut pendant la direction Mariani que la belle et célèbre écuyère de haute école, baronne Jenny de Rahden, se produisit à Nice pour la première fois. Ses débuts furent

sensationnels et ses aventures retentissantes. Fort jolie, très aristocratique, d'une rare élégance, cette écuyère accomplie se livrait à de prodigieux exercices équestres, tellement prodigieux que son cheval, d'abord, et elle, ensuite, en perdirent la vue. Mais n'anticipons pas.

Le premier soir de ses débuts à Nice, pendant la représentation, l'aîné des Mariani, Maurice, vînt dans la loge où je me trouvais pour me demander mon opinion sur cette étonnante artiste. Comme j'en faisais le plus grand éloge, il me répondit d'un air profondément soucieux :

— Nous la payons fort cher, mais elle fait recette, et j'ai hâte de la voir partir, je suis inquiet, j'ai de sérieuses appréhensions.

Naturellement, je me récriai.

— Ah ! s'exclama-t-il, cette femme est fatale, un jour ou l'autre un drame surgira avec mort certaine, et je souhaite que ce soit dans un autre cirque que le mien. Oui, j'ai des pressentiments.

Et, m'ayant salué, Maurice Mariani me quitta pour se présenter dans ses exercices merveilleux du Jockey d'Epsom.

Par la suite, comme je ne prenais pas au sérieux ses pressentiments.

— On verra, on verra, me disait-il. On verra que le baron de Rahden fera un mauvais coup. L'engagement va finir, je vais enfin respirer.

Il n'en disait pas davantage.

Quelques jours après cet entretien, me trouvant à la gare de Nice, la baronne-écuyère avec son mari, s'approcha pour me dire adieu. Lui, me parut très sombre.

Jenny-Eugénie Weiss était née à Breslau, d'une famille fort riche, et fut élevée dans l'opulence. Mais son père, banquier, s'étant ruiné dans des spéculations de bourse, elle mit à profit ses talents d'amazone pour devenir écuyère. Elle débuta à Riga, au cirque Salmonsky. Sa beauté ajouta à sa célébrité, et ce fut au début de sa carrière qu'elle rencontra le jeune baron Oscar de Rahden, appartenant à une famille de haute noblesse et officier dans la marine russe. A Pétersbourg, il s'éprit éperdûment de l'écuyère, et mal-

gré sa famille, démissionna afin d'épouser Jenny Weiss. Alors, commença pour le jeune baron, jaloux et humilié d'être privé de fortune, une vie fiévreuse. Il eut plusieurs duels — c'était à prévoir. Le dernier, avec des conséquences terribles.

Un jeune danois, le lieutenant comte de Castenschiold, follement épris de la baronne la suivait partout et en tous pays. Il y eut provocation, duel, rien n'y fit. La mari dû faire intervenir la police. Ce fut en vain. Cependant, un moment, le baron crut avoir atteint son but. Mais un jour, à Clermont-Ferrand, où la baronne avait été engagée au cirque Allegria, de Rahden se trouva face à face avec Castenschiold, lequel avec arrogance lui déclara qu'il allait se faire engager comme écuyer. Hors de lui, le baron alla s'en expliquer avec le directeur qui lui promit de congédier immédiatement Castenschiold. Ce dernier, devenu furieux, se rendit dans les couloirs, trouva le comte et lui cria : « Vous m'avez fait chasser du cirque, voici ma revanche ». Et il lui asséna un violent coup de canne sur la tête. Le comte vit rouge et tirant son revolver fit feu sur le comte qui s'affaissa lourdement, frappé à mort. Ce que voyant, le baron dit : « Appelez le commissaire de police pour qu'il m'arrête ».

De Rahden passa en Cour d'Assises (1893) et fut acquitté. Mais la fatalité ne lâchait pas sa proie. Très malade, très désemparé, très désespéré, avec la perspective d'une ruine inévitable, le baron mourut à Paris.

Les pressentiments de Maurice Mariani n'étaient donc que trop justifiés.

Alors, les aventures se multiplièrent sous un aspect plus ou moins tragique. Les heures sombres accouraient. Le baron de Rahden, mourant, avait dit à sa femme ces mots qu'elle ne pouvait comprendre : *Ne tombe pas avec le cheval.*

Ce qui semblait du délire, était une *vision !*

Il l'avait déjà mainte fois suppliée d'abandonner cette carrière dangereuse. A partir de cette époque jusqu'à la catastrophe survenue au cirque de Nice, l'étoile de la baronne de Rahden s'éteint avec une rapidité vertigineuse. Sa santé décline, des pertes d'argent se succèdent, une

nervosité extrême l'envahit. Les périlleux exercices avaient eu des conséquences funestes pour son cheval favori. Il était devenu aveugle. L'écuyère prétendit que c'était la lumière intense des réflecteurs que l'on emploie qui avait tué les yeux de l'animal. Cependant les autres chevaux n'avaient pas subi le même sort. C'était un exercice nouveau, exercice excessivement dangereux de la célèbre écuyère qui avait rendu aveugle le cheval, et qui devait être si fatal à la baronne de Rahden. Elle se renversait en selle si complètement qu'elle touchait de la nuque la croupe de sa monture, également renversée. Grand danger pour l'un et l'autre. Toujours est-il que le cheval était si bien dressé que le public ne s'apercevait nullement de son infirmité.

Mais je touche au drame final. M. Allegria venait de louer le cirque de Nice, et avait engagé la baronne de Rahden pour la soirée d'ouverture; l'écuyère en *vedette* ayant laissé de glorieux souvenirs.

Le matin du jour de sa rentrée au cirque de Nice, l'infortunée baronne, depuis longtemps en proie à de violents maux de tête, se réveillait complètement aveugle! Un afflux de sang à la tête avait fait éclater la rétine et déchiré le nerf optique, mais les yeux restaient grands ouverts et sans tâche. Devant son incommensurable désespoir, les médecins voulurent la rassurer, en lui disant qu'il y avait remède. Elle s'apaisa quelque peu; puis, ayant prévenu M. Allegria que, malade, elle ne pouvait se présenter le soir au cirque, il accourut tout ému. La location avait atteint le maximum. Il la supplia de paraître quand même, qu'elle était sûre de ses chevaux, qu'on veillerait sans répit à la sécurité de sa personne, etc.

L'égoïsme de cet homme quelque cruel qu'il fut, fit naître un espoir dans l'âme de l'infortunée écuyère. Qui sait si, quoique aveugle, elle ne pourrait pas continuer à gagner sa vie?... C'est ce qu'elle me dit à moi-même.

Elle acepta!..

Il faut admirer le stupéfiant courage de cette femme, son sang-froid inouï, cet acte qui tient de l'héroïsme dans l'énergie.

Mais je laisse la baronne de Rahden raconter elle-même la terrifiante scène de ce lamentable drame.

« Ce qui devait arriver arriva. On m'avait amenée au cirque, et, ponctuellement, à l'heure fixée, je devais paraître dans le manège. Une irrésistible émotion me saisit, lorsque aveugle moi-même, je me trouvai devant mon cheval aveugle. Des larmes amères me vinrent aux yeux, je craignis de succomber à la torture qui déchirait mon âme.

« Je pénétrai dans le manège et fis le tour de la piste. Au bout d'une minute, je m'arrêtais au centre, je me sentais entourée d'une foule immense, dont le bruit roulait autour de moi comme le grondement des flots. Mais je ne voyais absolument rien. La même nuit impénétrable s'étendait encore sur mes yeux, je ne percevais même pas le plus léger reflet des illuminations éblouissantes du cirque. On m'applaudit. Dans mon trouble, j'oubliai de remercier. J'étais exclusivement occupée de mon cheval, il me fallait déployer toute mon attention, toute ma force de volonté pour rester maîtresse de la situation. Je ne devais compter que sur moi-même et sur le dressage, et non sur la docilité de ma monture. Jusqu'alors, l'étalon aveugle s'était toujours montré souple et obéissant, et je n'avais nulle inquiétude, bien que mon impuissance me surexcitât au plus haut point. Complètement aveugle sur un cheval aveugle, au milieu d'un public qui s'attendait à des merveilles, qui n'avait pas le moindre soupçon de mon état et me demandait des tours de force.

« Cependant j'espérais exécuter ce qui paraissait impossible, une énergie sauvage de risque-tout m'aiguillonnait. Advienne que pourra !

« Soudain, je sentis à ma grande terreur, que mon cheval me résistait. S'apercevait-il de mon impuissance, grâce à la finesse de son instinct, ou bien ma main n'avait-elle plus la sûreté coutumière, il ne bougeait pas de place. Mon agitation grandit, et la peur vint s'y joindre, quand en dépit de tous mes efforts, Csardas continua de rester insensible à mes attaques. Troublé, tremblant de peur, il se mit à marcher à reculons, comme si un abîme béant se trouvait à ses pieds.

« Une terrible lutte se livra dès lors entre l'animal et moi. Mon énergie l'emporta.

« Résolue à toutes les extrémité, je recourus à ma cravache. Effarouché par cette insolite correction, l'animal se cabra, retomba sur ses pieds et se lança éperdument en avant d'un saut impétueux. Un cheval aveugle avec sa cavalière aveugle livré au hasard ! J'eus la sensation confuse que nous nous précipitions dans le vide, dans un précipice insondable, dans l'incommensurable néant.

« Les mille cris de terreur du public sonnent à mon oreille, la terre s'entrouvre sous moi, des cercles fulgurants virent autour de ma tête.... un coup sourd... je perds connaissance, Dieu soit loué, tout est fini !... Dans ma chute j'avais été lancée contre l'arête d'une colonne ; on me ramassa inanimée ».

Connaissez vous rien d'aussi angoissant, d'aussi terrifiant, d'aussi poignant que ce récit ? Rien de plus tragique que cette scène sans précédent, invraisemblable, lugubrement fantastique ?

J'espère que devant cet effroyable résultat, la conscience de M. Allegria a dû lui faire amèrement regretter ses instances intéressées.

« Quitte le cirque, va dans ma famille, *ne tombe pas avec le cheval* ».

Et la mystérieuse, énigmatique et troublante parole du baron de Rahden mourant s'était réalisée.

C'était la ruine irrémédiable !

La baronne de Rahden avait alors, à peine 30 ans !

Je l'ai déjà dit ; mais je le répète, que cela serve de leçon. L'origine, la cause de sa cécité et de celle de son cheval favori, préféré, était le renversement inouï que l'un et l'autre exécutaient. Renversement qui attaquait l'épine dorsale.

Plus tard, me trouvant de passage à Paris, j'allai voir la baronne de Rahden dans un tout petit et plus que modeste appartement de Boulogne-sur-Seine. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même ! « Je suis méconnaissable ? » me dit-elle. Il m'était aisé de la rassurer, car elle ne pouvait

lire sur mon visage l'impression pénible que j'éprouvais en la retrouvant. Elle était réellement méconnaissable !

De sa taille si élégante et si svelte, il ne restait qu'une ossature très fine ; de son joli visage, aux traits délicats et extraordinairement énergiques tout à la fois, il ne restait plus que des lignes sans caractère, déformées par la souffrance, mais toujours agréables quand même.

Très séduisante, très personnelle, très ambitieuse ; enivrée d'encens, entourée d'adorateurs, la fatalité finit par avoir raison de ses séductions et de sa volonté.

Elle a payé bien cher ses triomphes ! J'ai été assez heureux pour lui rendre quelques petits services, et j'ai reçu d'elle, une assez nombreuse correspondance.

Elle s'était réfugiée avec son père, dans cette banlieue de Paris, et elle me faisait écrire qu'elle cherchait à donner des leçons d'allemand et d'espagnol. Elle en trouva quelques-unes, mais sa santé tellement délabrée, la força à y renoncer. Le découragement venait.

Quelques jours après, la baronne m'écrivait : « Mon état physique et moral ne s'améliore pas. Heureusement que la philosophie calme un peu mes chagrins ». A un Noël, je lui envoyais des fleurs et des fruits, — elle me répondit : « Comme un petit enfant, j'ai tout étalé sur mon lit, et j'ai tout tâté ».

J'écrivis alors, quelques articles en sa faveur dans mon journal. « On m'a lu ces articles — me faisait écrire l'infortunée baronne — cela m'a remis un peu de baume dans le cœur. Il m'a semblé revivre quelques années de mes succès. Et je suis touchée que vous n'ayez rien oublié ».

A quelque temps de là, je reçus une longue lettre, où elle me narrait une déplorable aventure. Il est des escrocs qui spéculent jusque sur le malheur et les infirmités. Un M. de C... et un M. N... s'étaient présentés chez elle pour organiser une représentation à son bénéfice, sous le patronnage des plus grands noms de la société parisienne. N'entendant plus parler de rien, la baronne envoya aux renseignements. Et elle apprit avec stupeur, que les individus étaient partis en emportant tout le fruit des billets placés.

C'était infâme !

Enfin, la pauvre baronne rêvait de finir ses jours à Nice, dont malgré l'affreuse catastrophe, elle avait conservé le meilleur souvenir. Or, un beau jour, elle m'écrivit que certaine Mme de H..., habitant Nice et se disant sa protectrice, lui offrait de prendre pension chez elle et donner un concert à son bénéfice. Ce qu'elle fit. Et la baronne me demandait ensuite si j'en connaissais le résultat. Je fus obligé de lui répondre que je l'ignorais absolument. D'autres mésaventures de ce genre lui advinrent. Aussi, m'écrivait-elle en gémissant : « Je ne me figurais pas qu'on put exploiter une aveugle ! »

D'après ses récits, on écrivit pour elle, *Le Roman d'une Ecuyère* qu'elle signa ; mais qui fut de maigre profit. Le livre eut peu de succès.

Pauvre femme qui vient de mourir, elle a payé bien cher ses triomphes, ses conquêtes, sa gloire !

Paix à son âme !





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XLI

Jessé Shepard. — Adolphe David. — Projet de jardins sur le Paillon. — Kubelick, Bruant, Salis, Jules Moy, Fragerolle, Succi — Le grand duc Georges. - Comte d'Aspremont. Bal d'Enfants. — Bal de Chiens.

Un jour, en 1892, je vis entrer chez moi, un homme grand, élégant de tournure, brun, avec une belle figure régulière, aux yeux largement fendus, mais au regard lourd. Il venait de loin : de Chicago ; et il avait voyagé dans tous les pays du monde entier, à Paris, en dernier lieu. Il se nommait Jessé-Francis Shepard. Il était d'origine écossaise, et c'était un être à part, d'exception absolue. C'était un génial phénomène, un écrivain distingué ; mais surtout un musicien sans précédent. Mystérieux et mystique tout à la fois. Il se mettait au piano, et le piano rendait les sons des instruments de tout un orchestre. Il chantait, et, tout à la fois, une voix de ténor et de basse s'élevaient à l'unisson ou se répondaient. Après la première visite qu'il me fit, André Theuriet étant venu me voir, je lui parlai de Jessé Shepard. Sa curiosité fut mise en éveil et

comme je lui disais que Shepard reviendrait le soir même, il me demanda de le recevoir avec sa femme. Mais, l'étrange artiste parut fort contrarié de n'être pas *entre nous*. Enfin, sur nos vives instances, il se mit au piano, mais en exigeant l'obscurité complète. Ce qui fut fait. Alors, les deux voix se firent entendre, harmonieuses et vibrantes, et un orchestre jaillit du piano. Si bien, que les voisins, dans ma maison, très intrigués, parlèrent le lendemain matin du grand orchestre et des artistes qui avaient donné un concert chez moi. Néanmoins, je dois ajouter que ce n'était pas toujours dans l'obscurité que ces auditions avaient lieu.

A Nice, il ne fréquenta pas, et paraissait profondément mélancolique et misanthrope. Il venait souvent me voir, et sa conversation mettait en relief une belle culture intellectuelle, des aperçus originaux très personnels sur les arts et la philosophie; mais un orgueil presque farouche se faisait jour souventes fois. Il écrivit quelques articles fort remarquables pour mon journal *L'Union*. Puis, un jour il partit et quitta Nice pour ne plus revenir! Je reçus, pendant un certain temps, quelques lettres de lui, et peu à peu la correspondance, vu l'éloignement sans doute, devint fatalement rare.

En Amérique, autrefois, il avait fait bâtir, dans un pays presque perdu, un vaste palais tout en marbre. Là, des orgues gigantesques, tenant de la féerie, occupaient d'immenses salles, d'un luxe magique. Il avait, pendant son séjour à Nice, apporté chez moi, de très grandes photographies représentant l'extérieur et l'intérieur de ce Palais de Rêve! On l'y voyait lui-même à ses orgues, solennel et rayonnant!

A Paris, il fit entendre quatre cents compositions différentes et sur des thèmes absolument inédits et improvisés.

Toutes les cours de l'Europe l'accueillirent ensuite, avec empressement. Puis, il entreprend deux fois le tour du monde, et se produit dans tous les centres intellectuels et artistiques où il étonne et émerveille tout à la fois.

Enfin, Jessé Shepard revient à Paris. Mme Augusta Holmès, cette femme de génie, cette musicienne, cette

compositrice incomparable, disait de lui que son jeu faisait l'effet de trois ou quatre mains, et cependant pas une fausse note, pas un seul accord qui ne fût dans les règles scientifiques de l'harmonie, et avec cela d'une originalité tellement puissante que le piano cessait d'être un instrument banal, et prenait le ton et le caractère de tous les instruments réunis. Quant au chant, disait encore Augusta Holmès, sa voix dépasse les limites de la voix humaine. C'est indescriptible. Et Sully Prudhomme s'écriait : « Il n'y a pas de mots dans la langue française qui puissent rendre les sentiments que cette musique éveille en moi. Elle me mets au seuil de l'autre monde ». Stéphane Mallarmé disait que les deux voix de l'artiste faisaient penser à un chant de chœur dans une vaste cathédrale.

Jessé Shepard était aussi, je l'ai dit, un grand écrivain. Il écrivait en plusieurs langues. Il produisait non seulement des poèmes, mais aussi des œuvres philosophiques et des études d'art profondes qui ont valu à leur auteur prodigieux et prestigieux, des lettres éloquentes de maints auteurs illustres, parmi lesquels Maurice Maeterlinck, surnommé le Shakespeare belge.

A Bayreuth, Jessé Shepard se fit entendre, au grand déplaisir de Mme Wagner, vexée qu'un artiste qui n'appartenait pas au théâtre Wagner put retenir ainsi l'admiration.

Hélas ! Jessé Shepard m'avait dit un jour, que son féérique palais d'Amérique avait été détruit par un tremblement de terre ; puis, une autre fois qu'il était ruiné. Sans un mot de plus. Pourquoi ? Comment ? Je l'ignore !

Enfin, plus tard, je reçus un article fort intéressant de lui, au sujet d'une œuvre de Sully Prudhomme ; et peu après, les deux lettres suivantes. On comprendra en lisant la réponse de M. Sully Prudhomme, qu'elle était la critique de M. Shepard.

Et le silence se fit !

Brighton, 25 avril 1894.

Monsieur le Rédacteur en chef
de *L'Union* de Nice.

Je viens de recevoir de M. Sully Prudhomme l'autorisation de publier dans l'*Union* l'intéressante lettre qui suit.

L'éminent poète a raison, je n'ai pas lu son ouvrage intitulé : *L'Expression dans les Beaux-Arts*, ce qui explique mon erreur en parlant de son appréciation de la musique.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'expression de ma haute considération.

JESSÉ-FRANCIS SHEPARD...

Voici la lettre :

Paris, 9 avril 1894.

« Monsieur et cher Confrère,

« Pardonnez-moi de venir si tardivement vous remercier du bel article, si flatteur pour moi, que vous avez publié sur mes ouvrages dans l'*Union* de Nice.

« J'aurais bien d'autres excuses à vous faire, car je suis si accablé par mes occupations croissantes que ma correspondance est toujours en souffrance, et je suis depuis bien longtemps votre débiteur. Vous avez analysé mes travaux à mon entière satisfaction, je veux dire que vous avez pénétré ma pensée avec une justesse d'intuition qui me ravit.

Il n'y a qu'un seul point où j'aurais à rectifier votre jugement, au point de vue de l'exactitude de l'analyse. Je suis si loin de méconnaître la valeur de la musique et sa puissance que je la place, au contraire, au-dessus de tous les arts pour l'expression de l'inaccessible et de l'innommable formulé dans mon ouvrage : *L'Expression dans les Beaux-Arts*, où j'ai institué une théorie de l'expression, applicable aux différents arts ; un livre qui ne vous est sans doute pas connu.

« La musique n'a un rôle secondaire que dans la versification, en ce sens que le poète a été obligé de n'en utiliser que le *rythme* et d'en écarter la *note* précisément parce que la note confère à la phrase musicale une telle puissance d'expression qu'elle tend à absorber toute l'attention de l'âme au détriment du sens verbal de la phrase poétique. Or, ce sens indéterminé, mais infiniment profond de la mélodie, la musique fait rêver, c'est-à-dire, qu'elle offre à la pensée un champ qui dépasse la portée de l'esprit humain,

celui-ci dès lors, abandonne au cœur l'intuition de l'objet proposé à la pensée par la musique, et c'est ce qu'on appelle *aspirer.*

« Il y a malentendu simplement entre nous dans mon article : *Qu'est-ce que la poésie ?*

« Veuillez le relire et je suis certain que vous le reconnaîtrez.

« Veuillez agréer, Monsieur et cher Confrère, l'expression renouvelée de mes sentiments tout sympathiques et dévoués.

« SULLY PRUDHOMME. ».

Cette lettre d'un grand intérêt, jette une vive lumière sur l'œuvre de notre illustre poète.

A cette époque 1892 vint Kubelick. Le fameux violoniste hongrois, se produisit à Nice pour la première fois, à la Jetée-Promenade. Il eut un succès qui égala celui qu'avait remporté précédemment Paderewsky, le prestigieux pianiste. Mais il fit plus de *tapage* dans notre région. Très jeune, ayant l'aspect presque d'un enfant, petit, mince, délicat. Une tête chevelue, à la coiffure échevelée, chère aux artistes *inspirés,* les traits du visage fins et tourmentés, tel était au physique Kubelick.

Son jeu brillant, très net, très sûr, visait surtout à étonner l'auditoire. Il atteignait son but, mais il ne charmait pas.

Depuis de longues années, on n'entend plus guère parler de lui. Il a fait, dit-on, un mariage princier en Hongrie.

Peu après, Bruant se produisit aussi à la Jetée-Promenade. Cet étrange artiste Montmartrois, au costume non moins étrange, qui apostrophait les clients de son fameux Cabaret. On me conta qu'un soir, retour du théâtre, un couple mondain entra dans la salle, un autre couple vint, couples de petites gens, la femme était nu-tête. Cela déplut à Bruant et il avait besoin de renouveler sa verve : « Tu sais, toi, dit-il au *Monsieur,* une autre fois que tu m'amèneras ta marmite tu lui mettras son couvercle ». En cette même année, je me promenais dans la salle persane de la Jetée-Promenade, lorsque Evariste Mangin, directeur du

Phare de la Loire vint à moi et me présenta un Monsieur de ses amis. C'était un homme grand, fort et de figure sympathique, mais très pâle. J'appris qu'il était malade et venait à Nice essayer de rétablir sa santé. Et c'est ainsi que je fis la connaissance d'Adolphe David, ce compositeur de grande et incontestable valeur, très apprécié de la haute presse parisienne qui le qualifiait de mélodiste exquis et d'harmoniste très personnel. Adolphe David se fit connaître au théâtre par *Diane de Spaar,* livret d'Armand Sylvestre, opéra en 4 actes, *La Statue du Commandeur,* livret d'Evariste Mangin, *Le Fiancé de Cire,* l'imposante *Marche des Chevaliers du Mont Saint-Michel,* une belle *Marche Funèbre,* d'un caractère tout personnel, et divers morceaux, genre imitatif, tels que : *La Pluie, Le Murmure des Sources, Les Mandolinistes, Souvenir Villageois* et enfin, ce délicieux *Réveil de la Danseuse* une poétique *Légende,* et cette vertigineuse *Valse du Vertige* qui ne peut être exécutée que par un pianiste doué d'un mécanisme extraordinaire et d'une grande légèreté de doigté !

En causant avec David, je dis que je venais d'avoir une vive déception, que j'avais écrit un grand ballet héroïque avec masses chorales, récital et musique de scène, que je l'avais présenté à M. Gunsbourg lequel m'avait répondu que cette combinaison musicale et scénique était inacceptable. David se récria et me dit : « Donnez-moi tout de suite, je vous prie, votre livret, je suis votre compositeur ». Ce que je fis avec empressement. Quelque temps après, de Paris, il m'écrivait de venir le rejoindre que la partition était prête, qu'il parlait du ballet à Rosita Mauri, la célèbre danseuse de l'Opéra, et que tout irait pour le mieux. Je me rendis à Paris, mais peu après, Armand Sylvestre produisait un ballet beaucoup moins important il est vrai, mais avec des procédés presque identiques. On en parlait comme d'une trouvaille extraordinaire. David protesta dans la Presse. Et le même jour je rencontrais, à Paris, M. Gunsbourg : « Eh bien ! lui dis-je, mon ballet n'était pas si inacceptable ; en réduction, Armand Sylvestre le prouve ». — « C'est vrai, me répondit-il avec son flegme impertur-

bable, je me suis trompé, tout le monde peut se tromper ».

Hélas ! le surlendemain, le pauvre David, de plus en plus malade, mourait subitement. La partition était écrite, mais un seul acte était orchestré.

Et, à présent, si je parlais du *Chat Noir* qui vint nous faire une visite à Nice, avec Rodolphe Salis, le célèbre gentilhomme cabaretier de Montmartre. Plus cabaretier que gentilhomme, comme disait Clayeures, de *La Revue Hebdomadaire*. Il était alors dans toute sa vogue, ce fameux cabaret. Ses artistes se firent entendre en la salle Rumpelmayer. Salis, de sa voix enrouée, à l'accent boulevardier, aux inflexions gouailleuses, lançait le boniment humoristique avec une maîtrise inimitable. Mais je suis de l'avis du chroniqueur avisé, M. Clayeures, quand il dit que le génie de Salis fut de vendre fort cher de la bière et de débiter le talent des autres en le rétribuant au prix qu'il voulait, tout en propageant le plus mauvais goût. Et *Le Chat Noir* fit école !

Plus tard, Jules Moy et Fragerolle se firent applaudir sur diverses scènes de Nice, mais isolément. Leur art de chanter sans voix, leur diction exquise, la spirituelle ironie, ou le comique irrésistible de leurs compositions, provoquaient le rire et soulevaient les applaudissements. Et Fragerolle mit en musique deux strophes charmantes de Léon Riotar : *Nice Enchantée.*

C'est toujours la saison des roses
Sur les parterres éclatants,
Où les violettes décloses
Embaument les zéphirs chantant,
Les noirs grillons et les cigales,
Dans les prés fleuris en tout temps,
Par leurs chansons toujours égales,
Célèbrent l'éternel printemps.

Ce fut en 1893, que M. Randon présenta à la Municipalité, un projet de jardins sur la couverture du Paillon qui fut accepté. Quelques événements ensuite, parmi les-

quels le jeûneur Succi qui s'exhiba salle Rumpelmayer. Spectacle pénible qui ne prouvait rien.

En 1895, le comte J. Caravadossi d'Aspremont mourait.

C'était un grand seigneur dans toute l'acceptation du terme : généreux, bienveillant, loyal, et d'un esprit très cultivé. C'est lui qui fut le promoteur de l'Exposition des Beaux-Arts dans notre ville. Exposition qui, sous sa présidence, avait une grande ronommée absolument justifiée. Il fut aussi l'organisateur du Comité des Fêtes. Nice, sa ville natale qu'il aimait sincèrement, lui doit beaucoup. Homme de bien, officier de grande valeur, gentilhomme accompli, le comte d'Aspremont ne laissa que de profonds regrets.

En décembre de la même année, le Czarewitch arrivait sur le *Pétersbourg,* en rade de Villefranche. S. A. S. le grand-duc Georges, frère de l'empereur Nicolas, héritier du trône de Russie, voulut qu'aucune réception officielle eût lieu.

Quelques bals furent donnés, et pendant de nombreuses saisons les bals d'enfants devinrent à la mode — costumés ou non — à la Préfecture, chez Mme Basilewky, Mme de Nagornoff, etc. Depuis de belles années, la vogue florissait déjà à Paris ; si bien qu'un chroniqueur parisien de l'époque, prétendait que c'était encore une occasion d'inimitié. Et à propos du bal de Mme de C..., il disait : « Si les marmots bénissent en général Mme de C..., d'autres lui gardent rancune. Cette dame n'ayant invité que des enfants au-dessus de trois ans, tous les enfants au-dessous sont furieux. Mme de C.. a soulevé des inimitiés implacables dans le biberon, et le petit Ferdinand B... quittant tout à coup le sein de sa nourrice, s'est écrié : « Quand je rencontrerai cette Madame de C... je ne la saluerai pas ! »

Mais, il y avait autres bals que des bals d'enfants, nous avons eu aussi des matinées de chiens — des vraies — sans jeu de mots.

Un jour, Césare Pazzo, caniche appartenant au comte Emeric du Chastel, envoyait une invitation à mon chien, qu'il conviait à une matinée musicale, dansante et hurlante. Toute la gent canine de l'aristocratie s'y rendit. — Grave-

ment assis, rasé de frais, du haut de sa cravate blanche il recevait ses invités. Quelques personnes ayant eu le mauvais goût d'amener des chiens de bazar, autrement dit des chiens de carton et de porcelaine, cela mit de méchante humeur l'amphitrion. Je sais même de source certaine que le comte de L... reçut comme témoins, les levriers du comte d'A... Mmes *Zedda* à la comtesse de C..., *Nina* à la comtesse de B... et *Nicette* à Mme de C... en étaient tout en larmes...

Malgré les paroles de conciliation du comte Emeric du Chastel, le menu du lunch exalta les cerveaux. Lisez plutôt:

POTAGE

Potage à la Molosse

ENTRÉE

Foie de veau farci d'attachement fidèle

ROTI

Os variés à la chien de Terre-Neuve

DESSERT

Fromage à la King-Charles

Biscuits anglais panachés

Dragées diverses

Sucre

BOISSONS

Lait pur. — Eau filtrée de la Vésubie

Mais Paris avait des précédents glorieux, et un confrère parisien écrivait que chez la duchesse de M..., de mémoire de chiens, on n'avait jamais vu société plus nombreuse et mieux choisie. « On entrait à quatre pattes et l'on dansait sur deux. Le griffon de Mme de M..., musqué, poudré, ciré, ravissait tous les cœurs par la grâce de sa danse; et la levrette de la marquise de F... avait obtenu les honneurs d'un aboiement général. Mais le lendemain, dit-on, l'avis suivant était affiché sur les murs de Paris » 500 fr. de récompense à qui rapportera rue de la Paix, 4, un griffon couleur de feu, portant au cou une faveur rose ».

Sans doute, ajoutait le chroniqueur, ce danseur en sortant du bal de Mme la duchesse, où il avait laissé sa raison au fond de sa pâtée, s'était perdu en route.

Il n'en est pas moins vrai que tous étaient des bêtes d'esprit.



NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XLII

Chez les Invisibles. – Les vieilles tombes : Au Château ; à St-Pierre ; à St-Barthélemy ; à Cimiez.

J'aime, solitaire, à me promener dans les cimetières, quand règne le silence, surtout au déclin du jour, et, à part les disparus connus et regrettés, j'éprouve une vive sympathie pour tous ceux dont la tombe est abandonnée. Un nom sur la pierre ou le marbre, voire même sur une simple croix de bois, une date, un mot, éveillent en moi un souvenir, me font reconstituer une vie, et devenir l'ami de ceux qui furent pour moi des inconnus.

Les isolés et les délaissés — si l'état de leur tombe dit vrai — sont mes préférés.

Je vais donc revivre mes promenades mélancoliques d'autrefois dans nos *anciens* cimetières.

AU CHATEAU

Cimetière qui date de 1783.

Celui-ci est le plus vaste. Sur son antique portail, rouillé par le temps, est écrit en lettres de fer *Cenotafio*. Gravissons cette merveilleuse promenade en colline du Château.

Entrons ! Dans ce cimetière étagé, qui domine la ville, la mer, les plaines et les monts ! Entrons ! la verdure et les fleurs foisonnent !

Entrons ! D'abord, c'est la première partie basse qui contient le plus de vieilles pierres tombales. A droite, près de la porte, nous lisons sur l'une d'elles : « A la mémoire de *Mme Louise-Adélaïde Le Tellier,* veuve de *Pierre-René de Gravier d'Auzay,* née à Versailles le 3 décembre 1778. Toutes les vertus ornèrent son âme. Elle fut enlevée à la nature et à l'amitié, à Nice, le 21 mars 1820 ». — A côté, *Eleonor Errington,* morte le 20 janvier 1819, à l'âge de 22 ans. — *Pierre-Michel de Châteauneuf,* chevalier de Saint Louis, dernier mâle de son nom. — Le tombeau des *Laurenti-Roubaudi-Passeron,* orné des armes des Roubaudi et des Passeron.

Puis un grand tombeau fendu, brisé, dévasté, porte encore cette épitaphe : « Prions ici pour l'âme de *Marie-Thérèse comtesse de Buquoi,* née à Vienne (Autriche, en 1747, fille de *Venceslas prince de Paer* et de Marie-Antoinette de Paer, née *comtesse Esterhazy de Galantha et Forchtenstein.* Mariée en 1764 à *Jean de Longueval, comte de Buquoi, baron de Vaux,* chambellan de S. M. l'Empereur et Roy Apostolique, décédée à Nice le 21 mai 1818 ».

Suivons encore les murailles où sont incrutées des plaques de marbre portant les épitaphes : « *A Bernardo de Fornari Genovese,* Nizza de MDCCCV. — Ci-gît *Cécile-Elisabeth-Charlotte de la Tour du Pin,* fille de Henriette Dellon et de Frédéric-Séraphin, comte de la Tour du Pin, pair de France, née en Westphalie 1800, décédée à Nice en 1817. — Ici beaucoup de marbres noircis, aux inscriptions effacées. — Puis *Mme Delphine Peyre de Châteauneuf, comtesse de Sainte-Agathe.* Au-dessous, les *comtes del Borgo et de Sainte-Agathe.* — A côté, repose haute et puissante dame : *Mme Louise, comtesse de Beaurepaire,* épouse de Louis-Victor *Pelletier de Clery,* gentilhomme français, ancien conseiller au Parlement de Bourgogne. Elle a péri victime de son dévouement maternel en 1814. »

La *Comtesse di Villanova* nata di *Castelvecchio.* — Ci-gît la *Marquise Charlotte de Massengy,* née de Montillet,

décédée à Nice en 1843 — de magnifiques couronnes et des bouquets de fleurs fraîches sur sa tombe.

Beaucoup de fleurs aussi sur la pierre sépulcrale de la *Marquise de Vaulx de Pleyné,* née *de Sablon,* morte en 1843, et sur la petite tombe de *Marie de Seievas.* — Suivent les sépulcres des *comtes Garin de Coconato,* des *Marquis de Constantin,* des *Grimaldi,* des *Rochetailles,* des *d'Orfengo,* des *Villanova,* des *Comtes de Robion.* — Ici *César Marquis de Choiseul-Beaupré,* Raoul *Vicomte Debrosse,* Berthran, *Marquis de Candolle,* Carlotta *Ghisnardi Comtesse de San Salvator.*

Là, un gentilhomme polonais, *Xavier de Bleszynowki.* Dame *Marie-Thérèse des Chesnes,* veuve de *Messire du Haut Plessis,* écuyer, née à Alençon (France). Puis une épitaphe en espagnol : « Aqui Yce Dôna *Matilda de Mac Kintech-Hija,* nacio en la Cindad di San Fernando, Epana, y murio el 16 de junio 1848, a la edad di 27 anos, Niza ».

Dans cette première partie du cimetière se trouvent les tombes de la mère et de la première femme de Garibaldi.

En face de la porte d'entrée, depuis la catastrophe de l'incendie du Théâtre Municipal de Nice en 1881, s'élève un énorme monument funéraire érigé à la mémoire des victimes, et qui contient les restes de celles qui ont pu être retrouvées.

Nous pénétrons dans la deuxième partie basse du cimetière : à droite, en entrant, se trouve un lieutenant-général des armées françaises, le *Marquis de Guillaumenures Duboscage ;* tout près ci-gît le *Chevalier de Lostanges,* contre-amiral, chevalier de Saint-Louis à 18 ans, à la suite du combat célèbre de la *Surveillante* contre le *Chebec,* en 1779, né au château de Versailles, le 30 novembre 1759, décédé à Nice en 1836.

Ci-gît une bretonne : Dame *Colette, Baronne de Keerle,* épouse du chevalier de *Morchoven ;* puis un illustre du pays: le *général Eberlé,* maréchal des camps, mort à Nice en 1837, âgé de 74 ans. — « Il fut soldat, dit son épitaphe, passant par tous les grades, il se couvrit de gloire, et commandant la ville de Nice, il la sauva du pillage et de l'in-

cendie. En reconnaissance le château lui fut donné, sa vie durant ».

Ensuite, la *comtesse Ramini de Châteauneuf.* Au-dessus : Antonine Flore, *comtesse de Mun de Gontaut-Biron,* née à Paris en 1809, décédée à Nice en 1837. Au fond de cette deuxième partie basse du cimetière, *Athenaïs de Bodisco,* fille de feu Alexandre de Bodisco, ministre plénipotentiaire de la Russie aux Etats-Unis. Tombe très soignée et magnifiquement ornée. Non loin : Alexandre *Comte Branicki.* Monument de marbre portant les armes de la grande famille polonaise, notre hôte fidèle — beaux arbuste tout autour. A quelques pas, sur le mur gauche — nous lisons cette incroyable désignation « ci-gît » la *Baronne de Chelles* DOUAIRIÈRE DU CHEVALIER Jacques-Joseph *Dormer.* Si nous en jugeons par cet incompréhensible *titre* et les nombreuses fautes d'orthographe qui gisent sur les tombes, les lapidaires-marbriers, comme les compositeurs-imprimeurs, sont sujets à caution.

A côté — *Giuseppe Rancher,* le poète satirique niçois — pour épitaphe : « Onore alla musica e alla poesia ». En montant, à droite : la famille *de la Morra.* Un peu plus loin, le mausolée de Sophie *Sasserno, poétesse* niçoise, née en 1814 et morte en 1860. Un beau monument lui a été élevé par souscription.

En face: le peintre d'histoire *Ange Tissier.* Sur son tombeau sont sculptés : une palette et des pinceaux, entourés de roses et de pavots — plus loin, une colonne tronquée, couverte d'un linceul : les de *Montesus de Ballore.*

Une immense pyramide — marbre — couronnée de roses et de pavots émergeant du groupe des monuments attire mon attention et je lis avec étonnement : *Marie J. Boet,* décédée en 1877, à 13 mois (!) — Presque en face, une invitation nous est faite : « Visiteur bienveillant, dit le marbre, une prière pour ceux qui dorment là à l'ombre de la croix ». Qui sont-ils ? *Marie Louise Risso,* âgée de 6 ans et *Blanche,* âgée de 11 mois — mais nous donnerions aux riches ! vite, prions-les de *prier* pour nous. Ces bébés-anges, nous font souvenir de cette pensée d'une mélancolie bien bizarre, qu'exprimait Lessing à la mort de son enfant

nouveau-né. « Quel chagrin pour moi de perdre cet enfant ! il avait tant d'esprit, tant d'esprit ! car n'est-ce pas une preuve d'esprit qu'il ait fallu le faire entrer de force dans ce monde avec des pinces de fer ? Il en avait déjà deviné les turpitudes. Et n'est-ce pas encore de l'esprit que d'avoir saisi la première occasion pour s'en échapper ? » Lessing seul pouvait exprimer ainsi ses regrets et sa consolation.

Dans la grande allée supérieure droite, un petit temple s'élève ; au milieu, en marbre, un calvaire, au sommet de la croix une couronne de roses, au pied, une couronne d'épines et une rose tombée. Au fond, deux médaillons sur lesquels se détachent en relief une plume, une palme et des livres ; au frontispice, une harpe entourée de feuilles de chêne, la grille est barrée de palme : Ci-gît *Julia Havanach* Bow at Thurlas County of Tepperawy Ireland, dead at Nice, 18 octobre 1877. En français est écrit : «Elle se repose de ses travaux et ses œuvres la suivent ». Les fleurs naturelles abondent. En arrivant au plateau, à droite, surgit de terre, une roche au milieu de laquelle est enchassé un médaillon de bronze représentant une tête d'homme aux longs cheveux, à longue barbe. Elle recouvre les restes d'un musicien qui eut son heure de célébrité, *Henrich Vilhem Ernst,* et que je vis autrefois, essayant de raviver au soleil de Nice, ses membres débiles.

Tout en haut, *Fréderique, comtesse de Parseval,* née de *Reinhard ; Mme Dabadie,* née de *Ransonnet,* grande dame qui laissa le souvenir d'une femme de cœur, et d'une artiste peintre de mérite. M. *Albert Dabadie,* son mari, poète, homme du monde l'a rejointe depuis de longues années.

La tombe relativement récente de Léon Gambetta, constamment couverte de fleurs et de couronnes et souvent visitée. Celle d'Eugène Vivier.

Nous descendons au cimetière grec et protestant ; immédiatement à droite, un petit monument de marbre blanc où repose l'infortuné *Dr Carl Arendt, baron Schelling Von Canntatt,* mort victime de son dévouement, lors de l'incendie du Théâtre Italien, le 23 mars 1881. Au fond, du même côté : un lys brisé, une palme passée dans une couronne de roses : emblème de *Julia Pilatte.* — Vers le milieu de l'allée,

un bas-relief, représentant une jeune femme s'envolant au ciel, son enfant dans les bras : *Vera Lacroix*, née *princesse Havanska*.

En face, une croix de marbre sur une roche : *Marie de Hofmeister*, née *baronne d'Uslar*, morte en 1858, à l'âge de 30 ans, puis *Alexandre Svetchine*, décédé à 22 ans, en 1863, et *Marie-Thérèse Léotard, veuve de Parher de Ruyter*.

Sous un bosquet de lierres et de roses, *Catherine Balatchano*. Tout au fond, très isolée, *Uranie d'Erlach*. Avant de quitter cette partie du cimetière, arrêtons-nous plus longuement devant la tombe de *Maroncelli*, frère du compagnon de captivité de Silvio Pellico, et qui mourut en murmurant ces vers du Dante, écrits sur la pierre de son tombeau :

«... *La bontà infinita ha si gran braccia*
Che prende ciô che si risolve a lei. »

Arrêtons-nous longuement aussi, devant cette colossale statue de bronze posée sur un immense piédestal de pierre dure. L'homme qu'elle représente est d'un certain âge, sombre, sinistre, la bouche amère, le front haut et bombé, découvert par des cheveux violemment rejetés en arrière. Cette figure est échappée de l'Enfer du Dante. C'est un savant russe célèbre, *Alexandre Hertzen*, tout imbu d'une philosophie orgueilleuse, désolante, désolée, dissolvante, qui fit le tourment de sa vie et de celle des siens. Sa fille, qui mourut à Nice n'avait que 17 ans et cependant elle quitta la vie, le cœur pris de dégoût pour l'existence, et l'âme torturée par le doute. Pauvre enfant, que Dieu ait son âme et fasse miséricorde à ses père et mère. En partant, nous traversons le plateau et passons devant les tombeaux des barons *Raghezza*, des *Villarey*, des *Neubourg*, et descendons en parcourant la partie du cimetière la plus isolée, la plus abandonnée, nous y voyons la tombe de *Joachin de Castro*, commandeur de l'ordre du Christ, décédé à Nice en 1823 ; celle de *Caroline de Somis, comtesse de Chavrier*. Enfin, dans l'angle d'un mur, à demi-cachée, est une plaque de marbre : Ci-gît *Henriette Espérance de Montpezat, com-*

tesse de Redern, décédée en 1830. Au bas du marbre, ces deux lignes: « Priez pour elle, elle priera pour vous ». Voilà une amie de prédilection, pensai-je, en descendant du Château, les yeux ravis par cet admirable panorama qui se déroulait devant moi et je me fis conduire au cimetière de Saint-Pierre.

SAINT-PIERRE

Très petit cimetière, au fond duquel s'élève une belle chapelle, édifiée par la famille *Honorati-Serrat,* dont le sépulcre est au pied. Beaucoup de pierres tumulaires enfoncées dans le sol et ayant des inscriptions devenues illisibles. La Pologne y compte quelques-uns des siens : *Alexandre, comte de Komar,* né à Varsovie en 1801, mort à Nice en 1875. — *Antonia Poninska.* — *Severine de Radzojowka.* Les tombes des familles de *Diesbach,* de *Morangies,* de *Verneuil,* des *Visconti;* celles de *Marie Bonaparte Wyse,* née *White,* d'*Adélaïde de Geldre,* de Mlle *Allard,* dont la mère fut la *marquise Celebrini,* du *marquis de Castellane* et de sa femme, née *de Grimaldi;* de *Léon Labat,* premier médecin du Shah de Perse, d'*Adolphe de Lattre,* voyageur naturaliste, décédé en 1854, du chevalier Eugène de *Lietemberg,* du commandant *Ashton,* de la royale marine d'Angleterre, de Bibiane de *Saint-Aignan,* de don *José de Carmenda,* 1848, de *Sève de Beaucaire.* La tombe abandonnée de *Louise Bréa,* 1843, La tombe fleurie du peintre *Lucas,* 1875, celle très simple du compositeur *G. Orsini,* enfin le grand et verdoyant bosquet abritant les restes mortels de *Léontine-Fay-Joly-Volnys,* la célèbre actrice, morte en 1876, à l'âge de 66 ans, pleurée et bénie par les pauvres, auxquels elle s'était entièrement dévouée. La terre lui est légère et les violettes y fleurissent ; du baron de *Mauran,* 1841, d'Isabelle d'*Outreleau,* 1842, de Charles *Bernard de Vaisse de Roquebrune,* général de brigade.

En sortant, je m'arrête tristement devant la tombe de la grande poétesse Mme Louise Ackermann. Et je lis sur le marbre ces vers d'elle, tout remplis d'elle.

« *J'ignore !... Un mot, le seul par lequel je réponde,*
« *Aux questions sans fin de mon esprit déçu,*

« *Aussi, quand je me plains en partant de ce monde,*
« *C'est moins d'avoir souffert que de n'avoir rien su.* »

SAINT-BARTHELEMY

La porte du cimetière de Saint-Pierre se referme sur moi, et je m'achemine vers *Saint-Barthélemy*. Un vieux petit cimetière sur la colline près le vieux petit cloître du monastère sombre, froid, de style italien, et malheureusement surmonté d'un clocher moderne. Dans l'église, deux tableaux remarquables d'Antoine Bréa et une madone de Filermo, donnée par Villiers de L'Isle Adam, grand maître des Hospitaliers en 1529.

Le cimetière recèle peu de vieilles tombes, sans rien de remarquable que sa situation.

Parmi les plus vieilles, nous voyons celles des comtes Spitalieri de Cessole, des comtes de Béthune, Miard de Chastaing, de Riencourt, marquis de Moligny, Bounin, Arson de Saint-Joseph, Picon, Toselli, Ancel, Villard, Grimaldi, Durandy, Cairaschi de St-Victor, Donaudy, dreïs, Astraudo, Bouteau. C'est là aussi que Mme Laure de Maupassant, mère de Guy de Maupassant, est inhumée. Ce petit cimetière est aussi ensoleillé que son église est sombre.

CIMIEZ

Dès le seuil, un monument d'assez grande dimension captive les regards : :sur le tombeau est couchée la statue d'une femme jeune et belle, ses mains sont jointes, ses pieds reposent sur un agneau. En bas-relief divers épisodes armoiries, au sommet des brûle-parfums, au milieu de la défunte *Jane Westhcook.*

A droite de la porte : une chapelle, au frontispice des armoiries, au sommet des brûle-parfums, au milieu de la chapelle sur un socle de marbre rouge ; une pyramide de marbre blanc surmontée d'une croix et enguirlandée de fleurs. On lit en lettres d'or : Ci-gît *Marie-Thérèse d'Harcourt comtesse d'Aspremont-Caravadossi, baronne de Thoët,* décédée en 1864, mère, du comte d'Aspremont-Caravadossi.

La chapelle suivante appartient à la famille *Laurenti*

Roubaudi, là repose le *comte Charles-Laurenti Roubaudi.* Cette personnalité, si intelligente et si sympathique enlevée prématurément et subitement, à l'affection de ses nombreux amis et à la reconnaissance des malheureux, dont il soulagea sans cesse les infortunes. Dévoué à sa Patrie, il avait servi vaillamment l'Italie — Officier supérieur de l'armée, puis député au Parlement.

Suivent les chapelles-sépultures des comtes *d'Orestis,* des nouvelles générations des *marquis de Constantin,* des *comtes de Robion,* des comtes *Garin de Coconato. Une* grande chapelle à droite est le tombeau des d'*Auvare,* plus loin les caveaux des *Malausséna,* des *comtes Milon,* des *comtes de Pierrelas,* des *d'Estienne d'Orves,* des *barons Héraud, d'Hongran de Saint-Sauveur,* de *Beauretour,* de *Saint-Cyr.* Dans cette première partie du cimetière, au fond : la tombe de *Gérard de Cotignac,* celles du *comte de Châteauvieux,* de la *comtesse Miollis,* de *Marie Paul Gabriel du Pac Marquis de Badens,* ancien page de S. M. le roi Louis XVI, décédé seulement en 1869. Non loin la chapelle des *Doria.* — Dans l'intérieur est un beau buste en marbre, portrait d'une jeune femme : *Mary Roosevelt,* épouse de *Henry Butterfield,* décédée en 1867. — Etait-elle alliée aux Doria ?

En approchant davantage du couvent des moines on rencontre les noms de : *Louise Sforza,* de la *baronne Pastol de Keramelin,* veuve du *général Pastol,* de la *comtesse Seyssel d'Artemar,* de *Anne de Casanova,* de *Joachim Orsini comte d'Orbossan et de Rivalta, seigneur de Irana,* etc., de *Joséphine Tallien, comtesse de Narbonne-Pelet,* née à Paris en 1795, décédée à Nice en 1862 ; Lubonis, de Mme Lejeune, femme du peintre en renom — sur sa tombe une tête de Christ peinte sur terre cuite. Je dois en omettre beaucoup et ne m'arrêter qu'aux deux monuments principaux, du moins au point de vue artistique ; d'abord le tombeau de *Wanda Tyszkiewiezow,* belle jeune femme représentée grandeur nature, agenouillée au pied de la croix, la tête appuyée, les mains jointes dans l'attitude, dans l'expression de la douleur. Son beau profil est encore en médaillon sur un côté du tombeau. Mais le monument vraiment

admirable, le seul même, est celui du peintre *Trachel;* sa sœur prie avec ferveur sur son tombeau. Le sculpteur a non-seulement rendu dans la perfection la taille svelte, souple et abandonnée de la jeune femme ; mais l'expression du visage est idéale ; tout est beau de simplicité, les mains sont des chefs-d'œuvre, et la guipure de la mantille, les plis de la robe, les lignes pures du corps, qui se laissent deviner sous les vêtements, sont rendus avec cette science exacte du détail qui est le privilège des sculpteurs italiens contemporains. Celui-ci se nomme A. Rivalta de Florence. Il est regrettable que ce monument soit on ne peut plus mal placé — collé au dos du couvent et dans un endroit du cimetière retréci et borné.

Ah ! que cette statue prie bien.

Mélancoliquement je quitte toutes ces nécropoles. Songeant aux anciens grecs qui ne comptaient la durée de leur vie que d'après les jours heureux, aussi leurs tombeaux portaient cette inscription « Ci-git X... qui exista pendant tant d'années et *vécut tant* ». Hélas parmi tous ces chers « invisibles » combien ont beaucoup *vécu ?...*





NICE D'ANTAN

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE XLIII

Coup d'œil final. -- Les Salons. -- La Préfecture.

La Société de Nice, autrefois, n'était pas mélangée. Il y avait une hiérarchie des salons qui se maintenait avec rigueur. Ce qui n'était pas un mal, loin de là ! Aujourd'hui, elle est très mélangée, et quel mélange ! Et de la hiérarchie n'en parlons plus.

Mais a-t-elle toujours été ce qu'en disait Gabriel Charmes : « une ville méridionale dans toute la force du terme : ardente, passionnée, prompte aux violences, dans laquelle les réputations s'élèvent avec une facilité étonnante et croulent avec une rapidité vertigineuse. »

Pendant de longues, longues années, la vie des salons et des cercles privés fut brillante, pleine d'éclat. Dès 1859, Burnel disait : la ville de Nice prend chaque jour une importance plus grande, elle est devenue, avec Naples, Rome et Florence, un des salons d'hiver de la haute Société Européenne. Les rois, les reines, les princes, les princesses, les grands ducs, les grandes duchesses y viennent séjourner habituellement. Le lecteur a pu déjà s'en rendre compte, mais la liste n'est pas close encore. Je citerai donc au hasard de la plume les salons de : la comtesse Batjany. la comtesse Predjeska conservant tout le charme de la jeu-

nesse, la princesse Dolgorouky, la princesse Troubetzkoï, la comtesse de Montalivet, la comtesse de la Sizeranne, de Mmes : de Pau, d'Audiffret, de Mme Patton, femme du consul de Russie, comtesse Branicka, dans sa splendide villa de l'Olivetto, Mmes Skariatine, Bounin, Tiranty, M. Rambourg, de la vicomtesse Vigier où le chant et la danse étaient en honneur en sa villa vénitienne ; de Mme Sabatier, depuis Mme Aubaret, dans la belle villa Emilie, détruite aujourd'hui et remplacée par une maison de rapport. La vicomtesse de Bernis secondait sa mère et recevait avec elle la foule des invités. Ces dames jouaient la comédie à ravir, aussi les spectacles étaient-ils fort attrayants. Les salons de la comtesse de Luserna. Le comte de Luserna organisait dans la splendide galerie de la villa Albertina à Cimiez, de fastueuses réceptions et des spectacles, des concerts, des bals, déployant un luxe inusité. Toute la haute société s'y rendait avec empressement. Puis, les salons de l'accueillante comtesse de Montessus de Ballore, secondée par ses filles : la comtesse de Quincey, la comtesse de Souza, mère de Robert de Souza, le poète et l'écrivain hautement apprécié, et la baronne de Wykerslooth.

Puis, les bals-réceptions chez lady Caithness, duchesse de Pomar, toujours costumée en Marie Stuart, dont elle se disait l'incarnation et trônant en spirite convaincue. Elle recevait debout ses invités près d'une table sur laquelle se dressait un grand crucifix. On y dansait beaucoup.

Les réceptions chez : l'aimable Mme Larrey en sa luxueuse villa du Montboron, chez: Mme Thompson, en sa belle résidence des Baumettes, M. Butterfield, la baronne de Maer, la comtesse d'Aspremont au château d'Aspremont à l'aspect moyennageux et précédemment dénommé la Tour Audiffret où avait reçu la belle Mme Audiffret, de gracieuse mémoire. Chez : la comtesse Giurky, la belle Mme Orlay de Carva, baronne Van Zuylen, Mmes Howard, Harris, lady Dundas, princesse Soutzo, princesse Galitzine, lady Wood, la baronne d'Adelsward, la princesse Joseph Lubomirska, femme charmante de belles manières et bien plus princesse que son mari n'était prince, quoi qu'elle fut

de petite maison, mais fort riche; Mmes d'Auzac, Evans, comtesse d'Achiardi, comtesse de Clavezanna, comtesse de Cessole, Mlle Mathilde de Cessole, très en vue par sa beauté, son originalité indépendante, bruyante et médiocrement affable; plus redoutée qu'aimée. La baronne de Bucamp, Mme Batourine, femme du consul de Russie, la marquise de Saint-Aignan, Mme Bourée, femme d'un ambassadeur de France, comtesse de Bresson, baronne de Colobria, comtesse Kessler. Chez la comtesse Boexhowden qui mourut à Nice en sa villa des Baumettes, très retirée, alors, mais toujours excentrique. C'était une Américaine, fort belle dans sa jeunesse. Elle avait inspiré une grande passion à un seigneur russe qui l'avait rencontrée dans le monde à Nice même. Le comte Boexhoewden la demanda en mariage, elle refusa, voulant conserver sa liberté. Et, comme elle entreprenait souvent de lointains voyages, le comte la suivit partout ne pouvant vivre sans elle. Cela dura trois ans, mais un beau jour, la belle Américaine, impatientée et toujours originale et fantasque, dit à son adorateur :« Vous m'obsédez, et je ne vois qu'une manière de me débarrasser de vous, c'est de vous épouser ». Ce qu'elle fit d'ailleurs. Or, lorsque je la connus plus intimement, je constatai que *lui* était souvent en Russie quand *elle* était à Nice; et *elle* à Paris quand *il* était à Nice. Le procédé avait donc réussi à la désinvolte et spirituelle Américaine.

Je continue la *tournée* des salons : chez la comtesse de Dampierre, la générale Klapka, Mme de Nagornoff, Mlle Anderson, marquise de Villeneuve, la marquise Centurone, bonne et aimable femme du consul d'Italie, la comtesse d'Ormesson, née de la Guéronnière, comtesse de Vesins, Mmes Goulkewitch, d'Anossoff, Prodgers, Hutchins, baronne de Véraillon, Mme Howard, Miss Spang, comtesse Starzinska, Mme Macario, musicienne remarquable et femme d'un célèbre médecin, le docteur Macario; sa fille Mme de Flacourt; la comtesse Gurowska de Weczèle. Rappelons rapidement, une fois encore les réceptions chez Mmes Conneau, Desjoyeaux, chez la comtesse de Chambrun, où j'entendis pour la première fois le violoncelliste Servais et le violoniste Sarasate, artistes in-

comparables, Planté, qu'on a comparé, comme exécutant à Rubinstein, et qui eut la chance rare, pour un artiste, de naître millionnaire ; puis la charmante violoniste Térésina Tua. Chez la comtesse de Chambrun, les soirées étaient très recherchées quoiqu'un peu mêlées, et toujours avec beaucoup de prétention à l'esprit.

Anonymement, je crois bien que dans son livre sur Nice, Gabriel Charmes a dépeint ainsi la maîtresse de la maison poétesse toujours dans les régions éthérées. Je cite : « Elle donne des soirées fort suivies où l'on s'amuse beaucoup jusqu'à l'heure où la poésie commence. Alors, on voit la maîtresse de la maison s'avancer au milieu du cercle des invités ; elle est en robe blanche, derrière elle se tiennent deux harpistes qui doivent accompagner la déclamation de ses vers de leurs accords discrets, comme les orateurs antiques faisaient parfois soutenir leur voix par le son d'une flûte. J'ignore ce que valent les paroles et la musique ; la plupart des auditeurs que j'ai consultés à ce sujet avaient été tellement frappés du tableau lui-même, qu'ils n'ont plus fait attention aux œuvres qu'il était destiné à faire valoir ». Voilà ce que disait Charmes — n'approfondissons pas.

Mais, je reprends encore les réceptions chez : Mme Basilewesky qui recevait villa Francia, boulevard Victor-Hugo, aujourd'hui remplacée par un *gratte-ciel,* Mme d'Arnoldi en sa luxueuse villa du Montboron. Mme de Kronnenberg.

Chez Mme Henri Germain, femme de beaucoup d'esprit, ayant un salon brillamment fréquenté, je l'ai déjà dit. Les noms les plus illustres dans les lettres, les sciences et les arts et la politique s'y rencontraient. M. Henri Germain, un des hommes les plus éminents de notre époque, fut le fondateur du Crédit Lyonnais, nul ne l'ignore. Il ne faisait dans les salons de sa femme que de courtes apparitions.

La musique à ces réceptions était toujours en grand honneur. La fille aînée, Mlle Henriette Germain, aujourd'hui Mme Fabre Luce, femme très remarquable comme culture intellectuelle, quoique fort jeune, secondait sa mère de son élégante et jolie personne. Sa sœur, la baronne Brincart, également remarquable, et le frère, M. André

Germain qui a publié des écrits de valeur. Quelles réceptions et qu'elle merveille que cette propriété L'Orangine ! Quel magnifique cadre que Cimiez !

Je continue : réceptions chez Mme Bashkirtseff, mère de Marie Bashkirtseff ; chez la générale de Castex, femme de lettres très appréciée et très recherchée, j'y fis la connaissance du prince Henry de Valori, qui collabora à mon journal. Ecrivain de beaucoup de talent, érudit, poète délicat, mais esprit agressif, sarcastique, aigri jusqu'à la haine, par la mauvaise fortune implacable. Il végéta d'abord dans le grand monde, s'y fit beaucoup d'ennemis, découragea ses amis et mourut obscurément et délaissé. Je rencontrais aussi M. Stéphen Liégeard, cet homme du monde accompli, ce grand seigneur de Lettres, cet écrivain de haut style, ce poète inspiré des *Grands Cœurs,* et l'auteur de ce bel ouvrage sur notre littoral, *La Côte d'Azur.*

Je cite encore les réceptions chez la baronne de Robécourt. Les réceptions musicales chez M. de Coppet et chez Mme Desprez, chez le comte de Varesquiel qui donnait de brillantes fêtes sur son yacht, chez la princesse Youriewshy, qui vit assez retirée en sa villa du boulevard Dubouchage, réceptions priées.

Parlerai-je du prince de Hatzfeld et du duc de Dino. L'un et l'autre clubmen beaux joueurs. Le même soir, à Monte-Carlo, le prince gagna 200.000 francs, le duc 150.000 francs. Beaux joueurs, heureux joueurs !

Or, je veux et je dois parler aussi de Gordon Bennett, ce milliardaire excentrique qui recevait sur son yacht. Grand voyageur et grand buveur (!), il n'était jamais bien lucide, et souvent se livrait à des boutades inimaginables. Un jour, en sortant de chez Rumpelmayer, le grand pâtissier, il dit à une vieille dame, qu'il ne connaissait pas, et qui tranquillement prenait son thé : « Vous avez une figure à rester chez vous ». Une autre fois, ayant invité deux très grandes dames à faire une promenade en yacht ; soudain, la mer étant devenue houleuse, les dames effrayées poussèrent quelques cris : « Si vous ne vous taisez pas, leur dit-il, je vous f... dans la mer ». Il oscillait cependant, tout en débitant ces galanteries de son cru.

Puis, voici d'autres réceptions : chez Mme du Terrail, femme du colonel du Terrail, fondatrice des Jeux Floraux à Nice, femme d'esprit et musicienne accomplie. Les concerts chez le maestro Gelli, les réceptions chez le comte Emeric du Chastel, écrivain et musicien distingué ; chez Mme Nicolas Xantho, femme du monde d'une rare élégance, de beauté réputée et d'une haute intelligence ; M. Nicolas Xantho fut président du Cercle de la Méditerranée lors de son apogée. Il est aussi fondateur du Golf Club de Nice. A la promenade des Anglais, on admirait leurs splendides attelages souvent conduits par Mme Xantho, avec une maîtrise de noble allure et une impeccable correction. Leur fille est aujourd'hui la princesse A. de Broglie. Charmante jeune femme d'un éducation supérieure et admirablement douée. Ajoutons que la propriété Xantho est une des plus belles de Nice.

Les salons de Mme Pollonnais, femme du maire de Villefranche. Tous les dimanches pendant de très longues années, l'un et l'autre réunissaient de nombreux convives à leur table, et, en matinée, une foule de visiteurs dans leur merveilleuse propriété du Cap-Ferrat. On y faisait de la bonne musique ; un des fils, M. André Pollonnais étant un compositeur de réel talent et qui a fait ses preuves. On entendait, dans ce salon, les plus grands artistes lyriques de passage sur notre littoral ; et Mme Pollonnais a laissé une réputation justifiée de bienveillance et de charité.

C'est donc chez elle que je connus Mme Rouvier, Claude Vignon, qui avait acheté une petite villa à Saint-Jean. Encore une fort belle personne, bien qu'elle fut d'un âge mûr. Elle avait, d'ailleurs, été très réputée pour sa beauté. Son talent d'écrivain et sa valeur de sculpteur étaient très appréciés. A Saint-Jean son *Pêcheur Accroupi,* orne le joli petit port méditerranéen. Claude Vignon avait découvert M. Rouvier jeune et dans une très modeste position ; elle s'intéressa à lui, l'épousa et, l'ayant jugé un homme de grandes ressources, elle le dirigea dans ses vues ambitieuses, après l'avoir aidé intellectuellement, et de sa notoriété et de toute l'énergie de son dévouement. Il devint alors l'homme qui occupa une position prépondérante dans son

pays, en France. Plus tard, quand la maladie et le temps eurent fait leur œuvre de destruction, le mari jeune encore (il avait dix ans de moins qu'elle) oublia son Egérie. Ainsi va l'humanité — l'humaine nature !...

Puis, la série des réceptions continue.

Citons tout spécialement le salon de la comtesse de Reculot, femme du comte de Reculot, ministre plénipotentiaire et sœur du fameux marquis de Caux, premier mari de la Patti. Chez la comtesse de Reculot les réceptions étaient splendides dans son bel hôtel du boulevard Dubouchage. On y dansait et surtout on y chantait. L'admirable voix de la maîtresse de la maison, voix qu'elle a conservé presque jusqu'à la fin de sa vie, tenait sous le charme ses invités.

Le comte de Reculot en raison de sa santé, ne paraissait jamais à ces réceptions. Dans l'intimité, c'était un fin causeur fort érudit.

C'est lui qui m'affirma avoir rencontré à Londres, après sa condamnation, le duc de Choiseul-Praslin de sinistre mémoire. On se souvient qu'en 1847, le duc commit un horrible crime. Il assassina, dans des circonstances particulièrement odieuses, sa femme, la duchesse de Choiseul-Praslin, fille du maréchal Sébastiani.

Ce duc, pair de France, convaincu d'avoir lâchement tué sa femme, et avec préméditation, fut condamné à la peine de mort. Le lendemain, on apprenait que le duc s'était empoisonné dans sa prison. Le peuple eut des doutes, et murmura, n'admettant pas, avec raison, qu'on pût faire évader un criminel, parce que grand seigneur. On avait cependant démenti officiellement le bruit de son évasion, on avait même fait constater le décès. Néanmoins, une personne avait déclaré que le visage était tellement noir et défiguré qu'il était impossible d'y constater une ressemblance. Donc, le comte de Reculot m'affirmait avoir rencontré, à Londres, ce duc de Praslin, et qu'il connaissait le nom du notaire chargé de lui servir des rentes. Or, Mme Judith Gautier dit qu'un jour de brume épaisse, Mario de Candia, l'illustre chanteur, étant à Londres, marchait rapidement, il

se heurta soudain à un homme qui venait en sens inverse. S'arrêtant aussitôt pour s'excuser, il ne fut pas médiocrement étonné de s'entendre interpeler par son nom. Avant que, remis de sa surprise, Mario eût pu le joindre, l'homme avait disparu dans la brume. Ce court instant lui avait pourtant suffi pour distinguer les traits de l'étranger, et Mario eut la certitude d'avoir rencontré, ce soir-là, sur le pont de Londres, le duc de Choiseul-Praslin.

Chez la comtesse de Reculot, on voyait souvent la haute stature d'un très fidèle hivernant, le baron Ralph Schropp, écrivain de haute valeur, grand chasseur de race, et collectionneur renommé. Il possédait une des plus remarquables collections de tableaux anciens, hélas ! vendue aujourd'hui aux enchères car elle aurait pu revenir au Musée de Nice.

Passons au salon de la princesse d'Essling, alors duchesse de Rivoli. Des membres de l'aristocratie se groupaient autour d'elle, toujours très bonne, toujours souriante, empressée auprès de ses visiteurs, et cependant toujours très occupée de sa nombreuse famille, dont sa fille, Mlle Rose d'Elchingen, depuis duchesse de Camastra, constamment près d'elle, était un attrait des plus sympathiques par le charme de sa beauté et de sa grâce.

Mais, la mort est venue fermer les portes de ce somptueux Palais Masséna, tout de pur style Ier Empire, et véritable musée d'œuvres d'une authenticité incontestable (aujourd'hui Musée Masséna).

La clinique chirurgicale de Cimiez, nul ne l'ignore, est une fondation due à la générosité de la princesse d'Essling.

Le duc de Rivoli, prince d'Essling, lui, était dévoué aux intérêts de Nice où il soutenait l'honneur de son nom. Très instruit, il écrivit des ouvrages de recherches patientes et savamment documentés, notamment sur les missels et les livres à figures vénitiens du XVe et du XVIe siècle.

Très souvent, S. M. l'Impératrice Eugénie venait rendre visite au Palais Masséna, et de nombreuses et hautes personnalités s'y rencontraient. J'y ai connu S. A. I. le duc Georges de Leuchtenberg, mort lui aussi, il y a peu de temps. Figure d'Altesse très intéressante et dont le souvenir

est présent à la mémoire. Chaque hiver on le revoyait toujours avec plaisir. Il était beau et de fière prestance, fort sympathique et d'un commerce doux et charmeur.

Et la Préfecture ? En remontant au premier préfet français, je cite par ordre : En 1860, MM. Paulze d'Ivoi, Louis Gavini, 1861-1870 ; Pierre Baragnon, 1870 ; Noël Blache, 1870 ; Marc Dufraisse, 1870 ; Oscar Salvetat, 1871 ; marquis de Villeneuve-Bargemon, 1871 ; Albert Decrais, 1876 ; Henri Darcy, 1876 ; Henri Doniol, 1877 ; comte de Brancion, 1879 ; Lagrange de Langres, 1882 ; M. Anatole Catusse, 1885 ; Arsène Henry, 1887 ; qui occupa son poste à Nice jusqu'en 1897.

Enfin je rappellerai les beaux jours de la Préfecture, les plus marquants : d'abord sous le préfet de la fin du second empire, M. Gavini, fonctionnaire éminent, et dont la femme, spirituelle, originale et d'une rare activité, donnait à la Préfecture une animation extraordinaire ; la plus belle époque, dirai-je. Puis, j'en passe, et j'arrive à M. Lagrange de Langres, préfet portant beau et d'allure imposante. Mme Lagrange de Langres était une préfète au port noble, et très accueillante. Mais les réceptions ont moins d'éclat. Elles reprennent leur splendeur, ensuite, avec le préfet, M. Catusse, diplomate grave et froid, et la préfète fort jolie femme, douée d'une voix de mezzo soprano vibrante et chaude.

Il me souvient qu'à la première visite que je fis à Mme Catusse, l'inamovible et représentatif huissier Arditto me dit, au moment de m'annoncer : « Quelle bonne fortune pour la Préfecture, *nous* avons une préfète *chantante !* (sic).

A côté de Mme Catusse, et avec elle souvent, on applaudissait la voix pure et cristalline de Mme Jules Maillet, la charmante femme de M. Jules Maillet, alors Procureur de la République, à Nice. Cet homme affable, plein de courtoisie, ce parfait magistrat, mort tout récemment conseiller à la cour de Cassation. Il a laissé à Nice d'ineffaçables souvenirs ! Mme Maillet, née Belval, est fille de M. Belval, célèbre chanteur de l'Opéra et sœur de Mme Vianesi, grande cantatrice et femme de l'illustre chef d'orchestre Vianesi.

Après M. Catusse, vint M. Henry, préfet brillant, spirituel, lettré et fort habile.

Mme Henry était une femme du monde grandement bienveillante et d'une correction absolue.

Mais, aujourd'hui, Nice est devenue un immense caravensérail où les vestiges de l'ancienne Société se perdent, submergés dans le flux et le reflux d'un monde cosmopolite qui n'a rien d'intime ni de fermé.

D'abord, on ne reçoit plus chez soi.

Pour un déjeuner ou un dîner, on invite à l'Hôtel ; pour une réception, à l'Hôtel ; pour un bal, à l'Hôtel ; pour simplement une tasse de thé, à l'Hôtel ; fiançailles, mariages, à l'Hôtel. L'Hôtel et les Sports ont désagrégé la Société. C'est comme la promenade des Anglais, aux heures élégantes et aux jours de courses on ne voit que des autos criardes, beuglantes même, qui enfument et empestent, occupées par des hommes semblables à des ours et des femmes affublées comme pour de grossières mascarades. C'est ce genre de sport qui l'exige. Comment les femmes coquettes ou ayant seulement le sens de l'esthétique, et les hommes celui de l'élégance, ont-ils pu renoncer aux voitures de belle coupe et aux attelages de haute allure ? Tout occupant, même médiocre, y a grand air. La dignité de la tenue est de rigueur, tandis que l'automobile vous entraîne à un laisser-aller sans distinction aucune.

L'automobile, la vie d'hôtels, les sports et les dancings sont la mort des salons où la causerie, la musique et la danse, pas celle d'aujourd'hui, oh, non ! constituaient la véritable vie mondaine.

L. S.

1921



Petites Notes Complémentaires

Page 7. — La COMTESSE DE GENLIS, née Ducrest de Saint-Aubin, en 1746, morte à Paris en 1830 ; institutrice des enfants du Duc d'Orléans Philippe-Egalité, dont l'aîné fut le roi Louis-Philippe, et aussi de la Princesse Adélaïde; ce qui ne l'empêcha pas de recevoir de Napoléon Ier un logement princier à la Bibliothèque de l'Arsenal et une pension de dix mille francs. Joseph Bonaparte lui fit aussi une pension de dix mille francs. Elle a publié plus de 80 ouvrages. Lorsqu'elle vint à Nice, elle avait 24 ans; douée d'une physionomie charmante et d'un esprit pétillant.

S. A. R. la Duchesse de Chartres (1753-1821) était la femme de Philippe-Egalité; elle était née Bourbon-Penthièvre.

Page 10. — LAURENTI : ancienne famille noble actuellement éteinte. Un décret du 10 décembre 1832 autorisa Stefano-Vitagliano, comte Laurenti de Nice, d'ajouter à son nom celui de Roubaudi. Les Laurenti furent co-propriétaires des terres de Cavallerleone (Saluzzo) en 1715, de Lovansito (Turin) en 1597, de Venanson (Nice) 1757.

Page 15. — François-Honoré SPITALIÉRI de Nice, investi du titre de Comte de Cessole (Alba), le 23 mai 1775. Le comte Hilarion de Cessole, fut président du Sénat de Nice, où il était né le 17 décembre 1776 et où il mourut le 11 octobre 1845.

Page 20. — Le COMTE G. CONESTABLE, de Pérouse, a publié en 1851 : *Vita di Nicolo Paganini*, un volume in-8° contenant une intéressante biographie et le catalogue de toutes ses œuvres manuscrites.

Page 38. — ANTOINE-LÉANDRE SARDOU (père de Victorien), lexicographe et écrivain, né en 1803 et mort en 1894, âgé de 91 ans.

Page 42. — Lorsque vint à Nice, Napoléon III, il avait 52 ans, et l'impératrice Eugénie avait 34 ans. L'Empire était à son apogée et l'impératrice Eugénie dans tout l'éclat de sa resplendissante beauté. Le Musée Masséna renferme deux superbes portraits en pied de Leurs Majestés, en costume d'apparat, d'après Winterhalter, célèbre peintre (1806-1873).

Page 63. — Mme Ratazzi, née Wyse (Bonaparte), à Waterford (Angleterre), en 1831 ou 1833, morte à Paris en 1902. Mariée : 1° en 1849 à Frédéric Solms (qui ne fut jamais prince !); 2° en 1863 à Urbain Ratazzi; 3° en 1877 à Luis de Rute, ancien député et sous-secrétaire d'Etat en Espagne, qui mourut en 1889. Napoléon III ne voulut jamais la considérer comme faisant partie de la famille Bonaparte, et lui fit défense d'en prendre le nom, et la fit expulser de France en 1853. Voici la note que publia à cette occasion le journal *La Patrie* : « Un arrêté de M. le Ministre de la Police Générale a ordonné l'expulsion du territoire français de Mme Solms, se disant Comtesse de Solms, et de M. Wyse (son frère, M. Bonaparte-Wyse), tous deux étrangers; ces deux personnages prenaient, sans y avoir aucun droit, le nom de Bonaparte, et, loin de respecter le nom illustre qu'ils usurpaient, s'en servaient, au contraire, pour se livrer à des désordres scandaleux et pour abuser plus facilement de la crédulité de ceux qui les approchaient. »

Page 73 .— Le Comte Gurovsky de Veczele est mort le 13 janvier 1908 ; son fils lui a succédé : cinquième Comte Gurovsky, né le 17 juin 1865; il a épousé, le 12 décembre 1900, la Baronne Hyacinthe de Hans.

Page 123. — Sophie Cruvelli, baronne puis Vicomtesse Vigier (née Jeanne-Sophie Cruwell, dite Cruvelli), née en 1826 à Bielfeld (Prusse).

Page 136. — Mgr Sola a son portrait au Musée Masséna et sa statue à la cathédrale Sainte-Réparate.

Page 136. — Mgr Balaïn (Mathieu-Victor), né à Saint-Victor, diocèse de Viviers, le 27 mai 1828, entré dans la Congrégation des Oblats de Marie, professeur au Petit Séminaire de Vico, en Corse, puis au Grand Séminaire d'Ajaccio, supérieur à Fréjus. Sur la recommandation du cardinal Guibert, archevêque de Paris, il fut nommé évêque de Nice et sacré à Fréjus le 25 février 1878. Il devint le premier évêque d'origine française à Nice, dont le clergé, resté très italien (dit l'*Annuaire Pontifical Catholique* de 1906), lui causa de nombreuses difficultés; il dut soutenir en Cour de Rome divers procès, dont il perdit la plupart. Promu archevêque d'Auch le 25 juin 1896. D'un caractère altier, autoritaire, il était depuis longtemps affligé du diabète, auquel étaient venue se joindre une maladie de cœur, et il mourut le 13 mai 1905. Il eut pour successeur à Nice Mgr Henri-Louis Chapon, né à Saint-Brieuc, le 14 mars 1845; vicaire général et chanoine à Nantes, élu le 25 juin 1896, sacré à Orléans le 29 septembre 1896. Littérateur érudit, orateur à la parole captivante, il a su se concilier l'affection des catholiques et l'estime de tous les partis.

Page 145. — Bertall , dessinateur-caricaturiste, né à Paris en 1820, mort à Soyon (Ardèche), en 1882.

Page 177. — Glatigny (Joseph-Albert), poète, né à Lillebonne (Seine-Inférieure) en 1839, mort à Sèvres en 1873.

Page 187. — C'est par courtoisie que l'on appelait M. Arson *Comte de Saint-Joseph;* ce titre appartient à la famille Giletta, qui en fut investie par Lettres Patentes du Roi de Sardaigne du 26 avril 1833, en la personne de Jean-Auguste Giletta, intendant, créé Comte de Saint-Joseph pour lui et son frère, titres transmissibles de mâle en mâle, par ordre de primo-géniture.

Page 218. — S. A. S. le Prince Albert Ier de Monaco, fils de Charles III, est né à Paris le 13 novembre 1843.

Page 230. — Mario de Candia, né en 1810, mort en 1883; marié à la Grisi née en 1811, morte en 1869.

Page 243. — Christine Nilsson, né en Suède le 3 août, en 1843, morte en 1921, à 78 ans. Débuta au Théâtre Lyrique en 1864. En 1888, elle devint Grande d'Espagne par son mariage avec le comte de Casa-Miranda, ancien rédacteur au *Gaulois*, député aux Cortès.

Page 267. — Comte de Chambrun (Joseph-Dominique-Aldebert-Pineton), né à Saint-Chély d'Apcher (Lozère), en 1821; député et sénateur, donna deux cent mille francs pour la fondation du « Musée Social ». Il est mort à Nice en 1899.

Page 269. — Le Docteur Conneau, né à Milan en 1803, mort à Porta (Corse), en 1877. Médecin de la famille impériale, député en 1852, sénateur en 1867.

Page 272. — Mme Ernst, née Amélie-Sionie Lévy, à Mutzig (Alsace), en 1834. Actrice distinguée à l'Odéon et à la Comédie-Française, auteur de plusieurs recueils de vers, de *Souvenirs*, et de nombreux volumes en prose; conférencière. Son mari, le célèbre violoniste Henri Ernst, né à Brunn en 1814, mort à Nice en 1865.

Page 305. — Eleonora Duse est née à Vigevano en 1859; elle a joué en Italie, en Espagne, aux Etats-Unis, en Scandinavie, à Vienne, à Londres, en Allemagne, en Russie, et en 1897 à Paris, au Théâtre de la Renaissance. Mariée à l'acteur Checchi, elle s'en sépara.

Page 350. — CARAVADOSSI: titre de Baron du 10 octobre 1770, titre de Comte d'Aspremont du 15 février 1833, transmissible de mâle en mâle par ordre de primo-géniture.

Page 356. — SASSERNO (Agathe-Sophie), poétesse, née en 1814, à Nice, et y est morte le 6 juin 1860, d'une maladie de langueur ! Elle a publié : *Chants d'une Jeune fille,* 1 vol., 1838 (dédié au roi Charles-Albert); *L'Ange et Minta,* 1847; *Haute Combe,* 1844; *Chants sur l'Italie,* poésies intimes et religieuses, 1846; *Glorie e Sventure,* 1852, poésies françaises d'une Italienne.

Page 356. — RANCHER, né et mort à Nice (1784-1843).



TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE XXXI

Pages

CHAPITRE XXXII

CHAPITRE XXXIII

CHAPITRE XXXIV

CHAPITRE XXXV

CHAPITRE XXXVI

CHAPITRE XXXVII

CHAPITRE XXXVIII

CHAPITRE XXXIX

CHAPITRE XL

CHAPITRE XLI

CHAPITRE XLII

CHAPITRE XLII



LISTE
des principaux noms cités dans ce volume

Ne figurent généralement pas sur cette liste : les noms indiqués dans les sommaires des chapitres, ou faisant partie d'un cortège, de la suite de Souverains, les signataires d'un document quelconque, - ou bien sur des pierres tombales et dans la nomenclature de tous les hivernants.

Le Musée Masséna à Nice possède le portrait de diverses personnes citées dans *"Nice d'Antan"*.

A

B

C

D

E

F

G

S

T

U

V

W

X

Y

Z

«*L'Illustration*» *Journal Universel* années de 1843 à 1865.



IMPRIMERIE
J. GASPARINI
16 — RUE DEFLY — 16
— — NICE — —




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00974 9694

